





LE CABINET DES FÉES.

TOME VINGT-TROISIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des SULTANES DE GUZARATE, ou les SONGES des HOMMES ÉVEILLÉS, Contes Mogols, par GUEULETTE.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-TROISIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.



LES SULTANES
DE GUZARATE,
O U
LES SONGES
DES HOMMES ÉVEILLÉS.
CONTES MOGOLS.

XIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

JE m'imaginois, continua l'aveugle, trouver dans cette fille que le sultan me donnoit pour femme, toute la répugnance qu'elle devoit avoir pour un homme tel que je paroissois être. Mais le séjour du sérail est si triste & si austère pour ces sortes de personnes, qu'elle n'hésita pas à accepter la proposition que la favorite lui fit de m'épouser. Je témoignai ma joie de cette union, par mille actions plus folles les unes que les

autres ; & le ſultan nous ayant, après la fête, fait conduire dans l'extérieur du ſérail, il fit venir un Iman qui nous maria ; & non content de cela, il nous fit mettre au lit en ſa préſence, & ſe retira enſuite avec la favorite, qui avoit auſſi voulu être témoin de cette dernière cérémonie.

Quelque paſſion que je reſſentiſſe pour ma femme, & quelqu'empreſſement que je dûſſe avoir de lui marquer à quel point alloit envers elle ma reconnoiſſance ; je crus devoir encore auparavant donner une nouvelle ſcène au ſultan. Pour cet effet, je ſortis bruſquement du lit, j'ouvris la porte de ma chambre, & je me ſauvai en chemiſe & en caleçon (1), avec tant de précipitation, que je renverſai en courant tout ce qui ſe préſentoit devant moi. Le monarque, averti ſur le champ de cette nouvelle folie, m'ayant fait arrêter, me fit amener devant lui. Roi de Mouſcham, me dit-il, quelle frayeur vient de vous ſaiſir ? Quoi ! une ſimple fille fait fuir un des plus grands héros de la terre ? Seigneur, dis-je alors au ſultan, tu aurois eu auſſi peur que moi, ſi tu t'étois

(1) Les Orientaux, hommes & femmes, couchent ordinairement en caleçon.

trouvé à ma place. Tu m'avois promis toute ſorte de ſatisfaction en me donnant une femme ; mais je me ſuis vu bien loin de mes eſpérances : à peine ai-je été couché auprès de ma nouvelle épouſe, qu'il m'a ſemblé entendre ſous la couverture un bruit extraordinaire ; attentif, & prêtant l'oreille, j'ai cru entendre dans ſon ventre pluſieurs voix claires & fort diſtinctes, dont l'une demandoit une chemiſe, l'autre un turban, une robe & des pabouches, une troiſième, du pain, du ris, & de la viande ; qui pis eſt, il m'a paru que toutes les perſonnes qui parloient ainſi s'entrebattoient ; de ſorte qu'épouvanté par leurs cris, je me ſuis promptement échappé, dans la crainte de devenir père d'une groſſe famille, qui me témoignoit déjà ſes beſoins que je n'aurois pas le moyen de lui fournir, & dont j'ai voulu éviter les reproches.

Le ſultan éclata de rire à cette réponſe. Il n'eſt pas ſi fol en cette occaſion qu'on le penſe, dit-il alors ; combien de gens, conduits par leur ſeule paſſion, qui s'engagent dans le mariage ſans en prévoir les ſuites, & laiſſent le plus ſouvent un grand nombre d'enfans expoſés à la miſère ? Pour remédier aux craintes de ce galant homme, je veux

qu'on lui aſſigne pour lui & pour ſa femme deux mille pièces d'or par an. Va, mon ami, continua-t-il, retourne auprès de ton épouſe; ne t'inquiéte point de ce que deviendront tes enfans, j'en aurai ſoin comme des miens propres, & je te promets par avance qu'ils ne manqueront de rien. Je m'étendis alors en remercîmens plus ridicules les uns que les autres, & cette dernière ſcène réjouit tellement le ſultan, que tirant de ſon doigt un diamant d'un prix très-conſidérable; porte cette bague à ta femme, me dit-il, voilà le commencement de la dot que je veux lui aſſigner.

Vous pouvez croire que je me laiſſai reconduire volontiers auprès de mon épouſe; je lui racontai avec beaucoup de ſatisfaction ce qui venoit de m'arriver, & comme elle avoit de l'eſprit, elle comprit tout-d'un-coup que le mien n'étoit pas auſſi aliéné que je voulois le faire croire au monarque de Cambaye. Mon cher ſeigneur, me dit-elle en m'embraſſant, j'étois préſente à votre première rencontre avec le ſultan, & depuis ce moment, j'ai conçu pour vous une violente inclination. Ne vous imaginez pas que j'aie été à votre égard auſſi crédule que ce prince. Quand on aime, l'on voit les objets de ſa

tendresse avec de meilleurs yeux que les gens indifférens. J'ai conçu que vous n'aviez feint d'avoir l'esprit égaré, que pour échapper à la mort, qui vous étoit certaine si vous n'aviez pris ce parti. Ce fut moi qui engageai la sultane à parler en votre faveur ; & lui ayant témoigné l'affection que je vous portois, j'ai obtenu d'elle qu'elle prieroit le sultan de nous unir ensemble.

Je fus si surpris, continua Aboul-Assam, d'entendre parler ainsi ma femme, que je fus quelque temps sans lui répondre ; & mon étonnement n'ayant servi qu'à la confirmer dans ses idées, je crus devoir lui avouer la vérité. Charmés l'un de l'autre, nous passâmes ensemble des jours très-heureux, laissant toujours croire au sultan que je n'avois pas l'esprit des plus sain. J'avois un plaisir infini dans les différens rôles que je jouois à tous momens : si je voyois rire les autres des folies que je disois ou que je faisois, je me moquois intérieurement de celles dont tous les jours j'étois spectateur, & qui la plûpart du temps servoient de matière aux divertissemens que je procurois au sultan, sans cependant, autant que je le pouvois, m'attirer des ennemis, comme j'avois fait étant médecin du sultan de Chitor ; au contraire,

je ne cherchois qu'à faire plaiſir à tout le monde, & je vais même vous en raconter un trait qui me valut un préſent très-conſidérable. Le ſultan qui alloit fort ſouvent à la chaſſe à l'oiſeau, avoit un faucon blanc qu'il aimoit paſſionnément. Un jour qu'il vouloit le faire voler, ſe trouvant que ſon oiſeau favori étoit maladé, & même aſſez dangereuſement : Menoulon, dit le ſultan en colère au grand fauconnier, tu ſais combien je ſuis attaché à ce faucon, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt en cet état, que par le peu de ſoin qu'on a eu de lui : prends bien garde à ce qu'il deviendra ; car je t'avertis qu'à quiconque me dira qu'il eſt mort, je lui ferai couper la tête. Le fauconnier ſe retira bien affligé d'une pareille menace ; il n'épargna ni ſoins, ni peines, pour ſauver le faucon ; mais malgré cela, l'oiſeau étant mort au bout de huit jours, il n'y eut point de douleur pareille à celle de Menoulon. Comme je demeurois vis-à-vis de ſa maiſon, je courus aux cris que faiſoient les valets de la fauconnerie, & je fus ſi touché de la ſituation de leur maître, que je réſolus de faire mes efforts pour le tirer du péril où il étoit, ſe trouvant obligé de rendre compte tous les jours lui-même au ſultan, à l'iſſue

de ſon dîner, de la ſanté de ſes oiſeaux. Tranquilliſe-toi, Menoulon, lui dis-je, & laiſſe-moi faire : ſi le roi fait mourir quelqu'un, ce ne ſera sûrement pas toi. Je courus ſur le champ au palais; le ſultan alloit ſe mettre à table,. & paroiſſoit de fort bonne humeur. D'où viens-tu, roi de Mouſcham, me dit-il, que tu parois ſi agité? Ah! ſeigneur, lui dis-je, j'ai une aventure bien ſingulière à te raconter: je viens de la fauconnerie, j'ai trouvé Menoulon, le balai à la main, qui nettoyoit une place de trois pieds en quarré, devant la volière dorée; il l'a arroſée enſuite avec de l'eau de ſenteur, après quoi, il a étendu deſſus un tapis de ſoie brodé d'or, qu'il a ſemé des fleurs les plus odoriférantes. Il a été alors chercher ton faucon blanc, & fondant en larmes, il l'a couché ſur le dos. Le faucon étoit étendu ſur le tapis, les aîles déployées, le bec en haut, les jambes ſerrées, les yeux fermés..... A ce diſcours ſi détaillé, le ſultan m'interrompit bruſquement : Ah! me dit-il, mon faucon blanc eſt mort.

C'eſt votre majeſté même qui l'a dit, m'écriai-je en ce moment, que ſa tête ſoit ſauve! Le ſultan fut d'abord ſurpris de ma réponſe; mais ſe rappelant la menace qu'il

avoit faite à Menoulon, il ne put s'empê-cher d'éclater de rire; va trouver le grand fauconnier, me dit-il, affure-le que je fuis perfuadé qu'il a fait fon poffible pour réchapper mon faucon, & que je ne lui veux point de mal de fa mort. Je courus annoncer cette bonne nouvelle à Menoulon, & lui ayant raconté de quelle manière je m'y étois pris pour détourner de deffus fa tête les menaces du fultan, il m'embraffa tendrement, & me fit préfent d'une bourfe dans laquelle il y avoit mille pièces d'or.

Avec une pareille conduite de ma part, & une femme qui m'aimoit tendrement, rien ne manquoit à mon bonheur, & je croyois qu'il devoit durer éternellement, lorfqu'il finit tout-d'un-coup au bout de quelques mois, par la mort du fultan qui, à la chaffe, étant tombé très-rudement de deffus fon cheval, ne laiffa aucun enfant mâle pour lui fuccéder.

La divifion qui fe mit dans le royaume ne m'ayant pas permis d'efpérer que celui qui régneroit après lui auroit pour moi les mêmes bontés, je propofai à ma femme de quitter la cour; elle y confentit d'autant plus volontiers, que le nouveau fultan fit bientôt connoître que je lui étois très-indiffé-

rent : nous nous retirâmes donc dans une petite maison des fauxbourgs de Golconde, & l'ayant fait accommoder très-proprement & très-commodément, nous y goûtions les plaisirs d'une vie tranquille, lorsque ma femme devint grosse. Je ressentis un extrême plaisir à cette nouvelle ; mais je n'étois pas né pour être long-temps heureux : elle mourut en donnant le jour à un gros garçon qui suivit sa mère de fort près.

J'avois eu tant d'occasions de me louer de mon épouse, elle m'avoit donné des marques si essentielles de son amour, & je l'aimois avec une passion si extraordinaire, que sa perte pensa me rendre véritablement fou.

XX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

PLONGÉ dans la douleur la plus vive, je m'abandonnai tout entier à moi-même ; je fus huit jours sans presque boire ni manger, & sans vouloir recevoir aucune consolation. J'avois pour proche voisine une bonne veuve fort âgée, & dont ma femme avoit

reçu dans ſa couche tous les ſecours poſſibles ; elle fut touchée de mon malheur, ne voulut pas m'abandonner, & fit tant par ſes remontrances, que je conſentis à ne point me laiſſer mourir comme je l'avois d'abord réſolu. Elle avoit un fils unique, âgé au plus de trente ans ; il ſe joignit à ſa mère, & me donna tant de marques ſincères d'amitié, que je crus devoir lui en témoigner toute ma reconnoiſſance. Nous fûmes plus de ſix mois ſans nous quitter ; & le temps ayant diminué ma douleur, & m'ayant fait oublier la perte que j'avois faite, je ne ſongeai plus qu'à imiter mon ami, c'eſt-à-dire, à paſſer la plus grande partie des jours & des nuits à table, dans le vin, le jeu, ou avec les femmes, dont on ne manque point à Golconde. En menant cette vie, je vis bientôt la fin de mon argent comptant & de mes bijoux ; je comptois du moins ſur les deux mille pièces d'or que j'avois droit de recevoir au tréſor du ſultan ; mais je ne ſavois pas que celui qui régnoit alors avoit annullé toutes les libéralités de ſon prédéceſſeur ; & me trouvant obligé de vendre mes meubles pièce à pièce, je me vis bientôt réduit dans la dernière miſère. Le fils de la veuve m'aida à vivre pendant

quelque temps ; mais ſentant que j'étois à charge à ſa mère qui n'étoit pas riche, je pris le parti de me faire calender, & j'en eus bientôt revêtu l'habit. Ne croyez pas que je fuſſe devenu meilleur pour cela ; au contraire, je n'avois cherché qu'à me mettre à l'abri de l'inſulte & de la misère, & j'y étois parvenu par ce moyen. J'avois même engagé mon camarade de débauche à m'accompagner, & nous allions de ville en ville, vivant toujours amplement aux dépens des bonnes gens. Un jour que nous étions à la campagne, chez un de ces dévots muſulmans, on lui annonça une troupe de charlatans Perſans, qui faiſoient des choſes ſi extraordinaires, que le récit que l'on en fit à ſes femmes & à ſes enfans excita vivement leur curioſité. Comme je n'avois jamais vu de pareilles gens, j'engageai ce bon homme à donner cette légère ſatisfaction à ſa famille : il y conſentit, & ayant fait entrer les charlatans dans ſa cour, où il avoit placé ſes femmes & ſes filles couvertes de voiles, qui leur deſcendoient juſqu'aux pieds, ces hommes ſinguliers dans leur eſpèce commencèrent leurs exercices d'une manière à ſurprendre des perſonnes qui n'avoient jamais rien vu. Se faire forger un fer rouge ſur une

petite enclume posée sur le ventre, se tenant renversé sur les pieds & sur les mains, après s'être fait mettre sous le dos un poignard la pointe en haut, à un doigt du dos; dans la même posture, se faire fendre d'un coup de sabre un melon placé sur le ventre, sans effleurer la peau. Quoique cela fût admiré des spectateurs, je n'en fus pas frappé, parce que je m'imaginai bien que le fréquent exercice de ces sortes de gens les avoit accoutumés à ces opérations qui paroissoient si périlleuses; mais ce qui redoubla mon attention, ce fut la promesse qu'ils firent, de planter en notre présence le pepin d'un arbre qui, en moins de deux heures, devoit se trouver chargé de fleurs & de fruits. Voici de quelle manière ces gens-là s'y prirent pour l'exécuter. Ils avoient tendu dans cette cour une toile en quarré, assez loin de nous, qui formoit une espèce de décoration de théâtre. Ils l'ouvrirent sur le devant, prirent un pepin de pomme; & après plusieurs discours préparatoires, & des récits propres à éblouir des gens crédules, ils le mirent en terre, l'arrosèrent, & refermèrent la toile; cela fait, s'étant placés entr'elle & les spectateurs qu'ils amusèrent avec de nouveaux tours d'adresse, & ensuite, ayant

relevé la toile, ils nous firent voir, avec de grandes exclamations, à la place du pepin, un petit arbriſſeau gros comme le pouce, & long d'environ deux pieds. L'un d'eux, alors, pour mieux en impoſer aux ſpectateurs, s'étant tiré du ſang du bras gauche, il arroſa cette eſpèce de ſurgeon, après quoi, la toile ayant été rabattue, ils recommencèrent leurs jeux, & ayant continué la même opération à cinq ou ſix repriſes, avec de feints enchantemens, ils nous firent voir ſucceſſivement, & par degrés, un pommier gros comme le bras, de quatre pieds de haut, chargé de fleurs, & enſuite de fruits.

Quelqu'ébloui que j'euſſe été par l'adreſſe des charlatans, & par les applaudiſſemens qu'ils reçurent, je ne m'y étois pas laiſſé tromper, bien perſuadé que le tout ſe paſſoit ſans magie; je les avois examiné avec tant d'attention, que je m'apperçus que la toile de derrière étant double, pendant que l'on refermoit celle de devant, un enfant de dix à douze ans plantoit & déplantoit ſucceſſivement l'arbre en queſtion, à meſure qu'on le faiſoit voir aux ſpectateurs.

Si je laiſſai le bon muſulman & ſa famille dans l'admiration, je ne voulus pas faire

croire au chef des charlatans que j'euſſe été ſa dupe ; je le tirai à part, & lui ayant appris que j'avois découvert tout le myſtère de la farce qu'il venoit de nous donner, il en convint avec moi. Que voulez-vous, me dit-il en riant, il faut autant que l'on peut ſe tirer d'intrigue aux dépens des ſots; c'eſt votre état ainſi que le mien ; vous ne vivez que de grimaces, & moi de tours d'adreſſe. J'ai été calender comme vous, j'ai trouvé cette vie trop unie & trop inſipide, je l'ai quittée pour embraſſer celle que je mène, elle eſt bien plus variée ; on ne nous regarde qu'avec admiration, nous ſommes bien reçus par-tout, & avec toutes les reſſources que nous avons, nous ne craignons jamais de mourir de faim. Je crois même que pour devenir un habile calender, il eſt néceſſaire d'avoir fait quelques années d'apprentiſſage dans des troupes pareilles à la nôtre, & je ne déſeſpère pas, quand je ſerai parvenu à un certain âge, de reprendre un habit que je n'ai abandonné que pour quelque temps ; ainſi, frère, ſi votre camarade & vous voulez être des nôtres, nous vous recevrons parmi nous, d'autant plus volontiers, que nous avons deux jeunes filles à pourvoir, & que je ne doute point qu'elles

ne s'accommodent volontiers de deux gaillards tels que vous me paroiſſez être.

Cette propoſition qui ſurprit d'abord mon camarade ne m'étonna pas. Mon ami, lui dis-je, il n'y a pas à héſiter ; nous devons trouver trop d'avantage dans cette troupe pour n'y pas entrer avec plaiſir ; & les dernières offres de ce brave homme m'y déterminent entièrement. Juſqu'à ce que je ſois bien initié dans vos myſtères, continuai-je, en adreſſant la parole au chef des charlatans, je ne vous ſerai point tout-à-fait inutile : je veux préſenter au public des remèdes merveilleux, dont je ſais ſeul la compoſition. J'ai autrefois exercé la médecine pour mon ſeul plaiſir, & avec mes baumes & mes onguens, je ferai des cures ſi étonnantes, ou du moins je les promettrai telles, que je vous vaudrai autant d'argent que vos plus habiles acteurs ; en tout cas, ſi mes malades ne guériſſent pas, ou qu'ils en crèvent, ce ne ſera pas la faute de la médecine. Fort bien, me répliqua le chef des charlatans, en m'embraſſant avec tendreſſe, vous étiez né pour notre métier, & vous auriez manqué votre vocation ſans cette rencontre. Soyez donc au plutôt des nôtres. Je ne veux pas, lui répondis-je, mal édifier

ces bonnes gens qui nous ont ſi bien régalés aujourd'hui, mais je compte demain, à la pointe du jour, vous réjoindre avec mon camarade.

Le tout fut exécuté comme nous l'avions promis; nous quittâmes l'habit de calender; le lendemain matin, l'on nous donna à chacun une jolie danſeuſe, qui promit de nous être fidelle tant que nous reſterions dans la troupe, & nous fûmes au bout de trois ſemaines ſi bien inſtruits de tous les tours de ſubtilité dont nous avions été témoins, que nous fûmes très en état de les exécuter auſſi bien que nos camarades. Outre la capacité que nous avions acquiſe nouvellement, j'avois l'avantage de diſtribuer mes remèdes avec des éloges extraordinaires, & une volubilité de langue ſi étonnante, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en voulut acheter: j'avois ſur-tout un onguent que je ſoutenois excellent, & j'avois pour cela, imaginé un tour d'adreſſe des plus ſinguliers, que mes camarades exécutoient de manière à me faire regarder comme un faiſeur de miracles. Ils prenoient un enfant de ſix ans, (1) & le

(1) Pluſieurs charlatans dans l'Orient font ce tour d'adreſſe qu'ils ont appris des Japonois & Chinois de

jetant en l'air, on en voyoit un moment après, tomber les membres l'un après l'autre, un pied, une jambe, un bras, &c. & ensuite la tête; je rejoignois toutes ces parties sur notre espèce de théâtre; je les frottois avec mon onguent, après quoi l'enfant se relevoit, & paroissoit tel qu'auparavant. On sent bien que ceci n'ayant rien de réel, ne consistoit que dans la dextérité & la vîtesse de l'opération, qui, imposant par un changement d'objets, faisoit illusion aux yeux des spectateurs, assez éloignés pour prendre des membres de carton ensanglantés, pour l'enfant véritable que nous avions d'abord montré, & qui reparoissoit ensuite.

Je menai cette vie libertine pendant trois ans, avec toute la satisfaction imaginable; nous parcourûmes presque toutes les villes de l'Indoustan; nous passâmes à Candahar, (1) & ensuite nous nous rendîmes à Hispa-

---

leur profession, & il y a apparence que M. de Vizé, auteur du Mercure galant, l'a emprunté des Orientaux dans sa comédie de la Devineresse, l'ayant pu lire dans le quatrième volume des Voyages de Chardin, *fol.* 135.

(1) *Candahar*, ville capitale d'une province du même nom: elle a été prise & reprise plusieurs fois par les Indiens & par les Perses, à qui enfin elle est restée.

han (1). Comme cette ville eſt un lieu où la débauche eſt portée à l'excès, & qu'il y a un très-grand nombre de femmes dont le mérite ne conſiſte pas dans la vertu, ç'auroit été un miracle ſi je m'en étois tenu à celle que j'avois dans la troupe. Mon camarade & moi ayant été un jour engagés par de jeunes ſeigneurs dans une partie de plaiſir, on réſolut d'aller voir une de ces femmes, mais dont la conduite étoit bien extraordinaire; après avoir amaſſé beaucoup de bien dans ſa profeſſion, elle avoit pris la réſolution de faire pénitence de ſes fautes; & pour les expier, elle avoit entrepris le pélérinage de la Mecque, d'où étant de retour, elle avoit acheté ſix belles eſclaves qu'elle louoit dans Hiſpahan par bail, (2)

(1) *Hiſpahan*, ville ſituée dans la province d'Yerach en Perſe, ſur la rivière de Zenderou: elle eſt une des plus grandes, des plus belles & des plus riches villes du monde.

(2) Quoique cette manière de vivre en Perſe ne ſoit pas tenue pour être honnête, ce n'eſt pas un péché dans la religion mahométane, & les ſcrupuleux en agiſſent ainſi. Ils appellent ces ſortes de mariages *Sike-Koudim*, termes qui ſignifient mot à mot, *j'ai fait le contrat de jouiſſance*, c'eſt-à-dire, je me ſuis marié; cela les ſauve, à ce qu'ils croyent, de l'indécence qu'il pourroit y avoir pour eux, d'avoir commerce avec de pareilles femmes.

Voyez *les Voyages de Chardin, Tome II, fol.* 26.

pour une heure, pour un jour, ou pour une femaine, fuivant l'ufage de la Perfe; & comme elle en donnoit tout le produit aux pauvres, elle croyoit, en menant elle-même une vie fort régulière, faire un acte très-méritoire aux yeux de notre prophête. Cette femme, âgée au plus de trente-cinq ans, étoit encore fort belle; & comme la difficulté irrite ordinairement nos paffions, un de ces feigneurs, au lieu de regarder favorablement ces efclaves qui étoient certainement plus jeunes & plus jolies que leur maîtreffe, lui fit des propofitions qui auroient ébloui une femme moins frappée d'une dévotion fi fingulière; elle les refufa conftamment; & voyant que non-feulement ce jeune homme, mais encore deux autres, étoient dans le même goût, & faifoient peu de cas de fa réfiftance à leurs défirs, elle fe faifit d'un poignard, & menaça d'en frapper celui qui feroit affez hardi pour entreprendre de lui faire quelque violence: comme elle avoit à faire à des gens de qualité qui prenoient ces démonftrations de vertu pour de pures grimaces, l'un d'eux ayant voulu l'embraffer, elle lui porta un coup de poignard dont il tomba mort à fes pieds. Nous fûmes tous étrangement étonnés d'un

pareil accident ; & les amis du défunt ayant mis le ſabre à la main, dans les premiers mouvemens de leur colère, ils coupèrent en morceaux cette malheureuſe femme, victime d'une dévotion ſi mal réglée. Les eſclaves voyant leur maîtreſſe dans un état qui faiſoit horreur, remplirent en ce moment la maiſon de gémiſſemens & de cris ſi affreux, que tout le voiſinage en fut ému. L'on s'empara des portes de la maiſon, & le cadi avec ſes archers y étant ſurvenu, nous fûmes tous arrêtés. Cette aventure avoit fait trop de bruit pour n'en pas faire un exemple ; mais comme tous ces jeunes ſeigneurs étoient puiſſans, & que le juge craignoit le reſſentiment de leurs familles, ils furent relâchés ſur le champ, & mon camarade & moi, quoique très-innocens, nous fûmes conduits dans la priſon.

XXI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, Aveugle de Chitor.

COMME cette malheureuſe femme qui avoit éprouvé la brutale férocité de ces ſeigneurs,

gneurs, avoit autrefois été esclave, & que par conséquent elle n'avoit aucun parent à Hispahan, qui demandât la vengeance de sa mort, nous aurions dû, suivant la loi de Perse, être mis hors des prisons, avec d'autant plus de raison, que de l'aveu des filles de la maison, nous n'avions aucune part à ce meurtre; mais le cadi, moins pour le venger que pour faire un exemple, & pour contenir les jeunes libertins qui faisoient tous les jours mille désordres chez ces sortes de femmes, nous condamna par un nouveau genre de punition, à être fouettés à la porte de la maison de la défunte : en vain le chef de notre troupe fit toutes les supplications possibles pour nous sauver de ce supplice; comme il n'offrit pas apparemment une somme assez forte à ce juge inique, nous ne pûmes trouver grâce devant lui, & nous fûmes conduits sans miséricorde au lieu où se devoit faire cette exécution. Les deux femmes qui nous étoient attachées, ayant vu que les prières de notre chef étoient inutiles, cherchoient du moins à diminuer la dureté de la punition; elles allèrent trouver le valet du cadi qui étoit chargé de cette commission, & lui firent promettre, moyenant quatre pièces d'or

qu'elles lui donnèrent, d'épargner du moins notre dos : ce scélérat les reçut, mais aussi injuste que son barbare maître, il nous traita si cruellement, & nous frappa avec tant d'inhumanité, que le sang nous couloit abondamment des épaules; ensuite nous les ayant frottées avec du vinaigre & du sel, de peur de la gangrêne, sans avoir pitié de nos larmes & de nos cris, il nous rendit nos habits; & par une raillerie des plus sanglantes, il nous dit, en se moquant de nous, qu'il nous auroit bien étrillé autrement, sans les quatre pièces d'or qu'il avoit reçues pour nous épargner.

Après cette exécution que nous méritions si peu, je crus ne devoir pas rester davantage dans Hispahan; j'abandonnai dès le jour même nos charlatans, & mon camarade n'ayant pas voulu me quitter, nous prîmes le parti de sortir de la ville, chargeant de malédictions le cadi & toute sa séquelle, & dans la résolution de m'en venger : nous avions heureusement chacun plus de cinquante pièces d'or, & ayant été changer d'habits chez les juifs, qui nous en fournirent deux dans le goût de ceux des calenders, nous prîmes la route de Schiraz. (1)

(1) Grande ville proche la rivière de Baudemir,

Après avoir marché cinq ou fix heures, nous arrivâmes à un gros bourg, où n'y ayant aucun caravanférail, nous priâmes un bon vieillard qui prenoit le frais à fa porte, de vouloir nous dire où nous pourrions aller loger. Quoique ce ne fût qu'un pauvre menuifier, il nous offrit fa maifon de fort bonne grâce, & lui ayant préfenté une pièce d'or pour nous aller chercher à manger, il l'accepta, alla lui-même à la provifion, & avant que de fortir, nous fit entrer dans une falle baffe, où le premier objet qui nous frappa, fut le valet du cadi qui nous avoit traité avec tant de rigueur. Comme nous étions parfaitement déguifés, & qu'il ne nous avoit vu qu'au moment de l'exécution, il ne nous reconnut pas, & le menuifier de retour de la provifion, nous ayant dit que fans connoître cet homme, non plus que nous, il n'avoit pas cru devoir lui refufer l'hofpitalité, nous l'invitâmes, ainfi que notre bourreau, à fouper avec nous. Le repas fe paffa avec beaucoup de gaieté; nous y mangeâmes un agneau rôti; & après avoir bu largement de fort bon vin, nous

---

dans la province de Farfy : l'on y fait de l'excellent vin.

nous couchâmes tous dans la même chambre. Nous étions, mon camarade & moi, ſur le même matelas, & nous ne nous livrâmes au ſommeil, qu'après avoir médité la vengeance que nous voulions prendre du valet du cadi, qui coucha à côté du maître de la maiſon.

A peine étoit-il jour, que cet homme étant allé à ſon travail, je me levai promptement; j'allai acheter un balai que j'apportai ſous ma robe : je le diviſai en trois parties, & mon camarade & moi, munis chacun d'une bonne poignée de verges, nous étant dépouillés juſqu'à la ceinture, nous réveillâmes bruſquement notre bourreau qui avoit encore la tête lourde du vin qu'il avoit bu la veille; nous lui déchirâmes ſa chemiſe, & nous commençâmes à l'étriller de toute notre force. Ce miſérable fut dans un étonnement extrême, quand nous nous fîmes connoître à lui; en vain il ſe jeta à nos pieds pour demander pardon; nous ne fûmes non plus émus de ſes prières & de ſes cris, qu'il l'avoit été des nôtres, & nous le mîmes en peu de temps dans un état ſi affreux, qu'il auroit fait pitié à tout autre qu'à des gens animés par le déſir d'une vengeance outrée. J'avois déjà preſqu'uſé deux





Ce n'est rien Messieurs, ce n'est rien, ce drôle que vous voyez, et qui fait tant de cris nous a proposé de se faire Calender comme nous !

poignées de verges ſur ſon corps, le ſang lui couloit de toutes parts, & les hurlemens que faiſoit ce malheureux étoient ſi horribles, que le menuiſier accourant à ce bruit avec tous les voiſins, crut que nous nous égorgions. Comme nous avions fermé la porte ſur nous, & que nous criyons auſſi fort que celui que nous maltraitions, l'on enfonça la porte; & les ſpectateurs furent dans un étonnement extrême, de nous voir tous trois dans un état auſſi extraordinaire. Ce n'eſt rien, Meſſieurs, leur dis-je, pendant que mon camarade continuoit de frapper; ce n'eſt rien, ce drôle que vous voyez, & qui fait tant de cris, nous a propoſé de ſe faire calender comme nous; nous lui avons repréſenté que le noviciat étoit rude, & que l'on éprouvoit la patience des aſpirans d'une manière un peu cruelle; il n'en a fait que rire, & pour nous prouver qu'il étoit homme de cœur, il nous a propoſé de nous étriller les uns les autres; il a commencé ſur nous, il nous a mis dans l'état que vous voyez, ſans que nous ayons preſqu'ouvert la bouche, & quand ſon tour eſt venu d'être fouetté, il croit par ſes cris s'exempter d'être traité comme il a fait envers nous; il n'y a pas de juſtice, & puiſque nous n'avons

pas lieu de nous flatter d'en faire un bon calender, il ne faut pas du moins qu'il se vante d'en avoir agi impunément avec nous avec autant de cruauté qu'il y paroît à nos épaules. Le valet vouloit s'expliquer & nous démentir, mais nous ne lui en donnâmes pas le temps, & les assistans ayant approuvé notre procédé, & même ayant offert de nous aider si nous le voulions, nous recommençâmes à fouetter de nouveau ce misérable valet, avec tant de fureur, que nous le laissâmes sans connoissance; & lui ayant repris les quatre pièces d'or qu'on lui avoit données pour nous épargner, nous partîmes de chez notre hôte, sans nous embarrasser de ce que deviendroit ce malheureux bourreau. Vous pouvez croire que nous nous éloignâmes bien vîte de ce lieu, de peur que l'on ne découvrît la vérité de notre aventure; & ayant repris notre genre de vie de calenders, nous fûmes plus d'un an & demi à roder dans toutes les villes de la Perse, vivant toujours avec une extrême licence, mais affectant un extérieur très-mortifié.

Comme je n'avois pas perdu de vue l'envie de me venger de l'injuste cadi d'Hispahan, je crus être assez changé de figure

pour pouvoir hasarder de retourner en cette ville. Mon camarade, plus sage que moi, eut beau me représenter tous les périls auxquels j'allois m'exposer, il ne put me détourner de ma résolution; & la trouvant trop dangereuse, il me quitta, & me laissa seul en courir les risques. Je revins donc à Hispahan, où j'appris que le valet que nous avions si bien étrillé, étoit mort des mauvais traitemens que nous lui avions faits; j'en fus d'autant plus content, que pouvant me reconnoître s'il eût été encore en vie, je me voyois délivré par là d'un homme dont j'avois à craindre le ressentiment. Etant donc hors d'appréhension de ce côté-là, je me rendis, pendant près d'un an, si assidu à l'audience du cadi, que tout le monde en étoit étonné; l'on étoit persuadé que c'étoit par principe d'équité que j'écoutois si attentivement toutes les décisions de ce magistrat, qui passoit pour être très-habile; & que comme dans ma profession j'étois tous les jours à portée de donner des conseils, pour procurer la paix entre gens divisés par quelqu'intérêt de famille, je voulois exactement m'instruire du droit naturel & écrit, & des loix du royaume. Cela paroissoit d'autant plus nouveau, que les autres calen-

ders n'avoient pas coutume de prendre ces précautions ; auſſi cela me mit-il en telle réputation dans Hiſpahan, que la plûpart des artiſans me prenoient pour arbitre dans les différends qu'ils avoient entr'eux : Enfin, l'occaſion de me venger s'étant offerte, je ne la manquai pas. Un jour, le cadi ayant prononcé une ſentence viſiblement injuſte contre un orphelin, qu'il dépouilloit d'un héritage qui lui appartenoit légitimement, & ne l'ayant pu faire que gagné par les parties adverſes qui avoient eu l'indiſcrétion de s'en vanter, même avant le jugement rendu, je m'approchai de ce juge, comme pour lui parler à l'oreille : reconnois, lui dis-je, celui que tu as fait déchirer cruellement avec tant d'injuſtice, il y a près de trois ans, & reçois-en la punition telle que tu mérites ; alors, ſans lui donner le temps de me répondre, je lui enfonçai mon poignard dans le cœur ; je le renverſai de deſſus ſon ſiège, je le foulai aux pieds ; & m'étant aſſis tranquillement à ſa place : Ce chien, dis-je aux aſſiſtans étonnés, vient de rendre une ſentence contre les loix & l'équité ; & loin d'être le protecteur des veuves & des orphelins, je m'apperçois depuis long-temps, qu'en toutes occaſions il

les opprime, & que ce n'eſt que celui qui lui fait de plus riches préſens qui trouve de la protection auprès de lui; je caſſe ſon jugement, j'ordonne que l'orphelin reſtera en poſſeſſion de ſon bien, & que la partie adverſe, pour avoir ſéduit ſon juge, aura tout-à-l'heure cent coups de bâton ſur la plante des pieds.

XXII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Aboul-Aſſam, Aveugle de Chitor.

Le cadi étoit tellement haï lui-même par ſes propres eſclaves, par rapport à ſa dureté & à ſon avarice ſordide, & l'on me portoit un tel reſpect dans Hiſpahan, que loin que perſonne ſe mit en devoir de venger la mort du cadi, au contraire, tout le monde applaudit à ma hardieſſe, & le jugement que je venois de rendre, fut exécuté ſur le champ. Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt qu'il fut approuvé par le gouverneur d'Hiſpahan, qui m'ayant fait venir en ſa préſence, m'offrit la place du cadi : je le ſuppliai de me diſpenſer d'accepter un emploi

aussi délicat, & dans lequel on étoit exposé à commettre beaucoup d'injustices, ou à se faire de grands ennemis : seigneur, lui dis-je, celui qui a inspection sur la conduite d'autrui, & qui tient en main la balance pour le juger, doit non-seulement avoir le cœur droit, mais il doit encore être doué d'une capacité profonde, & veiller de près sur ses propres actions, qui doivent être irréprochables. Est-il sur le siège de la justice, il doit se regarder comme un homme qui conduiroit six chevaux fougueux avec des rênes trop délicates, & que le moindre choc peut précipiter de dessus son char. Ce sont ces réflexions qui m'empêchent d'accepter l'honneur que vous me proposez : qu'un autre plus hardi que moi en courre les risques. Ce refus ayant surpris le gouverneur, il ne put s'empêcher d'admirer ma modestie, & m'ayant fait donner cent pièces d'or, il me permit de me retirer.

Ce n'étoit pas par principe d'équité que j'avois refusé un emploi aussi lucratif : outre que je craignois d'être un jour reconnu pour avoir été fouetté dans cette ville, j'appréhendois encore que les parens du cadi ne me fissent assassiner ; ainsi, je n'hésitai point à sortir promptement d'Hispahan, & je réso-

lus d'aller voir l'ancienne (1) Perſépolis, & le fameux temple que Salomon y avoit fait bâtir. J'avois lu dans le livre intitulé *Miracles des prophètes*, que ce ſultan s'abandonnant à l'idolâtrie, par les charmes & par les ſéductions de la reine ſon épouſe, fille de Faroun qui étoit de la religion des Guebres (2), & n'oſant profaner le tem-

(1) *Perſépolis*, fut la capitale de la Perſe ſous les rois des trois premières races : elle porta auſſi le nom d'*Eſtekar*, & on l'appelle aujourd'hui *Tchilminar*, ce qui veut dire en langue perſienne, les quarante colonnes. Tous les hiſtoriens en parlent comme de la plus ancienne & la plus magnifique de toute l'Aſie ; on s'eſt ſervi de ſes ruines pour bâtir Schiraz. La tradition fabuleuſe des Perſans porte que Tchilminar fut bâtie par les Periz, du temps que le monarque Gian-Bengian gouvernoit le monde long - temps avant le ſiècle d'Adam ; & d'autres que ce fut par Salomon : il y a des relations extrémement curieuſes de Tchilminar, & des monumens ſurprenans, dont on voit encore les reſtes.

Voyez à ce ſujet *la Bibliothèque orientale*, *foliis* 327, 395, 400, 455 *&* 1006 ; *Voyages de Thevenot*, *Tome* 4, *folio* 501 ; *ſurtout ceux de Chardin*, *Tome* 9, *fol.* 153 *& ſuivans.*

(2) Les *Guebres* ſont les anciens Perſans, adorateurs du feu. Leur principal temple, qu'ils appellent *Pyrée*, eſt auprès de Yezde, dans une montagne que quelques-uns prétendent pourtant en être éloignée de dix-huit lieues : c'eſt-là que leurs prêtres y entretien-

ple de la judée, par l'érection d'un monument consacré aux idoles, commanda aux démons d'aller bâtir un palais superbe, pour satisfaire la reine, qui renfermât dans son enceinte un lieu où elle pût exercer sa religion, & d'y construire des sépulcres pour elle & pour sa postérité. Que les démons furent neuf ans entiers à travailler à cet édifiçe qu'ils n'achevèrent pas, parce que la reine étant venue à mourir, ce monarque leur défendit de continuer leur ouvrage, & se contenta de faire transporter dans ces tombeaux toutes les richesses dont on sait qu'il étoit possesseur.

Tant de merveilles ayant excité ma curiosité, j'arrivai à Persépolis avec bien de la peine; & après avoir examiné avec surprise les ruines de ces bâtimens, qui certainement ne paroissent pas avoir été construits par la

---

nent, à ce qu'ils disent, le feu sacré & inextinguible qui y brûle sans interruption depuis quatre mille ans, y ayant été miraculeusement allumé par leur prophète Zoroastre, qu'ils appellent *Zerdoucht.* On ne sait pas trop cependant si le culte qu'ils rendent au feu est direct ou relatif, s'ils tiennent le feu pour Dieu, ou pour l'image de la divinité; toute leur religion est suffisamment expliquée dans le *même Tome 9 des Voyages de Chardin, folio* 141 *& suivans.*

main des hommes, & dont la defcription feroit trop longue à vous faire, j'entrai dans les fouterrains qui communiquent par des chemins très-difficiles dans des fépulcres qui font gardés, à ce que l'on prétend, par ces génies que Salomon employa à leur conftruction; enfuite je me rendis à deux journées de-là, à cette fameufe montagne compofée d'une feule maffe de roche efcarpée de tous côtés. Elle a près de demi mille de tour, elle eft haute à perte de vue, & l'on y voit des fenêtres, comme fi c'étoit un château : mais l'on n'y remarque aucune entrée; & cet ouvrage incompréhenfible, appelé *Cala* (1) *dive fe fid*, eft regardé comme le tombeau du géant Ruftem. Les habitans des environs de cette montagne m'ayant affuré que par tradition, cette efpèce de château renfermoit la plus grande partie des tréfors de Salomon, j'en fis plufieurs fois le tour, pour voir fi je ne pourrois pas y découvrir quelqu'entrée; mes peines furent inutiles, & je fongeois à me retirer au plus prochain village, lorfque, furpris par la nuit, je me vis obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y attendre le jour. Le nom

(1) C'eft-à-dire, château du Démon-blanc.

de cette montagne ne laiſſoit pas de m'inquiéter; j'avois peine à m'endormir. Cependant je commençois à vouloir ſommeiller, lorſque j'apperçus au pied de la roche une lumière très-brillante. Je me levai ſans héſiter, & quelque frayeur que je duſſe avoir de cet événement, je courus vers cette lumière & je me raſſurai en voyant qu'elle venoit d'un flambeau que portoit un petit homme qui alloit entrer dans un ſouterrain que je n'avois pas apperçu pendant le jour. Il me fit ſigne de le ſuivre, & j'eus aſſez de fermeté pour lui obéir. Nous deſcendîmes pendant quelque temps ſous cette montagne, nous traverſâmes enſuite une longue allée, toute de marbre noir, mais ſi poli, qu'il ſembloit que ce fuſſent des glaces de miroir; & après avoir marché pendant près d'un quart d'heure, j'entrai dans une ſalle dans laquelle je trouvai trois hommes qui paroiſſoient plongés dans une extrême triſteſſe; ils étoient aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, devant une table triangulaire ſur laquelle étoit un grand livre couvert de velours noir, garni de plaques & de fermoirs d'or, ſur le dos duquel étoient écrits ces mots; *Que nul ne touche ce livre divin, s'il n'eſt purifié.*

(1) Le petit homme qui, jusqu'alors, avoit gardé le silence, me dit de m'asseoir à côté de ces trois personnes, que je regardois avec étonnement; & lui ayant obéi: que la paix, leur dis-je, soit avec vous... La paix est bannie de ces tristes lieux, me répondit d'un air farouche le plus âgé de ces trois particuliers. La paix n'est point dans ces lieux, m'écriai-je avec étonnement! Qui êtes-vous donc? & que faites-vous ici? Nous attendons, reprit-il, avec une frayeur mortelle, dans cette espèce de sépulcre, le juste jugement de Dieu. Vous êtes donc, continuai-je, de grands pécheurs? Hélas! me répondit le second, sans cesse bourrelés par le souvenir de nos mauvaises actions, voyez en quel état nous sommes. Alors déboutonnant leurs vestes, j'apperçus à travers de leur peau, qui étoit transparente comme un crystal, leurs cœurs environnés d'un feu qui les brûloit sans relâche, & sans pourtant les consumer; & je reconnus alors d'où procédoient les différens mouvemens de rage & de désespoir qui paroissoient peints

(1) Ces mots sont écrits sur presque tous les alcorans, & il y a même des chapitres qu'il n'est pas permis de lire, qu'après s'être lavé le corps tout entier.

fur leur vifage. Je ne pus regarder ce genre de fupplice fans frémir d'horreur ; & mon conducteur me voyant touché de pitié : Tu vois, me dit-il, leur punition, mais tu ne connois pas leurs crimes, tire ce rideau, tu en feras bientôt inftruit.

XXIII. SOIRÉE.

Suite & Conclufion de l'Hiftoire d'Aboul-Affam, Aveugle de Chitor.

JE n'eus pas plutôt tiré le rideau, que j'apperçus, derrière un grand tableau dont les figures me paroiffoient animées, ces trois hommes qui y étoient repréfentés, en commettant un nombre infini d'actions déteftables. L'on n'y voyoit que vols, affaffinats, incendies, & autres crimes, dans le détail defquels il ne m'eft pas permis d'entrer. Et à cet afpect, ces trois particuliers, loin de paroître touchés de repentir, montrèrent fur leur vifage un caractère de joie, qui me fit comprendre que ces hommes de fang feroient encore prêts à recommencer, s'ils en avoient la liberté. Je fus fi indigné d'un pareil procédé, que ne pouvant retenir ma

colère : Malheureux ! m'écriai-je, dont la vie eſt un égoût d'ordure, de diſſolution, de brigandage, & des crimes les plus affreux, au lieu de marquer de la ſatisfaction à cette vue, ne devriez-vous pas mourir de honte & de douleur, de voir ainſi retracée à vos yeux l'indigne conduite que vous avez tenue, lorſque vous étiez ſur la terre ?

Pourquoi nous inſultes-tu, reprit celui des trois hommes qui n'avoit pas encore parlé ? jette ſeulement tes regards ſur le revers de ce tableau : alors, en le frappant de la main, & l'ayant fait tourner comme un pivot, je fus dans une ſurpriſe extrême d'y reconnoître les circonſtances les plus particulières de ma vie : ma ſotte préſomption dans le temps que j'étois premier médecin du ſultan de Chitor, la punition que j'en ai reçue, les différentes conditions par leſquelles j'avois paſſé, toutes mes débauches, y étoient naïvement exprimés ; j'y vis le valet du cadi, déchiré de coups, prêt d'expirer, enfin, rendant les derniers ſoupirs, & le cadi lui-même, percé du poignard dont je l'avois frappé, foulé aux pieds, & verſant un torrent de ſang.

On ne peut être plus humilié que je le fus dans ce moment ; je reſtai plus d'un quart

d'heure ſans oſer ouvrir la bouche, & ayant les yeux attachés ſur ce tableau; mais enfin, revenant tout-d'un-coup à moi: grand prophète, m'écriai-je, toi dont le pouvoir n'eſt pas borné, toi qui commandes aux aſtres, qui du mouvement de ton doigt, (1) en fendant la lune en deux, as percé de la crainte de Dieu les cœurs incrédules, comme avec une épée flamboyante, & à qui le ciel ne peut rien refuſer, ſi le repentir ſincère de mes crimes peut te toucher, obtiens-en pour moi le pardon que je lui demande, avec le cœur le plus contrit. Soumis à ſouffrir ſur terre les peines que je mérite, épargne-moi celles d'un avenir terrible, & qui m'épouvante, & fais que je trouve un jour avec tes houris, un bonheur qui n'eſt réſervé qu'aux fidelles croyans.

Je n'eus pas plutôt proféré ces paroles, avec une extrême abondance de larmes,

---

(1) Mahomet, pour faire croire aux Coraïſtes idolâtres, qu'il étoit envoyé de Dieu, leva la main, à ce que diſent ſes ſectateurs, & d'un mouvement de ſes deux doigts, coupa la lune en deux pièces, dont l'une deſcendit doucement à terre, paſſa par dedans la manche de cet impoſteur, & enſuite s'alla rejoindre à l'autre moitié: ils en font une fête appelée *Chec-el-Camar*, c'eſt-à-dire, coupure de la lune qui ſe trouve dans le calendrier perſan.

que le petit homme m'ayant frappé de son flambeau allumé par le visage ; fais pénitence de tes crimes pendant sept ans, & sans en murmurer, me dit-il, & espère tout de la miséricorde de Dieu. Alors il se fit un coup de tonnerre terrible, & qui dura si long-temps, que je crus qu'il venoit d'arriver un bouleversement entier dans la nature. J'en fus si effrayé, que je perdis totalement l'usage des sens, & je ne revins de l'état où j'étois, & sans savoir combien de temps j'y étois demeuré, qu'aux cris que je m'imaginai que l'on faisoit sur les (1) minarets, pour appeler à la prière. Grand Dieu ! m'écriai-je alors, où suis je, & quelle obscurité règne autour de moi ? L'ami, me dit un homme qui passoit à côté de moi, il faut que tu ayes perdu la vue, pour ne pas voir que tu es à la porte de la principale mosquée de Chitor. De Chitor ! répondis-je tout étonné, j'étois il n'y a qu'un instant à Persépolis. Celui qui venoit de me parler se prit à rire, & j'en-

(1) Les *minarets* sont des tours fort délicatement travaillées, faisant partie des mosquées ou temples des Musulmans : c'est ordinairement de la première galerie de ces minarets, que les Muezins, qui sont des espèces de vicaires, appellent le peuple à la prière ; les cloches étant défendues dans la religion de Mahomet.

tendis qu'il difoit à un autre, cet aveugle fans doute a fait hier la débauche, il eft encore ivre, ou bien il a l'efprit étrangement aliéné. Que de réflexions ne fis-je pas à ce moment! Quoi! feroit-il bien poffible, me dis-je à moi-même, que l'aventure de la montagne du démon blanc feroit véritable? Ah! continuai-je, elle n'eft que trop réelle; je fens bien que ce qui m'eft arrivé n'eft point un rêve, & que je fuis privé de la lumière. Grand prophète, puifque tu veux bien me regarder en pitié, j'accepte avec réfignation ce que le ciel a ordonné de mon fort.

Je ne tardai pas à être confirmé dans cette vérité. Tout ce que j'entendis de ceux qui entroient dans la mofquée, me fit bientôt connoître que j'étois dans Chitor; & comme il y eut plufieurs perfonnes charitables qui me donnèrent l'aumône, je compris qu'outre la perte de ma vue, le prophète vouloit m'humilier, & que je ne vécuffe que de la charité des fidelles croyans, dans une ville où quatre ou cinq ans auparavant, je n'avois vu au-deffus de moi que le fultan & le vifir Manhoud. Je n'eus garde de me faire connoître après le péril que j'avois évité, & louant une petite chambre dans les faux-

bourgs, je n'ai pas manqué un ſeul jour, depuis ſept ans, d'obéir à la voix de l'envoyé de Dieu. Je me rendois tous les matins à la porte de la moſquée, & j'y ſerois reſté toute ma vie, malgré les avis que j'avois reçus pluſieurs fois en rêve, de me rendre à Ormuz, pour y recouvrer la vue, ſi Albaert, favoriſé d'une pareille inſpiration, n'étoit venu me tirer du malheureux état où j'étois, & ne m'eût fait connoître, en me rendant l'uſage de mes yeux, que notre grand prophète n'eſt plus irrité contre moi.

Les aventures d'Aboul-Aſſam avoient infiniment réjoui les ſultanes, & le ſultan de Guzarate, en ſon particulier, n'y avoit pas moins pris de plaiſir. Ils admiroient tous la variété des événemens de la vie de cet aveugle, & les merveilles arrivées en ſa perſonne, lorſque le concierge du caravanſérail étant venu avertir Schirin qu'il étoit arrivé la veille deux hommes d'une très belle phyſionomie, vêtus en marchands, & qui paroiſſoient liés d'une extrême amitié, il reçut ordre de les faire conduire au palais le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Je n'ai pas attendu, ſeigneur, que vous me l'ordonnaſſiez, lui dit-il; ils ont bu de la décoction de bueng, & prêts à ſe réveiller, je viens de les faire

placer derrière cette portière. Le prince ayant raconté aux ſultanes ce que Saady venoit de lui apprendre, elles attendirent avec impatience que ces deux nouveaux venus donnaſſent quelques ſignes de vie. Sitôt que l'on s'en apperçut, l'on ouvrit la portière; & ſi les ſultanes furent ſurpriſes de la bonne mine de ces deux hommes, qui ſe regardoient l'un l'autre, comme pour ſe demander par quelle aventure ils ſe trouvoient dans un palais auſſi ſuperbe, leur étonnement fut ſans égal, lorſqu'elles les virent ſe lever avec précipitation, & faiſant un cri de joie extraordinaire, ſe jeter tous les deux aux pieds de la princeſſe de Perſe.

Il eſt impoſſible d'exprimer ce que devint Canzadé, en reconnoiſſant dans ces nouveaux venus le prince de Viſapour & le ſultan d'Ormuz. Si la préſence du premier lui donnoit une joie des plus vives, celle de l'autre lui cauſa une crainte ſi violente, qu'elle tomba ſans connoiſſance entre les bras de Karabag. Sa ſituation intéreſſa les ſultanes, & s'empreſſant de la faire revenir de ſon évanouiſſement, à peine eut-elle repris l'uſage de ſes ſens, que Canzan-Can lui adreſſant la parole: Ne craignez plus rien, lui dit-il, d'une paſſion dont le ſeul ſouvenir me cou-

vre de confuſion en ce moment ; il ne falloit pas moins, ma chère ſœur, qu'un miracle pour me l'arracher du cœur, & ce frère que vous n'avez dû regarder juſqu'à préſent qu'avec horreur, par l'amour déteſtable qu'il avoit pour vous, ne mérite plus aujourd'hui que votre pitié. Pardonnez-lui donc, belle Canzadé, les maux qu'il vous a cauſés. Je ne rougis point d'avouer ici mes crimes, ils ont ſervi à me faire connoître toute la malignité du cœur humain. Grâces à notre prophète, je ne dois plus être à vos yeux cet amant terrible qui vous a fait trembler tant de fois ; vous ne verrez plus qu'un frère reſpectueux ; & pour vous bien prouver que je me ſuis entièrement défait d'un amour dont le ſouvenir ſeul me fait horreur, je conſens que le prince de Viſapour ſoit votre époux, s'il eſt poſſible, ſans aucun délai.

Canzadé ne pouvoit s'imaginer que ce qu'elle voyoit fût bien réel. Elle avoit lieu de croire que les Perizes, dans le palais deſquelles elle croyoit être, pouvoient, pour la flatter, produire à ſes yeux des fantômes qui diſparoîtroient bientôt ; & ce qui venoit de ſe paſſer lui paroiſſoit d'autant plus difficile à croire, qu'après les noires trahiſons & l'ingratitude ſi marquée de Canzan-Can,

elle ne se persuadoit pas qu'il eût pu changer de sentimens à son égard. Si quelque chose pouvoit la détourner de penser ainsi, c'étoit l'union qui paroissoit être entre son amant & son frère ; mais Cothbedin acheva de la rassurer contre ses doutes, en lui baisant la main avec le transport le plus tendre. Oui, adorable Canzadé, lui dit-il, vous ne devez plus regarder le prince votre frère comme notre ennemi ; non-seulement il consent sincèrement à mon bonheur avec vous, mais même nous vous cherchons ensemble depuis plus de trois mois, pour faire finir toutes vos peines; & nous commencions à désespérer de vous rencontrer, lorsque par un événement qui nous paroît incompréhensible, nous nous trouvons, sans savoir par quel moyen, dans un palais dont la magnificence surpasse tout ce que nous avons jamais vu de plus grand, de plus brillant & de plus majestueux, & qui semble n'avoir été construit que pour donner une idée véritable du paradis promis par notre prophète, à ceux qui auront accompli sa loi de point en point.

Canzadé revenue de son premier étonnement, releva son amant & son frère, & embrassant tendrement le dernier : Ah ! seigneur,

ſeigneur, lui dit-elle, il eſt donc bien vrai que je retrouve en vous un frère & un protecteur ; & que vous conſentez ſans regret que je ſois au prince de Viſapour ? Oui, ma chère Canzadé, reprit Cazan-Can, en mettant la main de ſa ſœur dans celle de Cothbedin, non-ſeulement j'y conſens, & je vous donne à l'homme le plus brave & le plus généreux qu'il y ait ſur la terre ; mais je puis vous aſſurer que je verrai cette union avec une joie extrême.

Cothrob qui juſqu'alors avoit gardé le ſilence, prit en ce moment la parole : ſultan d'Ormuz, lui dit-il, tu dois louer le ciel de t'avoir arraché du cœur une paſſion qui t'auroit déshonoré pendant toute ta vie, & que toutes les peines de l'enfer n'auroient pu expier après ta mort, ſi tu avois exécuté tes malheureuſes intentions ; le bandeau qui te couvroit les yeux eſt heureuſement tombé ; notre grand prophète a bien fait voir en toi la miſéricorde infinie du Tout-Puiſſant ; il t'aime, il t'a donné des marques ſenſibles de ſa protection, & tu m'entends aſſez pour que je n'aie pas beſoin de m'expliquer plus clairement : achève donc ce que tu as commencé, & pour ne laiſſer à la princeſſe aucune inquiétude dans l'ame,

permets que dans ce moment je l'unisse avec le prince de Visapour.

Depuis que le sultan d'Ormuz avoit jeté les yeux sur Canzadé, il n'en avoit été distrait par aucun objet, mais ayant regardé fixement l'Iman, il courut se prosterner à ses pieds : illustre vieillard, lui dit-il, qui que vous soyez, homme ou génie, car je ne sais dans quel ordre je dois vous mettre, quelle obligation ne vous ai-je pas, puisque c'est vous seul qui m'avez guéri d'un amour incestueux qui m'aveugloit & me précipitoit dans un abîme de crimes! Consommez donc votre ouvrage, & si ces dames veulent bien le permettre, ne différez plus un bonheur que je n'ai troublé que trop long-temps. Je réponds de leur consentement, reprit Cothrob; elles ont trop de satisfaction de voir les malheurs de Canzadé finis, pour ne pas prendre toute la part possible à un événement qui lui est si favorable, & dont elle croyoit avoir si peu lieu de se flatter : alors s'approchant de Cothbedin & de la princesse, il les maria dans le moment même. Tout ceci s'étoit passé avec tant de précipitation, que le sultan & le prince de Visapour n'avoient presque pas eu le temps de faire réflexion sur leur tranf-

port dans ce palais. Quand les premiers momens furent paſſés, ils demandèrent à Canzadé où ils étoient, & cette princeſſe leur en ayant rendu compte, conformément aux idées qu'elle s'en étoit formées; comme ils avoient lu dans les anciens romans pluſieurs aventures à-peu-près pareilles, ils crurent poſſible que les mêmes puiſſances qui avoient conduit la princeſſe en ces lieux, les y eût également tranſportés pour y terminer leurs peines; & le ſultan d'Ormuz étoit d'autant plus porté à y ajouter foi, que ce qu'il venoit de dire à l'Iman marquoit que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit vu ce grand homme.

Les ſultanes qui avoient été juſqu'à ce moment ſpectatrices de ce qui venoit de ſe paſſer, avoient une extrême curioſité de ſavoir comment le prince de Viſapour avoit rencontré le ſultan d'Ormuz, & par quelle aventure ce monarque avoit pu vaincre ſon averſion pour Cothbedin, & ſon amour pour Canzadé. Gehernaz leur ayant témoigné l'extrême plaiſir que leur feroit ce récit, le ſultan raconta ainſi ſes aventures.

❦

Hiſtoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

IL eſt inutile, meſdames, que je vous inſtruiſe des premières aventures de ma vie ; elles ne vous ſont pas inconnues, puiſque la princeſſe vous les aura ſans doute racontées ; pour celles qui me ſont arrivées depuis que le prince Cothbedin fut ſéparé de Canzadé, vous ne les devez pas non plus ignorer ſi vous êtes du nombre de ces génies bienfaiſans, comme j'ai lieu de le croire : mais qui que vous puiſſiez être, je ne vous refuſerai pas un récit qui doit me juſtifier de la paſſion extraordinaire que j'avois conçue pour ma ſœur, & de mon extrême ingratitude envers le prince de Viſapour.

Depuis la déſobéiſſance du ſultan Adam, nous naiſſons tous avec des penchans plus ou moins forts, pour nous écarter de nos devoirs. La bonne éducation corrige quelquefois ces diſpoſitions que nous avons à mal faire, mais ſouvent auſſi elles ſont plus fortes que nous-mêmes ; & les châtimens que l'on nous inflige dans l'enfance, ne ſont pas toujours des moyens capables de nous faire revenir de nos mauvaiſes inclinations :

je l'ai éprouvé dans ma personne. Né d'un père des plus sages & des plus vertueux, il étoit écrit sur la table (1) de lumière que je serois un monstre en exécration à toute la terre, puisque la passion incestueuse, que j'avois conçue pour ma sœur, avoit étouffé dans mon cœur tous les sentimens de religion, d'honneur & d'humanité : permettez, mesdames, que je ne vous rappelle pas ce temps d'aveuglement où j'étois, & que je passe promptement à celui auquel j'ai recouvré l'usage de ma raison.

XXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

FURIEUX de voir que j'avois encore obligation de la liberté à Cothbedin, qui venoit de me remettre sur le trône en tuant de sa main le sultan de Balsora, mon plus cruel ennemi ; que l'extrême ingratitude dont je

(1) Les Persans ajoutent beaucoup de foi à la prédestination, & sont persuadés que tout ce qui doit arriver est écrit au ciel, dans un grand livre qu'ils appellent la table de lumière.

lui avois donné les marques les plus ſenſibles, ce héros n'avoit pas cru devoir m'abandonner à ma mauvaiſe fortune, & accepter les propoſitions avantageuſes qu'Abdarmon lui avoit faites, je frémis de rage de me trouver dans la néceſſité de lui en témoigner de la reconnoiſſance, & la jalouſie affreuſe qui me poſſédoit, m'ayant gravé au fond du cœur les ſentimens les plus noirs, je réſolus de faire périr ce prince ſous l'ombre de l'amitié la plus ſincère: je lui promis Canzadé en mariage, je la remis même, pour ainſi dire, entre ſes mains, pour la conduire à Viſapour, avec ſerment de ne l'épouſer que quand il ſeroit arrivé dans les états du roi ſon père; mais je n'épargnai rien pour empêcher l'accompliſſement de ces promeſſes; j'ordonnai, ſous peine de la vie, au capitaine du vaiſſeau qu'il montoit, de précipiter Cothbedin dans la mer, dans un endroit que je lui marquai, & enſuite de me ramener la princeſſe, perſuadé qu'après la mort de ſon amant, je trouverois ſon eſprit plus diſpoſé à m'obéir. Quand je vis à-peu-près le temps que cette cruelle exécution pouvoit être faite, & que celui auquel Canzadé devoit être de retour étoit paſſé, je fus dans une extrême inquiétude de n'en

avoir point de nouvelles ; & comme la passion que je ressentois pour cette princesse ne me donnoit aucun repos, je fis armer quatre vaisseaux, & je résolus de parcourir toutes les mers par où elle devoit avoir passé, pour apprendre ce qu'elle étoit devenue. Après être entré dans différens ports, sans avoir pu être instruit de ce que je souhaitois savoir, j'avois ordonné que l'on prit la route de Dabul, & mon dessein étoit d'envoyer de-là à Visapour, savoir si le prince n'y étoit point arrivé malgré mes ordres, lorsque le vent changea tellement, que nous fûmes rejetés en pleine mer. La tempête devint alors si violente, que nous fûmes huit jours entre la vie & la mort, du moins mon vaisseau, qui étoit le meilleur ; car pour les trois autres, il y a apparence qu'ils périrent dans les flots. Le gros temps cessa enfin, & nous commencions à nous reconnoître, lorsque le pilote tout effrayé me fit appeler : seigneur, me dit-il, nous sommes dans la mer d'Oman (1), &

(1) *Ramak* est le nom d'une isle de la mer d'Oman, c'est-à-dire, de l'Océan Ethiopique ou oriental, dont les habitans sont nommés par les Persans *Sermahi*, qui signifie tête de poisson, à cause qu'ils ont, selon quelques-uns, la tête semblable à celle des poissons ;

quelqu'effort que je faſſe, le vaiſſeau dérive avec une extrême vîteſſe vers l'isle Ramak, qui n'eſt habitée que par des ſauvages d'une cruauté extraordinaire. Ils dévorent leurs ennemis ſans miſéricorde, ou ceux que le naufrage pouſſe vers leurs isles; le courant nous y porte, & nous n'avons aucune eſpérance d'en réchapper: il eſt vrai qu'ils épargnent quelquefois ceux qui ſavent un métier qu'ils puiſſent apprendre d'eux; comme ils ſont fort induſtrieux, ils ne les font pas mourir. Souvent même après quelques années d'eſclavage, ils leur donnent la liberté; j'en puis parler avec certitude, puiſque j'ai eu le malheur de tomber déjà entre leurs mains, & que ce n'eſt qu'en qualité de charpentier de vaiſſeaux, auxquels j'avois travaillé étant jeune, & dont je leur ai enſeigné la conſtruction, que j'ai évité une mort que tous

---

mais ſelon d'autres, parce qu'ils n'ont point d'autre nourriture ordinaire que celle qu'ils tirent des poiſſons; ce ſont apparemment ceux que les anciens ont appelés *Ichthyophages*, peuples extrêmement farouches, & qui n'ont aucun commerce avec les autres hommes, qu'ils prennent auſſi pour des poiſſons, puiſqu'ils les mangent quand ils tombent entre leurs mains. Le roman intitulé *Couſchenh-Nameh*, parle de cette isle, & rapporte les exploits fabuleux que Khoſrouſchir y fit. *Bibliothèque orientale*, *fol.* 708.

mes camarades essuyèrent. A peine le pilote avoit-il achevé de me faire ce récit, que nous fûmes entourés de plus de soixante barques de sauvages, qui furent dans notre vaisseau, avant que nous nous fussions mis en défense: nous étions si accablés de la fatigue que nous avoit causé la tempête, qu'aucun de nous n'étoit en état de soutenir seulement ses armes: en un instant ces insulaires s'emparèrent de nous, nous lièrent avec des cordes, & amenèrent notre vaisseau dans une espèce de port, d'où nous fûmes conduits à terre, & logés sous une grande cabane faite de planches.

Les principaux chefs des insulaires, au nombre de huit, étoient distingués des autres par des bonnets ornés de plumes; de près de cent hommes que nous étions, on en fit trois parts; ils en tuèrent un tiers, & les autres furent distribués entre le reste des sauvages; j'échus heureusement avec mon pilote à l'un des chefs, & comme il avoit provision de viande boucanée, nous eûmes le bonheur de n'être pas d'abord traités avec autant d'inhumanité que nos camarades, dont six furent égorgés, rôtis & dévorés à nos yeux.

Ce ne fut pas sans frémir que je fus témoin

d'une pareille expédition ; comme le pilote qui avoit été deux ans esclave dans cette isle, avoit eu le temps d'en apprendre la langue, je voulus l'engager à proposer à notre maître de nous mettre à rançon : il se prit à rire : eh ! quelle rançon votre majesté pourroit-elle offrir à ce sauvage, me dit-il ; l'or, les diamans, & toutes les richesses de la Perse, ne sont pas capables de toucher ces cœurs (1) barbares ; la chasse & la pêche

(1) L'isle dans laquelle arrive le sultan d'Ormuz, ressemble tout-à-fait à celles qui sont habitées aujourd'hui par les sauvages de l'Amérique, du Brésil, du pays des Amazones & du Canada ; lesquelles, suivant les conjectures du père Lafiteau, jésuite, *dans ses mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, tirent leur origine des différentes nations qui y ont pénétré après le déluge. *Les histoires anciennes*, dit-il, tome premier, *fol.* 38 de l'édition *in*-12, *font mention d'une grande quantité de peuples qui ont occupé les trois parties du monde connu, & comme on n'en voyoit plus aucune trace, on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entiérement détruits ; la découverte des indes orientales & occidentales nous a fait retrouver la plus grande partie de ces nations que l'on croyoit anéanties.* Ensuite au *fol.* 45, il rapporte quelques traits caractéristiques de ces peuples nouvellement découverts, qui peuvent faire hasarder des conjectures sur la probabilité qu'il y a, qu'ils sortent de ces peuples anciens dont les histoires nous ont conservé quelqu'idée : telle est, par exem-

ſont leur ſeule occupation & leur ſeul plaiſir; de toutes les paſſions, ils ne connoiſſent que l'amitié & la haine; fidelles à toute épreuve entr'eux & à leurs alliés, reçoivent-ils quelqu'outrage de leurs ennemis, ils riſquent tout pour en prendre la vengeance la plus cruelle, & n'ont point de plus grande ſatisfaction que celle de les ſurprendre, de les aſſommer & de les manger. Cette réponſe m'affligea fort, & je ne regardois pas ſans frayeur le genre de mort auquel

---

ple, la coutume qu'avoient les maris chez certains peuples, de ſe mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées, & de s'y faire ſervir par leurs femmes mêmes: cela ſe trouve chez les Ibériens, ou les premiers peuples d'Eſpagne, chez les anciens habitans de l'isle de Corſe, chez les Tibareniens en Aſie; & même encore aujourd'hui dans quelques-unes de nos provinces voiſines d'Eſpagne, où cela s'appelle *faire couvade.* Cette même coutume eſt vers le Japon; dans l'Amérique, chez les Caraïbes & les Galibis, & ne peut-on pas préſumer, continue le père Lafiteau, *d'un uſage qui paroît ſi ſingulier, que de ces premiers peuples elle a paſſé à ces derniers, d'autant mieux que Strabon, & la plupart des auteurs, nous tracent le chemin que les Ibériens, qui étoient venus d'Aſie en Eſpagne, ont tenu pour retourner d'Eſpagne en Aſie, où le même nom d'Ibérie eſt reſté au pays qu'ils occupèrent;* & le père Lafiteau inſinue que de-là ils ont pu ſe tranſporter en Amérique.

j'étois destiné, lorsque mon pilote me parla en ces termes : Je ne sais, seigneur, qu'un seul moyen de vous sauver la vie ; vous avez vu hier la fille de notre maître, elle n'a pas plus de quinze ans, je l'engagerai à jeter les yeux sur vous ; si vous êtes assez heureux pour lui plaire, & qu'elle veuille dire deux mots en votre faveur à son père, il vous adoptera dans sa famille, vous deviendrez son gendre, mais il faudra vous résoudre à vivre suivant les mœurs de cette isle, & ne plus penser à retourner en Perse, si vous ne voulez mourir dans les tourmens les plus horribles : je sais que cela coûtera à votre majesté ; mais que ne fait-on pas pour éviter la mort, lorsqu'elle se présente à nos yeux sous un aspect aussi affreux ?

La proposition de Vagieddin (c'étoit le nom du pilote) m'étonna si fort, que je ne pus lui répondre ; il prit mon silence pour un consentement tacite, & me quitta brusquement. J'étois si affligé des discours de cet homme, que je ne m'apperçus pas qu'il n'étoit déjà plus auprès de moi, & quand je reconnus que j'étois seul, je m'abandonnai à la douleur la plus amère. Quoi ! me dis-je alors, moi qui ai méprisé les plus rares beautés de l'orient, je serois réduit,

pour ſauver ma vie, à faire ma cour à la fille d'un ſauvage, à une créature qui n'a preſque rien qui la diſtingue de la brute, que la parole & la figure; encore quelle figure! En vit-on jamais de plus effroyable & de plus ſale? Juſte ciel! à quoi me condamnez-vous? Ah! mourons, il n'y a plus à balancer, & n'attendons pas que nous devenions, ou la victime cruelle de notre nouveau maître, ou l'objet des horribles deſirs de ſa fille. Mais, repris-je, ne dois-je pas regarder ma ſituation comme une juſte punition du ciel que j'implore. Déſobéiſſant aux dernières volontés de mon père, à qui j'avois promis d'abandonner le deſſein d'épouſer ma ſœur, perſécuteur ſans relâche de cette vertueuſe princeſſe, ingrat de la manière la plus marquée envers un prince à qui je dois la vie, la liberté & le trône que je poſſédois, ne méritois-je pas d'être puni encore plus ſévérement que je ne le ſuis? N'eſt-ce pas cet amour inceſtueux qui m'a conduit vers cet affreux rivage? Oui, ſans doute, & notre prophète ne m'y a fait aborder que pour me faire expier un crime dont je n'ai pas la force de me repentir.

Je n'avois pas fini ces triſtes réflexions, que Vagieddin revint à moi: bonnes nou-

velles, ſeigneur, me dit-il, vous n'avez point été indifférent à notre jeune maîtreſſe; par la converſation que je viens d'avoir avec elle, il y a lieu de croire qu'elle s'intéreſſe à votre vie, & pour peu qu'elle veuille le témoigner à ſon père, vous éviterez le ſort de nos camarades. Ah! mon ami, m'écriai-je en ce moment, à quel excès de misère ſuis-je réduit? Quoi, le ſultan d'Ormuz ſe verroit obligé d'épouſer un monſtre? Non, j'aime mieux cent fois mourir. Le pilote fut ſurpris de ma réponſe. Seigneur, reprit-il, quand votre majeſté s'afflige ainſi, elle ignore ſans doute de quelle manière ſe font les mariages dans cette isle, & toutes les cérémonies qu'on y apporte; lorſque je les lui aurai expliqué, elle connoîtra qu'elle n'a point de meilleur expédient pour ſe procurer la liberté. Ce que vous craignez tant, c'eſt-à-dire, d'épouſer Agariata, (car c'eſt ainſi que s'appelle la fille unique de Michapous notre maître), n'arrivera pas ſitôt. Il y a dans ces lieux bien des uſages biſarres avant que d'en venir à la concluſion; & ils nous donneront peut-être le temps qui nous fournira l'occaſion de ſortir de cette isle. Le diſcours de Vagieddin me tranquilliſa un peu; je commençai à reſpirer quand il m'eut

appris que les mariages ne se faisoient pas dans cette isle avec aussi peu de précautions & de cérémonies qu'en Perse, & que j'avois du temps devant moi. Suivant donc le conseil de cet homme, qui prévint Michapous sur l'inclination que sa fille avoit pour moi, j'allai le lendemain à l'entrée de la nuit dans la cabane d'Agariata ; je la tirai trois fois par le nez pour l'éveiller ; comme c'est une cérémonie essentielle, je n'eus garde d'y manquer. Cette belle fille ne me dit aucune parole, elle se contenta de me regarder d'un air riant, à la lueur d'une petite lampe que je tenois à la main, & le tout s'étant passé avec beaucoup de circonspection, & encore plus de bienséance, je me retirai très-content de la modestie de ma jeune maîtresse, & je fus obligé, pendant plus de deux mois, de renouveller toutes les nuits pareille cérémonie. Comme pendant le cours de ces galanteries nocturnes, je vis que l'on s'apprêtoit à assommer deux de mes sujets, pour être mangés dans la famille de Michapous, je pris la résolution d'en parler à sa fille. Belle Agariata, lui fis-je dire par mon pilote, tous ces gens qui ont été faits esclaves avec moi, sont mes enfans & les vôtres : je suis leur roi dans

mon pays; qu'ont ils faits à votre père, pour les traiter avec tant de barbarie? Si vous avez quelque bonté pour moi, faites-leur accorder la vie, c'eſt le ſeul moyen de conſerver la mienne.

Comme j'étois préſent au diſcours de Vagieddin, qui ne faiſoit que répéter dans la langue du pays ce que je diſois en Perſan, je ne pouvois m'empêcher de verſer des larmes; elles attendrirent Agariata, qui promit de s'intéreſſer au ſort de ces malheureux, & depuis ce jour, Michapous n'en fit mourir aucun, & même engagea les autres inſulaires à uſer avec mes ſujets de la même humanité.

Dans quelque ſituation déplorable que je fuſſe, quelque réflexion que j'euſſe faite ſur ma malheureuſe paſſion, je ne pouvois oublier Canzadé, & ma fureur redoubloit pour le prince ſon amant, quand je conſidérois que ſans lui, ma ſœur auroit peut-être accepté ma main, & que lui ſeul étoit cauſe qu'ayant quitté Ormuz, j'avois fait naufrage dans cette isle.

Une nuit, que fatigué de l'exercice de la chaſſe, & après avoir été rendre mes devoirs très-reſpectueux à Agariata, je dormois profondément ſur une peau d'ours, tous mes

malheurs ſe retracèrent dans mon eſprit avec d'autant plus de violence, que je m'imaginois voir que ma ſœur tenoit Cothbedin par la main, qu'elle le regardoit avec la dernière tendreſſe, & qu'elle lui juroit un amour éternel. Dans l'agitation où j'étois, je tirai mon ſabre, & j'allois ſacrifier l'un & l'autre à mon reſſentiment, lorſqu'un homme qui reſſemble parfaitement au vénérable vieillard qui vient d'unir Cothbedin avec Canzadé, me retint le bras.

XXV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

ARRÊTE, me dit cet homme, avec un air d'autorité que je reſpectai; le prince à qui tu veux ôter le jour ne doit pas périr par tes coups: de quelqu'ingratitude dont tu te ſois ſouillé à ſon égard, je l'ai informé de l'état affreux où tu te trouves; lui ſeul peut t'en tirer, & il veut bien encore haſarder ſa vie pour un perfide qui a tenté de la lui arracher de la manière du monde la plus indigne. C'eſt en lui un excès de générofité ſans exem-

ple, & je veux, malgré toi-même, l'en récompenſer, en t'arrachant du cœur cette ſemence (1) noire, qui eſt le principe de toutes les fautes que les hommes commettent, & qu'ils tiennent originairement du ſultan Adam depuis ſa déſobéiſſance. Alors, ce vieillard vénérable s'approchant de moi, me frappa au côté gauche, d'un couteau tranchant des deux côtés, me l'ouvrit, en tira une petite graine noire, groſſe comme une groſeille, & la jeta dans le feu qui étoit dans ma cabane. Je reſſentis dans cette opération qui ne dura qu'un inſtant, une douleur ſi violente, que je fis un cri des plus perçans; à ce bruit, Vagieddin ſe réveilla, il alluma la lampe, accourut à mon ſecours, & me trouvant dans une extrême agitation, il jugea à propos de m'éveiller. Qu'avez-vous donc, ſeigneur, me dit-il? Quel rêve

(1) Cette ſemence s'appelle *Hebbat al calb*, c'eſt-à-dire, la graine du cœur, & ſignifie l'amour-propre & la concupiſcence qui nous porte au péché; c'eſt auſſi le péché d'origine que les Mahométans reconnoiſſent être venu d'Adam, & qu'ils diſent être le principe de toutes nos fautes. Mahomet ſe vantoit d'en avoir été délivré par l'ange Gabriel qui lui arracha du cœur cette ſemence noire, & que par ce moyen il étoit devenu impeccable.

Bibliothèque orientale, *fol.* 440.

affreux vous tourmente? Ah! ce n'eſt point un rêve, lui dis-je, je ſuis mortellement bleſſé; comme j'avois la main appuyée ſur mon cœur, il approcha ſa lumière, & fut, ainſi que moi, dans la dernière ſurpriſe d'y trouver une cicatrice longue comme le doigt, & qui paroiſſoit encore preſque ſanglante; mais ce qui mit le comble à mon étonnement, c'eſt qu'après que l'extrême douleur que j'avois reſſentie fut paſſée, l'horrible paſſion que j'avois eu juſqu'alors pour Canzadé, s'éteignit dans mon cœur, qu'elle y fit place à la tendreſſe la plus pure; que couvert de confuſion pour l'indigne conduite que j'avois tenue envers le prince de Viſapour, je ſentis naître pour lui, dans mon ame, toute l'eſtime & la reconnoiſſance qu'il méritoit, & que j'eus un déplaiſir extrême de ne pouvoir lui en donner des marques ſur le champ, en lui accordant pour épouſe la princeſſe ma ſœur.

Je rêvois ſans ceſſe à un événement auſſi ſingulier; & comptant ſur les promeſſes de ce ſage vieillard, je vivois dans l'eſpérance de voir bientôt la fin de mon eſclavage, lorſqu'une nuit, ce même homme m'apparut encore, & me préſentant le portrait d'une jeune fille d'une beauté achevée: voilà,

me dit-il, la perſonne qui t'eſt deſtinée pour épouſe. C'eſt elle qui doit te faire perdre entièrement l'idée de Canzadé, à qui elle n'eſt pas inférieure en mérite. Je ne regardai point ce portrait ſans admiration, & effectivement, depuis ce jour, je ne pus penſer ſans horreur à la paſſion que j'avois conçue pour la princeſſe ma ſœur. J'étois dans cette ſituation, lorſque les deux mois du cérémonial qui devoit précéder mon mariage étant expirés, Vagieddin m'avertit que je devois m'expliquer avec Michapous.

Suivant ſon conſeil, nous allâmes la nuit à ſa cabane; je l'éveillai, je lui préſentai une pipe allumée qu'il prit, & mon pilote l'ayant prié de ma part de m'adopter dans ſa famille, & de me donner la belle Agariata en mariage, il lui fit réponſe qu'il communiqueroit cette affaire à ſes parens, & nous fit ſigne de nous retirer.

Je ne pouvois déguiſer mon chagrin au pilote; quoiqu'il m'eût fait entendre que ne pas faire cette démarche, c'étoit attirer ſur ma tête & ſur celle de mes ſujets toute la colère de notre maître, je me livrois à la plus amère douleur. Il faut donc, lui dis-je enfin, que j'épouſe Agariata. Malheureux que je ſuis! que ne me laiſſois-tu

périr dès le commencement de notre esclavage, la mort me seroit plus douce qu'une union pour laquelle je n'ai que de l'horreur. Eh! seigneur, reprit Vagieddin, je suppose que vous soyez bientôt marié avec cette fille, avez-vous oublié que vous n'êtes point obligé pour cela de vivre avec elle comme un mari avec sa femme? Cessez de vous alarmer, & rappelez-vous, seigneur, ce que je vous ai dit plus d'une fois, que l'on pense ici très-différemment de ce que l'on fait en Perse. Il est difficile de croire jusqu'à quel excès l'on pousse la continence dans cette isle. Quoique, suivant les loix du pays, un homme marié puisse user de ses droits quatre jours après la cérémonie, il est d'usage de n'approcher de son épouse qu'après plus de six mois; on y est persuadé que cette modération est le témoignage le plus authentique de l'estime que l'on a pour elle; & lors même que ce temps est expiré, & que les nouveaux mariés demeurent dans la même cabane, ils ne se parlent presque point, ou s'ils le font, ce n'est qu'en grondant, & d'un air brusque; ils croyent que la pudeur exige cette bienséance, & que ce n'est que vers la fin de l'année qu'ils doivent se donner des témoignages réciproques de leur tendresse.

Les nouvelles aſſurances que Vagieddin me donna ſur la conduite des inſulaires, me tranquillisèrent un peu; & la famille de Michapous m'ayant fait l'honneur de m'agréer, il fallut épouſer de bonne grâce Agariata. Je paſſe par-deſſus l'agréable détail de cette cérémonie, qui ne feroit que vous ennuyer; ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que la mariée avoit les cheveux graiſſés avec de l'huile d'ours, & que l'on m'avoit barbouillé le viſage & le corps de manière que je devois être d'une figure affreuſe.

Tout ce que m'avoit dit le pilote étoit vrai; mon peu d'empreſſement pour ma nouvelle épouſe fut trouvé admirable. L'on regarda ma continence comme une marque d'un vrai reſpect pour la famille dans laquelle j'entrois; loin de m'en ſavoir mauvais gré, cela me mit, parmi les ſauvages, dans une grande conſidération, & tous mes ſujets, à mon exemple, furent adoptés dans différentes familles.

Il n'y avoit guères que quinze jours que j'étois marié, lorſqu'un des chefs de la nation ayant invité les principaux à un feſtin, je m'y trouvai avec Michapous. Là, il nous déclara qu'il avoit eu avis qu'une autre nation ſauvage de leurs ennemis étoit

en marche pour les venir attaquer, & qu'il falloit aller au-devant d'eux, & tâcher de les ſurprendre. Ces peuples, ainſi que Vagieddin me l'avoit aſſuré, aimoient paſſionnément la guerre, & n'ayant point d'autre paſſion que celle de porter le fer & le feu chez ceux qui les avoient offenſés, l'on peut juger que la propoſition de l'inſulaire fut acceptée avec une joie extrême. L'on réſolut de partir dès le lendemain ; & comme Michapous m'avoit conduit dans cette aſſemblée avec Vagieddin qui m'y ſervoit d'interprête, je lui fis demander la permiſſion de les accompagner dans cette expédition, & de permettre que tous mes ſujets, qui étoient alors au nombre de trente, combattiſſent ſous mes ordres. Ils acceptèrent volontiers ma demande, l'on nous rendit les armes que l'on nous avoit ôtées au moment de notre eſclavage : je les engageai auſſi à ſe ſervir des ſabres des Perſans qui avoient péri dans leur isle, & après avoir pris congé d'Agiarata, nous partîmes environ cinq cent, avec beaucoup de gaieté.

Après avoir marché pendant ſix jours, nos coureurs nous ayant appris qu'ils avoient entendu, pendant la nuit précédente, un mouvement très-conſidérable dans un petit

bois, & qu'aux environs ils avoient vu du feu d'eſpace en eſpace, cette découverte nous arrêta tout court. L'on tint conſeil; & comme il y avoit un chemin creux entre les ennemis & nous, je fis propoſer par Vagieddin, de les laiſſer s'engager dans cette eſpèce de défilé, par où probablement ils devoient paſſer; de nous ſéparer en deux parties égales, de nous coucher ſur la hauteur, le ventre contre terre, & enſuite de fondre ſur eux de toutes parts. Mon avis fut ſuivi, & exécuté avec tant de ſuccès, que de plus de huit cent qui venoient pour nous attaquer, il n'en réchappa pas cinquante. Il eſt vrai qu'étonnés de voir l'effet de nos ſabres, & du carnage que nous faiſions en ſi peu de temps, ils perdirent cœur dans le moment, & nous eûmes bon marché de gens intimidés, ſurpris & conſternés de ſe voir attaquer de tous côtés, ſans eſpoir d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Comme mes ſujets, à la tête deſquels j'avois combattu, avoient tous fait des prodiges de valeur, & que nos inſulaires les regardoient comme les premiers auteurs de la victoire complette que nous venions de remporter, nous fûmes extrêmement careſſés, & même regardés avec reſpect. Après avoir

avoir célébré ce jour heureux par des chants & par des danſes, & nous être chargés des dépouilles de nos ennemis, nous reprîmes la route de notre habitation, & étant arrivés proche d'un petit bois, nous réſolûmes d'y paſſer la nuit; & comme nous étions dans une ſécurité parfaite, nous nous livrâmes à un ſommeil tranquille. Je dormois paiſiblement, & mon pilote étoit à côté de moi, lorſque nous nous ſentîmes l'un & l'autre ſaiſir bruſquement par les pieds & par les mains; l'on nous baillonna, l'on nous enleva, ſans qu'aucun de ceux qui étoient à côté de nous pût nous entendre, & l'on nous emporta avec une vîteſſe incompréhenſible. Je ne ſavois que penſer d'un tel événement, lorſqu'à la pointe du jour je me vis entre les mains de nos ennemis, & je connus que douze des leurs avoient entrepris & exécuté un coup auſſi hardi & auſſi téméraire.

Suite de l'Hiſtoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

L'ON peut juger de notre douleur & de la joie que témoignèrent ces ſauvages, en nous

voyant entre leurs mains ; ils nous débaillonnèrent, nous lièrent avec de grosses cordes, & nous portant à cinq ou six, ils s'éloignèrent presqu'en courant de ce lieu, & marchèrent du même pas pendant quatre jours, au bout desquels approchant de leur habitation, ils envoyèrent annoncer leur retour infortuné par un des leurs, & attendirent que tous leurs frères vinssent audevant d'eux. Il n'est pas difficile de concevoir dans quel état nous étions, Vagieddin & moi ; mais ma frayeur redoubla lorsque je vis arriver tous les autres sauvages avec des hurlemens horribles, & que les femmes & les enfans tenoient des cailloux prêts à lancer contre nous. Ils avoient déjà le bras levé, lorsque le plus ancien de ceux qui nous conduisoient, leur fit signe de la main de se contenir. Regardez bien ces deux hommes, leur dit-il, ils ne nous ressemblent presque en rien ; cependant leur bravoure est au-dessus de toute expression ; avec un petit nombre de gens faits comme eux, ils ont seuls fait pancher la victoire de leur côté ; ils ont massacré vos pères, vos maris, vos frères, vos enfans, & nous ne serions jamais venus à bout de les enlever, si nous n'avions usé de surprise ; voilà donc les seuls hommes

ſur leſquels vous avez à venger tant de morts illuſtres qui ſont péris ſous leurs coups; ainſi ſuſpendez pour quelques jours votre douleur, afin de les punir par un ſupplice proportionné au tort qu'ils vous ont fait. Ce diſcours rallentit la fureur des ſauvages, & nous garantit de la mort: loin de nous faire le moindre mal, on nous délia, on nous conduiſit dans une cabane dont on nous établit les maîtres; l'on en garda ſeulement la porte avec exactitude, & l'on nous ſervit à manger du poiſſon ſec deux fois par jour fort exactement.

Comme je remarquois une extrême triſteſſe dans Vagieddin, je lui en demandai la raiſon: ſeigneur, me dit-il, nous devons dès ce jour nous regarder comme de malheureuſes victimes dévouées à une mort certaine: nos ennemis ne ſavent ce que c'eſt que de faire grâce, & leur vengeance ne s'aſſouvit que par le ſang des miſérables qu'ils font mourir dans les plus cruels tourmens: alors m'ayant expliqué la harangue du ſauvage, ne croyez pas, ſeigneur, continua-t-il, que nous jouiſſions encore long-temps de la vie; nous ſommes deſtinés à eſſuyer des ſupplices, accompagnés de circonſtances d'une barbarie ſi rafinée, que l'on ne peut

rien concevoir de plus affreux; toute ma fermeté m'abandonne; quand j'y penſe, je frémis par avance de la ſeule idée que je m'en rappelle, & dont j'ai été tant de fois témoin chez les inſulaires que nous venons de quitter.

Si le diſcours du pilote m'étonna d'abord, je revins bientôt de mon effroi: Vagieddin, lui dis-je, raſſure-toi, nous ne mourrons pas parmi les barbares; le grand prophète m'en a aſſuré trop poſitivement; je porte ſur mon cœur une marque certaine de ſa protection: en m'arrachant de l'ame la fatale paſſion qui a cauſé tous mes malheurs, il m'a fait entendre que j'aurois encore obligation de la vie au prince de Viſapour, & quoique j'ignore de quelle manière un ſecours ſi extraordinaire peut m'arriver, je ne dois point déſeſpérer d'en reſſentir bientôt les effets.

Malgré la cicatrice que je portois à l'endroit du cœur, & que Vagieddin avoit examinée avec une ſurpriſe extrême, il n'ajoutoit pas tellement foi au prodige, qu'il ne ſe livrât ſouvent à la plus amère douleur; enfin, après avoir demeuré près de quinze jours avec ces barbares, on nous apprit que nous ſerions bientôt brûlés à petit feu; & voici de quelle manière nous en fûmes in-

formés. La veille du jour deſtiné à notre ſupplice, on vint nous prendre dans notre cabane, on nous mit au col une longue corde de coton; on nous dépouilla tout nuds, & pluſieurs femmes, après nous avoir peint le corps, & nous avoir attaché des ornemens de diverſes couleurs, firent retentir l'air du bruit de leurs chanſons & de leurs danſes; elles nous annonçoient que nous devions le lendemain leur ſervir de nourriture, & que nous euſſions à nous préparer à la mort, avec toute la fermeté que des braves tels que nous devoient faire paroître. Je vous avoue, meſdames, que je crus ma fin prochaine, & que je commençai à déſeſpérer un peu de la protection du prophète; on nous garda toute cette nuit avec un ſoin extrême: l'agitation de Vagiëddin redoubloit encore ma peine; je tâchois pourtant de le conſoler, & je l'exhortois à ſe réſigner à la providence qui ne nous avoit pas abandonnés juſqu'à ce moment, lorſque je jetai par haſard les yeux ſur un livre qui ſortoit à moitié de la poche de ſon habit, que les inſulaires, en le dépouillant, avoient laiſſé dans notre cabane: je ne ſais par quel motif je le ramaſſai; mais je n'eus pas plutôt connu que c'étoit ſon routier, & qu'il

contenoit en outre une computation aſtronomique, que par une eſpèce d'inſpiration, je le parcourus d'un bout à l'autre ; & comme j'y trouvai une éclipſe preſque totale de ſoleil, annoncée dans le mois dans lequel nous nous trouvions, je demandai au pilote s'il ſavoit exactement à quel quantième du mois & de la lune nous étions. Oui, ſeigneur, me dit-il, & de peur de me tromper, je les ai marqués tous les jours ; alors ayant examiné avec attention cette computation, nous trouvâmes, par un calcul très-exact, que cette éclipſe devoit arriver le lendemain, environ à deux heures après midi. Tranſporté de joie de cette découverte, je me perſuadai que cet événement ne m'étoit pas préſenté ſans myſtère, & ayant fait part de mes idées à Vagieddin, je l'inſtruiſis de l'uſage qu'il devoit en faire.

A peine le jour commençoit à paroître, que les inſulaires étant venus nous tirer de notre cabane, ils la démolirent ; on nous ôta la corde que nous avions au col, on nous la paſſa autour du corps, & pluſieurs de ces barbares la tenant par les deux bouts, nous conduiſirent toujours en courant juſques ſur le bord de la mer, dans une grande place, où tous ceux qui compoſoient cette

nation s'étoient rendus en foule. On nous attacha à un poteau, & l'on alluma à cinquante pas de nous un feu qui me parut être la divinité à laquelle on nous alloit facrifier. Alors un des fauvages, armé d'une efpèce de maffue qu'il tenoit fur fon épaule, nous adreffa ainfi la parole : n'êtes-vous pas les deux hommes que l'on a enlevés d'entre nos ennemis, & qui avez fait un fi grand carnage de nos pères & de nos frères? Vous ne pouvez le nier; & puifque nous fommes aujourd'hui maîtres de vos perfonnes, vous devez vous attendre aux tourmens que vous méritez. Vos membres vont être rôtis pièce par pièce, & nous les mangerons jufqu'aux os. Quelqu'effrayé que Vagieddin pût être d'une fi cruelle menace, il répondit ainfi au fauvage, fuivant les inftructions que je lui avois données. Si vous nous avez pris au milieu de vos ennemis, ce n'eft pas à dire pour cela que nous foyons perfonnellement les vôtres. Forcés de combattre pour ceux avec qui nous étions, il falloit ou périr fous leurs maffues, ou employer nos armes contre vous; ainfi ce n'eft point à nous que vous devez imputer la mort de vos frères, & il feroit injufte de la venger fur nos perfonnes: j'en attefte ce foleil qui nous éclaire;

c'eſt lui qui vous a fourni le premier feu que vous paroiſſez adorer, & ſi vous perſiſtez à vouloir notre mort, je vous apprends de ſa part que vous allez éprouver toute ſa colère, & que cet aſtre lumineux, pour vous prouver l'intérêt qu'il prend à notre vie, va couvrir dans peu ce continent des plus épaiſſes ténèbres; différez donc notre ſupplice, juſqu'à ce qu'il ait fait preſque les deux tiers de ſa carrière ordinaire, & ſi je ne vous dis pas la vérité, redoublez envers nous les tourmens que vous nous préparez : mais en cas que ce père de la lumière protège notre innocence d'une manière auſſi viſible, craignez les plus grands malheurs qui puiſſent jamais vous arriver, ſi vous ne nous rendez pas la liberté.

Le diſcours de Vagieddin ſurprit extrêmement les ſauvages : l'air affirmatif avec lequel il leur parloit, les intimida; ils s'éloignèrent de nous pour quelques momens, & après avoir tenu conſeil, le chef des inſulaires s'étant rapproché de nous, ton ſupplice & celui de ton camarade eſt différé, lui dit-il, juſqu'à l'heure à laquelle ce grand événement que tu nous annonces doit arriver; mais ſi tu nous en impoſes, n'attendez l'un & l'autre qu'une mort infiniment plus cruelle

que celle qui vous étoit préparée. Alors nous laiſſant dans le même état où nous étions, ils ſe mirent à danſer, à chanter, & à faire entr'eux un feſtin dans lequel ils n'épargnèrent pas les boiſſons ennivrantes? Enfin le moment annoncé étoit prêt d'arriver, lorſque les ſauvages, impatiens, nous détachèrent du poteau; ils reprochèrent à Vagieddin ſon impoſture, & nous ayant conduits ſur une eſpèce de théâtre dreſſé devant le feu qu'ils avoient allumé dès le matin, ils nous y firent monter, nous attachèrent les bras élevés à une perche, qui traverſant au-deſſus de l'échafaud, portoit ſur deux pièces de bois plantées en terre, & nous enveloppèrent d'une eſpèce de chemiſe faite d'écorce de bouleau, dans le deſſein d'y mettre bientôt le feu, & par ſon peu d'activité, de nous procurer une mort extrêmement lente & cruelle. Nous touchions déjà à ce moment fatal, & le chef des inſulaires, un tiſon enflammé à la main, alloit commencer le ſacrifice, lorſque Vagieddin lui cria d'un ton effroyable: regarde, malheureux incrédule, regarde le Dieu vengeur qui va foudroyer toute ta nation; lève les yeux au ciel & vois-y ta condamnation écrite. Les ſauvages ayant alors porté la vue vers

le soleil, furent dans la dernière consternation de voir, suivant la prédiction du pilote, le ciel s'obscurcir insensiblement, & la terre se couvrir des plus noires ténèbres.

XXVII. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

PENDANT la durée entière de l'éclipse (1) qui fut de plus de trois heures, les sauvages, tant hommes que femmes, étoient prosternés en terre, sans oser remuer. Quel fut

(1) L'éclipse du soleil est causée par l'interposition du corps de la lune directement entre l'œil & le soleil! les plus grandes éclipses arrivent lorsque cet astre est dans son apogée, & la lune dans son périgée, parce que le soleil étant dans son apogée, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, son demi-diamètre apparent est le plus petit qu'il puisse être; & quand la lune est dans son périgée, c'est-à-dire, dans le point le plus près de la terre, son diamètre apparent est le plus grand, de sorte que l'éclipse de soleil est non-seulement totale, mais aussi avec la plus grande demeure. La durée totale de ces sortes d'éclipses solaires, appelées centrales, est de trois heures huit minutes, & la demeure de tout le soleil dans l'obscurité, est de neuf minutes & trente secondes.

leur étonnement en ſe relevant, après que l'obſcurité fut ceſſée, de voir tout d'un coup plus de trois cent hommes, d'une figure qui leur étoit entièrement inconnue, fondre ſur eux le ſabre à la main. Comme ils prenoient ces ennemis pour des envoyés de l'aſtre, qu'ils croyoient avoir offenſé dans nos perſonnes, ils ne ſe mirent point en défenſe, & ſe laiſsèrent maſſacrer.

Si Vagieddin regardoit ce ſecond événement avec autant de ſurpriſe que les ſauvages, pour moi, rempli des promeſſes du prophète, j'en fus d'autant moins étonné, qu'à la tête des braves guerriers qui venoient à notre ſecours, j'avois reconnu le prince Cothbedin, qui après m'avoir fait détacher de la perche à laquelle j'étois lié, fit rendre le même ſervice au pilote : ſeigneur, lui dis-je, reconnoiſſez-vous dans cet état déplorable un monarque ingrat que vous avez droit, non-ſeulement de haïr, mais même dont il ſemble que la mort vous ſoit néceſſaire pour ſatisfaire votre juſte vengeance, & votre amour outragé. Roi d'Ormuz, me répondit le prince de Viſapour, en m'embraſſant avec tendreſſe, loin de m'être inconnu, ce n'eſt que pour vous tirer de ce péril, que j'ai abordé ſur ces côtes; c'eſt

une hiſtoire trop longue à vous raconter à préſent, ce n'eſt pas ici le moment de le faire; venez à mon vaiſſeau réparer les forces dont votre corps épuiſé paroît avoir beſoin. Je prenois le chemin de la mer, lorſque Vagieddin s'appercevant que les femmes des ſauvages & leurs enfans, qui avoient été épargnés par les ſoldats du prince, étoient encore proſternés la face contre terre : malheureuſes, leur cria-t-il d'une voix forte, relevez-vous, retournez à vos cabanes; profitez de la punition de ces monſtres; élevez vos enfans dans des principes d'humanité, & par des cruautés, dont le ſeul récit doit faire horreur, n'offenſez plus un être ſupérieur qui vient de nous venger de la barbarie que l'on vouloit exercer ſur nous : ces paroles raſſurèrent ces pauvres femmes déſolées; elles ne ſe levèrent qu'en tremblant, & retournèrent à leur habitation, pendant que nous gagnions un cap, derrière lequel étoit le vaiſſeau de Cothbedin. Avant que d'y entrer, nous fîmes, le pilote & moi, une ablution, d'autant plus néceſſaire, que les femmes de ces ſauvages nous avoient peint tout le corps avec des cendres de différentes couleurs; après quoi le prince nous ayant préſenté des habits convenables, nous

montâmes fur le vaiffeau où nous trouvâmes tous les rafraîchiffemens dont nous avions un extrême befoin.

Je ne vous ferai pas, mefdames, le détail des remerciemens que je fis au prince de Vifapour, les affurances que je lui donnai que ma paffion pour Canzadé étoit entièrement éteinte, & la manière extraordinaire dont je lui appris que j'avois été guéri de cet amour inceftueux ; je vous dirai feulement qu'après avoir traverfé avec beaucoup de vîteffe des mers, qui jufqu'alors nous étoient inconnues, nous entrâmes dans celle d'Arabie, & fûmes pouffés par un vent favorable jufques dans le port de Cambaye ; là le prince & moi réfolûmes de nous traveftir en marchands, & avec fix efclaves feulement, nous allâmes loger au caravanférail de cette ville ; le concierge nous y reçut avec diftinction ; il nous fit donner une des meilleures chambres, & même nous engagea à fouper avec lui ; nous nous mîmes à table, le repas fut fort gai, nous y bûmes de bon vin, mais foit qu'il nous ait donné dans la tête, ou qu'il y ait quelque chofe de furnaturel dans notre fommeil, nous avons été tranfportés dans ce fuperbe palais, fans favoir comment & nous avons été affez

heureux pour y trouver la fin de nos peines.

Les ſultanes avoient été plus d'une fois touchées des triſtes ſituations dans leſquelles s'étoit trouvé le ſultan de Perſe. Elles étoient charmées que le haſard eût conduit ce prince & Cothbedin dans leur palais, pour y terminer tous les chagrins de Canzadé; elles faiſoient quelquefois réflexion ſur les aſſurances que l'iman Cothrob lui avoit données après le récit de ſes aventures, qu'elle verroit bientôt la fin de ſes malheurs; elles ſe ſouvenoient du tranſport d'Albaert à Ormuz, de la vue qui avoit été rendue à Aboul-Aſſam; & quoique les diſcours du ſultan de Perſe leur fiſſent comprendre que cet iman pouvoit avoir contribué à la guériſon de l'eſprit & du cœur de Cazan-Can, elles n'avoient garde de s'imaginer que c'étoit cet homme merveilleux qui conduiſoit toutes ces aventures à leur fin par ſa profonde capacité dans les ſciences les plus ſublimes, & par le pouvoir qu'il avoit ſur les génies de toutes les eſpèces.

Il ſe faiſoit tard, & quelqu'envie que les ſultanes euſſent de ſavoir par quel moyen le prince de Viſapour étoit ſorti des mains des corſaires, & comment il avoit pu ſecourir auſſi à propos le ſultan, elles crurent

devoir remettre au lendemain le récit de ſes aventures, & chacun s'étant retiré, ils paſsèrent tous la nuit avec beaucoup de tranquillité, à l'exception de Cazan-Can. Le portrait que le ſage lui avoit montré dans la cabane des inſulaires, avoit fait une impreſſion trop forte ſur ſon cœur, pour qu'il ne l'eût pas toujours préſent à l'eſprit, & il croyoit avoir trouvé l'original de cette peinture dans une jeune perſonne de ce palais, juſques alors couverte d'un voile : elle avoit toujours été préſente à tout ce qui s'étoit paſſé dans le ſérail; mais ſon voile lui ayant échappé vers la fin de l'hiſtoire du ſultan, il fut tellement frappé de l'éclat de la belle Acſou, fille d'Oguz & de Gehernaz (car c'étoit elle que le prince avoit vue en rêve pendant cette nuit ſi ſatisfaiſante pour lui), qu'il en reſta immobile.

Comme Cazan-Can n'étoit pas bien aſſuré ſi cette charmante perſonne étoit une mortelle, ou quelqu'un de ces eſprits élémentaires qui s'allient quelquefois aux hommes, il paſſa la nuit dans une grande agitation, & pour s'éclaircir de ſes doutes, il fit entendre aux eſclaves qui étoient deſtinés pour le ſervir, qu'il ſouhaiteroit parler au vénérable vieillard qu'il avoit vu tous les jours

précédens. Cothrob ne fut pas plutôt informé des intentions du ſultan, qu'il ſe rendit à ſon appartement. Seigneur, lui dit le prince, en embraſſant ſes genoux, ne croyez pas paſſer pour un homme ordinaire. Les événemens étonnans qui me ſont arrivés, & auxquels vous avez la part la plus eſſentielle, me font vous regarder comme un génie favorable, ou comme un ſage à qui rien n'eſt impoſſible dans la nature; ainſi, après les obligations infinies que je vous ai, ne devinez-vous point ce qui ſe paſſe actuellement dans mon cœur? Sultan d'Ormuz, reprit gravement Cothrob, en embraſſant Cazan-Can, tout ce qui t'a paru n'être qu'un rêve, eſt une vérité bien réelle. Oui, c'eſt moi-même qui t'ai arraché du cœur cette graine infectée qui n'engendre que corruption dans les hommes; c'eſt par mon moyen que notre ſouverain prophète a permis que tu ayes recouvré l'uſage de toute ta raiſon; & c'eſt par ſa permiſſion que je t'ai fait voir le portrait de cette adorable perſonne qui cauſe aujourd'hui toutes tes inquiétudes. Si ſa vue t'a vivement touché, lorſque ſon voile lui échappa hier, la tienne ne lui a pas cauſé moins d'émotion. Elle ſera ton épouſe, c'eſt tout ce que je puis te dire à préſent;

fais-lui connoître ſeulement par des regards reſpectueux ce que tu penſes pour elle. Du reſte, ne te fatigues pas l'eſprit pour ſavoir où tu es, & quelles ſont les perſonnes qui habitent ce palais, tu ſeras informé de tout cela lorſqu'il en ſera temps, & ce moment, qui doit être celui d'une union que tu ſouhaites avec tant de paſſion, n'eſt pas extrêmement éloigné.

L'iman s'étant alors retiré ſans attendre les remerciemens de Cazan-Can, ce monarque fut ſi tranſporté de joie des promeſſes qu'il venoit de lui faire, qu'il courut à l'appartement du prince de Viſapour pour lui annoncer cette nouvelle. Cothbedin & Canzadé prirent toute la part poſſible à ſa ſatisfaction; & la joie s'étant répandue dans toutes leurs actions, ils paſsèrent la journée dans un extrême contentement. L'heure de ſe raſſembler étant arrivée, on ſe rendit dans le ſallon: les ſultanes ayant témoigné au prince de Viſapour quelque curioſité d'aprendre ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit tombé au pouvoir des corſaires, ce prince leur parla en ces termes.

Hiſtoire du Prince de Viſapour.

APRÈS l'extrême fatigue que j'avois eſſuyée dans le combat que j'avois été obligé de ſoutenir contre le capitaine & les ſoldats du vaiſſeau qui vouloient obéir exactement au ſultan d'Ormuz, & dans lequel j'aurois ſuccombé infailliblement ſans le ſecours ineſpéré qui m'étoit arrivé, je ne m'attendois pas, à mon réveil, qui ne fut que plus de douze heures après, que je me trouverois pour ainſi dire dans les fers. J'en fus d'autant plus cruellement affligé, que ſéparé de ma chère Canzadé, j'appris que dans le partage que les corſaires avoient fait de nos perſonnes & de nos biens, elle étoit échue au plus brutal de tous les hommes. Je ne puis vous exprimer, meſdames, juſqu'à quel point fut porté mon déſeſpoir : il fut ſi violent, que j'en tombai dans une eſpèce de délire qui fit appréhender pour ma vie. Celui qui commandoit notre vaiſſeau, & qui ſe nommoit Achabaert, n'ignorant pas ma qualité & mon amour, qu'il avoit appris de quelques ſujets du ſultan qui avoient été pris avec moi, eut toutes les attentions ima-

ginables pour que je ne manquaſſe de rien ; il n'épargna aucune choſe pour me conſoler : ſeigneur, me dit-il, vous êtes libre dès ce moment, & je vais faire toutes les manœuvres poſſibles pour rejoindre le corſaire qui vous enlève Canzadé. Je le forcerai à la remettre entre vos mains, ou je vous jure que je périrai à la peine. Généreux Achabaert, m'écriai-je, quelles obligations ne vous ai-je pas? Ah! ſi vous me rendez un ſervice auſſi eſſentiel, ſoyez sûr d'une reconnoiſſance ſans bornes. Mais de grâce, ne perdons pas de temps, les momens ſont précieux, & le moindre retardement me fait friſſonner : nous tournâmes auſſitôt la proue du côté que le vaiſſeau du pirate avoit cinglé; & après avoir vogué pendant pluſieurs jours avec beaucoup de vîteſſe, nous vîmes venir à nous un bâtiment, que de plus près nous reconnûmes pour être celui que nous cherchions : nous l'abordâmes dans le moment même, & n'y trouvant point la princeſſe, j'étois ſur le point de me précipiter dans la mer, de douleur, lorſque j'appris avec une extrême ſatisfaction, de quelle manière Albaert ayant tué le corſaire, avoit mis pied à terre avec la princeſſe à Dabul, & qu'il avoit compté à ceux de ce vaiſſeau

quatre-vingt mille pièces d'or pour la rançon de Canzadé & des personnes de sa suite.

Nous prîmes dans le moment la route de Dabul, & nous n'en étions pas éloignés de soixante lieues, qu'une affreuse tempête nous rejeta en mer, & après avoir battu notre vaisseau pendant cinq jours, sans aucune discontinuation, il alla se briser contre un écueil. Tout l'équipage ayant péri, le seul Achabaert & moi nous nous saisîmes d'une espèce de poutre qui nous porta à plus de dix lieues de cet endroit, à bord de l'isle où nous arrivâmes demi-morts de faim & de lassitude. Après avoir pénétré avec beaucoup de peine avant dans cette isle, nous reconnûmes qu'elle étoit inhabitée, & nous n'y vîmes qu'une grande quantité de mouches à miel, & de chèvres qui paroissoient très-privées. Les premières nous fournirent, dès le même jour, une nourriture qui nous rétablit l'estomac; & les secondes, outre le lait qu'elles nous donnoient abondamment, nous indiquèrent une fontaine d'eau vive des plus fraîches, parce qu'elle avoit sa source dans un rocher situé au penchant d'une petite montagne qui étoit exposée au vent du nord.

Ce nous fut une espèce de consolation, de trouver au moins de quoi vivre dans un

lieu auſſi ſauvage, & après avoir paſſé la nuit à l'entrée de cette roche, nous commencions à nous réſigner aux volontés de la providence, lorſque le jour qui commençoit à paroître, ſembla tout d'un coup s'obſcurcir; cette eſpèce de phénomène nous cauſa quelque frayeur; elle augmenta encore par un bruit d'une nature que je ne ſaurois bien décrire, & nous fûmes dans un étonnement au-deſſus de toute expreſſion, de voir qu'il procédoit du vol d'un oiſeau plus gros qu'un éléphant, que cette eſpèce de monſtre s'abattit à cent pas de nous, & qu'ayant pris une chèvre dans chacune de ſes ſerres, il remonta vers le ciel, traverſa la mer, & diſparut à nos yeux.

XXVIII. SOIRÉE.

Continuation de l'Hiſtoire du Prince de Viſapour.

ACHABAERT reſta interdit à cette vue; pour moi, je n'en fus pas tout-à-fait tant étonné, & comprenant qu'il falloit que cet oiſeau prodigieux fût un rokh (1) dont j'avois

(1) *Rokh*, oiſeau monſtrueux qui enlève avec facilité un bœuf.

ſouvent ouï parler, mais que je croyois n'exiſter que dans l'imagination de nos romanciers, je l'examinai avec une extrême attention. Comme pendant près d'un mois que nous fûmes dans cette isle, je voyois tous les deux jours le rokh faire la même opération ſur les chèvres, cela me fournit une idée que je communiquai à Achabaert, & qu'il approuva, quoiqu'elle fût très-périlleuſe. Suivant mon projet, nous defîmes la toile de nos turbans, & nous coupâmes nos robes de deſſus, de manière que nous en fîmes des bandes ſuffiſantes pour nous attacher ſolidement chacun à une chèvre : après les avoir toutes éloignées un ſoir de l'endroit où le rokh avoit coutume de deſcendre, nous y en laiſsâmes ſeulement deux, auxquelles nous étant fortement liés, nous attendîmes avec une impatience mêlée de frayeur, l'arrivée de l'oiſeau : il vint à l'heure accoutumée, & nous enleva avec nos chèvres, comme s'il n'eût été chargé que de deux moineaux. De quelqu'intrépidité que l'on puiſſe ſe piquer, j'avoue que ce ne fut pas ſans une extrême appréhenſion que nous nous vîmes emporter preſqu'aux nues, traverſer un eſpace immenſe de mer, & deſcendre, vers le ſoir, ſur une eſplanade ſituée au haut

d'une montagne où le rokh poſa les deux chèvres qu'il avoit étouffées dans ſes ſerres. Comme cet oiſeau les quitta pour aller apparemment chercher ſes petits, & les amener à leur pâture ordinaire, nous profitâmes de ce moment pour défaire les liens qui nous tenoient ſuſpendus aux chèvres; nous nous éloignâmes de ce lieu, & après avoir mangé quelques rayons de miel dont nous avions fait proviſion, nous nous retirâmes derrière une roche pour y paſſer la nuit. Nous nous diſpoſions à goûter en cet endroit un ſommeil dont nous avions un extrême beſoin, lorſqu'en voulant arracher quelques broſſailles qui m'empêchoient de me placer commodément, j'apperçus quelque choſe de brillant: je m'en approchai, & découvrant au clair de la lune que c'étoit un anneau d'or qui tenoit à une eſpèce de trappe, je la levai, & y trouvant un degré éclairé de lampes de cryſtal remplies d'huile de ſenteur, nous ne fîmes, Achabaert & moi, aucune difficulté d'y deſcendre: cependant, à peine y fûmes-nous entrés, que nous fûmes ſaiſis d'une eſpèce d'inquiétude, en entendant la trappe ſe refermer avec violence. Suivant toujours notre première réſolution, nous parvînmes dans une ſalle d'une magnificence

ſurprenante, & pour l'ornement de laquelle on n'avoit point épargné les pierres les plus précieuſes. Quatre torchères d'or pur ſoutenoient des lampes dont il ſortoit une lumière ſi brillante, que cette ſalle étoit éclairée comme en plein jour; & à un des coins étoit un cabinet magnifique dans lequel on voyoit deux lits de ſatin brodés de perles. Comme nous étions extrêmement fatigués, nous nous mîmes deſſus, nous nous y endormîmes profondément, & nous ne nous réveillâmes qu'à la pointe du jour, au chant de pluſieurs oiſeaux renfermés dans une magnifique volière: leur plumage étoit ſi varié & ſi brillant, que nous ne pouvions nous laſſer de l'admirer, lorſque nous fûmes diſtraits de cette vue par une converſation que j'entendis entre deux perſonnes que je ne voyois pas: oui, ſeigneur, dit une de ces voix, le ſultan d'Ormuz eſt dans l'isle de Ramak. Je le ſais, reprit l'autre voix; ſon impiété envers le ciel, & ſon ingratitude pour un prince généreux, l'ont conduit dans ce lieu affreux pour y ſubir le châtiment qu'il méritoit: mais ſon repentir & les prières du prophète ont fait changer l'arrêt qui avoit été prononcé contre lui, pourvu qu'il ſe trouve

un

un homme aſſez brave pour l'aller arracher à ces farouches inſulaires qui ſe diſpoſent à le brûler à petit feu. Je n'eus pas plutôt entendu ces dernières paroles, que ſans héſiter ſur le parti que j'avois à prendre ; ce ſera moi repris-je, qui tenterai cette entrepriſe, quelque difficile & quelque périlleuſe qu'elle puiſſe être : mais daignez du moins m'inſtruire de quelle manière je dois m'y comporter. Généreux Cothbedin, pourſuivit la ſeconde voix, je n'en attendois pas moins de ton courage ; pourſuis ton noble deſſein : après t'être rafraîchi dans ces lieux, éprouve l'aventure de Soham, monte le vaiſſeau que tu trouveras dans le port, & pars pour cette expédition. Cette voix n'eut pas plutôt ceſſé de ſe faire entendre, que nous ſortîmes, Achabaert & moi de ce cabinet, pour entrer dans un jardin ſuperbe que nous traversâmes : de-là, nous étant rendus dans un magnifique ſallon où nous trouvâmes un repas exquis, qui nous étoit d'un grand ſecours, nous paſsâmes enſuite dans une avenue qui nous conduiſit à un port rempli de vaiſſeaux. Là, nous étant informés d'un matelot en quel endroit de la terre nous étions : ſeigneurs, nous dit-il, vous êtes dans l'isle

de Darem (1), qui a toujours paſſé pour fabuleuſe par la difficulté qu'il y a d'y aborder. Sam-Souvar, fils de Caherman, général des armées de Feridoun, l'un des rois de la première dinaſtie de Perſe, fut le premier à qui il fut permis d'arriver dans ces lieux ; ils étoient remplis de monſtres ſi terribles, qu'aucun mortel avant lui n'avoit été aſſez hardi pour chercher à y mettre le pied ; cependant ce héros, à qui rien ne paroiſſoit impoſſible, oſa aborder à cette isle ; il y combattit la plus grande partie de ces monſtres, & ayant dompté celui qui étoit le plus farouche, & qui ſe nommoit Soham, à cauſe qu'il étoit de la couleur & de la nature du fer, il l'apprivoiſa, en fit ſon cheval de bataille, & avec ſon ſecours, rendit les péris maîtres du palais dont vous ſortez, en chaſſant les dives leurs ennemis mortels. Enſuite ayant laiſſé ſur la terre des marques d'une valeur extraordinaire, il ſubit en ces lieux le ſort de tous les mortels, & laiſſa, en mourant, ſa monture à la garde de Schacaroun, qui depuis pluſieurs ſiècles attend ici un héros auſſi intrépide que Sam-Souvar. Et de quelle utilité, repris-je, peut être à

(1) *Voyez* la Bibliothèque orientale aux *fol.* 749 & 750, aux titres Sam & Sam-Souvar, & Samandar.

ce ſage l'arrivée de cet homme qu'il attend depuis ſi long-temps.

Semendoun, continua le matelot, eſt un génie affreux, ſurnommé (1) Hezar Iek-Deſt, parce qu'avec une taille de géant, il a la force de mille perſonnes. Il eſt voiſin de cette isle, & y vient ſouvent faire des irruptions qui déſolent Schacaroun, & nous ne pouvons appaiſer cette eſpèce de monſtre que par un honteux tribut qui nous déshonore, & que nous lui payons depuis dix ans. Perſonne juſqu'à préſent n'a pu parvenir à nous débarraſſer d'un ennemi auſſi incommode; la raiſon en eſt qu'il ne peut être vaincu que par un mortel aſſez hardi pour monter le Soham de Sam-Souvar; & cet animal auſſi terrible que Semendoun, ne doit être ſoumis que par celui qui pourra lui mettre la bride d'or, dont Sam-Souvar ſe ſervit pour le dompter. Comme il a mis en piéces plus d'un cavalier aſſez hardi pour tenter cette entrepriſe, cela en a tellement dégoûté les autres, que depuis 60 ans perſonne n'a voulu s'y haſarder. J'avois lu une partie de cette hiſtoire, ſans y ajou-

(1) *Iek-deſt*, ſignifie en langue perſane un millier de mains. Ce géant eſt célèbre dans le roman de l'hiſtoire fabuleuſe intitulée *Caicumarvath Nameh.*

ter foi, pourſuivit le prince de Viſapour ; mais la manière ſingulière dont j'étois arrivé dans l'isle de Darem, m'ayant fait croire qu'elle pouvoit bien être véritable, je demandai au matelot ſi l'on pouvoit voir cet animal ſi furieux : Oui, ſeigneur, répliqua le matelot; il eſt dans un cabinet du jardin d'où vous ſortez, ſous un pavillon d'écarlate; Schacaroun en a un ſoin tout particulier, & il ne refuſera pas de vous le montrer, ainſi que la bride qu'il tient enfermée dans un des appartemens du palais. Je priai le matelot de nous conduire vers ce ſage : nous en reçûmes tout l'accueil poſſible; & après lui avoir témoigné l'envie que j'avois d'eſſayer la bride à Soham, il nous mena dans le lieu où ce furieux animal étoit renfermé. J'avoue que je fus très-ému à ſa vue ; cependant, réſolu de mourir plutôt que de reculer dans cette entrepriſe, je priai le ſage de m'inſtruire de quelle manière je devois m'y conduire. Seigneur, me dit-il, vous voyez que ce monſtrueux animal participe de pluſieurs natures : s'il a la tête d'une panthère, il en a toute la férocité & la légéreté; ſon corps couvert d'écailles les plus dures, qui lui forment ſur le dos une eſpèce de ſelle, lui donne la reſſemblance & la

force du rhinocéros ; & ses aîles & ses pieds, armés de serres tranchantes, lui fournissent la hardiesse des griffons ; c'est à cet étrange animal que vous devez présenter la bride d'or que voici. Si cette aventure est réservée à un autre qu'à vous, de quelque bonne trempe que soit le sabre que je vous présente, Soham vous aura déchiré en mille pièces avant que vous lui ayiez fait la moindre blessure : si au contraire vous êtes destiné à mettre fin à cette espèce d'enchantement, vous trouverez ce monstre aussi doux que le cheval le mieux dressé ; il se laissera brider & monter sans difficulté, & selon toutes nos prédictions, vous serez vainqueur de Semendoun.

XXIX. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire du Prince de Visapour.

PENDANT que Schacaroun me parloit ainsi, il m'examinoit pour voir si je ne changerois pas de visage, & voyant que malgré les périls qu'il venoit de m'annoncer, je demeurois ferme dans ma résolution : Seigneur, continua-t-il, en me remettant la bride d'or entre les mains, si vous êtes assez heureux

pour dompter Soham, ſongez que vous avez à combattre un géant terrible, dont la monture ordinaire eſt le rokh qui vous a conduit hier ſur la montagne inacceſſible qui cache cette isle aux humains ; outre l'extrême force dont il eſt doué, il eſt bon de vous avertir que ce géant eſt du nombre des mauvais génies, qui ont le pouvoir de prendre toute ſorte de formes; il en changera infailliblement, s'il ſe voit inférieur, ou bleſſé dans le combat que vous allez entreprendre : mais ſous quelque figure qu'il ſe préſente devant vous, ne le quittez point que vous ne lui ayez ôté la vie ; ne craignez pas au reſte, d'abandonner Soham, vous le retrouverez toujours lorſqu'il vous ſera néceſſaire; & ſi vous ſortez victorieux d'un combat auſſi étrange, aſſurez-vous qu'en nous délivrant d'une odieuſe tyrannie, vous arracherez le roi d'Ormuz à une mort cruelle qu'on lui prépare, & que vous retrouverez en lui un homme pénétré de douleur des injuſtices qu'il vous a faites. Un de nos ſages, en lui arrachant du cœur l'inceſtueuſe paſſion qu'il reſſentoit pour la princeſſe ſa ſœur, lui a ouvert les yeux ſur votre mérite : Soyez ſeulement vainqueur de notre ennemi, vous ne trouverez plus d'obſtacle à votre paſſion pour l'incomparable Canzadé.

Ces dernières promeſſes, continua le prince de Viſapour, redoublèrent mon ardeur pour le combat, & Schacaroun m'ayant ouvert la porte du ſallon où étoit enfermé Soham, j'y entrai ſans héſiter, tenant la bride d'or de la main gauche, & de la droite, le ſabre que ce ſage m'avoit donné. Comme je ne me flattois pas de réuſſir dans mon projet, je m'étois réſolument dévoué à la mort; & après avoir fait une courte prière à notre ſouverain prophète, je me préparois à me défendre de l'attaque du monſtre, lorſque je le vis, pour ainſi dire, s'humilier devant moi, plier les genoux, & me préſenter la tête pour y recevoir la bride. Je fus ſi tranſporté de joie à cette vue, que je la lui paſſai promptement dans la gueule; & ſautant hardiment ſur ſon dos, je m'y trouvai auſſi ferme que ſur le meilleur cheval.

Schacaroun alors ſe proſternant le viſage contre terre: Dieu ſoit loué & notre prophète, s'écria-t-il, la mort de notre ennemi eſt prochaine. Partez, intrépide cavalier, laiſſez-vous conduire par Soham; mais afin que Semendoun n'ait ſur vous aucun avantage, ayez, comme lui, le don de métamorphoſe pendant tout ce jour, & ſongez

à ne point le quitter que vous ne l'ayez vu ſans vie : pendant votre abſence j'aurai ſoin de votre compagnon.

Schacaroun n'eut pas achevé ces paroles, que le toît du ſallon où Soham étoit renfermé ſous le pavillon s'étant ouvert par le milieu, cet animal merveilleux prit ſon vol dans l'air, & m'enleva avec lui. Il plânoit au-deſſus de la mer, lorſque j'apperçus le géant Semendoun monté ſur le Rokh, & qui venoit à nous avec une extrême vîteſſe. Je fus ſurpris d'abord de ſa taille énorme; mais animé par les diſcours de Schacaroun, j'allai droit à lui, dans le deſſein de ne pas l'épargner; il étoit armé d'une maſſue d'acier, garnie de pointes, & m'en déchargea un ſi furieux coup, que j'en aurois été accablé, ſi Soham n'y avoit oppoſé une de ſes pattes, qui étoit plus dure que du fer, avec laquelle il la ſaiſit. Pendant que le géant ſe débattoit pour conſerver ſon arme, je le frappai ſi rudement de mon ſabre, que le ſang lui ruiſſeloit de toutes parts, & chaque coup que je lui portois étant immanquable, & le brûlant juſqu'aux os, il jeta des hurlemens ſi affreux, que j'en étois moi-même épouvanté. Comme il ne pouvoit retirer ſa maſſue des pattes de Soham, quel-

qu'effort qu'il fît, il jugea à propos de la lui abandonner, & de me saisir, s'il lui étoit possible, par le milieu du corps. Mais m'appercevant de son dessein, & voulant lui porter un coup de sabre pour lui abattre le bras, le Rokh sur lequel il étoit monté fit un mouvement, & le reçut sur le col. Mon sabre étoit de si bonne trempe, que rien n'étoit à son épreuve; ainsi, ce monstrueux oiseau se sentant dangereusement blessé, referma ses aîles, & se laissa tomber dans la mer, au-dessus de laquelle nous combattions. Comme le géant prenoit la même route, & que Schacaroun m'avoit recommandé surtout de ne pas le perdre de vue, je craignis que Soham ne descendît pas aussi légérement que je le souhaitois: je n'hésitai pas à saisir la main de Semendoun, & lui portant en même-temps un coup de sabre sur la tête, j'abandonnai ma monture, & me précipitai avec lui dans la mer. Nous n'eûmes pas plutôt touché cet élément, que surpris de ne plus voir ni le Rokh, ni le géant, j'apperçus à sa place un monstre marin, d'une grandeur & d'une figure horrible, qui ouvrant une large gueule bordée de dents des plus tranchantes, se préparoit à m'engloutir: je me ressouvins

alors du don que Schacaroun m'avoit fait en montant ſur Soham, je pris promptement la figure d'un poiſſon d'une taille médiocre; & m'élançant bruſquement dans la gueule du monſtre, après avoir légèrement traverſé ſon vaſte goſier, j'allai droit au cœur, & le lui ayant arraché à belles dents, le monſtre diſparut. Je repris ma première forme, & je me trouvai flottant ſur le corps du géant qui étoit ſans vie. Quoique je ne fuſſe pas extrêmement éloigné du rivage qui étoit bordé par tous les habitans de l'isle de Darem, je craignois qu'avant qu'on eût pu me joindre avec une chaloupe, la mer qui étoit extrêmement agitée, ne m'emportât avec le corps de Semendoun, lorſque Soham ſe jetant dans la mer, paſſa ſa bride dans le col du géant, & nous ramena l'un & l'autre juſques dans le port.

Je fus reçu par tous les habitans de cette isle, avec des acclamations de joie d'autant plus ſincères, qu'ils ſe voyoient délivrés par la mort de leur ennemi, d'un tribut qui leur cauſoit une douleur extrême : ce monſtre exigeoit d'eux, tous les ans, à pareil jour, dix des plus belles filles de l'isle, ſans que juſqu'alors on eût pu y apporter remède, & la fille même de Schacaroun alloit être

au nombre de ces victimes, lorsque j'arrivai dans l'isle : l'on doit donc juger de la véritable joie de tous ces habitans, & en particulier de ce sage. Il fit allumer un grand feu sur la grêve; & y ayant fait jeter le corps du géant, il n'y eut pas plutôt été consumé, que Soham s'élevant dans l'air, fut bientôt perdu de vue, & qu'il parut sur la mer une grande barque qui cingloit à toutes voiles vers le port. Elle y arriva bientôt, & la satisfaction des habitans de Darem se trouva excessive, lorsque l'on vit que la barque étoit remplie de toutes les filles de l'isle qui avoient été livrées à Semendoun. A mesure que ce monstre les amenoit dans son palais, une périse qui les avoit protégées contre ses mauvais desseins, les lui enlevoit par un pouvoir supérieur au sien, & les transportoit dans sa demeure; mais comme il ne lui étoit pas permis de les rendre à leurs parens qu'après la mort de Semendoun, elle n'avoit pu les reconduire à Darem que dans ce moment.

Après que ma victoire eût été célébrée par une fête des plus magnifiques, & que l'on m'eût comblé de remercîmens, Schacaroun me conduisit avec Achabaert vers le port; & m'ayant fait monter un vaisseau sur

lequel il y avoit plus de deux cent hommes vêtus à la perſane, il ordonna au capitaine de tourner la proue vers le continent où le ſultan d'Ormuz avoit beſoin de mon ſecours.

Il ſembloit que les vents fuſſent ſoumis aux ordres de ce ſage, & nous voguâmes avec tant de vîteſſe, qu'en deux jours nous arrivâmes au cap près duquel Cazan-Can alloit ſubir la mort la plus cruelle. Vous avez ſu, meſdames, de quelle manière furent traités ces féroces inſulaires qui alloient le ſacrifier à leur barbare fureur. Après cette prompte expédition, & qui ne nous coûta aucun danger, puiſqu'ils nous regardèrent comme des gens envoyés du ciel, contre leſquels toute défenſe étoit inutile, nous remontâmes ſur notre vaiſſeau; & après avoir parcouru avec la même vîteſſe, ainſi que le ſultan d'Ormuz vous l'a dit, pluſieurs mers à nous inconnues, nous entrâmes dans le port de Dabul: là, je récompenſai dignement Achabaert. Le reſte vous eſt connu, puiſque vous avez été témoins du conſentement que Cazan-Can a donné à mon bonheur: heureux ſi ce prince, ſuivant les prédictions du ſage qui l'a guéri de ſa paſſion pour Canzadé, trouvoit dans ce palais la

fin de ſes peines, & le commencement d'une félicité qui ne doit finir qu'avec ſa vie.

La princeſſe Acſou n'entendit pas ſans rougir les dernières paroles du prince de Viſapour. Les aventures du ſultan d'Ormuz l'avoient extrêmement attendrie : elle n'avoit pu s'empêcher de verſer des larmes au récit du péril qu'il avoit couru chez les inſulaires, & elle s'applaudit ſecrètement d'avoir laiſſé faire tant de chemin à ſon cœur, ſe perſuadant que le prophète ne déſapprouvoit pas ſa paſſion. Si cette jeune princeſſe ſe livroit ainſi aux mouvemens qui l'agitoient, Cazan-Can ne reſſentoit pas avec moins de violence un amour qu'il voyoit autoriſé par le ſage Cothrob, & qu'il croyoit avoir fait aſſez connoître par ſes regards à cette aimable princeſſe, de deſſus laquelle il ne détournoit pas les yeux, lorſqu'il étoit dans le ſallon.

Oguz, du lieu de ſa retraite, voyoit avec plaiſir ſe former une union dont les ſuites ne devoient pas lui être déſagréables ; l'alliance du ſultan d'Ormuz lui convenoit fort, & ce prince, à l'exception des ſentimens odieux qu'il avoit eu pour ſa ſœur, & dont il étoit guéri, avoit toutes les perfections imaginables. Le ſultan de Guzarate témoi-

gnant à l'Iman l'impatience qu'il avoit de voir conclure ce mariage : Seigneur, lui dit-il, ce temps n'est pas encore bien éloigné ; mais il faut auparavant que vous connoissiez à fond le cœur de vos sultanes. Je crois déjà y lire une partie de leurs sentimens, répliqua Oguz ; Neubahar, Schabgerak & Geanzouz ont été d'abord véritablement touchées de ma prétendue mort ; mais on se lasse bientôt de vivre dans la tristesse, & il me semble que leur douleur est un peu diminuée. Pour Goul-Saba, elle n'a témoigné de l'affliction de ma perte que par rapport à son fils, dans lequel j'ai entrevu toutes les marques d'un mauvais naturel ; les conversations que j'ai entendues entre sa mère & lui, à mon sujet, ne me confirment que trop dans cette pensée : la seule Gehernaz m'a paru toujours plongée dans une véritable affliction ; rien jusqu'à présent n'a pu la détourner de ses pensées affligeantes ; je suis témoin de l'amertume de ses pleurs, & si elle paroît quelquefois détournée de sa douleur, par le récit des histoires singulières qu'elle a entendues jusqu'aujourd'hui, elle y rentre bientôt dans le particulier, & n'entretient la princesse Acsou que du malheur qu'elle a eu de me perdre ;

mais je ne m'en tiens pas à une épreuve ſi légère; vous m'avez promis, mon cher Cothrob, de faire quelque choſe de plus pour moi. Vous ſerez content, ſeigneur, reprit l'iman; le moment de cet éclairciſſement n'eſt pas encore venu, il faut l'attendre ſans impatience.

Le lendemain de cette converſation, les ſultanes s'étant rendues dans le ſallon avec la compagnie ordinaire, elles y trouvèrent deux hommes, dont l'un, d'un air grand & majeſtueux, paroiſſoit être le maître de l'autre; il étoit extrêmement foible, & ſembloit relever d'une longue maladie; une profonde triſteſſe régnoit ſur ſon viſage & dans ſes actions; & autant ſon eſclave marquoit d'étonnement de ſe voir dans un lieu où régnoient tant de richeſſes, autant l'autre témoigna d'indifférence pour la ſituation où il ſe trouvoit; cette inſenſibilité ſurprit les ſultanes, & l'une d'elles lui adreſſant la parole: ſeigneur, lui dit-elle, vous paroiſſez bien peu touché de vous trouver en ces lieux; votre indolence pique notre curioſité, daignez nous apprendre le ſujet de vos chagrins; peut-être trouverez-vous quelque ſoulagement en nous les racontant, & pourrons-nous les adoucir par nos conſeils, ou

par le secours que nous serons capables d'y apporter. Hélas! madame, reprit tristement cet homme, je ne sais si je dors ou si je veille; mais en quelqu'état que je me trouve, mes malheurs sont d'une nature à ne recevoir aucun adoucissement; le récit que je vous en ferois ne pourroit que redoubler la douleur extrême qui m'accable, & augmenter les ressentimens que j'ai d'une blessure dont je ne suis pas parfaitement guéri; ainsi, dispensez-moi, je vous supplie, de vous apprendre les événemens d'une vie qui m'est à charge: si cependant vous souhaitez en être instruites, permettez que cet homme vous les raconte, pendant que je me retirerai pour prendre quelque repos, si la chose est possible.

Les sultanes, attendries par les larmes qu'elles virent couler à regret des yeux de ce cavalier, donnèrent ordre qu'on le conduisît dans un appartement convenable, & Cothrob l'y ayant accompagné lui-même, lui fit présenter du sorbet, dans lequel il versa quelques gouttes d'un élixir merveilleux pour ses blessures; après quoi il le laissa sur un lit où il ne fut pas plutôt, qu'il s'abandonna à un sommeil d'autant plus tranquille, que les douleurs que sa blessure lui causoit

cefsèrent fitôt qu'il eut pris fon forbet. Pendant qu'il repofoit, l'iman étant retourné dans le fallon avec celui qui avoit accompagné cet inconnu, les fultanes n'eurent pas plutôt témoigné au dernier l'envie qu'elles avoient de favoir les aventures de fon maître, que fe difpofant à leur obéir, il leur parla à-peu-près dans ces termes.

Hiftoire de Zem-Alzaman, Prince de Kafgar, & de Zenderheroud, Princeffe de Samarcand.

Je ne vous ferai pas, mefdames, la defcription du royaume de Kafgar (1), cela vous doit être connu; je ne m'étendrai que fur le récit des actions particulières du prince Zem-Alzaman (2), fils unique du fultan Fraydoun, qui domine dans ce royaume. Ce monarque avoit eu une guerre fanglante avec celui de Samarcand (3); elle avoit été

(1) *Kafgar*, ville capitale du Turqueftan.

(2) C'eft-à-dire, l'ornement du fiècle.

(3) *Samarcand*, grande ville & capitale de la province de Mavaralnahar. Elle eft bâtie fur une rivière affez confidérable qui la traverfe par le milieu; il y a beaucoup d'apparence que c'eft une des fept qu'Alexandre le Grand fit bâtir, & auxquelles il donna fon nom.

pendant quelque temps aſſez douteuſe; mais enfin, ce dernier ſuccombant ſous la puiſſance de Fraydoun, il fut tué de ſa propre main dans une bataille fort cruelle, qui fut donnée ſur les frontières de ſon royaume. Après une victoire des plus complettes, le ſultan de Kaſgar auroit pu étendre ſes conquêtes juſques dans le cœur de la province de Mavaralnahar; mais comme il n'avoit fait que repouſſer les troupes du roi de Samarcand qui l'avoit attaqué injuſtement, il ſe contenta de l'avantage qu'il venoit de recevoir; & croyant ne pouvoir ſans crime envahir les terres de ſes voiſins, il accorda à la veuve de ſon ennemi la paix qu'elle lui fit demander, & ſe tint paiſible dans ſon royaume, où il gouverna ſes ſujets avec toute la juſtice & la modération poſſible.

Le roi de Samarcand n'avoit laiſſé en mourant qu'une femme appelée Al-Alma; cette ſultane, dans toutes les occaſions, avoit témoigné tant de prudence & de courage, qu'après la mort de ce monarque qui n'avoit qu'une fille, ſes ſujets ayant une extrême confiance dans cette princeſſe, lui déférèrent la couronne contre l'uſage ordinaire de l'orient.

Quoique cette illuſtre femme ſut le tort

que ſon époux avoit eu dans la guerre dans laquelle il venoit de ſuccomber, & qu'il avoit entrepriſe contre ſon ſentiment, & que la néceſſité de ſes affaires l'eût obligée de demander la paix à Fraydoun, elle garda une violente douleur dans l'ame de la perte du ſultan ſon époux; & ne reſpirant que la vengeance, elle chercha dans la princeſſe Zendheroud ſa fille toute ſa conſolation. Cet enfant avoit ſix ans au plus; mais à cet âge elle étoit d'une beauté ſi parfaite, que faiſant eſpérer qu'elle ſeroit bientôt un miracle de la nature, Al-Alma ſe flattoit, par le moyen de ſa fille, de ſe faire, pour ainſi dire, des eſclaves de tous les princes ſes voiſins, qu'elle armeroit contre Fraydoun. Dans cette eſpérance, elle éleva la jeune princeſſe avec tous les ſoins imaginables; & en lui donnant la fierté d'une lionne, elle lui inſpira les ſentimens de la haine la plus marquée contre le ſultan de Kaſgar, & l'accoutuma à n'entendre prononcer ſon nom qu'avec horreur.

Comme cette princeſſe étoit d'une complexion vigoureuſe & robuſte, Al-Alma lui fit pratiquer bientôt les exercices les plus violens; & la faiſant monter à cheval dès qu'elle eut aſſez de force pour cela, elle voulut

qu'armée d'arc & de flèches, elle allât fréquemment à la chasse; & si elle n'en fit pas une amazone, elle souhaita du moins qu'elle ressemblât à ces femmes illustres par leur bravoure, qui, jusqu'au temps du grand Iskender (1), s'étoient acquises dans l'Asie une si haute réputation.

XXX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

Le prince Zem-Alzaman, qui, depuis la nuit qu'il avoit passée dans le sérail, jouissoit d'une santé presque parfaite, étant entré dans le sallon à l'heure ordinaire, avec la compagnie qui l'y avoit amené, & dont il avoit reçu toutes les amitiés possibles, les sultanes n'eurent pas plutôt paru souhaiter savoir la suite de ses aventures, qu'il fit signe à celui qui l'avoit accompagné de les continuer : ce qu'il fit ainsi.

Zendheroud réussit à merveille dans tous

---

(1) Alexandre le Grand.

les projets de la ſultane ſa mère. Elle devint d'une beauté achevée ; & à meſure que ſon eſprit ſe formoit, avec toutes les grâces qu'une excellente éducation peut donner, ſon corps s'accoutuma ſans peine aux exercices les plus violens de notre ſexe. Quand Al-Alma vit la princeſſe telle qu'elle l'avoit ſouhaitée, elle ne cacha plus ſon deſſein, & la propoſant à tous les princes ſes voiſins, pour prix de la vengeance qu'elle reſpiroit, elle la deſtina pour épouſe à celui qui fourniroit le plus de moyens d'accabler ſon ennemi.

Pendant que Zendheroud croiſſoit en âge & en perfection, le ſultan de Kaſgar mon maître, qui n'avoit d'enfant que Zem-Alzaman, plus âgé de quatre ans que la princeſſe de Samarcand, employoit tous ſes ſoins pour en faire un prince accompli ; & Zem-Alzaman ſeconda ſi bien les intentions du ſultan ſon père, qu'à dix-huit ans, non-ſeulement il avoit acquis une extrême capacité dans les ſciences & dans tous les exercices convenables à ſa qualité, mais encore qu'il devint le plus vigoureux & le mieux formé de tous les ſujets de ſon père.

Il avoit à peine atteint cet âge, que Fraydoun, obligé de ſe mettre en campagne

pour repouſſer quelques ſultans de ſes voiſins qu'Al-Alma avoit excités ſous main à lui faire la guerre, lui donna le commandement d'une partie de ſon armée; & ce prince y fit des actions de valeur tellement au-deſſus de toute croyance, qu'il s'attira non-ſeulement l'admiration des officiers & des ſoldats qu'il commandoit, mais qu'il devint la terreur de ſes ennemis, dont il tua trois chefs de ſa propre main. Ces commencemens merveilleux ayant porté la réputation du jeune prince de Kaſgar au plus haut point, le bruit qui s'en répandit à Samarcand cauſa une douleur ſi violente dans le cœur de la reine, qu'elle en penſa mourir de rage, & les éloges qu'elle entendoit faire de ce prince, le rendirent autant odieux à la mère & à la fille, que le ſultan ſon père le leur étoit déjà. Fraydoun qui n'avoit pas laiſſé d'être alarmé des préparatifs de guerre que la reine de Samarcand faiſoit ſourdement, pendant qu'elle animoit les princes ſes voiſins contre lui, fut tranſporté de joie en apprenant les actions éclatantes de Zem-Alzaman. Alors, loin de craindre les ſecours qu'Al-Alma eſpèroit de tirer de la beauté de la princeſſe ſa fille, il n'eut beſoin que de réprimer la noble envie qu'avoit le prince

de prévenir la sultane, en portant la guerre dans ses états. Mon fils, lui dit cet équitable monarque, il faut que la justice accompagne toutes nos actions; quoique le ressentiment de la reine ne soit pas absolument raisonnable, je ne saurois le condamner tout-à-fait; le sultan son époux me fit une guerre injuste, mais il périt sous mes coups; voilà la source de sa haine; je pourrois peut-être me mettre à l'abri des traits d'une ennemie implacable, en travaillant à la détruire; mais quelle gloire aurois-je à combattre une femme, & encore dans le temps que je sais que le sultan de Bockora (1) se prépare à lui faire la guerre? Le jeune prince goûta les raisonnemens du sultan pleins de générosité; & comme son dernier combat avoit établi une paix solide dans ses états, il demanda à son père la permission de voyager. Le sultan n'ayant pu la lui refuser, il partit d'abord avec une suite de douze personnes; mais au bout d'un mois, s'en trouvant incommodé, il renvoya dix de ceux

(1) *Bockora*, ville très-considérable par sa grandeur, dans le Zagatay en Tartarie, dont elle a été autrefois la capitale: elle est à cinquante lieues environ de Samarcand, & l'on croit qu'elle étoit la patrie d'Avicène.

qui l'accompagnoient, écrivit à son père qu'il souhaitoit marcher *incognito* & débarrassé de toute sa grandeur, & lui promit de ne se point tellement éloigner de ses états, que si ses ennemis faisoient quelques mouvemens, il ne pût revenir promptement à son secours. Quelque chagrin que Fraydoun ressentit à la lecture de cette lettre, il fut obligé de prendre patience, & se confiant aux promesses de son fils, il attendit son retour avec tranquillité.

Le nom de Zem-Alzaman avoit trop fait de bruit pour que ce prince voulut le porter dans ses voyages; comme il n'avoit gardé qu'un de ses esclaves & moi pour son service, il nous défendit de l'appeler autrement qu'Edris; & ayant, sous ce nom, parcouru une partie du Turquestan, il résolut de passer dans les états de la reine de Samarcand, attiré sans doute à ce dessein par le désir de connoître ses forces, ou par la curiosité d'apprendre si la beauté de Zendheroud, que sa mère comptoit devoir être si fatale au sultan Fraydoun, & lui susciter tant d'ennemis, méritoit la réputation qui se répandoit chez les rois ses voisins.

Le prince eut à peine mis le pied dans le Mavaralnahar, où il apprit que le prince Kobad,

Kobad, frère d'Al-Alma, se disposoit à aller au-devant du sultan de Bockora, que pour être instruit plus particulièrement de sa manière de faire la guerre, il résolut de lui aller offrir ses services. Kobad charmé de la bonne mine de Zem-Alzaman, qui se présenta à lui sous le nom d'Edris le reçut avec un plaisir extrême, & ce jeune prince fit de si grands prodiges de valeur dans la bataille que Kobad présenta au sultan, qu'on ne parla plus dans l'armée que du brave Edris, qui, dans ce jour, sauva deux fois la vie à Kobad, & fut cause, par ses belles actions, de la victoire complette que l'on pût remporter.

Al-Alma instruite par un courier que son frère lui envoya, de l'extrême bravoure de mon maître, le regarda comme un homme envoyé du ciel, non-seulement pour la délivrer des mauvaises intentions du sultan de Bockora, mais encore comme un instrument propre à détruire celui de Kasgar, & à opposer au prince Zem-Alzaman son fils; & dans le dessein de vengeance qu'elle ne perdoit pas de vue, elle écrivit à son frère de ne rien négliger pour engager Edris à venir jusqu'à Samarcand, recevoir les récompenses qu'il méritoit avec tant de justice. A cette proposition, le prince se trouva fort embar-

raſſé; mais feignant beaucoup de modeſtie, il ne voulut rien promettre de poſitif, & aſſura ſeulement Kobad qu'il ne ſortiroit pas des états de la reine ſans aller l'aſſurer de ſes reſpects.

Zem-Alzaman, que dorénavant je nommerai toujours Edris, nous témoigna l'embarras où il ſe trouvoit; cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit ſûrement pas connu dans cette cour, après avoir parcouru quelques villes du Mavaralnahar, il prit la réſolution de ſe rendre à Samarcand. Nous approchions d'une forêt qui n'eſt qu'à deux lieues de cette ville, lorſque fatigué du voyage, le prince réſolut d'y prendre quelque repos; pour cet effet, il quitta la grande route, & cherchant l'endroit le plus écarté, il entendit le bruit d'un petit ruiſſeau qui couloit agréablement ſur quelques cailloux; il le ſuivit juſqu'à ſa ſource qui, à cent pas de-là, formoit une fontaine ruſtique, & ayant trouvé ce lieu très-commode pour y paſſer quelques heures, il mit pied à terre, & nous ayant ordonné de nous éloigner, il ſe coucha ſur l'herbe, & céda bientôt au ſommeil qui l'accabloit.

Pendant que le prince dormoit tranquillement, Zendheroud, dont l'exercice de la

chaſſe faiſoit, comme je l'ai déjà dit, la principale occupation, parcouroit la forêt où nous étions, montée ſur un des plus beaux chevaux de l'Arabie : l'ardeur avec laquelle elle pourſuivoit un chevreuil, lui ayant fait prendre une route différente de celle de ſa ſuite, elle s'en écarta, de manière qu'elle ne s'apperçut de ſon erreur, que lorſqu'elle eut atteint la bête qu'elle perça de ſon dard. Elle méditoit alors de retourner ſur ſes pas, quand ſe voyant proche de cette fontaine qui lui étoit très-connue, elle réſolut d'y aller étancher la ſoif dont elle étoit preſſée ; elle mit pied à terre, attacha ſon cheval à un arbre, & prit le chemin qui y conduiſoit ; mais elle n'eut pas fait cinquante pas, que le premier objet qui la frappa, fut celui du prince de Kaſgar, qui dormoit ſi profondément, qu'il ne s'éveilla point au bruit qu'elle fit en s'approchant de lui. Si d'abord Zendheroud fut ſurpriſe à une rencontre ſi peu attendue, les avantages qu'elle avoit au-deſſus des perſonnes de ſon ſexe la raſſurèrent bientôt ; d'ailleurs, une ſympathie ſecrette l'empêchant de ſe retirer de ces lieux, elle conſidéra d'abord avec attention, & enſuite avec émotion, le prince mon maître ; il n'avoit alors pas plus de vingt ans ;

& comme aucun des déplaisirs qu'il a ressentis depuis n'avoit encore altéré sa beauté & sa bonne mine, la princesse ne put disconvenir en elle-même, qu'elle n'avoit jamais rien vu de si parfait ; mais ensuite, détournant ses regards de dessus un objet qui les attiroit avec violence, elle soupira ; & prenant trop d'intérêt à ce bel inconnu, elle souhaita du moins que ce fut à lui à qui elle pût avoir obligation de la mort du sultan de Kasgar & de son fils, & qu'il fût destiné du ciel pour une vengeance qu'elle souhaitoit avec tant de passion : elle s'arrêtoit à ces réflexions, lorsque le prince s'éveillant, fut frappé & ébloui de la vue de la princesse, à un point, que se relevant & se jetant à ses pieds sans balancer : Pardonnez, madame, lui dit-il, la témérité d'un étranger qui ignoroit que vous honorassiez ces lieux de votre présence; informé du respect qu'il doit à votre sexe, il n'auroit pas été assez hardi pour se présenter ainsi à vos yeux. La vue d'hommes faits comme vous, dit alors Zendheroud, m'est de trop bon augure pour qûe je m'offense de leur rencontre : levez-vous, seigneur, c'est la princesse de Samarcand qui vous en prie.

XXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

On ne peut concevoir quelle fut la ſurpriſe & la joie du prince en ce moment. Vous êtes l'incomparable Zendheroud, reprit-il avec étonnement ? Ah ! madame ; que je me fais bon gré d'avoir employé mes armes contre vos ennemis ! & que je m'eſtimerois heureux, ſi, par quelques ſervices que j'ai tâché de vous rendre le nom d'Edris étoit déjà parvenu juſqu'à vous ! Au nom d'Edris, Zendheroud treſſaillit ; elle recula quelques pas, & ne put voir ſans beaucoup de joie, que celui de qui l'air charmant venoit de la ſoumettre à l'empire de l'amour, étoit encore plus digne de cette fortune par ſa valeur que par le mérite de ſa perſonne ; elle tâcha cependant de ſe remettre de la ſurpriſe de ſes ſens, & prenant la parole à ſon tour : ſeigneur, lui dit-elle, je n'ai point de peine à vous croire le brave Edris, à qui cette couronne a tant d'obligation ; le portrait que

l'on m'avoit fait de votre perſonne, eſt encore fort au-deſſous de ce que je vois en vous... Pendant que le prince & la princeſſe étoient dans cette converſation, la ſuite de la chaſſe l'ayant rejointe, Kobad qui étoit de la partie n'eut pas plutôt reconnu Edris, que ſautant en bas de ſon cheval, & courant à lui les bras ouverts, il lui fit mille careſſes, ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs imaginables; & l'ayant invité de venir à Samarcand, le prince remonta ſur ſon cheval que je lui préſentai, & marcha toujours côté de la princeſſe, qu'il entretint pendant tout le chemin.

Al-Alma qui avoit ardemment ſouhaité la vue de ce héros, qu'elle eſpéroit engager à la ſervir dans la guerre qu'elle méditoit contre le ſultan de Kaſgar, reçut Edris avec toutes les marques d'eſtime & de conſidération qu'elle eût pu donner aux plus grands princes de la terre; elle n'oublia rien pour lui marquer la vive reconnoiſſance qu'elle avoit de ſes ſervices, & le prince s'acquit en ſi peu de temps toute ſon affection, que jamais favori ne s'étoit rendu ſi puiſſant ſur l'eſprit d'aucun ſouverain. Comme mon maître étoit très-prévenant, il ſe fit bientôt aimer de tous les ſujets de la reine; & ſi

quelqu'un envia ſon bonheur, ce ne furent que quelques princes qui, aſpirant à la poſſeſſion de Zendheroud & du trône, craignirent que la reine, aveuglée ſur le compte de cet inconnu, ne lui donnât la préférence ſur eux; leur crainte étoit d'autant plus juſte, que cette fière princeſſe, qui ne les avoit jamais favoriſés d'un regard qui pût leur donner la moindre eſpérance, ſembloit ſe plaire infiniment dans la compagnie d'Edris. Il n'avoit pourtant pas encore fait connoître ſa paſſion à Zendheroud, lorſqu'un ſoir ſe promenant avec elle dans les jardins du palais, elle le fit aſſeoir à ſes côtés; & ſes eſclaves, par reſpect, s'étant éloignées de quelques pas: ſeigneur, lui dit-elle, en lui montrant une fontaine qui couloit en face du berceau ſous lequel elle étoit, c'eſt dans un lieu preſque ſemblable à celui-ci, que j'ai vu la première fois le brave Edris. Vous pourriez ajouter, reprit mon prince avec vivacité, que ce fut auſſi dans cet endroit qu'il laiſſa ſa liberté aux pieds de la divine princeſſe de Samarcand, & qu'il s'y chargea des glorieuſes chaînes qu'il veut porter juſqu'au tombeau. Quoique la princeſſe ne fût pas fâchée d'une pareille déclaration, elle rougit, baiſſa les yeux, & ne les oſant

lever ſur le viſage d'Edris, ce prince qui obſervoit ſa contenance, y remarquant plus de pudeur que de fierté & de colère, en devint plus hardi qu'auparavant. Belle Zendheroud, lui dit-il, ſi je vous ai offenſé, ordonnez du genre de mort qui doit punir mon audace; mais ſoyez bien perſuadée que cet Edris qui, ſans s'être fait connoître que par ſon épée, oſe lever les yeux juſques ſur la princeſſe de Samarcand, n'eſt pas indigne de lui appartenir. Ma naiſſance ne cède ni à la vôtre, ni à celle des autres princes qui ſont à votre cour; mais pardonnez ſi, pour le préſent, je ne puis vous en dire davantage; j'ai des raiſons eſſentielles pour garder un ſilence là-deſſus que le temps juſtifiera.

Edris, dit alors la princeſſe, nous vous avons aſſez d'obligation pour ne vouloir pas exiger que vous me déclariez ce ſecret; mais ſi ce que vous me dites eſt véritable, Zendheroud ne ſera jamais qu'à vous. La princeſſe fut ſi émue de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle fut quelque temps ſans parler; enſuite reprenant la parole: ah! Edris, lui dit-elle, que viens-je de vous avouer? Pouvois-je oublier que je ne devois pas diſpoſer de mon cœur, & qu'il n'eſt deſtiné,

ainſi que ma main, que pour celui qui mettra aux pieds de ma mère la tête du ſultan de Kaſgar.

Ces dernières paroles troublèrent un peu Edris; cependant, il ſe remit promptement, & pour empêcher la princeſſe de remarquer l'altération qui étoit ſur ſon viſage: Madame, lui dit-il, je n'ai pas ignoré juſqu'ici les conditions auxquelles s'engagent ceux qui aſpirent à la gloire de vous poſſéder, & quoiqu'il paroiſſe beaucoup de préſomption dans ce que je vais vous dire, je vous promets de ne demander la poſſeſſion de l'incomparable Zendheroud, que pour le jour que je mettrai ſur ſa tête la couronne de Kaſgar.

Quoique la princeſſe n'entendît point le ſens des promeſſes du prince, la confiance avec laquelle il lui parloit, lui perſuadoit la grandeur de ſa naiſſance; & cherchant en elle-même les noms des plus puiſſans princes de tout l'orient, deſquels elle exceptoit Zem-Alzaman par la haine qu'elle lui portoit, elle n'avoit garde de s'imaginer qu'Edris & lui ne fuſſent qu'une même perſonne. Enfin, Zendheroud extrêmement émue d'une pareille converſation, ſe leva de deſſus ſon ſiège, ſes femmes ſe rapprochèrent, & elle ſe retira dans ſon appartement, dans lequel

elle paſſa la nuit avec beaucoup d'agitation.

A peine le jour parut-il, que la princeſſe voulant rendre grâces au prophète de l'arrivée d'Edris dans ſes états, elle réſolut pour cet effet d'aller à la principale moſquée de Samarcand; elle en prit le chemin avec ſa ſuite, & comme elle alloit y entrer, elle apperçut beaucoup de monde à la porte, & une femme aſſez âgée, qui faiſoit retentir l'air de ſes cris. Elle fit écarter le peuple, & s'étant approchée de cette femme, elle lui demanda la cauſe de ſa douleur. Hélas! madame, répondit la vieille en fondant en larmes, je n'avois qu'un fils, & je viens de le perdre par ſon obſtination. Un vieux calender à qui j'ai donné l'hoſpitalité cette nuit, voyant qu'il ſe préparoit à monter à cheval pour aller ſe promener avec ſes amis, a fait ſon poſſible pour l'empêcher de ſortir de la maiſon. Vous êtes menacé, lui a-t-il dit, aujourd'hui d'un grand malheur; vous pouvez l'éviter en reſtant ici, remettez à demain votre promenade; & ſoyez sûr qu'en ſuivant mon conſeil, vous aurez des jours longs & heureux, & que vous ſerez à l'abri de la malheureuſe deſtinée qui vous attend dans les rues de Samarcand. Mon fils n'a fait que rire de cette prédiction; il a tourné

le calender en ridicule, & ſautant ſur ſon cheval, il eſt ſorti de ma maiſon ſans écouter mes prières & mes larmes, & courant à toute bride, il n'eſt pas plutôt parvenu à cet endroit, que ſon cheval ſe cabrant, s'eſt renverſé ſur lui, & lui a briſé la tête contre la porte de la moſquée.

Zendheroud étonnée d'une pareille prédiction, conſola de ſon mieux cette mère affligée, dont le fils expira dans le moment. Elle donna ſes ordres pour le faire reporter dans ſa maiſon, & ayant chargé un de ſes eſclaves d'engager le calender à venir la trouver à ſon palais au retour de la prière, l'eſclave s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'elle trouva en y rentrant le calender qui attendoit ſes ordres. Bon vieillard, lui dit-elle alors, ce que l'on m'a raconté ce matin à votre ſujet me ſurprend infiniment. Eſt-il poſſible que le jeune homme chez qui vous avez paſſé la nuit, n'ait perdu la vie que pour n'avoir pas voulu ſuivre votre conſeil? Cela eſt vrai, princeſſe, répondit modeſtement le vieillard. J'ai toute ma vie fait une étude particulière de la phyſionomie, & par des principes preſque sûrs, j'avois prévu le malheur dont cet étourdi étoit menacé.

La princeſſe ayant fait alors éloigner ceux

de ſa ſuite : Sage vieillard, lui dit-elle, puiſque vous avez acquis une ſcience ſi profonde à l'inſpection ſeule du viſage, pourriez-vous m'inſtruire de ce que je dois craindre ou eſpérer. Madame, reprit le calender, après l'avoir regardée fixement, quoiqu'il y ait ſouvent du danger à dire la vérité aux princes, je ne vous cacherai point ce que je penſe à votre ſujet. Vous joignez à une grande beauté, un courage encore plus grand; mais toutes vos bonnes qualités ſont quelquefois ternies par des mouvemens de colère qui déshonorent votre ſexe, dont le partage doit être la douceur & la modération. Faites-y une extrême attention. Heureuſe, ſi la tendreſſe que vous a inſpirée un jeune héros digne de vous ne vous devient pas funeſte par cet endroit, & ſi la violence de vos paſſions, en cauſant tous les malheurs de votre vie & de la ſienne, n'eſt pas un obſtacle à l'acquiſition d'une couronne qu'il ſe prépare à vous mettre ſur la tête.



XXXII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

LA princeſſe fut ſi frappée de l'horoſcope du calender, qu'elle en reſta dans une extrême ſurpriſe. Elle lui fit préſent de cent pièces d'or, & ſe renfermant dans ſon cabinet, elle s'abandonna au plaiſir de voir que les prédictions de ce vieillard s'accordoient parfaitement avec les ſentimens de ſon cœur; & comme elle n'avoit à craindre pour obſtacle à ſon bonheur que les bouillans accès de ſa colère, elle ſe promit bien de gagner ſur elle de ſe vaincre dans toutes les occaſions où cette violente paſſion voudroit prendre quelqu'empire ſur ſon ame.

Pendant que Zendheroud faiſoit de ſi agréables réflexions, la reine ſa mère, uniquement occupée de ſa vengeance, ne ſongeoit qu'aux préparatifs d'une guerre cruelle contre le ſultan de Kaſgar. Secondée par le brave Edris & par pluſieurs princes qui aſpiroient tous à l'hymen de la princeſſe, elle

comptoit ſur une victoire preſque certaine ; & s'entretenant un ſoir avec eux de la manière dont elle prétendoit attaquer le ſultan, l'un de ces princes ſe vanta de ſuffire ſeul avec ſes troupes, pour déſoler les états de Fraydoun : un autre promettoit de lui apporter dans peu la tête de ce monarque, & le plus modeſte d'eux tous aſſuroit qu'il conduiroit le père & le fils chargés de chaînes aux pieds de la ſultane, & la rendroit maîtreſſe abſolue de leur deſtinée.

Quoique la paſſion de la reine lui fît écouter toutes ces bravades avec beaucoup de ſatisfaction, elle s'apperçut que mon maître, qui gardoit le ſilence, ſembloit, par un ris moqueur, mépriſer les promeſſes préſomptueuſes de ces princes. Et que dit à cela le brave Edris ? reprit - elle. Rien, madame, répliqua-t-il en riant. Si ces princes exécutent leurs projets, mon ſecours vous eſt tout-à-fait inutile, & il y a apparence que je les regarderai faire. Cependant, madame, s'il m'étoit permis de vous dire ce que je penſe, je ne crois pas la conquête du royaume de Kaſgar ſi facile, & quelles que ſoient vos forces & celles des princes, je vous conſeille de n'oublier rien de ce qui peut vous être utile dans une entrepriſe de cette

nature ; je crois connoître Fraydoun ; en valeur, en expérience, & en générosité il ne le cède à aucun monarque du monde. J'ai vu le prince Zem - Alzaman son fils dans l'action, & j'ose assurer votre majesté qu'il est brave, & que dans un jour de combat, il peut inspirer de la frayeur aux plus intrépides.

Karib - Schak, l'un des princes qui étoit attaché à la princesse, jetant alors un regard qui marquoit tout son ressentiment : il semble, lui dit-il, que vous vouliez nous intimider par les louanges outrées que vous donnez aux ennemis de la reine ; mais sachez que loin de le craindre, il n'y a aucun de nous qui ne s'estime autant qu'eux, & qui ne se croie assez puissant pour suffire seul à détruire un monarque dont vous élevez un peu trop haut la bravoure & les forces.

Je demande excuse à la reine de ma sincérité, répliqua Edris, j'ai cru devoir lui apprendre des vérités dont je suis informé par moi-même, je n'en suis pas moins zélé pour son service ; je lui en ai déjà donné des preuves, & si nous nous trouvons en campagne contre ses ennemis, nous verrons qui les abordera avec plus de courage, ou de ceux qui les louent, ou de ceux qui les

méprisent. La conversation commençoit à s'aigrir par de pareils discours, lorsque la reine fut obligée d'interposer son autorité : princes, leur dit-elle, je suis persuadée qu'Edris n'a point intention de vous offenser, il parle conformément à ce qu'il a vu, & je vous prie de ne point vous piquer mal-à-propos contre un homme dont j'ai reçu des services si essentiels, que je ne puis trop lui en témoigner ma reconnoissance : songez plutôt à faire approcher les secours que vous m'avez promis, & disposons-nous tous de concert à détruire un ennemi digne de toute ma haine.

Pendant que chacun des princes étoit allé lui-même faire avancer ses troupes vers les frontières de Kasgar, Kobad qui avoit conçu une estime toute particulière pour mon maître, voulut se l'attacher par des liens plus forts que ceux de l'amitié ; & comme il avoit une fille unique d'une rare beauté, il proposa au prince de la lui accorder pour son épouse. Jamais on n'a été dans un plus grand embarras qu'Edris le fut en ce moment. Après l'engagement secret qu'il avoit avec la princesse de Samarcand, il ne devoit pas accepter cette proposition, il ne pouvoit pas aussi la refuser sans crainte d'offenser mortellement un prince qui, sans le connoître

que par ſes belles actions, lui offroit une princeſſe dont le plus puiſſant monarque de l'orient ſe ſeroit trouvé honoré de devenir l'époux. Il fut donc obligé de diſſimuler ſon déplaiſir, & ſans rien répondre de poſitif, il ſe retrancha ſur ſa modeſtie, & reçut les offres de Kobad avec beaucoup de reſpect, réſolu de communiquer à la princeſſe, le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible, la cruelle ſituation où il ſe trouvoit.

Kobad croyant être ſûr du conſentement d'Edris, courut tranſporté de joie chez la reine; elle étoit dans ſon cabinet avec Zendheroud: madame, lui dit-il, en ſe jetant à ſes pieds, Edris a trop rendu de ſervices à votre majeſté & au royaume pour ne l'en pas récompenſer dignement. Je me ſuis chargé de ce ſoin; j'ai trouvé le ſecret de vous l'attacher ſans réſerve, de bannir par ce moyen la jalouſie des princes, & de le mettre à la tête de vos armées, ſans qu'ils en puiſſent murmurer. Quel eſt ce moyen, reprit la reine avec précipitation? Je viens, continua Kobad, ſous votre bon plaiſir, de lui propoſer la princeſſe Darejan ma fille pour épouſe, & s'il a paru recevoir ces offres avec modeſtie, j'ai cru voir dans ſes yeux tant de reconnoiſſance de l'honneur auquel

je veux bien l'élever, que je dois m'applaudir de l'acquisition que je fais de ce jeune héros pour mon gendre, si votre majesté veut bien approuver mon choix.

Mon frère, reprit la sultane de Samarcand, à quelque puissant parti que ma nièce puisse prétendre, comme je crois que celui que vous lui destinez l'emporte sur eux par le mérite & par la valeur, je ne puis désapprouver un choix que j'aurois fait moi-même pour la princesse ma fille, si Edris étoit d'une qualité à pouvoir y aspirer. Je vous félicite même de penser avec tant de noblesse, & de faire plus de cas de la vertu toute nue que des grands titres qui sont souvent dénués du mérite qu'il faut pour les soutenir. De quelque douleur que Zendheroud se sentit pénétrer en ce moment, à une nouvelle si peu attendue, elle ne crut pas devoir garder le silence en cette occasion : seigneur, dit-elle à Kobad, j'ai ouï dire qu'Edris, prévenu d'une violente inclination pour une personne dont il étoit tendrement aimé, faisoit tout son bonheur d'être uni avec elle : Etes-vous bien assuré qu'il consente sincèrement à accepter l'honneur que vous lui faites ? Si je n'en étois pas bien certain, reprit Kobad, je n'aurois pas demandé le consen-

tement de la reine pour ce mariage ; & s'il a quelque paſſion dans le cœur, ce doit être pour la princeſſe Darejan ma fille, qui la lui aura inſpirée : comme j'ai cru m'appercevoir qu'il l'avoit vue pluſieurs fois avec plaiſir, & que ma fille paroiſſoit charmée de la bonne mine & de la valeur de ce jeune héros, j'ai compté ne pouvoir mieux faire que d'unir deux cœurs ſi diſpoſés à s'aimer, & je ne doute pas qu'à l'heure que je vous parle, le brave Edris ne ſoit allé lui témoigner une partie des tranſports qu'il n'a pas cru devoir laiſſer échapper devant moi, lorſque je lui ai annoncé un bonheur ſi ineſpéré.

Si Kobad, qui ſe flattoit que mon maître avoit reçu ſa propoſition avec beaucoup de plaiſir, faiſoit cette réponſe à Zendheroud ſans aucun artifice, cette princeſſe eut beſoin de toute la grandeur de ſon courage pour cacher le trait mortel que le prince ſon oncle venoit de lui porter ; mais quel fut l'excès de ſa rage, lorſqu'en traverſant la ſalle par où elle ſe retiroit à ſon appartement, elle apperçut Edris qui paroiſſoit aux genoux de la princeſſe ! Cette vue ayant redoublé ſa fureur, elle paſſa bruſquement à ſa chambre, ſans jeter les yeux ſur mon maître, &

s'y abandonnant à tout ce que le plus vif reſſentiment pouvoit produire en elle de plus violent : quoi ! s'écria - t - elle, le perfide Edris m'abandonne pour Darejan, lui que j'ai préféré dans mon cœur à tant de grands princes, & cet Edris, qui devoit mettre à mes pieds la couronne de Kaſgar, n'eſt qu'un ingrat qui me ſacrifie à la première lueur d'une fortune brillante. Malheureuſe Zendheroud ! voilà donc le fruit de ta ſotte crédulité & de la facilité avec laquelle tu t'es laiſſée ſéduire aux diſcours d'un impoſteur. Ah ! monſtre d'ingratitude, avec de tels ſentimens tu n'es pas né prince, & je ſaurai bien te punir de la lâcheté que tu viens de faire paroître à mes yeux.

Pendant que la princeſſe de Samarcand étoit dans cette cruelle agitation, l'eſclave qui avoit coutume d'introduire quelquefois mon maître dans ſon appartement, ſans même l'annoncer, entra avec lui. Ce prince étoit dans un déſordre ſi touchant, que ſans faire attention à la ſituation de la princeſſe, il ſe jeta à ſes pieds, & il alloit lui expliquer de quelle manière il avoit été obligé de recevoir les propoſitions de Kobad, & que la princeſſe Darejan s'étant trouvée mal dans la ſalle par où elle venoit de paſ-

ſer, il avoit été dans la néceſſité de la ſoutenir & de la reconduire juſqu'à ſon appartement. Mais Zendheroud, ſans lui en donner le temps, ſe levant avec des yeux étincelans de fureur : traître, lui cria-t-elle, es-tu bien aſſez hardi pour te montrer encore devant moi ? Miſérable inconnu, ſors de ma préſence, va porter ailleurs tes noires trahiſons ; cherche une alliance plus convenable à un monſtre tel que toi, & ne te préſente jamais à mes yeux, ſi tu ne veux que je lave dans ton ſang l'affront que tu viens de me faire. Après ces paroles prononcées avec toute la pétulance poſſible, la princeſſe, ſans vouloir permettre qu'Edris ouvrît la bouche pour ſe juſtifier, ſe retira dans un arrière-cabinet & en ferma bruſquement la porte ſur elle.

Jamais étonnement ne fut égal à celui du prince : il ignoroit que Kobad eût déjà vu la reine, & croyoit annoncer à la princeſſe une nouvelle qui lui cauſeroit autant d'embarras qu'à lui-même ; mais pénétré d'une douleur mortelle à une réception auſſi peu attendue, il ſe retira ſans ſavoir préciſément la cauſe de ſon malheur, & rentra chez lui dans un état ſi digne de pitié, que nous en fûmes dans une alarme inconcevable. Le

prince, après s'être jeté ſur un ſopha, qu'il mouilla de ſes larmes, alloit m'expliquer le ſujet de ſon affliction, lorſque l'on heurta à la porte; j'y courus promptement, & lui ayant amené l'eſclave qui étoit ordinairement chargé des ordres de la princeſſe, il lui remit une lettre dans laquelle il lut ces paroles.

N'entreprends point, perfide, de te juſtifier; ſors dans le moment même de Samarcand, & ne me force point à me porter contre toi à des extrémités que tu dois craindre, s'il te reſte encore quelqu'ombre de vertu.

Mon maître fut ſi ſurpris de la dureté du ſtyle de cette lettre, qu'il en penſa expirer de douleur ſur le champ. Dites à Zendheroud, répondit-il à l'eſclave, que j'obéirai à ſes ordres, quelqu'injuſtes qu'ils puiſſent être; alors ſuccombant à ſon affliction, il ſe renverſa ſur ſon ſopha, & fut ſans connoiſſance pendant plus d'une demi-heure. Nous fondions en larmes, le ſeul homme qu'il avoit à ſon ſervice & moi, & après lui avoir donné tous les ſecours néceſſaires pour le faire revenir de l'état déplorable où il étoit, il n'eut pas plutôt repris l'uſage de ſes ſens, que ramaſſant la lettre de la princeſſe qu'il

avoit laiſſé tomber, & que j'avois eu le temps de lire, il m'ordonna de lui préparer des chevaux pour partir à la pointe du jour. J'exécutai ſes ordres avec ponctualité, & étant monté à cheval, nous ſortîmes de Samarcand, ſans ſavoir quelle route nous allions prendre : cependant le prince ayant fait réflexion que le ſultan ſon père pouvoit dans peu avoir beſoin de lui, nous tournâmes nos pas du côté de Kaſgar.

Si Zendheroud étoit accablée de douleur de ſa cruelle ſituation, il y a lieu de croire que la prompte obéiſſance du prince la fit rentrer en elle-même, & que connoiſſant par-là combien elle pouvoit avoir eu tort de l'avoir traité ſi durement, elle ne fut pas long-temps ſans ſe repentir de n'avoir pas ſuivi le conſeil du vieux calender ; mais il n'y avoit plus de remède ; comme elle ſeule pouvoit pénétrer la cauſe de l'abſence d'Edris, elle n'avoit garde de la faire connoître à la ſultane ſa mère & à Kobad, qui l'un & l'autre étoient dans une inquiétude d'autant plus grande de ſa diſparition, que les princes qu'ils avoient engagés dans leur querelle, firent dire à la reine que leurs troupes marchoient vers la frontière de Kaſgar.

XXXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

FRAYDOUN, averti que l'armée de la reine & de ses alliés s'avançoit vers son pays, ne crut pas devoir se laisser surprendre : comme il savoit les pratiques secrettes qu'Al-Alma faisoit depuis long-temps pour lui susciter des ennemis, il avoit toujours entretenu sur sa frontière une armée toute prête à lui opposer, & si quelque chose l'alarmoit, c'étoit l'absence du prince Zem-Alzaman. L'éloignement d'un fils qui lui étoit si nécessaire remplissoit son ame d'amertume ; & comme il étoit persuadé de la bonté de son cœur, il craignoit que quelque triste accident ne le lui eût enlevé pour toujours : cependant s'étant campé d'une manière à profiter de l'avantage du lieu, il attendit fièrement l'arrivée des troupes de la reine de Samarcand. Il me seroit difficile de vous faire le détail d'une bataille dont je ne sais quelques particularités que par le récit que j'en

j'en ai entendu faire; qu'il vous suffise, mesdames, de savoir que l'armée de la reine, y compris les troupes qu'avoient amenées les princes, étoit composée de près de cent mille hommes, que Fraydoun n'en avoit pas plus de soixante & dix mille, & que malgré cette inégalité, il n'hésita pas à lui livrer la bataille. La plaine fut bientôt couverte de corps morts, la campagne ruisseloit de sang, l'air retentissoit des cris & des gémissemens des blessés & des mourans, les soldats de Fraydoun ployoient tantôt sous l'effort des ennemis, un moment après ceux de la reine lâchoient le pied, le désordre & la confusion commençoient à se mettre dans les deux armées; il y avoit déjà plus de six heures que l'on combattoit, sans qu'on pût savoir lequel des deux partis avoit l'avantage, & les princes, impatiens de se signaler aux yeux d'Al-Alma & de Zendheroud, faisoient des efforts si extraordinaires, qu'ils alloient peut-être faire pancher la victoire de leur côté, quand Fraydoun, tout couvert du sang de ses ennemis, s'étant attaché au prince Karibschak, il attira contre lui tous les autres princes qui se disputoient l'avantage de le priver de la vie. Quelque valeur que ce monarque

témoignât, il étoit presqu'impossible qu'il ne succombât pas sous tant d'ennemis qui n'en vouloient qu'à lui seul, lorsque l'on vit paroître tout d'un coup dans son armée un gros de trois mille cavaliers conduits par un homme vêtu d'une robe noire, & le visage couvert d'un voile, qui entrant dans le fort de la bataille avec une extrême impétuosité, apporta beaucoup de désordre dans l'armée de la reine. Les princes & Karibschak, à l'envi l'un de l'autre, cherchoient à finir l'action par la mort du sultan de Kasgar, & l'un d'eux qui avoit le bras levé, alloit lui fendre la tête par derrière, lorsque ce nouveau guerrier, qui venoit de faire changer l'état du combat, ayant poussé vers cet endroit avec une furie extraordinaire, abattit le bras de ce prince, en tua deux autres de deux coups de son cimeterre, & semblable à la foudre, ou du moins à quelque chose de plus terrible qu'à un mortel, renversa tout ce qui se trouva devant lui; alors le gros de cavalerie qui le suivoit ayant fait retentir le nom du prince Zem-Alzaman, ce nom seul inspira tant de courage aux soldats du sultan de Kasgar, & une si grande terreur aux ennemis, que les derniers tournèrent le dos dans le moment même.

Karibſchak, reſté ſeul des princes venus au ſecours de la reine, étoit forcené de rage; il avoit beau faire ſes efforts pour animer ſes troupes, Zem-Alzaman & les ſiens en firent un ſi grand carnage, que ce prince fut obligé de ſuivre le torrent, & d'éviter par la fuite une mort certaine.

La nuit qui approchoit, empêcha de pourſuivre les fuyards qui auroient tous été taillés en pièces & le combat auroit pu durer quelques heures de plus; mais Zem-Alzaman ayant fait ſonner la retraite, plutôt par conſidération pour la princeſſe que par rapport à l'obſcurité qui commençoit à régner, il alla rejoindre Fraydoun, qui ne ſavoit quelles careſſes faire à un fils à qui il étoit redevable de la vie & du ſuccès de cette journée.

L'on peut juger de la conſternation qui régnoit dans l'armée de la ſultane de Samarcand. Retranchée dans ſon camp autant qu'elle le put, elle tint conſeil à la pointe du jour, & elle avoit réſolu de demander la paix à Fraydoun, lorſque Karibſchak s'y oppoſa: madame, lui dit-il, il n'y a encore rien de déſeſpéré; nous étions prêts à remporter la victoire ſur le ſultan de Kaſ-

gar, lorſque le prince ſon fils, par ſon arrivée imprévue, & par une valeur dont on ne peut parler ſans admiration, a fait changer l'état des choſes : c'eſt donc, pour ainſi-dire, en lui ſeul que réſide aujourd'hui toute la force & toute la confiance du ſultan ; eh bien, madame, c'eſt à lui à qui je veux m'attacher ; je vais lui envoyer un défi de ſe battre ſeul à ſeul avec moi ; quelque brave qu'il puiſſe être, je ne me ſens pas moins de courage que lui ; je me flatte de vous délivrer par ſa mort de l'ennemi le plus redoutable que vous ayez, & de mériter la main de la princeſſe Zendheroud par une victoire que je crois être ſeul capable d'obtenir.

Pendant que Karibſchak parloit ainſi & s'applaudiſſoit par avance de la réuſſite du combat, mille cris de joie firent retentir dans le camp de la reine le nom d'Edris. La reine, à cette nouvelle, & ſans répondre à Karibſchak, courut au-devant de mon maître ; & l'embraſſant avec la dernière tendreſſe : Edris, lui dit-elle, en verſant des larmes en abondance, ſi vous aviez été hier parmi nous, les troupes de Fraydoun n'auroient pas eu ſur mon armée un avantage dont je ne puis me relever ; mais puiſque je

vous retrouve, je vous avoue que je ſens renaître toutes mes eſpérances.

Madame, répondit Edris avec beaucoup de modeſtie, la néceſſité indiſpenſable de mes affaires, qui m'a fait éloigner de Samarcand lorſque j'ai cru vous être inutile, n'a pu m'empêcher de revenir auprès de vous ſitôt que j'ai pu en trouver l'occaſion. J'agis pourtant en ce jour contre des ordres rigoureux qui me défendoient de paroître en cette cour encore ſitôt; mais comme j'ai cru pouvoir vous y être néceſſaire, je viens vous y offrir, quoiqu'un peu tard, tout ce qui peut dépendre de moi. Dans la ſituation préſente de nos affaires, reprit Al-Alma, je ne croyois pas qu'il y eût moyen de ſortir honorablement de cette entrepriſe, par la continuation d'une guerre que je craignois que nous ne fuſſions pas en état de ſoutenir; mais votre préſence me relève le courage. Le prince Karibſchak vient de me propoſer un expédient que j'approuve, à condition que vous partagerez avec lui la gloire de cette action, de laquelle dépend toute notre fortune. Je le crois trop raiſonnable pour s'y oppoſer, & je le prie de permettre que ſon nom & le vôtre ſoient jetés dans une urne: celui des deux qui en ſor-

tira le premier, engagera celui qui le porte à un combat auſſi périlleux qu'il doit être honorable. Alors la reine prenant l'étonnement de Karibſchak & le ſilence d'Edris pour un conſentement tacite, elle fit écrire leurs noms ſur deux morceaux de papier de pareille grandeur; & les ayant remués dans un vaſe, celui qui fut tiré ſe trouva être d'Edris; ſeigneur, lui dit la reine tranſportée de joie, je ſais que la grandeur du péril ne vous étonne pas; c'eſt ſur cette confiance, & ſur la connoiſſance que j'ai de votre bravoure, que je crois que vous ne refuſerez pas de vous trouver en combat particulier contre Zem-Alzaman, & que vous ferez tous vos efforts pour vaincre un prince qui nous eſt plus redoutable que toutes les troupes de Fraydoun.

Cette propoſition de faire combattre Edris contre Zem-Alzaman, étonna tellement mon maître, qu'il fut quelque temps ſans répondre, & Karibſchak profitant de ce moment pour témoigner à la reine combien il étoit ſenſible à l'affront qu'elle venoit de lui faire: madame, lui dit-il, lorſqu'en pareil cas l'on héſite, c'eſt ſigne que l'on ne ſe ſent pas digne d'un choix pareil à celui que vous venez de faire à mon préjudice, & il m'eſt

bien dur de voir que vous me préfériez dans votre cœur un inconnu ſans naiſſance, & d'une valeur peut-être fort équivoque, puiſqu'il ne ſe préſente qu'après un combat où il auroit pu donner des marques de ce courage ſi vanté par le prince Kobad. Edris ne put ſouffrir un diſcours auſſi inſolent. Karibſchak, lui dit-il, ſi je ne me ſuis pas trouvé à l'action d'hier, tu dois croire que cela m'a été impoſſible; s'il m'avoit été permis d'y être, j'y ſerois péri, ou la reine ſeroit demeurée victorieuſe, & je n'aurois pas trahi ſes intérêts par une fuite honteuſe; je combattrai le fils de Fraydoun, & j'oſe aſſurer la ſultane que ſi le prince peut être vaincu, je ſuis le ſeul qui doit remporter ſur lui la victoire qu'elle déſire; & quand j'en ſerai venu à bout, je te ferai connoître, les armes à la main, qu'Edris te ſera toujours ſupérieur en naiſſance & en courage.

La princeſſe Zendheroud, qui étoit préſente à cette querelle, & qui juſqu'alors n'avoit oſé lever les yeux ſur Edris, crut à ſon tour devoir prendre la parole: ce n'eſt pas, leur dit-elle, ſeigneurs, dans une ſituation pareille à la nôtre, que vous devez vous diviſer par des diſcours outrageans; uniſſez-vous plutôt l'un & l'autre pour

détruire un ennemi dont la valeur augmente notre haîne, & cherchez des moyens pour que nous puiſſions retourner avec honneur à Samarcand. Je vous demande pardon, princeſſe, reprit Edris, de la vivacité que je viens de témoigner en votre préſence & en celle de la reine; mais je puis vous aſſurer que j'accepte avec d'autant plus de ſatisfaction l'honneur que je reçois aujourd'hui, qu'il me donnera peut-être occaſion de lui faire voir que je ne ſuis pas indigne de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi. Elle peut envoyer, de ma part, le cartel à Zem-Alzaman; s'il accepte le combat, je ne manquerai pas demain, au lever du ſoleil, de me trouver dans le bois qui borde ce camp. J'y attendrai vos ordres & ceux de la reine, & juſqu'à ce temps, trouvez bon que je donne le reſte du jour à une affaire de la dernière importance qui m'oblige indiſpenſablement à vous quitter. A peine le prince eut-il fini ces paroles, que ſaluant reſpectueuſement la reine, il ſortit de ſa tente, & piquant ſon cheval, il s'éloigna à toute bride du camp de la ſultane de Samarcand.

⁂

XXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

LE prince de Kaſgar étant revenu au camp de ſon père, ſe trouva dans un embarras extrême; il ne ſavoit comment en ſortir, & étoit prêt d'inſtruire le ſultan de ſon amour, de ſe démaſquer à la reine de Samarcand, & de lui propoſer la paix & une alliance entre la princeſſe Zendheroud & lui, lorſqu'il ſe reſſouvint qu'il y avoit parmi les gardes de Fraydoun un jeune homme fort bien fait & qui avoit beaucoup de ſon air; cet homme même, par cette raiſon, étoit fort conſidéré de ſon commandant, qui ſouvent en riant, le nommoit le prince, à cauſe de ſa reſſemblance avec lui. Zem-Alzaman réſolut de le ſubſtituer à ſa place, & d'attendre qu'on lui vînt faire le défi de la part de la reine de Samarcand. Il n'y avoit pas quatre heures qu'il étoit de retour, que le hérault arriva. Il fut conduit chez le ſultan qui, dans le premier mouvement, après avoir appris

le ſujet de ſa miſſion, entra dans une ſi violente colère, qu'il alloit le faire pendre, lorſque Zem-Alzaman, informé de ſon arrivée, envoya prier ſon père de lui accorder ſa demande, & lui fit repréſenter que quelqu'inégalité qui parût être entre Edris & lui, ce ſeroit faire une tache à ſa gloire que de le refuſer.

Fraydoun, plein de généroſité, ne put déſapprouver la volonté du prince, & Zem-Alzaman ayant fait ſavoir à la reine qu'il ſe rendroit le lendemain entre les deux camps, une heure après le ſoleil levé, avec mille chevaux ſeulement, & qu'Edris en pouvoit amener autant, avec aſſurance de ſa perſonne, le hérault ne fut pas plutôt parti, que le prince envoya chercher le jeune homme qui lui reſſembloit: Togrul, lui dit-il, quand il fut ſeul avec lui, il s'agit de me rendre un ſervice des plus eſſentiels, & dont le bonheur de ma vie dépend. Alors l'ayant inſtruit de ſa paſſion pour la princeſſe, de la ſituation où il étoit avec elle, & de l'engagement qu'il avoit été obligé de prendre ſous le nom d'Edris, de ſe combattre lui-même: toi ſeul, mon cher ami, continua-t-il, peux me tirer de cet embarras. Prends les habits ſous leſquels j'ai encore paru

aujourd'hui dans l'armée d'Al-Alma; ils sont assez reconnoissables, & surtout par cette agraffe de diamans que j'ai reçue de la main de cette reine. Tu partiras demain sur mon cheval à la pointe du jour, tu te rendras dans le bois qui est proche du camp, & tu y attendras les ordres de cette princesse. N'entre en conversation, s'il est possible, avec qui que ce soit; rends-toi avec les personnes qu'elle enverra au-devant de toi, à l'endroit que j'ai désigné pour notre combat, je m'y trouverai sous l'habit noir que je portai hier; j'aurai le même voile qui me couvroit le visage, & des armes émoussées, dont je ne te porterai aucun coup que dans des endroits où je ne pourrai te blesser dangereusement; tu es adroit, sers-toi de toute ta capacité contre moi, je te le permets; & lorsque notre combat aura duré assez de temps pour le faire croire des plus sérieux, je te saisirai au corps, je te porterai par terre; tu te rendras mon prisonnier, je t'emmènerai dans notre camp, d'où, après avoir repris tes habits, je retournerai chez la reine, sous le nom d'Edris, comme si le prince Zem-Alzaman m'avoit renvoyé sur ma parole pour y négocier la paix.

Togrul étoit trop honoré par la confidence

du prince, & par le perſonnage qu'il alloit repréſenter, pour ne pas accepter ſans héſiter la propoſition qu'il lui faiſoit. Après avoir paſſé une partie du jour & de la nuit dans la tente de Zem-Alzaman, il en ſortit, ſuivant ſes ordres, avant le jour, & ſe rendit dans le bois qui lui avoit été indiqué. En attendant que la reine eût envoyé au-devant de lui, il remercioit la fortune de lui avoir procuré une occaſion auſſi favorable de gagner les bonnes grâces de ſon prince, lorſqu'il ſe vit tout d'un coup inveſti par vingt cavaliers qui, fondant ſur lui, avant même qu'il eût eu le temps de ſe mettre en défenſe, le percèrent de mille coups, & le jetèrent à bas de ſon cheval, dans un état ſi affreux, qu'il en étoit tout-à-fait défiguré. Ces malheureux aſſaſſins n'avoient pas encore aſſouvi toute leur rage, lorſqu'entendant dans le bois le pas de pluſieurs chevaux, dans l'appréhenſion d'être ſurpris, ils ſe ſauvèrent à toutes jambes.

C'étoit un officier des gardes de la reine, qui, avec ſa compagnie, venoit au-devant d'Edris; il ne fut pas plutôt arrivé ſur le lieu où venoit de ſe paſſer cette cruelle exécution, que jetant les yeux ſur l'homme que l'on venoit de réduire dans un état ſi pitoyable,

il crut, à ſa phyſionomie, à ſa taille & à ſes habits, le reconnoître pour le brave Edris; & comme il étoit univerſellement aimé, ces ſoldats remplirent bientôt le bois de leurs plaintes, & firent retentir de toutes parts le nom de ce héros.

La princeſſe Zendheroud, dont les premiers mouvemens de colère avoient été ſi nuiſibles à ſon parti, en le privant du ſecours de cet intrépide guerrier, n'étoit pas à ſe repentir de n'avoir pas voulu écouter ſa juſtification; elle n'avoit pas vu ſans peine de quelle manière il avoit parlé la veille, quoique peu intelligiblement, ſur l'obéiſſance qu'il avoit voulu lui marquer; elle auroit ſouhaité avoir une explication avec lui; & pour cet effet, elle monta à cheval dès la pointe du jour, ſous prétexte d'aller viſiter les environs du camp, & ſe rendit dans le bois où elle ne doutoit pas que le prince ne dût ſe trouver. Les cris qu'elle entendit, le nom d'Edris pluſieurs fois répété avec triſteſſe, lui firent pouſſer ſon cheval juſqu'à l'endroit où Togrul venoit d'être aſſaſſiné, & l'on peut croire qu'il s'en fallut bien peu qu'elle n'expirât de douleur, en voyant celui qu'elle prenoit pour ſon amant, verſer un torrent de ſang par les plaies que ſes meurtriers

venoient de lui faire : elle lui essuya le visage qu'il avoit souillé de sang ; & trompée par la ressemblance que Togrul avoit avec le prince, elle tomba évanouie entre les bras de cet officier qui étoit cause que les lâches assassins avoient pris la fuite. Elle ouvrit enfin les yeux quelque temps après, & croyant voir encore dans Edris quelque signe de vie, elle lui prit la main : seigneur, lui dit-elle, en fondant en larmes, apprenez-nous du moins quels sont les monstres qui vous ont réduit dans cet état affreux, & soyez sûr que j'en ferai la vengeance la plus marquée...... Togrul, en ce moment, ayant repris ses sens pour quelques instans, fit un effort pour parler, & s'imaginant peut être que le prince avoit usé de trahison à son égard, Zem-Alzaman, lui dit-il d'une voix foible & entrecoupée, Zem - Alzaman.... Il ne put en dire davantage, & la mort en ce moment lui coupant la parole avec la vie, la princesse fut pénétrée d'une si vive douleur, qu'elle pensa expirer avec lui. Quoi ! s'écria-t-elle, c'est le barbare prince de Kasgar qui a fait assassiner Edris ? Ah ! monstre plus cruel que les tigres, tu te fais bien connoître pour le digne fils du meurtrier de mon père. Eh ! crois-tu que je laisse impunie ta cruauté

exécrable ? Non, cher Edris, je te vengerai, ou j'y perdrai la vie. Tu m'as appris toi-même le nom de ton bourreau, & Zendheroud ne se contentera pas de te pleurer comme feroit une femme du commun ; ce bras, qui plus d'une fois a attaqué sans crainte les bêtes les plus farouches, s'armera d'un fer vengeur pour exterminer le scélérat qui t'a fait ôter la vie : je t'ai aimé, Edris, je ne crains plus que ce secret devienne public, & je te donnerai, après ta mort, des preuves de cette passion : mais pourquoi différer ma vengeance d'un seul moment ? Ma résolution est prise, & qu'aucun de vous ne songe à m'en détourner : Edris alloit combattre le perfide prince de Kasgar ; je veux, sous ces mêmes habits, lui arracher la vie, ou périr glorieusement en le vengeant : je vous défends donc à tous tant que vous êtes, & je vous le défends, sous peine de mon indignation, de vous opposer à mes desseins, ni de les traverser de quelque manière que ce soit ; que six de vous restent seulement en ces lieux pour y garder ce corps précieux, jusqu'à ce que je l'envoye enlever pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture ; que le reste me suive à l'endroit désigné pour le combat, & que

qui que ce puiſſe être ne ſoit aſſez hardi pour faire connoître que la princeſſe de Samarcand va combattre le cruel Zem-Alzaman ſous les habits d'Edris.

Zendheroud, en ce moment, fit voir dans ſes yeux quelque choſe de ſi redoutable, que l'on fut contraint de lui obéir; on dépouilla celui qu'elle croyoit Edris, de ſa veſte, de ſa robe & de ſon turban, & la princeſſe ayant pris dans ſes habits & dans ſes armes tout ce qui pouvoit lui convenir, elle monta ſur le cheval du prince, & partant de ce bois, la fureur peinte ſur le viſage, elle arriva au lieu du combat, où Zem-Alzaman attendoit déjà avec inquiétude le faux Edris.

La violence des mouvemens qui agitoient la princeſſe, la rendoit tellement défigurée, qu'elle en étoit entièrement méconnoiſſable, & Zendheroud appercevant de loin Zem-Alzaman le viſage couvert de ſon voile : le perfide, s'écria-t-elle, n'oſe faire voir dans ſes yeux ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; mais je vais bientôt venger l'outrage qu'il m'a fait. Alors, animée de fureur, elle pouſſa ſon cheval à toute bride, & fondit ſur le prince avec tant de rage, que Zem-Alzaman, qui ne s'attendoit pas à une pareille attaque,

penſa en être renverſé : il ſe mit en défenſe, pâroit avec beaucoup d'adreſſe les coups qui lui étoient portés, & ne frappant jamais que du plat de ſon épée, il étoit, pour ainſi dire, honteux de témoigner en cette occaſion moins de valeur que dans tant d'autres où il s'étoit trouvé.

Pendant que le prince ménageoit ſon ennemi, Zendheroud, aveuglée de fureur, ayant porté un coup terrible à mon maître, il l'évita avec tant de bonheur, que ſon ſabre tombant ſur la tête du cheval de la princeſſe, il lui fit une plaie dont le ſang lui rejaillit juſques ſur le viſage. Comme elle craignoit que cet animal bleſſé dangereuſement ne ſe cabrât, elle ſe jeta promptement à terre, & le prince, charmé de voir celui qu'il prenoit pour Togrul dans une ſituation à pouvoir terminer le combat, ainſi qu'il en étoit convenu avec lui, il ſauta légèrement en bas de ſon cheval, & s'approchant pour le ſaiſir au corps, la princeſſe ſe précipita ſur lui avec tant de furie, qu'il ne put éviter d'être bleſſé à la main gauche. Zem-Alzaman, ſurpris de l'impétuoſité du faux Edris, ne ſavoit que penſer de l'opiniâtreté avec laquelle il ſe défendoit, lorſque Zendheroud lui ayant fait connoître par des reproches

outrageans que ce n'étoit pas contre Togrul qu'il combattoit : qui que tu fois, lui dit-il, tu as eu tort de me tirer d'une erreur qui pouvoit te conferver la vie : alors, l'ayant faifie au corps avec une force extrême, il la renverfa par terre, & lui alloit couper la tête, lorfque fon turban étant tombé à terre, une touffe de longs cheveux qui fe répandirent fur fes épaules lui ayant effuyé le fang dont elle avoit le vifage fouillé, lui firent reconnoître dans fon ennemi la princeffe de Samarcand.

A cette furprife fi peu attendue, & qui augmenta encore en voyant que Zendheroud, qui n'avoit pas quitté fon épée, faifoit tous fes efforts pour lui en percer le cœur, il crut, en ce moment, avoir été reconnu de la princeffe, & lui tenant le bras : ah ! madame, lui dit-il, quelle haine fi cruelle vous porte à de fi étranges extrémités contre Zem-Alzaman ? Si Edris s'attira votre colère n'en eft-il pas affez puni. Au lieu de ce coupable Edris, qui n'eft plus, recevez pour époux le prince de Kafgar qui vous adore ; vous trouverez en lui tous les avantages que vous ne deviez pas efpérer de rencontrer dans un inconnu.

XXXV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

IL ſembloit que le mauvais génie de Zem-Alzaman lui dictât des paroles dont l'équivoque portoit la rage dans le cœur de la princeſſe : traître, lui cria-t-elle, puiſque par ta noire trahiſon j'ai perdu Edris pour toujours, arrache donc la vie à l'infortunée Zendheroud.

A peine la princeſſe achevoit ces paroles, que les principaux officiers de la reine s'étant approchés du lieu du combat pour demander au prince la vie de celui qu'ils prenoient pour Edris, ils furent dans un ſi grand étonnement de reconnoître la princeſſe, que cette nouvelle courant de bouche en bouche, les ſoldats de la reine mirent tous le ſabre à la main pour ſa défenſe.

Pendant que Zem-Alzaman courut à ſon cheval, ſur lequel il remonta promptement, on enleva Zendheroud, & les troupes commiſes à la garde du camp, échauffées de

part & d'autre, s'étant attaquées avec beaucoup de fureur, mon maître se mit à la tête des siennes; & animé par la plus vive douleur & la plus violente colère, il en fit sentir les effets de telle sorte à ceux qui furent assez malheureux pour se trouver devant lui, que l'on ne pouvoit pas s'imaginer que ses coups partissent de la main d'un simple mortel.

Il faut vous expliquer ici, mesdames, quel étoit l'auteur du meurtre du faux Edris, & je crois même que vous aurez pu le soupçonner aisément, quand vous vous rappellerez ce qui s'étoit passé entre mon maître & le prince Karibschak; ce dernier, outré de la conduite que la reine avoit tenue à son égard, de la fierté outrageante avec laquelle Edris avoit repoussé ses discours méprisans, & par-dessus tout cela, passionnément amoureux de Zendheroud, crut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'obtenir la princesse, que celui de se défaire d'un rival aussi redoutable; & persuadé qu'il n'en viendroit pas aisément à bout par les voies d'honneur, il n'hésita pas à prendre la résolution de le faire assassiner, dans l'idée d'occuper sa place pour combattre le prince de Kasgar. Comme malgré des sentimens

aussi bas, il étoit brave de sa personne, il ne doutoit pas qu'il ne sortît vainqueur d'un combat qu'il avoit, pour ainsi dire, provoqué pour lui-même, & il comptoit ensuite que la reine ne pourroit lui refuser la main de la princesse.

Karibschak donc avoit donné ses ordres pour se défaire d'Edris, & ils n'avoient été que trop cruellement exécutés contre le malheureux Togrul. Le chef de cette infâme entreprise étoit même venu lui en rendre compte si tôt qu'elle eut été exécutée, & il en ressentoit une joie extrême, lorsque voyant arriver la princesse qu'il ne reconnut pas, sous les habits du faux Edris, il jeta un regard furieux sur celui qui venoit de lui apporter la nouvelle de la mort de ce redoutable rival : le dénouement du combat entre mon maître & Zendheroud lui ayant fait connoître la vérité de l'exécution de ses ordres, il en eut tant de joie, que sans faire attention aux conventions que les mille cavaliers, de part & d'autre, devoient accompagner leurs maîtres, n'en feroient que les spectateurs, ce fut lui qui anima les troupes de la reine à rompre cet engagement; il croyoit que le prince de Kasgar, fatigué du combat qu'il venoit de soutenir, n'auroit

plus toute la vigueur néceſſaire pour ſe défendre de ſes coups; mais Zem - Alzaman, outré de la plus violente colère, & reconnoiſſant dans ce prince un rival inſolent, lui fit bientôt reſſentir les effets de ſa fureur: après un combat aſſez & même trop opiniâtre pour un prince dont l'ame étoit ſouillée d'un crime auſſi noir, Zem-Alzaman lui fendit la tête d'un coup de ſabre; & ce ſcélérat, en rendant ſon ame impure avec ſon ſang, n'eut pas le temps de jouir long-temps du fruit de ſa trahiſon.

La mort de Karibſchak ayant tout-à-fait découragé les ſoldats de la reine, ils ne jugèrent pas à propos d'eſſuyer toute la fureur de ceux du prince de Kaſgar qui en avoient déjà maſſacré une bonne partie: ils prirent la fuite, & regagnèrent leur camp, où l'on venoit de conduire la princeſſe Zendheroud.

Si mon maître avoit voulu profiter de ſes avantages, il auroit pu en faire un carnage horrible; mais la généroſité accompagnant toutes ſes actions, il défendit qu'on les pourſuivît, & retourna avec ſes gens au camp du ſultan ſon père, le cœur pénétré de la plus vive douleur.

Agité des réflexions les plus cruelles, il

ne pouvoit comprendre les raiſons qui avoient déterminé la princeſſe à le combattre avec tant de haine, comment elle pouvoit être couverte des habits de Togrul, & ce que ce jeune homme étoit devenu, & m'ayant donné des ordres ſecrets pour m'en informer, il ſe renferma dans ſa tente ſans vouloir parler à perſonne, & ſans permettre que l'on viſitât les bleſſures qu'il pouvoit avoir reçues dans les combats qu'il avoit ſoutenus dans cette journée.

Fraydoun, averti du chagrin du prince, & croyant qu'il ne provenoit que de la honte d'avoir déshonoré ſes armes en combattant contre la princeſſe, ſe rendit à ſa tente, & y étant entré malgré ſes défenſes, il le força à laiſſer examiner ſes bleſſures, qui ſe trouvèrent ſi légères, qu'il ſe retira ſans inquiétude, après avoir fait tout ce qu'il avoit pu pour conſoler mon maître de l'affliction qu'il voyoit peinte ſur ſon viſage.

Zem-Alzaman cependant paſſa une nuit ſi mauvaiſe, que le lendemain il ſe trouva avoir une fièvre des plus violentes, & cette nouvelle ayant encore alarmé le ſultan, il accourut au chevet du lit du prince : Mon fils, lui dit ce bon père, je ſuis ſenſible à l'état où je vous vois, ouvrez-moi votre

cœur ; la reine de Samarcand m'envoye demander une trêve pour donner la ſépulture aux braves gens de ſon armée qui ont péri dans ces derniers combats ; votre valeur a tellement affoibli ſon parti, que je pourrois, en lui refuſant cette grâce, achever de détruire entièrement ſes eſpérances ; mais malgré l'injuſtice de ſon procédé, je veux avoir pour elle tous les égards que l'on doit à ſon ſexe ; & plût au ciel que mes ſoupçons puſſent être vrais ! je tenterois d'établir entr'elle & moi une paix ſolide. La princeſſe Zendheroud paſſe pour avoir autant de beauté que de courage ; ſi j'étois sûr que ſon alliance vous fût agréable, je lui ferois faire des propoſitions qu'elle ne pourroit refuſer ſans être fort mal conſeillée, puiſque ſi j'écoutois aujourd'hui tout mon reſſentiment, je pourrois m'emparer de ſes états, ſans preſqu'aucune reſſource de ſa part. Seigneur, reprit Zem-Alzaman, je ne vous nierai point que j'aime la princeſſe de Samarcand, & que tout mon bonheur dépend entièrement de la poſſéder ; mais je doute que l'injuſte Zendheroud veuille écouter vos propoſitions ; elle a conçu pour moi une haine ſi violente, que je ne dois pas me flatter qu'elle change ſitôt de ſentimens à mon égard : cependant,

cependant, ſeigneur, offrez-lui, je vous ſupplie, la paix, ſans aucune condition, demandez la princeſſe pour être mon épouſe; mais de grâce, que la reine ſa mère n'interpoſe point ſon autorité dans cette négociation, je ne veux devoir Zendheroud qu'à elle-même, & je m'eſtimerois le plus malheureux de tous les hommes ſi, en me donnant ſa main, l'on faiſoit violence à ſon inclination.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit chez le ſultan de Kaſgar, la reine de Samarcand, ſurpriſe au dernier point du combat de la princeſſe ſa fille, l'avoit faite déſarmer. Elle ne s'étoit trouvée avoir aucune bleſſure; la mort d'Edris, à la ſépulture duquel elle avoit donné ſes ſoins, lui avoit cauſé un ſi violent déſeſpoir, qu'elle ne ceſſoit de verſer un torrent de larmes, & la reine voyoit dans toutes ſes paroles tant de marques de rage & de fureur, qu'elle en reſſentoit une triſteſſe mortelle.

Al-Alma & Zendheroud étoient dans cette cruelle ſituation, lorſque le viſir que Fraydoun avoit choiſi pour envoyer à la reine, arriva dans ſon camp. Il lui préſenta ſes lettres, & ſut lui faire voir tant de généroſité dans le procédé du ſultan, & tant

d'avantages dans l'alliance de ſon prince ; que cette mère ébranlée par les conſidérations que ce monarque paroiſſoit avoir eues pour elle, courut au lit de Zendheroud : Ma chère fille, lui dit-elle, je viens vous apporter la paix que nous ne devions pas eſpérer dans une conjoncture pareille à celle où nous ſommes ; le ſultan de Kaſgar nous l'offre, & demande qu'elle ſoit ſcellée par votre union avec le prince ſon fils. Sa lettre eſt ſi touchante, qu'elle a éteint en un moment dans mon cœur toute la haine que je lui portois, & que je vous ai inſpirée contre lui. Je n'ai cependant rien voulu promettre à ſon viſir, ſans vous avoir auparavant conſultée : tous les princes nos alliés ont péri ſous le ſabre de Zem-Alzaman, & nous ne devons plus eſpérer de ſecours, que du ciel & de votre complaiſance.

Ah madame ! s'écria Zendheroud, jamais le meurtrier d'Edris ne ſera mon époux ; il n'eſt plus temps de vous diſſimuler ma paſſion pour ce héros, & l'extrême douleur que je reſſens de ſa perte ; je l'ai vu hier, expirant dans le bois qui eſt proche de ce camp ; il eſt mort entre mes bras, & ſes dernières paroles m'ont fait connoître que le cruel prince de Kaſgar eſt ſon aſſaſſin ; j'ai voulu,

ſous les habits d'Edris, venger ſa mort, je n'ai pas été aſſez heureuſe pour y réuſſir; ainſi, loin de devenir ſon épouſe, je jure par notre ſouverain prophète, de faire reſſentir à ce barbare tout ce qu'un juſte reſſentiment pourra m'inſpirer de plus conforme à la haine que j'ai pour lui.

La ſultane de Samarcand fut autant ſurpriſe qu'affligée d'un pareil diſcours; elle fit ce qu'elle put pour remettre l'eſprit de la princeſſe dans ſa ſituation naturelle, & n'en ayant pu rien obtenir, elle ſe retira dans l'eſpérance que la nuit, en apportant quelque ſoulagement à ſa douleur, lui feroit faire de ſages réflexions, qui la rendroient plus diſpoſée à ſuivre ſes volontés.

Pendant le reſte du jour, les troupes de la reine de Samarcand informées de l'arrivée du viſir de Fraydoun, & du motif de ſon ambaſſade, en témoignèrent toute leur joie, & donnèrent mille bénédictions au ſultan de Kaſgar ſur ſa modération. La princeſſe informée de la ſituation des eſprits, en ſentit redoubler ſa fureur; & ne doutant pas que la reine ne lui fît de vives remontrances pour l'engager à donner la main à Zem-Alzaman, elle ſe fit ſeller un cheval, & ſuivie ſeule-

ment d'un esclave, elle prit le parti de s'éloigner du camp.

XXXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

QUELLE fut la surprise de la reine à son réveil, d'apprendre l'absence de la princesse! Il est impossible de bien représenter l'excès de sa douleur; elle redoubla à la vue du visir de Fraydoun. Sans lui expliquer les motifs odieux de l'aversion de Zendheroud pour Zem-Alzaman: Vous voyez, lui dit-elle, en fondant en larmes, jusqu'à quel point la fortune me persécute; rendez, je vous prie, témoignage au sultan votre maître, de toute l'estime que j'ai pour lui, & assurez le prince de Kasgar, qu'il ne tient point à moi que son union avec Zendheroud n'affermisse pour toujours la paix qu'il m'a offerte avec tant de générosité: la princesse a craint apparemment que je n'usasse avec elle de mon autorité; elle s'est absentée du camp, & j'ai perdu avec elle toute

la conſolation de ma vie: j'en ſuis au déſeſpoir; mais j'eſpère que Fraydoun ne voudra point m'accabler dans mon malheur, ni profiter des avantages que la fortune lui a donnés ſur moi. Non, madame, reprit le viſir qui, avant que de venir dans ce camp, avoit reçu ſes inſtructions du prince, ce ne ſont point les intentions de mon maître; il vous offre la paix ſans aucune condition, & ne veut point violenter les inclinations de la princeſſe; Zem-Alzaman a trop de reſpect pour ſes volontés, & il l'aime d'une paſſion trop pure, pour vouloir l'obtenir que d'elle-même.

Après le départ du viſir, la reine, le cœur pénétré d'une affliction ſincère, ayant donné ordre que l'on cherchât la princeſſe de toutes parts, reprit la route de Samarcand à la tête des troupes qui lui étoient reſtées en petit nombre, & dans un état déplorable.

Si le ſultan fut étonné de l'abſence de Zendheroud, & de la haine qu'elle marquoit pour le prince, ce dernier n'en fut pas ſurpris; mais il ne put recevoir, ſans une douleur extrême, une lettre de cette princeſſe qui l'aſſuroit, que loin d'être jamais à lui, elle ne donneroit ſa main qu'à celui qui lui apporteroit ſa tête.

Il ſe perdoit dans ſes réflexions, & ne pouvoit comprendre comment Zendheroud, qui lui avoit témoigné tant de bonté ſous le nom d'Edris, lui portoit une haine ſi violente ſitôt qu'elle l'avoit reconnu pour le prince de Kaſgar; il ne pouvoit accuſer de cette averſion que Togrul, qu'il ſoupçonnoit de l'avoir trahi, puiſque la princeſſe l'avoit combattu ſous ſes habits & avec ſon même cheval; mais ayant appris du viſir qui revenoit du camp de la reine, que ce malheureux avoit été trouvé percé de mille coups dans le bois où il l'avoit envoyé, il ne ſavoit plus à quoi attribuer l'averſion extrême que la princeſſe avoit conçue contre lui, & il eut beſoin de toute la force de ſon eſprit, pour ne pas ſuccomber à ſa douleur. La ſeule crainte d'affliger le ſultan, qui l'aimoit avec la dernière tendreſſe, fut le ſeul motif qui l'empêcha de s'ôter une vie qui lui devenoit à charge; mais ne pouvant vaincre le chagrin qui le dévoroit, il ſe livra à une mélancolie ſi profonde, que Fraydoun en fut véritablement alarmé: ce monarque avoit auſſi repris la route de Kaſgar; il y rentra aux acclamations du peuple, qui, par mille vœux qu'il fit pour le prince, lui fit connoître à quel point il lui étoit cher.

Le ſultan croyant devoir célébrer ſes victoires, & la paix qu'il venoit de donner à la reine de Samarcand, ordonna une fête magnifique, & s'imaginant par-là diſſiper l'humeur ſombre du prince, il l'engagea à s'y trouver, quoiqu'il eût témoigné beaucoup de répugnance pour être prèſent à ce ſpectacle public, dont je ne vous ferai pas le détail. Il venoit de finir par une courſe de chevaux que l'on avoit faite dans une plaine hors de Kaſgar, & le prince qui étoit à côté du ſultan, étòit prêt à rentrer avec lui dans la ville, lorſque ſa triſteſſe ordinaire l'ayant fait écarter de quelques pas du gros de ſa garde, un cavalier pouſſant ſon cheval à toute bride vers le prince, lui paſſa ſon épée à travers le corps, & l'y laiſſa enfoncée juſqu'à la garde. Mille cris s'élevèrent à un accident ſi étrange & ſi peu prévu; l'on accourut promptement au ſecours du prince chancelant, & ſon aſſaſſin alloit perdre la vie par les mains de ceux de la ſuite du ſultan, ſi ce monarque lui-même n'avoit donné ordre qu'on le prît en vie, réſolu de le faire périr dans les ſupplices les plus affreux.

Comme ce cavalier étoit déſarmé, il fut bientôt couvert de chaînes, & pendant qu'on le conduiſoit dans un cachot, l'on reportoit

Zem-Alzaman dans le palais, au milieu des gémiſſemens & des cris lugubres dont toute la ville retentiſſoit.

La quantité de ſang que le prince avoit perdu, & le peu d'eſpérance que les chirurgiens donnèrent d'abord de ſa bleſſure, mit le ſultan au déſeſpoir; & voulant connoître le meurtrier de ſon fils, il ordonna qu'on l'amenât en ſa préſence. Les habits de ce criminel étoient ſouillés de boue & déchirés, & il étoit chargé de fers ſi peſans, qu'à peine avoit-il la force de les porter; mais à travers l'état déplorable dans lequel il étoit, on voyoit briller ſur ſon viſage une ſi grande beauté, que le roi, tout préoccupé qu'il étoit de ſa douleur, ne put s'empêcher de le regarder avec une eſpèce d'admiration, qui augmenta encore par le diſcours que lui tint ce jeune homme: Sultan de Kaſgar, lui dit-il fièrement, connois toute l'étendue de ma joie; en ôtant la vie à ton fils, j'ai vengé la mort de mon père & d'un héros à qui j'avois les dernières obligations; à ces traits, reconnois la princeſſe de Samarcand; j'ai fait mon devoir, c'eſt à toi à remplir le tien; j'ai verſé ton ſang, répands le mien, tu ne me verras pas implorer ta clémence; la ſeule grâce qu'il me con-

vient de te demander, c'eſt de ne pas me laiſſer languir dans les fers, & de conſerver dans le genre de ſupplice auquel tu me deſtineras, la pudeur & la dignité dues à mon ſexe & à ma naiſſance. Cruelle Zendheroud, s'écria Fraydoun! ſi j'ôtai la vie à ton père, ce fut dans un combat où il attaquoit la mienne, & ſa mort n'a dû m'attirer aucun reproche de gens qui ont quelqu'égard pour la juſtice; mais, inhumaine princeſſe! quelle fureur a pouſſé ta main barbare contre le ſein de mon fils? Quelle offenſe particulière as-tu reçue d'un prince généreux qui t'adore? Je te l'avois offert pour époux, ce malheureux fils que ta cruauté m'enlève pour toujours, & avec lui je te rendois maîtreſſe de mon royaume dans un temps où je pouvois t'accabler. Zem-Alzaman n'étoit-il pas aſſez recommandable par ſes grandes actions, par ſa naiſſance, & par ſa propre perſonne, pour devenir l'époux de la princeſſe de Samarcand? Son procédé généreux auroit dû trouver de la reconnoiſſance dans un cœur moins cruel que le tien; mais il ne te ſuffiſoit pas de tourner toute ta fureur contre moi ſeul, la perte de ma vie n'étoit pas capable de te ſatisfaire, & tu as cru, avec juſte raiſon, m'outrager davantage dans la

perſonne de mon fils que dans la mienne.

Le ſultan ne put achever ces reproches ſans répandre des larmes en abondance; Zendheroud en ſut émue: Sultan, lui dit-elle, quoique je ne veuille point chercher d'excuſe à l'action que j'ai commiſe envers ton fils, je te proteſte que c'eſt moins pour me venger de Fraydoun que j'ai traité ainſi Zem-Alzaman, que pour le punir de ſon propre crime; je n'aurois jamais attaqué ſa vie, ſi lui-même, par une cruauté digne du plus barbare de tous les hommes, ne l'eût fait lâchement ôter à tout ce que je pouvois aimer; c'eſt cette perte que je ne puis trop regretter, qui m'a portée à commettre une action auſſi déſeſpérée, & qui doit te faire connoître combien la vie m'eſt odieuſe.

XXXVII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

LA beauté eſt ſi recommandable par elle-même, que quelqu'outré que fût le ſultan, il commanda qu'on ôtât les fers à la princeſſe;

il lui fit donner des habits conformes à son sexe, & au lieu de la faire reconduire dans son cachot, il la fit garder à vue dans un appartement du palais, avec tout le respect qui lui étoit dû, & sans lui donner d'autre déplaisir que celui de lui ôter la liberté.

Zem-Alzaman avoit été, jusqu'à ce moment, entre la vie & la mort, & sa plaie étoit si considérable, que les chirurgiens, qui ne pouvoient encore décider de son sort, avoient défendu qu'on le fît parler à qui que ce fût. Quoique dans une extrême foiblesse, il avoit toujours eu l'esprit très-présent; & comme il ne pouvoit se persuader que sa blessure vînt d'un autre endroit que d'un homme envoyé par Zendheroud, il se ressouvint que l'épée dont il avoit été blessé lui étoit restée dans le corps, & en avoit été tirée par les chirurgiens; il crut qu'il pourroit peut-être, par son moyen, s'éclaircir d'une partie de ses soupçons, & ayant commandé qu'on la lui apportât, il n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, que la reconnoissant pour celle qu'il avoit portée sous le nom d'Edris, qu'il avoit ensuite confiée à Togrul, & qu'il avoit vu entre les mains de Zendheroud dans son dernier combat, il ne douta plus que ce ne fût elle-

même qui eût attenté à ſa vie. Ah ciel ! dit-il, en ce moment, je meurs donc par les mains de la princeſſe de Samarcand. Eh bien, il faut exécuter ſes intentions. En diſant ces mots, il porta ſes mains ſur l'appareil que l'on avoit mis à ſa bleſſure, & vouloit le déchirer lorſqu'il en fut heureuſement empêché par l'arrivée du ſultan.

Ce bon père, ſenſiblement affligé de l'état où étoit le prince, & qui venoit d'être témoin de ſon déſeſpoir, ne l'aborda qu'en lui faiſant les reproches les plus tendres, & en l'aſſurant qu'il ne pouvoit négliger ſa vie ſans attenter à celle de ſon père.

Zem-Alzaman, qui avoit un reſpect infini pour le ſultan, fut très-ſenſible à ſes reproches; tout foible qu'il étoit, il vouloit ſe jeter en bas de ſon lit, & pour lui en demander pardon, & pour lui parler en faveur de Zendheroud; il en fut empêché par le ſultan: Seigneur, lui dit-il, la princeſſe de Samarcand eſt encore entre vos mains, je n'en puis douter en voyant cette épée; au nom de notre grand prophète, ne me la cachez pas plus long-temps; elle a voulu me donner la mort, elle ſeule eſt capable de me rendre la vie que je perdrois de douleur, ſi l'on avoit manqué aux moindres égards

que l'on doit à ſon ſexe & à ſon rang ; au lieu de priſons & de chaînes, offrez-lui, ſeigneur, un trône & des couronnes ; ſi elle les refuſe, je vous demande en grâce qu'on ne la retienne pas plus long-temps dans une captivité qui ne peut que me rendre encore plus odieux à ſes yeux ; faites-la reconduire à Samarcand avec tous les reſpects que mérite une grande princeſſe telle qu'elle eſt ; & pour prix d'une inviolable tendreſſe que je conſerverai pour elle juſqu'à la mort, obtenez, s'il eſt poſſible, qu'avant ſon départ je puiſſe la voir un moment ; cette vue me rendra la mort plus douce, ou me donnera des forces pour ſoutenir une vie que je ſens bien qui me deviendra inſupportable ſans la bienveillance de Zendheroud.

Le ſultan, pour tranquilliſer le prince, lui avoua que la princeſſe étoit en ſon pouvoir ; qu'après l'avoir fait tirer du cachot, il l'avoit faite enfermer dans un des appartemens du palais ; & ayant accordé à mon maître tout ce qu'il lui demandoit, ſous condition qu'il feroit ſon poſſible pour contribuer à ſa guériſon, il paſſa dans la chambre de Zendheroud, à laquelle il ne put refuſer l'admiration que ſa beauté exigeoit de tous ceux

qui la voyoient dans les habits de son sexe.

Princesse, lui dit-il, Zem-Alzaman meurt, ainsi que vous le souhaitez; mais comme il perdroit la vie avec regret, si elle lui étoit ravie avant que vous fussiez libre; qu'il souhaite que l'on vous reconduise à Samarcand dans un état conforme à votre naissance, & que ce sont peut-être les dernières volontés d'un prince digne d'une meilleure destinée, je vous apprends que vous sortirez de cette terre odieuse quand il vous plaira; je vous prie seulement, si les prières d'un monarque que vous rendez le plus malheureux prince de la terre, vous peuvent toucher, de permettre que l'infortuné Zem-Alzaman vous puisse dire le dernier adieu: vous ne sauriez refuser cette grâce à un prince qui reçoit la mort de vos mains, avec autant de respect que de résignation.

Zendheroud extrêmement surprise des discours du sultan, fut quelque temps sans parler, & les yeux baissés vers la terre; ensuite les levant au ciel: puissant Mahomet! s'écria-t-elle, est-il possible qu'un homme qui a pu commettre un crime si noir, témoigne tant de grandeur d'ame dans ses autres actions? Et faut-il qu'il ne paroisse vertueux & magnanime, que pour me rendre plus

coupable aux yeux des hommes ? Eh bien ! ſeigneur, dit-elle à Fraydoun, je verrai Zem-Alzaman, puiſqu'il le ſouhaite, non pas pour le prix de la vie & de la liberté que vous m'offrez, ni pour lui témoigner du repentir de l'avoir mis en l'état où il eſt, mais pour lui faire avouer en votre préſence, comme il en eſt convenu dans le temps de notre combat, que la cruelle trahiſon dont il a uſé envers un héros dont la mémoire ſera toujours précieuſe à mon cœur, méritoit un ſort moins glorieux que celui de mourir par les mains de Zendheroud.

Madame, reprit le ſultan, j'ignore de quel crime vous accuſez le prince, mais je ſuis sûr qu'il n'eſt pas coupable des excès que vous lui reprochez ; le temps dévoilera peut-être l'obſcurité qui eſt répandue ſur ce myſtère : en attendant ce moment, & que mon fils ſoit en état de ſoutenir votre vue, vous pouvez vous aſſurer que vous êtes libre.

Le ſultan étant enſuite ſorti, la princeſſe voulut connoître ſi effectivement elle jouiſſoit de la liberté qu'on venoit de lui rendre : pour cet effet, elle deſcendit dans les jardins du palais, & après s'y être promenée quelque temps avec les femmes eſclaves qu'on lui avoit donné pour la ſervir, elle témoigna

à l'eunuque, à la garde duquel jufqu'alors elle avoit été commife, qu'elle fouhaitoit voir la ville de Kafgar, & le pria de l'y accompagner. Elle fe couvrit d'un voile, & cet homme lui ayant donné la main, elle parcourut une partie de la ville. En rentrant dans la grande place qui étoit vis-à-vis le palais, elle y trouva beaucoup de monde affemblé, elle y porta fes pas, & voyant un homme percé de deux coups de poignard, que l'on portoit chez un chirurgien, elle s'imagina le reconnoître, & l'ayant effectivement remis, pour l'avoir vu attaché au prince Karibfchak, elle crut devoir en prendre foin, & l'ayant fait porter dans la maifon la plus prochaine, elle donna en fa préfence de l'argent, pour lui procurer les fecours les plus preffans. Le chirurgien arriva, & ayant fondé devant elle les plaies du bleffé, il les trouva fi dangereufes, que cet homme ayant lu fur fon vifage le danger où il étoit, & fe fentant pénétré des bontés de la princeffe de Samarcand, pria ceux qui étoient préfens de fe retirer, & lui dit qu'il avoit un fecret de la plus grande importance à lui révéler. Quand tout le monde, hors le chirurgien, l'eunuque & la princeffe, fut forti; madame, lui dit-il, vous voyez devant

vous un homme qui vous a cruellement offenſée ; livré à l'ambition & à l'intérêt dont je ſuis aujourd'hui la victime, le prince Karibſchak qui connoiſſoit mon foible, en a profité ; l'argent qu'il m'a donné, & les faveurs qu'il me promettoit, m'ont fait commettre le plus noir de tous les crimes ; il ſavoit bien que tant que le brave Edris vivroit, il ne pourroit aſpirer à votre conquête ; c'eſt moi qui, par ſon ordre, l'ai aſſaſſiné dans le bois proche de votre camp, au moment que pour vos intérêts il alloit combattre le prince de Kaſgar.

Oh ciel ! s'écria la princeſſe ; quoi ! Karibſchak eſt auteur du meurtre d'Edris ! ce n'eſt point le prince Zem-Alzaman qui l'a fait maſſacrer ? Non, madame, reprit le bleſſé, d'une voix foible & mourante ; ce prince n'a aucune part à la mort d'Edris, & loin d'avoir fait commettre ce crime, il en eſt le vengeur, puiſqu'il a tué de ſa propre main Karibſchak. Avec vingt ſoldats des plus déterminés, je ſurpris celui dont j'étois chargé de me défaire, nous le perçâmes de mille coups, & ayant rejoint notre maître par différens chemins, nous combattions ſous lui juſqu'au moment de ſa mort. Tous mes aſſociés, dans ce crime, ne jouirent pas

long-temps des promeſſes que je leur avois faites ; ils périrent dans le combat, à l'exception du ſeul homme qui m'a mis dans l'état où je ſuis. Devenus inſéparables, nous avions paſſé dans cette ville où nous comptions prendre parti dans les troupes du ſultan, lorſqu'aujourd'hui étant pris de vin, il a eu la témérité de me reprocher cet aſſaſſinat ; je n'ai pas cru devoir laiſſer vivre plus long-temps un homme ſi dangereux, je lui ai paſſé mon épée à travers le corps, & je croyois en être défait, lorſque ce malheureux ſe relevant, m'a percé de deux coups de poignard, qui m'ont mis en état d'aller bientôt rendre compte à Dieu de mes actions. Puiſſe-t-il me pardonner le meurtre du brave Edris, dont j'ai toujours eu depuis un extrême regret au fond de mon cœur ! Si un repentir ſincère peut effacer ce crime, je vous jure, madame, indépendamment de la ſituation où je me trouve, qu'on n'en peut être plus touché que je le ſuis. A peine cet homme eût-il prononcé ces dernières paroles, que tombant dans des convulſions, il tourna à la mort, & expira entre les bras du chirurgien.

❧

XXXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

On doit juger de l'affliction de la princeſſe Zendheroud en ce moment; elle rentra dans le palais, ſe renferma dans ſon appartement, & après s'être rappelée la prédiction du calender, dont elle avoit ſitôt oublié le ſalutaire conſeil, elle ſe livra à la plus amère douleur, & paſſa une nuit auſſi cruelle que l'on puiſſe l'imaginer. Elle ne pouvoit comprendre comment il étoit poſſible que Zem-Alzaman n'ayant aucune part à l'aſſaſſinat d'Edris, il eût pu pendant le combat lui tenir des diſcours qui y avoient tant de rapport, & par quelle raiſon Edris lui-même, en mourant, lui avoit nommé le prince de Kaſgar, comme devant être ſon meurtrier.

Enfin le jour étant revenu, & la princeſſe ayant fait prier le ſultan de paſſer chez elle, Fraydoun entra dans ſon appartement avec un air extrêmement content : les chirurgiens venoient de l'aſſurer que la plaie du

prince n'étoit pas mortelle, & qu'ayant très-bien paſſé la nuit, ſelon toutes les apparences, il n'y avoit aucun danger à appréhender : ſeigneur, lui dit Zendheroud, vous voyez devant vous une princeſſe dans la dernière confuſion; Zem-Alzaman n'eſt point coupable du meurtre dont je l'accuſois, je ne veux plus vous en faire de myſtère.

Le brave Edris, à qui nous avions tant d'obligations, & qui devoit combattre le prince de Kaſgar, avoit mérité toute mon attention; ce jeune héros n'avoit perſonne au monde qui l'égalât en mérite & en bravoure. Il étoit, ſi je devois l'en croire, d'une naiſſance illuſtre; & dans le vif reſſentiment que j'avois contre votre majeſté, comme il m'avoit juré de me mettre ſur la tête la couronne de Kaſgar, ſes belles actions me faiſoient croire qu'il n'y avoit rien dont ſa valeur ne pût venir à bout : je l'aimai, je lui donnai la préférence ſur tous ſes rivaux, pourvu qu'il me tînt parole, & j'avois lieu de croire qu'il alloit ſatisfaire ma vengeance, lorſqu'un lâche aſſaſſin le fit maſſacrer, le jour même qu'il devoit combattre le prince votre fils. Je trouvai Edris expirant : excuſez, ſeigneur, les larmes que e donnerai éternellement à ſa perte. Ses

dernières paroles me firent comprendre que c'étoit le prince votre fils qui étoit l'auteur de sa mort : voilà l'origine de ma fureur contre lui ; voilà, seigneur, les raisons qui m'ont porté à un désespoir si violent, que m'abandonnant à la rage, & n'ayant pu vaincre le prince sous les habits d'Edris, j'ai cherché à lui arracher la vie de quelque manière que ce pût être. J'ai été hier détrompée ; celui qui fut l'instrument de la mort d'Edris, m'a appris, en mourant, qu'il avoit commis cet assassinat par ordre du prince Karibschak, & que loin que Zem-Alzaman ait eu aucune part à cette infâme action, le ciel, au contraire, s'est servi de son bras pour punir le monstre qui m'a enlevé mon cher Edris. Pardonnez donc, seigneur, à une princesse aveuglée par sa fureur, le meurtre du prince votre fils, & prenez-en toute la vengeance qui vous est due, aussi bien la vie m'est-elle odieuse, après avoir perdu pour jamais le seul objet qui pouvoit me faire trouver quelqu'agrément sur la terre.

Fraydoun ressentit une joie extrême de voir que la princesse rendoit justice à Zem-Alzaman : Madame, lui dit-il, je suis charmé que vous ayez été éclaircie d'une vérité qui

rend du moins votre eftime à mon fils : heureux ! fi revenue d'une auffi cruelle prévention, il vous trouvoit difpofée à monter fur un trône que je lui abandonnerai volontiers, fi vous voulez le partager avec lui. Ah ! feigneur, reprit Zendheroud fondant en larmes, ne me parlez point de prendre un engagement, j'ai perdu le feul homme qui pouvoit m'y déterminer, & je vous jure que fi j'étois capable de changer de fentimens, ce ne feroit jamais qu'en faveur du prince de Kafgar à qui je veux demander pardon de mon erreur, fitôt qu'il pourra foutenir ma vue. Madame, répliqua le fultan, fa plaie va fi bien aujourd'hui, que l'on m'affure qu'il n'y a plus de danger, & je fuis perfuadé que la préfence de la princeffe de Samarcand eft le meilleur remède dont on puiffe fe fervir pour fa guérifon. Si cela eft, feigneur, dit Zendheroud, je la fouhaite avec autant d'impatience, qu'hier encore je défirois fa mort ; allons de ce pas lui rendre la juftice qui lui eft due : alors préfentant la main à Fraydoun, elle paffa avec lui dans la chambre de Zem-Alzaman, que le fultan avoit envoyé fur le champ préparer à la vifite de la princeffe. L'état où étoit le prince, & la crainte qu'il avoit d'être

reconnu, fit qu'il m'ordonna de rendre sa chambre la plus obscure qu'il se pourroit.

La princesse étant arrivée au chevet du lit du prince, s'assit sur une pile de carreaux : seigneur, lui dit-elle, je viens vous prier d'excuser la fureur que je vous ai fait paroître, & dans le combat que j'ai soutenu contre vous, & dans la dernière action qui vous réduit dans l'état où vous êtes. Séduite par des apparences trompeuses, je vous croiois meurtrier d'un homme que j'aimois passionnément, d'un héros dont la mémoire me sera toujours présente, d'Edris enfin qui me fit entendre en mourant que c'étoit vous qui l'aviez fait assassiner : la princesse n'ayant pu achever ces paroles sans verser un torrent de larmes, jamais on n'a passé plus subitement de la plus vive douleur à une joie excessive, que Zem-Alzaman le fit en apprenant que les violentes démonstrations de la haine de Zendheroud pour le prince de Kasgar, étoient les preuves de la tendresse la plus marquée qu'elle ressentoit pour Edris.

Quoi! madame, dit-il à cette princesse, d'une voix très-foible, & qu'il contrefit encore? vous ne haissiez Zem-Alzaman que parce que vous le croyiez auteur de la mort d'Edris? c'est pour la venger que vous avez

combattu contre lui avec tant d'animofité ? & c'eft pour punir ce prince de l'infâme trahifon que vous lui imputiez, que vous avez voulu lui arracher la vie ? Ah ! princeffe, loin de vous favoir mauvais gré de cette fureur, je ne puis m'empêcher de l'approuver ; Edris vous étoit cher ; par les larmes que vous lui donnez, je vois que fa mémoire vous eft précieufe ; je vais vous témoigner la part que je prends à votre jufte douleur. Alors, m'ayant ordonné tout bas de faire rendre la clarté dans fa chambre, & de relever fon pavillon, le grand jour n'eut pas plutôt paru, que Zendheroud, jetant les yeux fur Zem-Alzaman : jufte ciel ! s'écria-t-elle, avec un tranfport de joie inexprimable, c'eft Edris lui-même !

XXXIX. SOIRÉE.

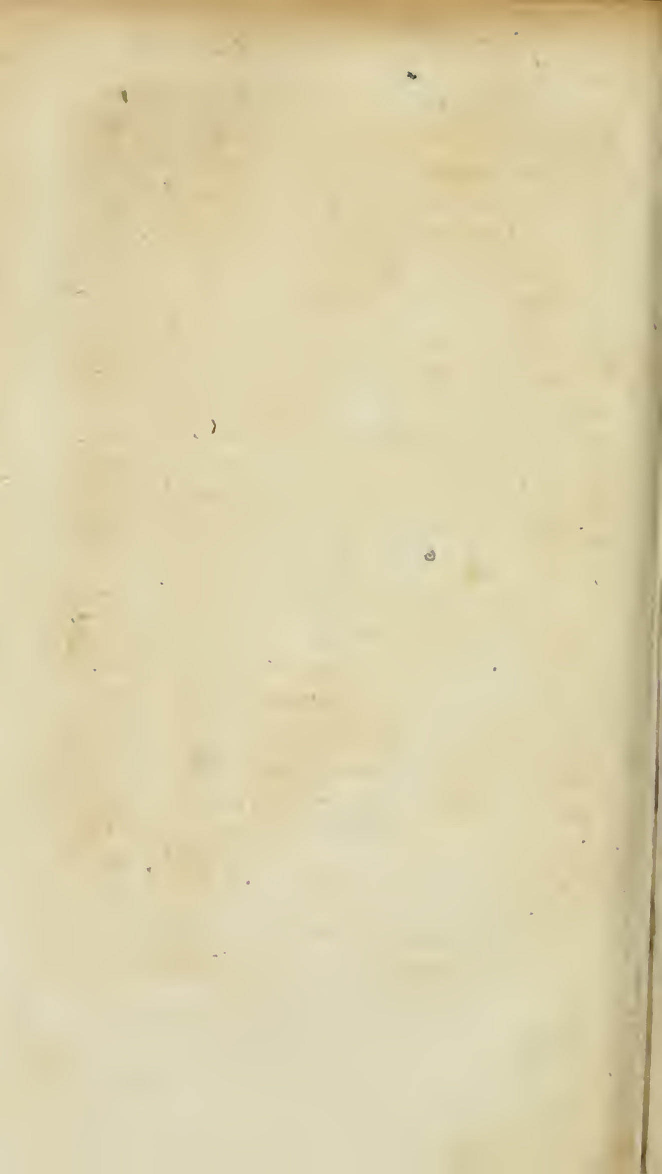
Suite de l'Hiftoire de Zem-Alzaman, Prince de Kafgar, & de Zendheroud, Princeffe de Samarcand.

FRAYDOUN qui avoit écouté avec attention la converfation du prince & de la princeffe, fut d'autant plus furpris de ce dénouement



Juste ciel ! c'est Edris lui même.

J. M. ... Le Villain Sc



dénouement imprévu, que Zendheroud eût à peine prononcé ces dernières paroles, qu'elle perdit connoiſſance ; il lui fit donner un prompt ſecours, & regardant ſon fils avec étonnement, il alloit lui demander l'explication de cette énigme, lorſque la princeſſe revenant à elle, Zem-Alzaman lui baiſa la main avec un tranſport extrême. Oui, belle Zendheroud, lui dit-il, Edris & le prince de Kaſgar ne ſont qu'une même perſonne : la ſeule curioſité me conduiſit dans vos états, je voulois voir par moi-même ſi vos charmes étoient auſſi puiſſans qu'on les vantoit. Sous le nom d'Edris, je rendis ſervice à la reine contre quelques ſultans ſes voiſins, tout cela vous eſt connu ; mais ce que vous ignorez, c'eſt de quelle manière je crus ſortir de l'embarras où je me trouvai quand je me vis obligé de combattre contre moi-même; ne ſachant trop comment accorder une choſe qui me paroiſſoit impoſſible, je jetai les yeux ſur un des gardes du ſultan qui me reſſembloit aſſez, je lui donnai mes habits, je l'inſtruiſis de mes intentions; il partit pour ſe rendre dans le bois où je devois me trouver, & ce n'eſt que depuis quelques jours que j'ai appris que ce malheureux avoit été cruellement aſſaſſiné : Ah ! belle Zendhe-

roud, je l'ignorois quand je combattois contre vous, & si, dans ce moment, je vous ai parlé d'une manière équivoque, c'est que je croyois adresser la parole à l'infortuné Togrul qui représentoit Edris, ou que vous m'aviez reconnu pour le prince Zem-Alzaman ; mais si cet Edris vous promit la couronne de Kasgar, il vous tient aujourd'hui sa promesse ; acceptez donc les offres que la bonté du sultan lui permet de vous faire, & vous le rendrez aussi heureux qu'il s'estimoit misérable il y a quelques momens.

La princesse étoit si étonnée de revoir son cher Edris, & de me trouver à ses côtés, qu'elle ne pouvoit presqu'ajouter foi à ses propres yeux. Quoi! est-il bien possible, dit-elle, en continuant de verser des larmes en abondance, que ce soit Edris qui me parle? cet Edris que j'ai cru voir mort entre mes bras, & que je retrouve dans la personne du prince de Kasgar? Sans doute, tout ce qui se passe en ce moment n'est que l'effet d'une illusion: ah! cher prince, si vous êtes ce brave inconnu, vivez pour Zendheroud, il n'est plus temps de vous dissimuler tout ce que je ressens pour vous, mes actions vous ont suffisamment instruit d'une passion dont je vous cachois la meilleure partie; si

vous mourez, je ne prétends point vous ſurvivre, & je ſaurai bien me punir d'une cruauté que ma main a commiſe, ſans que mon cœur y ait la moindre part. Il n'y a point de termes aſſez forts pour exprimer en ce moment la joie du prince de Kaſgar : adorable Zendheroud, s'écria-t-il ! il n'eſt point ſous le ciel de mortel plus heureux que moi : vous acceptez donc la main de Zem-Alzaman ! C'eſt celle d'Edris que je reçois, dit alors tendrement la princeſſe, & puiſque la reine ma mère approuve notre union, je ne dois point faire difficulté de vous aſſurer de ma tendreſſe ; mais comme vous avez beſoin de repos, & qu'il eſt juſte que j'inſtruiſe la reine ma mère d'événemens auſſi ſinguliers, je vais lui apprendre par une lettre qu'Edris vit, qu'Edris m'adore, & qu'Edris & le prince de Kaſgar ne ſont que la même perſonne.

La princeſſe, en achevant ces mots, ſe leva pour paſſer dans ſon appartement, malgré Zem-Alzaman qui faiſoit ſes efforts pour la retenir plus long-temps ; mais Fraydoun ayant fait entendre au prince que ſa ſanté pouvoit y être intéreſſée, il la laiſſa ſortir avec promeſſe qu'elle viendroit paſſer auprès de ſon lit tous les momens que la bienſéance

pourroit le lui permettre, & me chargea de porter à la reine la lettre que la princeſſe alloit écrire.

Sitôt que la princeſſe me l'eut remiſe, je pris la route de Samarcand, où étant arrivé avec toute la diligence poſſible, je trouvai toute la cour dans la conſternation. La reine accablée de douleur de n'avoir point de nouvelles de la princeſſe, étoit tombée dangereuſement malade, & chacun enviſageoit ſa perte avec une extrême douleur lorſque j'arrivai au palais; comme j'y étois connu, il ne me fut pas difficile de me faire introduire dans ſon appartement, ſurtout lorſque je fis ſavoir que j'apportois des lettres de la princeſſe: je fus donc conduit à la reine, je lui remis mes dépêches, & elle n'eut pas plutôt été informée des différens événemens arrivés à Kaſgar, que faiſant éclater à mes yeux la joie la plus vive, elle en inſtruiſit toute ſa cour; mais comme elle étoit extrêmement foible, & qu'elle ne pouvoit ſortir ſitôt de ſon lit, elle me chargea d'une lettre fort tendre pour la princeſſe, & par cette même lettre elle l'autoriſoit à épouſer le prince Zem-Alzaman. L'on peut croire que je ne perdis point de temps à retourner à Kaſgar, & que mon arrivée y cauſa

beaucoup de ſatisfaction au prince. Mais Zendheroud n'eut pas plutôt appris la maladie de la ſultane ſa mère, qu'alarmée de la ſavoir dans cet état, elle n'eut point de repos qu'elle ne ſe fût miſe en chemin pour ſe rendre auprès d'elle. Zem-Alzaman commençoit à peine à marcher dans ſon appartement, lorſqu'il apprit cette réſolution : je vais donc vous perdre encore, belle princeſſe, lui dit-il tendrement! Seigneur, répondit Zendheroud, la nature doit reprendre ſes droits. La maladie de la reine que j'ai occaſionnée par ma fuite, m'appelle indiſpenſablement à Samarcand ; je vous quitte avec un extrême regret, mais ce ne ſera qu'avec la qualité de votre épouſe ; Al-Alma non-ſeulement me le permet, mais elle me l'ordonne, & jamais je ne lui obéirai ſi volontiers. Faites tout préparer pour cette cérémonie, je vous donne ma main dans une heure, mais je pars le moment d'après pour me rendre à Samarcand, & je reviendrai dans vos états, ſitôt que la bienſéance pourra me le permettre.

Quelqu'affligé que Zem-Alzaman fût du depart de la princeſſe, il exécuta ſes volontés ſur le champ, & ayant fait partir différens couriers pour donner ordre ſur la route,

qu'on lui fournît toutes les choſes néceſſaires pour le voyage, & qu'elle y fût traitée ſelon ſa nouvelle qualité, ils s'épousèrent dans l'appartement du prince; & après l'avoir tendrement embraſſé, elle prit congé de lui, & partit avec douze cavaliers ſeulement, dont je fus du nombre. Il ne nous arriva aucun accident en chemin, & nous trouvâmes qu'Al-Alma étoit encore malade; mais la vue de la princeſſe de Kaſgar ayant achevé de lui rendre la ſanté, elle crut, après trois ſemaines de ſéjour à Samarcand, devoir la renvoyer à ſon époux, avec toute la décence convenable à ſa dignité, & par-là ſatisfaire l'impatience de rejoindre ſon époux, que la pudeur de Zendheroud l'empêchoit de lui témoigner. Pour cet effet elle lui donna une eſcorte de trois cent hommes commandés par un de ſes viſirs, & l'ayant embraſſée avec une extrême tendreſſe, elle ne la put voir partir ſans répandre beaucoup de larmes.

Quelqu'empreſſement que la princeſſe eût de ſe rendre auprès de Zem-Alzaman, ſuivant les ordres de la reine, nous ne marchions qu'à petites journées, & nous n'étions plus qu'à huit lieues des frontières du Turqueſtan, lorſque, campant une nuit dans une

plaine aſſez aride, nous fûmes tout d'un coup enveloppés par plus de huit cent Arabes qui avoient à leur tête un chef appelé Agem (1). Cet homme d'une figure effroyable, & qui, de la plus baſſe condition, s'étoit, par ſa bravoure & par ſa férocité, élevé juſqu'à ce poſte, faiſoit trembler tous les princes ſur les terres deſquels il entroit, & avec d'autant plus de raiſon, que ſes ſoldats avoient coutume de combattre juſqu'au dernier ſoupir, ſans jamais reculer, à moins qu'Agem ne le leur commandât. Voilà les gens par leſquels nous fûmes attaqués pendant que nous jouiſſions d'un ſommeil tranquille, & que nous étions tous dans une ſécurité parfaite. La princeſſe de Kaſgar qui étoit avec ſes femmes dans ſa tente placée au milieu de ſon camp, n'entendit pas plutôt l'alarme, que prenant un habit d'homme qu'elle avoit toujours dans ſa garde-robe par précaution, elle monta à cheval, & encourageant les ſiens à ſe défendre, elle fit des prodiges de valeur dont je fus témoin, la nuit étant aſſez claire pour cela; mais voyant qu'elle alloit être accablée par le nombre, elle prit le parti de ſe ſauver, &

(1) *Agem* ſignifie ruſtique.

profitant de la vigueur de ſon cheval, elle s'éloigna du camp à toute bride, ſans que je puſſe la ſuivre, le chemin m'ayant été coupé par quatre Arabes contre leſquels j'eus toutes les peines du monde à défendre ma vie. Le ſoldat Arabe ne trouvant plus de réſiſtance dans toute notre eſcorte qui avoit été maſſacrée, ou qui avoit évité ſa fureur par la fuite, ainſi que j'avois fait, ne s'attacha plus qu'au pillage. Ce n'étoit pas ce qu'Agem cherchoit dans cette occaſion; il avoit ouï parler de la beauté de Zendheroud, & apprenant par ſes coureurs qu'elle alloit rejoindre ſon époux, il ne s'étoit mis en campagne que pour la lui enlever, & la faire la ſultane favorite de ſon ſérail ambulant. Pour cet effet il avoit donné ordre que l'on entourât la tente de la princeſſe, & que non-ſeulement on la reſpectât, mais même que l'on eût tous les égards poſſibles pour les perſonnes qui s'y trouveroient être de ſon ſexe.

On avoit exécuté ſes ordres fidellement, mais on s'y étoit pris trop tard, puiſque Zendheroud avoit échappé à ſa brutalité. Pour moi, je reſſentois une douleur extrême de n'avoir pu ſuivre la princeſſe; & comme

je croyois que, s'il lui étoit poſſible, elle prendroit la route du Turqueſtan, je tournai mes pas, en toute diligence, de ce côté, & ayant averti le plus prochain gouverneur de l'accident arrivé à notre eſcorte, il mit promptement quatre mille cavaliers en marche pour aller attaquer Agem, & tirer la princeſſe de ſes mains, ſi elle avoit eu le malheur d'y tomber.

Je me joignis à ces troupes pour les conduire vers le lieu de notre combat, mais quand nous y arrivâmes, les Arabes en étoient déjà partis, & nous n'y trouvâmes que des morts ou des mourans preſque nuds, & qui ne purent même nous dire de quel côté ces voleurs avoient tourné leurs pas; tout ce que nous apprîmes de plus douloureux pour le prince de Kaſgar, c'eſt qu'un des nôtres nous dit que le bruit couroit que la princeſſe étoit tombée au pouvoir de l'infâme Agem; je compris en ce moment toute la douleur que reſſentiroit mon maître à une nouvelle auſſi cruelle; & ſans vouloir en être le porteur, je ne ſongeai qu'à le venger s'il étoit poſſible: pour cet effet, ayant envoyé des coureurs de toutes parts, nous apprîmes que les Arabes avoient pris

le chemin de la plaine de Fargana (1), nous les ſuivîmes avec une extrême diligence; les ayant joints, nous les entourâmes, & après un combat des plus opiniâtres, nous les taillâmes tous en pièces.

Notre chef avoit ſur-tout recommandé qu'on tâchât de prendre Agem en vie, s'il étoit poſſible : c'étoit à quoi on s'étoit attaché ; mais nous ne pûmes exécuter ſes ordres, & ce monſtre qui ſe voyoit preſſé de toutes parts, ayant trouvé le moyen de regagner ſa tente, en reſſortit un moment après, tenant en main une tête de femme défigurée par pluſieurs coups de ſabre, & la jetant à nos pieds : voilà ce que vous cherchez, nous cria-t-il, portez à votre maître la tête de Zendheroud, & dites-lui qu'Agem n'eſt pas né pour mourir ſon eſclave. A ces mots ce ſcélérat ſe laiſſa tomber ſur la pointe de ſon épée, qui lui ſortant par le dos, lui fit vomir ſon ame impure avec ſon ſang.

---

(1) Ville du Mavaralnahar, proche des frontières du royaume de Kaſgar.

XL. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

Nous fîmes un grand cri à un événement auſſi triſte, & entrant avec précipitation dans la tente de ce barbare, nous la trouvâmes ruiſſelante du ſang de ſix femmes à qui il avoit fendu la tête à coups de ſabre, afin qu'elles ne tombaſſent pas entre nos mains; parmi ces femmes je reconnus avec une douleur ſans pareille le corps de Zendheroud, dont l'habit étoit remarquable par les pierreries que j'avois vues pluſieurs fois ſur elle, & je crus retrouver dans cette tête défigurée tous les traits de cette adorable princeſſe. Quand j'aurois pu douter de ce que je voyois, j'aurois été bientôt confirmé dans cette vérité par les diſcours d'une des femmes d'Agem : cette malheureuſe n'étoit pas encore morte, & avant que de rendre les derniers ſoupirs, elle nous apprit que la princeſſe de Kaſgar dont nous voyions le corps ſanglant, étoit prête d'eſſuyer les dernières violences

de la part de ce monſtre, lorſque nous avions enveloppé ſes troupes; que dans la fureur qui l'aveugloit, & voyant qu'il ne pouvoit nous échapper, il avoit mis toutes ſes femmes dans l'état où je les voyois, & qu'après avoir porté pluſieurs coups de ſabre à Zendheroud, il lui avoit coupé la tête.

Je fis faire en cet endroit un cercueil pour mettre le corps de la princeſſe, & l'ayant fait conduire à Chojandah (1), je lui fis rendre les derniers devoirs avec le plus de magnificence qu'il me fut poſſible. Cette triſte cérémonie achevée, je pris le chemin de Kaſgar, & je n'avois pas fait quatre lieues, lorſque j'apperçus un gros de cavalerie, à la tête duquel je diſtinguai Zem-Alzaman; j'allai à lui, je me jetai en bas de mon cheval, & voulant ouvrir la bouche pour lui apprendre le cruel événement de la princeſſe, je fus ſi ſaiſi que je n'eus jamais la force de parler. Le prince alarmé de la profonde triſteſſe qu'il voyoit ſur mon viſage, & encore plus de mon ſilence, m'ordonna de lui en expliquer la cauſe. Il n'eut pas plutôt été inſtruit de ſon malheur, qu'il ſeroit

(1) *Chojandah*, ville du Mavaralnahar, au pied des montagnes qui en entourent une partie.

tombé de dessus son cheval, s'il n'avoit été soutenu par deux de ses officiers qui étoient à ses côtés ; il fut plus d'une heure sans connoissance, & ensuite étant revenu à lui, il fit des plaintes si touchantes, qu'il arracha des larmes de tous ceux qui l'accompagnoient. A cette douleur succéda une fureur si terrible, qu'il se seroit mille fois donné la mort, si on ne lui avoit ôté ses armes. J'ai donc perdu pour jamais ma chère Zendheroud, s'écria-t-il ! & je la perds par la rage d'un barbare dont je ne puis me venger, puisqu'il n'existe plus : ô ciel ! que t'ai-je fait, pour m'accabler ainsi de ton courroux ? Sans cesse en butte à tes coups, je les ai reçus sans murmurer, dans l'espérance de fléchir un jour ta rigueur ; je comptois enfin en être venu à bout, puisque la princesse de Samarcand avoit reconnu mon innocence, & je touchois à l'heureux moment où j'allois posséder cette incomparable princesse, lorsqu'elle m'est ravie par l'aventure la plus cruelle. O souverain prophète ! quelque résignation que nous devions avoir pour les volontés du ciel, je ne puis m'empêcher de murmurer contre ses decrets ; ils me terrassent ; Zendheroud est morte ! continua-t-il, fondant en larmes, elle n'est plus rien !

cruel Agem ! monſtre exécrable ! que t'avoit fait cette adorable princeſſe, pour la traiter avec tant d'inhumanité ? ah ! je ne veux point lui ſurvivre. Enſuite, ayant ordonné que l'on continuât de ſuivre le chemin de Chojandah, nous y arrivâmes après deux heures de marche : ce fut là où ſon affliction prit de nouvelles forces ; il penſa mourir en voyant la robe enſanglantée de ſon épouſe, qu'il voulut abſolument qu'on lui apportât, & verſant ſur elle un torrent de larmes, il ordonna que l'on dreſsât un tombeau ſuperbe à cette incomparable princeſſe ; & ayant dès le jour même renvoyé toute ſa ſuite, il ne choiſit que moi pour l'accompagner dans les voyages qu'il entreprit pour étourdir ſa douleur. Après avoir, pour ainſi-dire, erré pendant un temps aſſez conſidérable, nous arrivâmes proche de Candahar. Il y avoit à un quart de lieue de cette ville une petite moſquée, & un cimetière à côté ; il commençoit à ſe faire tard, & le prince ſentant renouveller ſa douleur à la vue de pluſieurs tombeaux, réſolut d'y paſſer la nuit ; comme je n'oſois m'oppoſer à ſa réſolution, je cherchai à mettre nos chevaux en quelqu'endroit où ils puſſent paître, & ayant apperçu, à un jet de pierre, une petite

maiſon qui me parut être celle de l'iman de la moſquée, j'y allai ſans héſiter; je ne me trompois pas, c'étoit effectivement la demeure de l'iman; il étoit allé à Candahar pour quelqu'affaire, & ayant prié un bon vieillard qui demeuroit avec lui de ſouffrir que nos chevaux entraſſent dans ſa cour, non-ſeulement il voulut bien le permettre, mais encore il donna de l'orge, ſans vouloir recevoir aucun argent pour cette nourriture. Après quoi, lui ayant dit que j'étois obligé d'aller retrouver mon maître qui vouloit reſter pendant la nuit entière dans le cimetière, je ſortis de la maiſon, & je fus rejoindre le prince que je trouvai dans une ſituation qui m'effraya. Il étoit comme hors de lui-même : Roud-Bari, me dit-il, ſi j'étois capable de m'épouvanter, ce que je viens de voir m'auroit donné de la frayeur : pendant que tu étois allé chercher à placer nos chevaux, j'ai vu ſortir de ce tombeau un vieillard vénérable : tu pleures la princeſſe de Samarcand, m'a-t-il dit, & tu demandes tous les jours au prophète qu'il finiſſe les douleurs qui t'accablent; tes prières ſont exaucées; vas à Cambaye, c'eſt dans cette ville qu'elles finiront, & tu feras rejoint bientôt après par Zendheroud. En même-

temps le vieillard a disparu & a laissé après lui les traces d'une lumière très-brillante. Je n'ai pu d'abord me défendre des premiers mouvemens que m'a causé cette vision ; mais faisant ensuite réflexion que la ville de Cambaye est le terme où doivent finir toutes mes afflictions, par une mort que je désire avec ardeur, je ne puis m'empêcher de ressentir toute la joie possible de cet événement. Portons donc nos pas vers le Guzarate, a continué le prince, & quand cette prédiction sera accomplie, retourne à Kasgar l'apprendre à Fraydoun. Je fus si étonné & si affligé de ce discours, poursuivit Roud-Bari, que n'ayant pu retenir mes larmes : ah! mon ami, me dit-il, si tu m'aimes, ne pleure pas le destin qui m'attend à Cambaye, puisqu'il doit mettre fin à des douleurs mille fois plus cruelles que la mort même. Le prince reposa peu cette nuit, pour moi je ne dormis presque pas, & sitôt que le jour eut commencé à paroître, nous remontâmes à cheval, & après avoir traversé les royaumes de Hajacan, de Buckar, de Tata & de Soret, nous entrâmes dans celui de Guzarate, & arrivâmes hier à Cambaye : nous y allâmes loger dans le caravanférail, nous en avons été transportés dans ces lieux,

ſans ſavoir par quel pouvoir cela a pu ſe faire ; & loin que le prince mon maître y trouve le ſoulagement qu'il y eſpéroit, il me paroît que ce palais délicieux augmente ſes chagrins, puiſqu'il n'a pas lieu de croire qu'il puiſſe être ſon tombeau.

Pendant tout le récit de Roud-Bari, Zem-Alzaman avoit été plongé dans une ſi noire mélancolie, qu'il excitoit une extrême pitié dans le cœur des ſultanes; & l'iman Cothrob voyant qu'elles étoient prêtes à répandre des larmes, il adreſſa ainſi la parole au prince de Kaſgar : ſeigneur, vous avez aſſez long-temps éprouvé toutes les amertumes de la vie la plus infortunée, le prophète vous tiendra la parole qu'il vous a fait donner de les faire ceſſer, & ce jour ne ſe paſſera pas ſans que vous ſentiez les effets de ſa prédiction.

A peine l'iman avoit-il fini ſon diſcours, que deux eſclaves ayant relevé les portières qui étoient au ſallon, l'on vit paroître un jeune homme d'environ vingt ans, d'une figure charmante : comme il ſortoit du profond du ſommeil qu'on lui avoit procuré, on le ſoutenoit encore ſous les bras; il ne put s'empêcher d'abord de regarder avec étonnement, & même avec admiration, le

palais ſuperbe dans lequel il étoit ; & le profond ſilence que l'on y gardoit ayant augmenté ſon reſpect, il ne le rompit qu'avec une eſpèce de crainte : eſt-ce dans ces lieux enchantés, dit-il, d'une voix des plus touchantes, que je dois trouver la fin de mes peines ? eſt-ce dans ce ſéjour magnifique que je pourrai rencontrer tout ce que j'aime ? Grand prophète ! continua-t-il, ne raccourciſſez pas davantage votre bras ſur une perſonne qui reconnoît amèrement ſes fautes ; pardonnez-moi des fureurs que je n'ai que trop expiées par les maux que j'ai ſoufferts, & rendez-moi enfin la tranquillité & la paix dont mon cœur a ſi grand beſoin, ou privez-moi d'une vie qui m'eſt tout-à-fait à charge. Le jeune homme n'avoit pas achevé cette prière à Mahomet, que le prince de Kaſgar, frappé du ſon de ſa voix, après avoir jeté les yeux ſur ſa perſonne, ſe laiſſa tomber entre les bras de Roud-Bari : ah ! mon cher ami, lui dit-il, voilà l'accompliſſement de la viſion que j'eus à Candahar, je me meurs !

Si toute l'aſſemblée fut étonnée d'un événement ſi peu attendu, elle le fut encore bien davantage en voyant ce jeune homme quitter les eſclaves qui le ſoutenoient, ſe jeter

au col de Zem-Alzaman, & l'embraſſer avec une extrême tendreſſe : mon cher prince, lui dit-il, en fondant en larmes, je vous retrouve donc enfin.

XLI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman, Prince de Kaſgar, & de Zendheroud, Princeſſe de Samarcand.

DES careſſes auſſi vives, & une voix qui alloit juſqu'au cœur, firent bientôt revenir le prince de Kaſgar de l'état où il étoit; il reſta d'abord immobile; il regardoit ce qui ſe paſſoit comme l'effet d'un ſonge, mais après quelque temps, ayant entièrement repris l'uſage de ſes ſens : oh ciel! ciel! s'écria-t-il, eſt-il poſſible que ce ſoit la princeſſe de Samarcand que je tiens entre mes bras? eſt-ce Zendheroud? eſt-ce ma chère épouſe que j'embraſſe? Grand prophète! ſi tout ceci n'eſt qu'un rêve, fais que je ne me réveille jamais, & laiſſe-moi goûter avec cette adorable princeſſe des plaiſirs que j'oſe dire devoir être au-deſſus de ceux que tu nous promets avec tes houris. Mon cher ſeigneur, dit

Zendheroud, en versant un torrent de larmes, ce n'est point une illusion; lorsque le perfide Agem surprit mon escorte, je me travestis promptement en homme, pour avoir le moyen de me sauver, & j'ordonnai à une Géorgienne qui étoit de ma taille, & que j'avois auprès de moi, de prendre mes habits, & de faire croire qu'elle étoit la princesse de Samarcand; apparemment que quelqu'accident arrivé à cette malheureuse personne vous aura persuadé ou de ma captivité ou de ma mort. Ah! s'écria Zem-Alzaman, vos préjugés ne sont que trop vrais, cette infortunée Géorgienne est tombée au pouvoir du brutal Agem, & ayant trouvé en elle toute la résistance imaginable à ses infâmes désirs, il a massacré cette pauvre fille qu'il prenoit pour vous, lui a coupé la tête, & s'est ensuite donné la mort qu'il ne pouvoit éviter de trouver dans les tourmens les plus horribles, s'il fût tombé vif entre les mains des soldats que Roud-Bari amenoit à votre secours; trompé par les apparences les plus vraisemblables, ce fidelle confident de mes peines vous a crue la victime des fureurs d'Agem; vos habits, votre taille & la taille défigurée de la Géorgienne, lui ont fait croire que vous aviez été arrêtée par ses

ſoldats, qu'on vous avoit conduite à ce ſcélérat, qu'il vous avoit obligée de reprendre les ornemens de votre ſexe, & que dans la fureur de ne pouvoir échapper à ma vengeance, il vous avoit ſacrifiée avec ſes autres femmes à ſa brutale jalouſie : il eſt inutile, belle princeſſe, de vous faire le récit de la cruelle ſituation où je me ſuis trouvé en apprenant cette nouvelle; depuis ce moment, livré à la plus amère douleur, j'ai cherché à abréger une vie qui m'étoit devenue inſupportable, & j'étois prêt à ſuccomber à la violence de mes maux, lorſque j'appris à Candahar, dans une eſpèce de viſion, que je devois vous rejoindre à Cambaye. Je n'avois garde de donner une interprétation auſſi favorable à cet oracle; j'étois perſuadé que c'étoit dans cette ville que, par quelqu'événement qui me conduiroit à la mort, je trouverois la fin de mes peines, & que c'étoit de cette manière que je ſerois réuni à ma chère Zendheroud. Oublions tous ces maux, mon cher époux, reprit tendrement la princeſſe; puiſque le grand prophète nous rejoint en ces lieux d'une manière ſi ſingulière, c'eſt une marque viſible que ſa protection ſera durable. Je n'ai pu vous donner plutôt de mes nouvelles; ſeule, errante, &

fuyant l'exécrable Agem dont je connoiſſois les mœurs infâmes, j'avois une telle crainte de le rencontrer, qu'après avoir donné la mort à quelques-uns de ſes Arabes qui s'oppoſoient à mon paſſage, j'ai profité de la vîteſſe de mon cheval, & fuyant à toutes jambes, je n'ai point été tranquille que je ne me ſois vue hors du danger de tomber entre ſes mains.

J'étois enfin arrivée près d'Adercand (1), & j'avois intention, en y entrant, de me faire connoître au gouverneur, & de lui demander une eſcorte pour rentrer dans le Turqueſtan, & vous aller rejoindre à Kaſgar, lorſque près de la porte d'Adercand, je rencontrai le même calender que vous pouvez ſavoir que j'avois conſulté à Samarcand. Je crus qu'il ne me reconnoîtroit pas ſous ce déguiſement; mais m'ayant abordée: madame, me dit-il, vous avez éprouvé l'effet de mes prédictions, & tous les chagrins auxquels une trop bouillante colère vous a expoſée; remerciez le prophète de vous avoir ſauvé l'honneur & la vie, & rendez vous à Cambaye, ſi vous voulez voir finir bientôt tous vos malheurs.

---

(1) Ville du Mavaralnahar, du côté du Thybet.

Je m'étois trop mal trouvée de n'avoir pas ſuivi à Samarcand les conſeils de ce bon vieillard, pour tomber une ſeconde fois dans la même faute : je pris donc la route de Cambaye, & je ſuis arrivée cet après-midi au caravanſérail de cette ville ; celui qui en a l'inſpection m'y a reçue de la manière du monde la plus honnête. Il eſt venu dans ma chambre me voir ſouper ; enſuite, comme j'ai ſenti que j'avois beſoin de repos, je me ſuis livrée au ſommeil ; depuis ce moment je ne ſais ce que je ſuis devenue, ni par quel enchantement je me trouve tranſportée dans des lieux ſi magnifiques ; mais il m'importe peu de quelle manière cela peut s'être fait ; puiſque l'oracle du calender eſt accompli, & que j'ai retrouvé mon époux, je n'en demande pas davantage.

Les ſultanes furent très-attendries au dénouement de ces aventures, & le prince de Kaſgar & Zendheroud les ayant remerciées dans les termes les plus reconnoiſſans de l'intérêt qu'elles avoient paru y prendre, cette ſoirée ſe paſſa dans une extrême ſatisfaction.

Tous les princes & princeſſes tranſportés dans le ſérail y jouiſſoient des plaiſirs les plus purs, à l'exception du ſultan d'Ormuz.

Ce monarque flatté par les promesses de Cothrob, en attendoit l'effet avec une extrême impatience, & ne pouvoit s'empêcher de témoigner à Cothbedin l'agitation où il étoit. Que ma situation est différente de la vôtre, mon cher ami, lui disoit-il! vous possédez tranquillement tout ce que vous aimez, & moi, j'entrevois tous les jours ce que j'adore, sans oser l'assurer de mon amour que par mes regards; l'on me fait croire, il est vrai, que cette divine personne répond à ma tendresse; mais si le moment heureux auquel on me promet que je serai son époux, est différé encore long-temps, je sens bien que je succomberai dans peu à la violence de mes maux: seigneur, reprit le prince de Visapour, nous avons assez éprouvé la protection du sage Cothrob, pour que vous deviez être persuadé qu'il ne vous a rien promis qui ne doive vous arriver; n'altérez donc point le plaisir que vous devez ressentir à l'attente d'un bonheur si prochain, par des inquiétudes mal fondées, & résignez-vous aux ordres de la providence qui jusqu'à ce moment ne vous a point manqué.

Les discours de Cothbedin ayant un peu remis Cazan-Can, il passa la nuit avec assez de tranquillité, & l'heure de se rendre dans le

le ſallon étant venue, il s'y trouva avec toute la compagnie ordinaire. A peine les ſultanes eurent-elles pris leurs places, que les portières ayant été relevées, on apperçut ſur le ſopha un homme d'environ trente ans, dont la phyſionomie étoit fort avantageuſe; l'on voyoit ſur ſon viſage un air de triſteſſe qui ſe diſſipa peu à peu par l'étonnement qu'il témoigna d'être dans un lieu qui lui étoit inconnu, & dont rien n'égaloit la magnificence. Quand il eut repris tout-à-fait l'uſage de ſes ſens: meſdames, dit-il aux ſultanes, pardonnez ma curioſité; arrivé hier fort tard à Cambaye, j'y logeai dans le caravanſérail; mon intention étoit de faire aujourd'hui dans le port & dans la ville des perquiſitions qui m'intéreſſent d'autant plus, que ſéparé depuis quelques jours par un accident cruel, d'une perſonne qui m'eſt infiniment chère, je ne puis vivre un moment tranquille; & que chaque inſtant que je perds dans ſa recherche, augmente mon déſeſpoir; daignez donc m'apprendre ſi je veille, & par quel haſard ſurprenant je me trouve dans ces lieux enchantés, ou ſi vous êtes de ces fantômes gracieux qui pendant la nuit ſe préſentent à l'imagination des hommes: en ce cas, inſtruiſez-moi de

grâce ſi ma chère Margeon (1) eſt encore en vie, & dans quels lieux je pourrai la retrouver? Les ſultanes s'étant miſes à rire de l'idée de cet homme, Cothrob lui parla ainſi: la perſonne dont tu es en peine ſouffre autant que toi de votre ſéparation, elle parcourt les ports de ces mers pour apprendre de tes nouvelles, mais c'eſt dans ces lieux que vous vous reverrez bientôt; tu dois concevoir par ce que je te dis, que ceci n'eſt pas l'effet d'un ſonge, & que les perſonnes que tu y vois ſont de cette belle eſpèce de génies créés pour faire plaiſir aux malheureux; comme tu parois être de ce nombre, ne diffère pas à nous raconter les événemens de ta vie; quoique nous ne les ignorions pas, nous voulons toujours les apprendre de la bouche même des perſonnes intéreſſées; & ſuivant la ſincérité qu'elles employent dans leurs récits, nous nous trouvons diſpoſés plus ou moins à leur rendre ſervice.

Puiſſant génie, reprit cet homme, les eſpérances flatteuſes que vous venez de me donner m'engageroient à n'avoir aucune réſerve pour vous, quand bien même quelque puiſ-

---

(1) C'eſt-à-dire, globe de lumière.

ſant motif m'obligeroit à vouloir vous cacher une partie de mes aventures : je vais donc vous en faire le récit dans la plus exacte vérité.

Aventures de Katifé & de Margeon.

L'ON m'appelle Katifé ; mon père qui eſt mort il y a douze ans, étoit officier du roi d'Aden (1) ; de cinq enfans que nous étions, trois de mes frères moururent ; une ſœur unique que j'avois fut enlevée avec ſa nourrice à l'âge de quatre ans, & je reſtai ſeul la conſolation de ma mère, dont la ſageſſe, la vertu & le bon eſprit contribuèrent beaucoup à me former le cœur. A vingt ans je pris le parti des armes, & je puis dire, ſans trop me flatter, que j'acquis quelque réputation dans les dernières guerres que notre monarque eut à ſoutenir contre quelques-uns de ſes ennemis.

Nous avions pour voiſine une jeune veuve très-jolie, à ce que j'entendois dire tous les jours à ma mère qui avoit avec elle quelque liaiſon, & ces récits m'ayant rendu

(1) *Aden*, ville ſituée ſur l'entrée de la mer Rouge.

amoureux de cette charmante perſonne ſur la ſeule réputation de ſa beauté, je cherchai tous les moyens imaginables de m'introduire chez elle; mais, comme elle étoit extrêmement fière, & d'un difficile accès, mes tentatives ne réuſſirent pas, & je commençois à déſeſpérer de pouvoir jamais parvenir à voir cette beauté ſi farouche, lorſqu'il s'en préſenta une occaſion que je ne laiſſai pas échapper.

XLII. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Katifé & de Margeon.

JE paſſois un jour devant un grand cimetière qui étoit hors des portes d'Aden, lorſque je rencontrai un de mes camarades de jeuneſſe, appelé Maſch-Moun (1). Comme il y avoit long-temps que nous ne nous étions vus, nous nous embraſsâmes avec beaucoup de cordialité, & je voulois lier avec lui une converſation qui m'inſtruisît de ſa ſituation préſente, lorſqu'il ſe couvrit le viſage avec le bas de ſa robe, & me pre-

(1) C'eſt-à-dire, tréſor odoriférent.

nant par la main : paſſons vîte, me dit-il en riant, j'ai des raiſons eſſentielles d'en agir ainſi. Surpris de cette action, je le ſuivis, & nous n'eûmes pas fait deux cent pas, que rabattant ſa robe: vous me demandiez tout à l'heure, continua-t-il, de quelle profeſſion j'étois, ne le connoiſſez-vous pas bien à préſent? Nullement, lui dis-je. Je ſuis médecin, pourſuivit-il, & ſi vous m'avez vu il n'y a qu'un moment me cacher le viſage en paſſant devant ce lieu de mauvais augure, c'eſt que comme il y a ici beaucoup de morts de ma façon, je crains toujours que quelqu'un d'eux ne me prenne au collet, pour ſe venger de mon ignorance; c'eſt la raiſon pour laquelle j'évite ſouvent de prendre ce chemin, ou quand je ſuis obligé d'y paſſer, j'en agis ainſi que vous m'avez vu faire, afin de n'être pas reconnu de ces meſſieurs.

Je ne pus m'empêcher de rire de la plaiſanterie du médecin, & ayant renouvelé connoiſſance avec lui, je l'engageai à venir dîner avec moi: nous allâmes chez une bonne femme âgée qui nous donnoit quelquefois à manger fort proprement; là, après avoir fort bien dîné, & nous être rappelé pendant le repas les plaiſirs de notre jeuneſſe, nous parlâmes des belles perſonnes

d'Aden ; & lui nommant plusieurs filles ou veuves, dont la réputation faisoit du bruit, je ne manquai pas de parler de Margeon, & de lui vanter beaucoup tous les charmes dont on la disoit pourvue. A qui dites-vous cela, reprit Masch-Moun ? & qui la connoît mieux que moi ? Je suis son médecin, & de plus son beau-frère ; il y a six mois que j'ai épousé une de ses sœurs qui demeuroit avec elle, & qui ne lui cède guères en beauté ; elle s'appelle Darana, & je puis dire qu'en possédant le cœur de cette femme adorable, & qui me donne les marques les plus sensibles d'une véritable tendresse, je suis le plus heureux de tous les hommes.

Je fus transporté de joie à cette nouvelle : ah ! mon cher ami, lui dis-je, en l'embrassant, est-il vrai que cette jeune veuve soit aussi charmante qu'on le dit ? Oui certainement, reprit Masch-Moun, il ne se peut rien voir de plus parfait, & ce qu'il y a de singulier, c'est que quoique Margeon soit veuve, son mari qui n'a vécu que trois mois après son mariage, n'a pas pendant ce temps usé avec elle de ses droits, par rapport à une maladie qu'elle avoit & qu'elle a encore, quoique j'aye employé tous les remèdes imaginables pour la guérir, & que j'aye con-

fulté à fon fujet les plus vieux & les plus habiles médecins d'Aden.

Et quel eft ce mal fi opiniâtre, demandai-je à mon ami? c'eft, me dit-il, un ulcère des plus malins au bras droit. Un ulcère, m'écriai-je, tranfporté de joie, un ulcère? Ah! mon cher Mafch-Moun, je l'en guérirai radicalement; mais il faut que je voye fon mal. Vous feriez bien habile, reprit le médecin, fi vous faviez faire une auffi belle cure : Mehemet Ben-Zekeria (1), quand il

---

(2) Mehemed, fils de Zekeria, eft le fameux médecin Arabe connu fous le nom de Razis, qui n'eft pas fon propre nom, mais le nom appellatif de la ville de Reï, dans le royaume de Perfe d'où il étoit, & ce fuivant les règles de la grammaire arabe, de même que de Paris on fait Parifien; ainfi Razis n'étoit pas Arabe, mais Perfan, & s'il doit être appelé médecin Arabe, c'eft parce qu'il a écrit en arabe, & qu'il a pratiqué & enfeigné la médecine des Arabes. On raconte de lui un trait affez fingulier : un jour qu'il étoit accompagné de plufieurs de fes difciples, il rencontra un fou, qui après l'avoir regardé fixement, fe prit à rire de toutes fes forces : Razis, en rentrant chez lui, fit d'abord préparer une médecine avec de l'éphitim qui croît fur le thim par filamens, & dont les médecins fe fervent encore aujourd'hui pour purger la bile, & avala cette potion. Ses écoliers, furpris de ce qu'il prenoit fon remède dans un temps où il paroiffoit n'en avoir pas befoin : cela

feroit encore en vie, ne parleroit pas si hardiment que vous, & malgré toute sa capacité, il craindroit de n'en pas venir à son honneur dans une pareille entreprise. Sans me mettre en parallèle avec ce grand homme, puisque je ne sais pas les premiers élémens de la médecine, je vous assure, lui dis-je, que je guérirai Margeon, mais je ne prétends pas le faire gratuitement ; je veux être aimé d'elle, & de plus, il faut qu'elle m'épouse, c'est le prix que je mets à sa guérison. Oh ! pour ce dernier article, répartit mon ami, je ne sais si vous pourrez en venir à bout : cette belle veuve a une étrange aversion pour le mariage. Je le crois bien, repris-je ; suivant ce que je sais de ma mère, elle avoit épousé un homme âgé, laid, infirme, cela ne ragoute pas une jeune personne ; & je jurerois presque qu'elle n'a

---

vous étonne, leur dit-il, j'ai obligation à ce fou que je viens de trouver en mon chemin, de ce que je viens de faire ; il a ri beaucoup en me voyant, & il ne l'auroit pas fait, s'il n'avoit apperçu en moi quelque chose de la bile noire qui m'accable ; chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espèce. Cette particularité de la vie de Razis est tirée de l'inscription en Persan, d'*Emir Onzor el maali kikiaoüs*, roi du Mazinderan pour son fils *Ghilan schah*, sous le titre de *Kabous-Nameh*.

point été fâchée que l'ulcère ait ſervi de prétexte pour ne pas ſe livrer entre les bras d'un vieillard, pour lequel elle avoit ſans doute beaucoup de répugnance; mais je ſuis jeune, la nature m'a favoriſé d'une figure qui n'eſt pas déſagréable, & je puis dire que nous autres gens de guerre, nous avons en amour un jargon ſéducteur qui ordinairement ne déplaît pas aux belles; par-deſſus tout cela je me flatte que les rigueurs de Margeon ne tiendront pas contre mon remède, dont les effets ſont indubitables, & qu'à quelque prix que ce puiſſe être, elle voudra être guérie : pour vous convaincre, continuai-je, que je ne ſuis pas un charlatan, & que je ne promets rien que je ne puiſſe effectuer, écoutez ce que je vais vous dire.

XLIII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katiſé & de Margeon.

UN officier de mes amis a un petit bien à quelques lieues d'ici, il aime la chaſſe & il a trois chiens des mieux dreſſés. Je paſſai l'année dernière ſix mois avec lui à ſa cam-

pagne, & je le vis en y arrivant, fort chagrin de ce que le meilleur de ces trois animaux étoit couvert d'une galle qui s'étoit trouvée rebelle à tous les remèdes que l'on avoit pu y employer; l'humeur étoit devenue ſi mordicante, qu'elle rongeoit ce miſérable chien juſqu'aux os, & l'ulcère étoit parvenu au point que ne pouvant preſque ſe ſoutenir, il étoit mourant de langueur. Touché de pitié, je pris un jour ce chien par ſa leſſe, & je le menai promener dans la campagne; les animaux, me dis-je en moi-même, connoiſſent preſque tous les remèdes à leurs maux, celui-ci trouvera peut-être quelque herbe qui lui ſera ſalutaire: eſſayons s'il n'y en auroit pas qui pût aider à ſa guériſon; je le conduiſis dans les prés, ſans qu'il touchât à rien, & le haſard m'ayant fait approcher d'une fontaine qui, en ſortant abondamment d'une roche, formoit un aſſez grand baſſin dont l'eau qui ſe perdoit enſuite par pluſieurs rigoles arroſoit les prairies voiſines, je jugeai à propos d'y faire boire ce chien qui me paroiſſoit très-altéré. Il entra dans le baſſin de la fontaine, & après avoir bu de l'eau à pluſieurs repriſes, il s'y plongea juſqu'au col, & y prit une eſpèce de bain pendant plus d'une heure. Je ne fus

pas furpris de voir que ce pauvre animal, dont le fang devoit être d'une extrême âcreté, eût cherché à fe rafraîchir de cette manière; mais je le fus des careffes extraordinaires qu'il me fit après être forti de l'eau, de lui trouver alors beaucoup plus de vigueur qu'auparavant; & je fus encore plus étonné le lendemain, de voir qu'il me tiroit par ma robe, & de ce qu'il me montroit, pour ainfi-dire, le chemin de la fontaine; je m'y laiffai conduire, il fit la même chofe que la veille, & le répéta pendant près de trois femaines, au bout defquelles il fe trouva fi parfaitement guéri, que fon maître en fut dans un étonnement extrême. Voilà mon remède, mon cher Mafch-Moun, je fais feul la vertu de l'eau de cette fontaine, & quand, avec fon fecours, j'aurai entièrement guéri la belle Margeon, je vous déclarerai où elle eft fituée, pour lors vous en ferez votre profit; mais voici ce que j'exige de vous jufqu'à ce moment: vantez mon remède, & faites-moi paffer pour un célébre médecin, conduifez-moi chez cette adorable veuve, & laiffez moi le foin du refte.

Quelque peu de foi que Mafch-Moun ajoutât à l'efficacité de l'eau que j'eftimois

tant, il ne voulut pas négliger cette expérience ; la chofe fut exécutée ainfi que je l'avois propofée, & après avoir fait beaucoup fouhaiter ma préfence à fa belle-fœur, il me préfenta à elle, comme le feul qui pouvoit adoucir fes maux. Quoique Margeon fouffrît extraordinairement, & que cela dût caufer beaucoup de changement fur fon vifage, j'avoue que j'en fus ébloui, & que je n'avois jamais rien vu de fi parfait. J'examinai fon bras, qui étoit dans un état déplorable, je raifonnai fur fa maladie, je lui fis efpérer une prompte guérifon, & après lui avoir fait prendre quelques purgatifs doux pour mettre les humeurs en mouvement, je lui fis boire pendant quinze jours, foir & matin, une bouteille d'eau que je lui apportois, & que, de temps en temps, j'allois moi-même chercher, pendant la nuit, à cette fontaine : au bout d'un terme fi court, Margeon fe trouva fi différente de ce qu'elle étoit auparavant, que m'en témoignant la plus vive fatisfaction, j'en conçus une joie extrême ; votre entière guérifon eft prochaine, belle Margeon, lui dis-je, & je ne doute point, quand elle fera parfaite, que vous ne changiez bientôt d'état ; celui dans lequel vous vous trouvez eft trop trifte, &

vous n'êtes pas faite pour paſſer ainſi vos plus beaux jours ; daignez, pour en avoir de plus heureux, agréer les offres d'un cœur qui vous adore, & dans votre médecin, reconnoiſſez un amant qui fera toujours ſon principal bonheur d'être aimé de vous.

Margeon, à ce diſcours ſi peu attendu, fut dans un étonnement ſi incompréhenſible, qu'elle demeura quelque temps en ſilence, & me regarda avec des yeux ſi irrités, que je tremblai comme un coupable que l'on conduit à la mort. Pénétré de la plus vive douleur, je me jetai à ſes pieds : madame, lui dis je, avant que de faire éclater toute votre colère, daignez m'entendre & permettez-moi de juſtifier une audace dont je ne puis me repentir, puiſqu'elle vous a été ſi ſalutaire ; je ne ſuis pas médecin, quoique je poſsède ſeul le ſecret qui peut ſouverainement vous guérir : vous voyez à vos genoux un cavalier qui a acquis quelque honneur dans les armes, & j'ai l'avantage d'être fils d'une de vos meilleures amies, puiſque je dois le jour à Serag, votre proche voiſine : inſtruit par elle de vos perfections, je vous ai aimée ſans vous connoître, je vous adore depuis que je vous ai vue, & de quelque rigueur dont vous puiſ-

ſiez vous armer contre moi, je vous jure, par la tête de notre illuſtre ſultan, que je ne ceſſerai jamais de vous aimer avec la ſoumiſſion la plus parfaite ; je ferai tous mes efforts pour vaincre en vous l'averſion mal fondée que vous avez pour notre ſexe, & je me flatte que lorſque le tendre Katifé vous rend, pour ainſi dire à la vie, vous n'aurez pas la cruauté de lui donner la mort.

Ces dernières paroles que je ne prononçai pas ſans répandre des larmes, parurent toucher Margeon : ſeigneur, me dit-elle, un peu émue, le ſervice que vous m'avez rendu exige que je vous pardonne la liberté que vous avez priſe de vous introduire chez moi ſous ce déguiſement ; mais en commençant à me procurer quelque ſoulagement, vous me faites connoître combien votre amour eſt mercénaire, il falloit attendre à me faire cette déclaration, que je fuſſe entièrement guérie, & il ſemble que je ne doive eſpérer le rétabliſſement total de ma ſanté, qu'après vous avoir aſſuré de ma main ; ſi ce ſont là vos prétentions, & que vous ſoyiez perſuadé de me mettre par-là dans la néceſſité de vous épouſer, vous vous trompez très-fort, je reſterai dans l'état où je me trouve, plutôt que de vous rien promettre,

ma fierté en ſouffriroit trop ; vous me connoiſſez mal : je vous dirai pourtant, pour votre conſolation, que juſqu'à préſent je n'ai rien aimé, pas même mon défunt mari, ſi je puis appeler ainſi un homme qui n'a jamais uſé avec moi des droits que mes parens, ſans conſulter mon cœur, lui avoient donnés ſur ma perſonne : je vous parle de bonne foi, comme vous voyez, & je vous avouerai de plus, que ſi j'avois à m'attacher à quelqu'un, ce ſeroit peut-être à vous, puiſque je ne vois rien dans Katifé qui me déplaiſe, ſi ce n'eſt l'envie qu'il a paru avoir de me contraindre à n'être point ingrate envers lui des ſervices qu'il a commencé à me rendre.

XLIV. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus ſi étonné de la réponſe de Margeon, & de ſa manière de penſer, que j'en reſtai quelque temps immobile ; mais enſuite, prenant mon parti ſur le champ : Hé bien, madame, lui dis-je, je vous prouverai mon déſintéreſſement en vous délivrant entière-

ment d'un mal qui a paru incurable aux plus célèbres médecins d'Aden, & en ne vous en demandant jamais aucune récompenſe; il me ſuffit de vous avoir fait connoître mon amour & un dévouement entier à vos volontés, je me flatte que ma perſévérance adoucira enfin vos rigueurs. Cela pourroit bien être, me dit la belle veuve, mais je ne vous promets rien, afin que vous ne puiſſiez pas être en droit de rien exiger de moi.

Je continuai de faire boire de l'eau à Margeon; je lui en fis enſuite apporter aſſez tous les jours, pour qu'elle pût s'y baigner, & cette charmante perſonne recouvrant enſuite la ſanté de jour en jour, & l'ulcère ayant entièrement diſparu, je laiſſai à Maſch-Moun tout l'honneur de cette cure.

La joie que Margeon reſſentoit d'une guériſon ſi prompte, après avoir ſouffert les plus cuiſantes douleurs pendant plus de trois ans, brilloit dans ſes yeux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, & je ne pouvois en ſoutenir les regards ſans en être touché de plus en plus. Madame, lui dis-je alors, vous n'avez plus beſoin de mon ſecours; & je ſerai trop payé du ſuccès de mon remède, ſi ma préſence ne vous devient pas impor-

tune. Seigneur, me répondit cette aimable personne, je vous verrois toujours sans répugnance (c'est le moins que je puisse faire pour un si grand bienfait que je tiens de vous), mais comme vos visites pourroient nuire à ma réputation, je vous crois assez prudent pour les cesser; vous m'êtes venu voir avec mon beau frère, vous avez depuis ce temps toujours passé chez moi pour un médecin; aujourd'hui que toute la ville est informée que je suis guérie, mes esclaves soupçonneroient ma conduite, s'ils vous voyoient trop fréquemment dans ma maison... Qu'ils sont heureux, m'écriai-je, ces esclaves! Ils vous verront à tous momens, madame, votre seule présence les ranime, & moi je vais languir loin de vous; que j'envie leur sort! L'avantage qu'ils ont d'être auprès de moi leur coûte un peu cher, reprit Margeon en riant, & je ne crois pas, seigneur, que vous voulussiez être à leur place: Je ne le souhaiterois peut-être pas non plus, je pourrois un jour avoir des vues sur vous... Ah! madame, dis-je alors, en interrompant cette belle personne, quelles flatteuses paroles venez-vous de prononcer! Vous auriez des vues sur moi? Que je m'estimerois heureux, si cela pouvoit être! Non madame,

il n'eſt rien que je ne fiſſe pour mériter ce bonheur. Eh bien, continua Margeon, voyons ſi vous me dites la vérité ; vous ſentez-vous capable de ſoutenir deux épreuves des plus rudes ? elles ſeront longues & difficiles ; ſi vous en venez à bout, je vous promets de vous épouſer. Il n'eſt aucune condition, telle qu'elle puiſſe être, repris-je précipitamment, à laquelle je ne me ſoumette avec vous, pourvu que l'eſpérance de vous plaire me ſoutienne. C'eſt ainſi que l'on m'a appris que parloient tous les amans, me dit alors la charmante Margeon ; ils ne tiennent pas d'autre langage, mais ſont-ils devenus nos maris ; que leurs manières de penſer & d'agir ſont différentes ! Ce ſont preſque toujours des tyrans qui nous traitent en eſclaves ; & peu contens de n'avoir plus pour nous ces empreſſemens ſi vantés, & qui devoient durer éternellement, les parjures & les infidelles nous accablent ſouvent d'un ſouverain mépris, nous ſacrifient à la première paſſion qu'ils reſſentent, & nous retiennent encore dans la plus ſévère captivité : Voilà ſeigneur ce que j'ai ſu de toutes les jolies femmes d'Aden, & leurs plaintes générales me font connoître le mauvais cœur de tous les hommes ; pour moi, élevée avec

des ſentimens au-deſſus des perſonnes de mon ſexe, & aujourd'hui maîtreſſe abſolue de mon ſort, je ne me livrerai jamais à un homme, pour être mon époux, que je ne le connoiſſe à fond, & je ne puis bien le connoître, qu'en l'expoſant aux épreuves les plus fortes, & que je ne crois pas, malgré tous vos empreſſemens devoir vous déclarer. Ah! madame, m'écriai-je alors, en me jetant à ſes pieds, je vous le répète encore, expliquez moi quelles ſont ces choſes ſi difficiles à exécuter, & je vous jure, à moins qu'elles ne ſoient au-deſſus des forces humaines, que je me ſoumets à les entreprendre. Eh bien, me dit alors Margeon, les voici, puiſque vous ſouhaitez abſolument les ſavoir, & peut-être vont-elles en un moment éteindre toute votre paſſion; mais après avoir eu la complaiſance de m'expliquer avec vous, & de vous paroître peut-être ridicule par des ſentimens ſi particuliers, ſoumettez-vous-y, ou renoncez pour toute votre vie à me voir, il eſt encore temps de ne point me preſſer ſur cet article. Ah! madame, repris-je après m'avoir laiſſé l'eſpérance de vous toucher par ma ſoumiſſion, pourriez-vous m'ôter la ſatisfaction de vous prouver que je n'ai pas le cœur fait comme les autres

hommes. Vous le voulez donc ? me dit alors Margeon, voici les conditions que je vous impofe : Premièrement, il faut que vous deveniez mon efclave dans toutes les formes, c'eft-à-dire, que vous vous faffiez préfenter à moi par un courtier, qu'il vous vende réellement, qu'il en reçoive le prix, & que vous ceffiez tellement d'être libre dès ce moment, que je puiffe même vous revendre, fi je ne fuis pas contente de vos fervices ; n'attendez pas, au refte, que je vous emploie dans l'intérieur de mon appartement ; des hommes faits comme vous n'y doivent jamais entrer ; vous ne m'y verrez qu'en préfence de mes femmes efclaves, & fous peine de la vie, il vous fera défendu ni de faire connoitre qui vous êtes, ni de me dire jamais un feul mot qui ait du rapport à votre amour : cet efclavage durera un an entier ; la feule grâce que je veux bien vous faire, c'eft de ne vous donner aucune commiffion dans la ville ; mais attendez-vous dans la maifon à être humilié à tous les inftans du jour, & à être traité avec la dernière hauteur, fans qu'il vous échappe le moindre murmure ; cette première épreuve ne vous effraye-t-elle pas ? Non madame, repris-je avec précipitation, je l'accepte fans

héſiter ; je vous verrai quelquefois, mes ſervices, tels qu'ils puiſſent être, vous exprimeront ſans ceſſe la vive tendreſſe que je reſſens pour vous, cela me ſuffit.

Margeon parut ſurpriſe de la vivacité de ma réponſe : ce n'eſt pas encore tout ce que je demande de vous, me dit-elle : cette année expirée à mon ſervice, en cas que je ſois contente de votre docilité, il faut me prouver votre complaiſance & votre ſoumiſſion par quelque choſe de plus difficile ; je vous rendrai la liberté, mais je veux, dès ce moment, que vous perdiez l'uſage de la parole, & que vous deveniez volontairement muet pendant une autre année ; il ne vous ſera pas permis de proférer un ſeul mot à qui que ce ſoit, pas même à moi, quand je vous l'ordonnerois dans le particulier, en quelqu'occaſion, & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ; je vous défends auſſi de rendre compte à perſonne, ni par écrit, ni par aucun geſte, des raiſons que vous aurez de garder un ſilence auſſi obſtiné ; faites ſurtout une attention extrême à ces derniers ordres ; je mettrai tout en uſage pour vous faire tomber en défaut, & ſi j'en puis venir à bout, comptez que, dès ce moment,

vous perdrez le fruit de toutes vos peines & de vos soumissions.

Quoique ce commandement me paroisse d'une exécution plus pénible que le premier, je m'observerai, madame, dis je à Margeon, avec tant de précautions, que j'espère ne point encourir votre disgrâce; je reçois donc encore ces conditions avec un plaisir extrême, quelqu'onéreuses qu'elles puissent être; & je vous prouverai par une obéissance sans bornes, que je mérite toute votre tendresse: mais, madame, que pourra penser Masch-Moun de ce silence? il vient souvent chez vous, il me reconnoîtra sans doute sous un habit d'esclave; mon obstination à ne point parler lui deviendra suspecte; il s'en expliquera dans Aden, & ces conséquences peuvent nuire à votre réputation qui m'est aussi chère que la vie. Je vous remercie de cette attention, me dit ma belle veuve, j'y pourvoirai; écrivez dans ce moment à Masch-Moun, & découvrez-lui le secret avec lequel vous m'avez guérie, je me charge de lui remettre votre lettre, & je l'engagerai bien au silence, en lui faisant craindre que la moindre indiscrétion de sa part ne vous force à rendre public un remède qui seul peut faire sa fortune.

J'écrivis au médecin, & lui marquai ſimplement le lieu où étoit ſituée cette fontaine ſi ſalutaire; & après avoir remis mon billet à Margeon, je l'aſſurai de la parfaite diſpoſition que j'avois à lui obéir dans ces deux points ſi eſſentiels.

La ſurpriſe de ma veuve redoubla en voyant que je me ſoumettois à tout ce qu'elle vouloit exiger de moi. Vous le voulez donc, ſeigneur, me dit-elle, & vous n'êtes pas effrayé des obſtacles extraordinaires que j'oppoſe à votre amour: Et bien, il faut ſe rendre à votre obſtination, je vous donne pourtant encore huit jours pour y penſer murement, après quoi je vous attends pour mon eſclave; tremblez en vous imaginant tout ce que vous aurez à ſouffrir de mes caprices pendant deux ans entiers, & faites réflexion qu'un ſeul inſtant peut vous ravir le fruit de toutes vos peines. Ma réſolution eſt priſe, madame, repartis-je avec fermeté, mon amour eſt plus fort que tous les obſtacles que vous pourrez y oppoſer; dès demain je prétends l'exécuter. Suivez donc votre deſſein, me dit Margeon, & ſoyez sûr, ſi vous m'obéiſſez exactement dans tout ce que j'exige de vous, d'en obtenir la récompenſe que je vous ai promiſe; je ne craindrai plus

de prendre pour époux un homme que j'aurai vu auſſi ſoumis à mes volontés, & qui aura ſoutenu des épreuves auſſi pénibles.

XLV. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE quittai Margeon tranſporté de joie, après avoir embraſſé ſes genoux, continua Katifé, & je courus ſur le champ me renfermer chez moi, pour rêver de quelle manière je pourrois exécuter mes projets. Le lendemain j'allai chez un marchand d'eſclaves de ma connoiſſance, & lui ayant communiqué mes intentions, il en frémit: Ah! ſeigneur, me dit-il, que demandez-vous de moi? ſi notre ſultan ſavoit que j'euſſe vendu un homme libre, que deviendrois-je? & à quoi ne vous allez-vous pas expoſer vous-même? Si j'ai aſſez de foibleſſe pour me prêter à vos volontés, n'avez-vous pas tout à craindre des caprices d'une femme maîtreſſe abſolue de votre liberté? Ne peut-elle pas vous réduire, pour toujours, dans un dur eſclavage, en vous revendant à un maître qui vous tranſportera peut-être hors de ce royaume? Non, ſeigneur,

ſeigneur, je ne ſaurois me réſoudre à vous obéir dans cette occaſion.

En vain le marchand s'oppoſa à mes déſirs, je le forçai pour ſa sûreté à prendre une reconnoiſſance, par laquelle c'étoit à ma ſeule ſollicitation qu'il diſpoſoit de ma perſonne, & que quelqu'accident qui pût m'en arriver, je ne prétendois pas qu'il en fût inquiété; j'exigeai ſeulement de lui, que, par quelque raiſon que ce pût être, il ne parlât jamais de cette aventure, & je le menaçai de lui arracher la vie, s'il oſoit, par ſes diſcours indiſcrets, commettre la réputation de ma belle veuve. Je me fis enſuite raſer entièrement la barbe, m'habillai d'une manière convenable au rôle que j'allois jouer; mon marchand alla m'annoncer à Margeon, & lui fit entendre qu'informé qu'elle avoit beſoin d'un eſclave, il venoit lui en préſenter un qu'il eſpéroit pouvoir lui convenir.

Mon adorable veuve qui s'étoit imaginée que les réflexions me détourneroient de mon deſſein, fut d'abord ſurpriſe de la propoſition; mais ayant dit à cet homme qu'il pouvoit me produire, il vint me prendre chez lui, me conduiſit chez Margeon, me vendit pour cinquante pièces d'or qu'il emporta ſuivant mes ordres, & dont je voulus qu'il

profitât, & me laiſſa dans un eſclavage que je m'imaginai devoir être d'autant plus doux, que je croyois avoir ſouvent le plaiſir de voir ma chère maîtreſſe; mais que j'eus bientôt lieu de connoître que je m'étois lourdement trompé dans mes projets!

A peine fus-je entré dans cette maiſon, que Margeon me regardant d'un œil ſévère; Mani, me dit-elle, (car c'étoit le nom que le marchand d'eſclaves m'avoit donné) je compte avoir fait une bonne acquiſition dans l'emplette que je viens de faire de votre perſonne, & que vous me ſervirez fidellement; allez à ma maiſon de campagne, rendez cette lettre au concierge, je lui ordonne de vous établir inſpecteur des ouvrages que je fais faire dans mes jardins: j'irai dans quelque temps voir de quelle manière vous vous ſerez acquitté de cet emploi. Quoique je me ſentiſſe pénétré de douleur en recevant un ordre qui m'éloignoit de ma maîtreſſe, je me reſſouvins des conditions qu'elle m'avoit impoſées; je baiſai le bas de ſa robe, je reçus ſa lettre ſans pouvoir m'empêcher de verſer des larmes, dont elle s'apperçut fort bien, & je partis pour me rendre au lieu de ma deſtination. Comme toute ma vie j'ai eu beaucoup de goût pour la

culture des jardins, je ne fus pas plutôt admis dans mon poſte, que cherchant à y plaire à Margeon, je fis travailler avec application les eſclaves qui m'étoient ſoumis; & ſur des deſſins que je leur donnai, dans l'eſpace de quinze jours, je mis le jardin dans un état que je me perſuadai que j'en recevrois sûrement des complimens de ma maîtreſſe, la première fois qu'elle viendroit voir mon ouvrage: mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'elle eut examiné ce que j'avois fait faire, de voir que loin de l'approuver, elle le blâma dans toutes ſes parties, par les plus mauvaiſes raiſons du monde, & qu'elle me commanda d'en changer toute l'ordonnance! quelque mortification que je reſſentiſſe de cette biſarrerie, je n'eus garde de la lui témoigner. Si je pouvois deviner votre goût, lui dis-je, madame, je m'efforcerois de le ſatisfaire. Tâchez de le découvrir en faiſant mieux, me répondit-elle aſſez ſéchement, je n'ai point d'ordres particuliers à vous donner là-deſſus, je reviendrai dans dix jours; faites vos efforts pour que je ſois contente de votre ouvrage.

Margeon m'ayant tourné le dos en ce moment, je reſtai plongé dans le plus violent chagrin: mais peu de temps après, étant

rentré en moi-même, tout ceci n'eſt fait que pour m'éprouver, me dis-je à moi-même, & pour exercer ma patience : ma belle veuve a trop de bon ſens pour ne pas ſentir la différence de ce jardin à ce qu'il étoit auparavant, mais elle n'en veut pas convenir ; n'importe, tâchons de la mettre dans la néceſſité de ne pouvoir trouver à redire à mon ouvrage : alors je compoſai un nouveau deſſin ; & ayant entièrement changé mon parterre, j'en fis un dans les compartimens duquel on voyoit le chiffre de ma maîtreſſe, & des cœurs enflammés ; mais il n'eut pas le bonheur de lui plaire davantage, & après m'en avoir fait recommencer & détruire cinq ou ſix avec auſſi peu de raiſon : vous n'entendez rien à l'économie des jardins, me dit-elle, vous n'avez qu'à revenir à Aden, je vous y donnerai d'autres occupations. Quoique je fuſſe outré des caprices de cette belle, l'ordre que je venois de recevoir de revenir auprès d'elle, me conſola de plus de quatre mois que j'avois paſſé à la campagne ſans la voir que par intervalles. Je retournai donc à la ville, mais mon ſort n'en fut pas plus doux ; j'y fus employé aux ouvrages les plus pénibles de la maiſon, & quand j'avois le bonheur une

fois en quinze jours de voir Margeon, ce n'étoit que pour en recevoir des reproches toujours désagréables. Je me livrois quelquefois au plus violent désespoir, de voir avec quelle apparence de mépris j'étois traité; & si je n'avois pas été soutenu par l'espérance, & par un amour aussi vif que celui que je ressentois pour elle, je crois que je me serois cent fois donné la mort. Que vous dirai-je, puissans génies? je passai mon année entière dans la douleur & dans l'amertume, & sans avoir jamais pu m'attirer un seul regard favorable de la cruelle Margeon. Enfin, l'année expirée, elle me fit appeler dans son cabinet.

XLVI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

Vous êtes libre, Mani, me dit la belle veuve que je trouvai seule sur son sopha; voilà un écrit par lequel je vous rends à vous-même; je vous avoue que je n'attendois pas de vous un sacrifice aussi complet & une obéissance aussi aveugle; cette année d'épreuve m'oblige avec justice à vous

accorder mon eſtime ; mais chez moi, il y a bien du chemin de l'eſtime à l'amour : vous avez une autre année à ſouffrir, & peut-être qu'elle vous ſera plus rude à paſſer que celle dont vous ſortez : ſouvenez-vous bien qu'en quittant cet habit d'eſclave, vous êtes muet, que vous l'êtes de manière qu'il ne vous ſera pas permis, ni par l'écriture, ni par aucun ſigne, de faire connoître le ſujet pour lequel pous aurez perdu la parole, & que je ſuis l'objet de vos déſirs. Je vous le répète encore, je vous mettrai à l'épreuve de toutes les façons, j'emploierai toutes les ruſes poſſibles pour vous faire tomber dans la déſobéiſſance ; s'il vous échappe un ſeul mot, vous pouvez compter que dès ce moment vous perdrez l'eſpérance d'être mon époux, que ni larmes, ni prières ne répareront jamais votre faute ; & que je ſerai inflexible à votre égard. Au reſte, ne croyez pas que quoique hors de ma préſence j'ignorerai ce que vous ferez, le détail de votre conduite, ni vos moindres démarches ; je n'épargnerai rien pour les éclairer, & vous ferez inceſſamment environné d'eſpions à mes gages, qui me rapporteront juſqu'à vos penſées : ſi vous réſiſtez à tout ce que je vais faire pour vous

faire tomber dans les pièges que l'on vous tendra de toutes parts, je vous rends, d'aujourd'hui en un an, maître de ma perſonne; mais juſqu'à ce temps, je vous défends de m'écrire, ni de vous préſenter devant moi, pour quelque raiſon que ce puiſſe être, à moins que je ne vous mande.

J'écoutai avec une attention extrême tout ce que me dit Margeon, & n'oſant y répondre, je crus qu'il ſuffiſoit par mes actions, de lui faire comprendre que je me ſoumettois volontiers à ce qu'elle exigeoit de moi; je me jetai à ſes genoux, & je les embraſſois avec ardeur, lorſqu'elle me releva avec bonté, & approchant ſa joue de la mienne, elle me donna un baiſer qui me rendit ſi interdit, & me combla d'une joie ſi ſenſible, que peu s'en fallut que dès l'abord, je n'oubliaſſe ce à quoi je venois dans le moment même de me ſoumettre: j'ouvris la bouche, j'allois parler, mais heureuſement la réflexion venant à mon ſecours, je n'articulai que des ſons qui ne ſignifioient rien: & j'imitai ſi parfaitement le langage d'un muet, qu'elle ne put s'empêcher d'en éclater de rire; allez, me dit-elle, aimable Mani, c'eſt fort bien commencer, il ne vous ſera peut-être pas ſi difficile que je le pen-

ſois, d'exécuter mes ordres, avec de pareilles diſpoſitions; je ne conſeillerois pas à une perſonne de mon ſexe de s'expoſer à une telle épreuve, je craindrois trop qu'elle n'y ſuccombât; mais après la conduite que vous avez tenue auprès de moi dans votre eſclavage, je dois tout attendre de vous; & je ne puis vous exprimer combien je vous ſaurai gré de la victoire que j'eſpère que vous remporterez ſur vous-même.

Margeon en me diſant ces dernières paroles, me tendit une main qui, pour la blancheur, auroit fait honte à l'albâtre; je regardai ce geſte favorable comme une permiſſion tacite de la baiſer, & je ne me trompai pas, puiſque loin de la retirer, elle ſouffrit que j'y imprimaſſe mes lèvres. Je le fis avec des tranſports ſi extraordinaires, qu'elle m'en parut très-émue; adieu, mon cher Mani, me dit-elle, c'eſt la dernière fois que je vous donnerai ce nom, vous devez être aujourd'hui bien content de moi; vous êtes ſuffiſamment payé de ce que vous avez pu ſouffrir dans votre année d'eſclavage. Conſervez les bons ſentimens dans leſquels vous êtes à mon égard, vous aurez de mes nouvelles plus ſouvent que vous ne penſez; mais tenez-vous bien ſur vos gardes;

je ne puis trop vous en faire ſouvenir, & craignez de vous laiſſer ſurprendre par tous les artifices dont je me ſervirai contre vous.

Je quittai Margeon pénétré de la joie la plus vive: cette belle veuve m'aime, me dis-je à moi-même, je n'en ſaurois douter, elle vient de m'en donner des marques trop eſſentielles; j'ai vu dans ce moment toute ſa fierté diſſipée; elle a ſouffert mes careſſes, elle a même été au-devant; eſt-il un mortel plus heureux que moi? Il eſt vrai que mon eſclavage a été humiliant, mais grâce à notre ſouverain prophète qui m'a ſoutenu dans mon affliction, voilà ces momens fâcheux paſſés, & je ne dois pas m'en plaindre, puiſqu'ils ont fait connoître à cette adorable perſonne, à quel point je lui ſuis dévoué; que l'on ne blâme pas cette humeur fière & impérieuſe, elle n'a pas tout-à-fait tort; les hommes ſont ſi trompeurs, qu'une femme raiſonnable ne doit pas s'y fier; d'ailleurs, l'empire tyrannique qu'ils prennent ſur leur ſexe n'eſt pas un bon moyen pour s'en faire aimer; comment donc connoître ſi notre amour eſt ſincère? Ah! ce n'eſt que par des épreuves auſſi ſingulières que l'on y peut parvenir, & loin d'en vouloir du mal à Margeon, je ne puis m'empêcher de la louer

de cette prudence; je dois lui rendre la juſtice que tous ſes caprices, que j'ai eſſuyés pendant mon eſclavage, étoient feints, & qu'elle en a ſouffert autant que moi; heureux Katiſé! ne vient-elle pas de te donner des preuves bien ſenſibles de ſa tendreſſe? Sois donc auſſi ſoumis à ſes ordres pendant le temps qui te reſte à les exécuter, que tu l'as été juſqu'à ce jour, & force-la à convenir que tu es ſeul digne d'être aimé d'elle.

XLVII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katiſé & de Margeon.

AVEC ces diſpoſitions intérieures, je me rendis chez le marchand d'eſclaves qui m'avoit vendu à Margeon; je lui montrai l'écrit par lequel elle m'avoit rendu la liberté, & lui ayant fait ſigne de me chercher des habits convenables à mon état préſent, il fut dans une extrême ſurpriſe de voir que je ne répondois pas à tous ſes diſcours, & que j'avois perdu l'uſage de la parole. Comme il avoit encore chez lui les hardes que j'avois quittées en entrant chez ma veuve, il me les préſenta: Voilà ſeigneur, me dit-il, vos

mêmes robes que je vous ai gardées, ainsi que le secret que vous m'aviez recommandé sur votre esclavage; mais par quel funeste accident êtes-vous devenu muet? Je ne jugeai pas à propos de répondre à sa demande, & je me contentai de lui faire entendre par mes gestes, que je ne pouvois là-dessus lui rendre aucun compte; après quoi, m'étant habillé, je retournai chez moi.

Depuis un an que ma mère n'avoit eu de mes nouvelles, elle étoit plongée dans la douleur la plus amère; comme elle s'imaginoit que j'avois été assassiné, dans quelque galanterie où je pouvois avoir été surpris par un mari jaloux, vous pouvez croire qu'elle pensa mourir de joie en me revoyant au moment qu'elle y pensoit le moins; elle me sauta au cou avec les marques de la tendresse la plus sincère: eh, par quelle aventure, mon cher enfant, me dit-elle, en versant des larmes en abondance, ai-je été plus d'un an sans entendre parler de vous? Qu'êtes-vous devenu pendant tout le temps que j'ai passé dans l'amertume? & quelles raisons assez fortes avez-vous eues pour ne m'avoir pas fait savoir où vous étiez? Je reçus les caresses de ma mère avec toute la tendresse imaginable; mais comme je ne répondois

rien à toutes ſes demandes, elle en fut dans une ſurpriſe inconcevable : oh ciel ! s'écria-t-elle ! vous ne me dites mot ? auriez-vous, par quelque cruel événement, perdu l'uſage de la langue ? Je lui fis ſigne qu'elle me feroit plaiſir de ne me pas interroger ſur ce ſujet, & comme elle ne comprit pas tout-à-fait ce que je lui voulois dire, elle me fit apporter de quoi écrire ; je lui fis connoître que je ne pouvois, par ce moyen, l'inſtruire de ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir : Son étonnement augmenta ; mais comme elle n'apperçut rien de triſte ſur mon viſage, elle fut un peu moins alarmée qu'auparavant. Cette nouvelle ſi ſingulière s'étant répandue dans ma famille, mes parens & mes eſclaves accoururent pour me voir, & me firent mille queſtions plus embarraſſantes les unes que les autres ; je fus ſourd à toutes leurs demandes ; & comme j'avois intention de jouer très-exactement le perſonnage de muet, je ne leur répondis jamais que par ſignes ; ils n'en furent pas moins étonnés que ma mère ; & cet événement ayant fait un grand bruit dans Aden, je devins le ſujet de toutes les converſations de cette ville ; je ne pouvois m'empêcher de rire de tous les raiſonnemens que l'on faiſoit ſur mon compte ; chacun

penſoit à ſa manière, & perſonne ne touchoit au but : enfin, cette nouvelle, au bout d'un mois étant parvenue juſqu'aux oreilles du ſultan dont j'étois connu, il m'envoya chercher, pour ſavoir par lui-même quelle étoit la raiſon de mon ſilence.

J'avoue que je fus très-embarraſſé en ce moment; ſi je ne pouvois pas parler, j'étois cenſé avoir la liberté d'écrire, ou il m'étoit facile de répondre par ſignes aux demandes que me faiſoit ce monarque; cependant, je ne balançai pas long-temps ſur le parti que j'avois à prendre; je réſiſtai courageuſement aux prières, aux ordres, & aux menaces mêmes de ce prince, & je feignis de ne le point entendre. Heureuſement pour moi, il ne regarda pas mon obſtination à obſerver le ſilence comme un crime; & après avoir encore eſſayé les promeſſes les plus flatteuſes, ſans pouvoir rien obtenir de moi, il me fit ſigne de me retirer.

Comme je ne doutois pas que cet événement ne fut ſu de Margeon, je m'imaginai que je recevrois bientôt de ſes nouvelles. Je ne me trompai pas; ſon eſclave favorite vint dès le lendemain m'apporter une lettre de ſa part; elle m'y félicitoit de la ſcène que j'avois eſſuyée avec le ſultan, & m'or-

donnoit de remettre ſa lettre après l'avoir lue, à celle qu'elle en avoit chargée; j'obéis exactement à ſes ordres, & je rendois la lettre à cette fille, lorſque je fus ſurpris de voir couler ſes larmes: ſeigneur, me dit-elle, en s'appercevant de mon étonnement, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai conçu de l'eſtime pour vous; je n'ai pu voir le brave Katifé ſous le nom de Mani, ſans reſſentir pour lui la plus vive tendreſſe; inſtruite du ſecret de ma maîtreſſe, à force de l'étudier, & ſans qu'elle m'ait fait aucune confidence de ſes projets, j'admirois votre parfaite ſoumiſſion pour une perſonne dont les caprices ſont au-deſſus de toutes expreſſions, je vous plaignois de voir que vos ſervices étoient rebutés ſans aucune apparence de raiſon, & j'étois ſur le point de vous déclarer mes tendres ſentimens, lorſque Margeon vous a rendu la liberté; je croyois avec quelque beauté, dont le ciel m'a pourvue, pouvoir aſpirer à votre cœur; mais, par la manière inſenſible dont vous me recevez, que je connois bien que je me ſuis abuſée! je ne vois que trop, qu'un homme tel que vous n'a pas été eſclave chez Margeon ſans des raiſons bien eſſentielles; & je ne puis m'empêcher de ſoupçonner que les motifs qui

vous ont fait agir ainſi, & ceux qui vous obligent encore aujourd'hui à garder un ſilence ſi ſingulier, ne la déshonoraſſent, s'ils étoient connus du public: un cavalier de votre eſpèce eſt bien dangereux auprès d'une ſi belle dame, notre ſexe eſt fragile, & ſi je n'ai pu me défendre de vous aimer, lors même que vous étiez ſous l'habit d'un eſclave, pourquoi ma maîtreſſe qui vous connoiſſoit auroit-elle eu plus de force & de vertu que moi, ſurtout ayant eu la liberté entière de vous voir ſeul à toutes les heures du jour & de la nuit ?

XLVIII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus ſi étonné du diſcours de l'eſclave & des ſoupçons injurieux qu'elle avoit ſur la conduite de Margeon, qu'il fallut me rendre maître de toute ma raiſon pour ne pas rompre le ſilence dans le premier mouvement de ma colère; mais enſuite me perſuadant que tout ce qui ſe paſſoit pouvoit bien n'être qu'un artifice de ma maîtreſſe, je regardai l'eſclave d'un air moqueur; elle crut com-

prendre que je la soupçonnois de supercherie : non, seigneur, me dit-elle, je ne cherche pas à vous tromper, je vous aime véritablement ; j'ai combattu dans les commencemens l'inclination que j'avois pour Mani, parce que je le croiois un esclave d'une naissance des plus communes ; mais depuis que je me suis apperçu que ce Mani étoit un cavalier digne de toute ma tendresse, je n'ai pu résister à l'envie de la lui faire connoître ; la Mingrélie m'a vue naître, seigneur ; mon père qui y avoit un commandement distingué dans les troupes de notre monarque, y donna le jour à l'infortunée Aboulaïna, pour laquelle vous témoignez tant de froideur ; il y fut tué, il y a environ huit ans, dans un combat qui se donna contre le sultan de Géorgie ; ma mère qui l'aimoit tendrement, frappée d'une si cruelle nouvelle, en expira de douleur, & pour récompense du sang que mon père venoit de répandre, on nous mit deux de mes sœurs & moi, au nombre des cinq cent esclaves que l'on devoit livrer au roi notre ennemi, & qui ne donna la paix à notre pays qu'à cette condition. J'ignore ce que mes malheureuses sœurs sont devenues, elles étoient encore dans la plus tendre enfance ; pour moi, qui

pouvois avoir dix ans, je fus livrée à des marchands d'eſclaves qui me tranſportèrent avec beaucoup d'autres à Aden, & j'y fus achetée heureuſement par Margeon, auprès de laquelle je n'ai ſenti mon malheur que depuis que j'ai perdu l'eſpérance de toucher votre cœur. Moins traitée en eſclave qu'en amie, je ne puis m'empêcher de vous avouer que cette aimable veuve a d'excellentes qualités; mais elles ſont effacées par une biſarrerie outrée qui règne dans toutes ſes actions, & je ne puis diſconvenir que, par ſon ordre, je venois ici pour vous ſéduire; Margeon à qui j'ai toujours caché l'inclination violente que j'avois pour Mani, ne s'eſt pas apparemment imaginée que je le reconnoîtrois dans Katifé; mais l'amour ne m'a pas laiſſé long-temps dans l'erreur; je ne veux point travailler ici pour le compte de ma maîtreſſe, je ne prétends vous entretenir que de moi. Parlez, ſeigneur, faites-moi connoître que la poſſeſſion de mon cœur ne vous eſt pas indifférente; Margeon m'a promis ma liberté ſi je puis vous engager à rompre les engagemens que vous avez pris avec elle; devenue libre par ce moyen, je puis aſpirer à votre main, ſi vous ne dédaignez pas ma perſonne. Vous ne me dites

rien, ſeigneur, ah! poufferez-vous la cruauté juſqu'à ce point ? Faites vous réflexion qu'un ſeul mot de ma bouche peut détruire toutes vos eſpérances; je n'ai qu'à rapporter à Margeon que vous avez parlé, vous êtes perdu ſans reſſource auprès d'elle; mais ne craignez rien, je ne ſais pas acheter mon repos par un menſonge qui m'attireroit bientôt toute votre haine, & quand même en ce point vous auriez déſobéi à ma maîtreſſe, quoique ce ſoit le ſeul endroit par lequel je puiſſe la détacher de vous, je le lui cacherois encore, pour ne pas vous nuire auprès d'elle; tenez-moi donc compte, ſeigneur, de ces ſentimens, & voyez juſqu'à quel point je pouſſe avec vous la généroſité.

Quelque franchiſe qu'il parût y avoir dans les diſcours d'Aboulaïna, je ne crus pas devoir y ajouter foi; je ſentis auſſi qu'il m'étoit d'une extrême conſéquence de ne la pas irriter : mais, malgré toutes ces raiſons que la prudence me dictoit, je me perſuadai que je ne devois pas héſiter à lui ôter toute eſpérance; je lui fis entendre du mieux qu'il me fut poſſible, que j'aimois Margeon avec trop d'ardeur, pour lui devenir jamais infidelle, & qu'il m'étoit impoſſible de répondre à ſa tendreſſe; mais qu'engagé par ſes

bonnes manières à avoir pour elle tous les égards possibles, je ne la laisserois pas longtemps dans la captivité.

Ces réponses que je lui fis par signes, & qu'elle comprit à merveille, loin de la contenter, excitèrent ses larmes en abondance, ensuite passant tout d'un coup dans une fureur qui m'effraya; eh bien! cruel, me dit-elle, puisque tu méprises mes offres, vois de quelle manière je veux me venger de mon amour outragé: alors, tirant un poignard, elle alloit s'en frapper, lorsque je lui saisis heureusement le bras, & lui arrachai le fer dont elle témoignoit vouloir se percer le cœur. Je fus si ému de cet événement auquel je n'avois pas lieu de m'attendre, que mon premier mouvement fut d'appeler quelqu'une des esclaves de ma mère; mais par un bonheur extrême, je fus assez maître de moi-même pour qu'il ne m'échappât aucune parole, & je tâchois par les signes les plus flatteurs d'adoucir cet esprit irrité, lorsque je m'apperçus qu'à la fureur avoit succédé l'évanouissement le plus profond, & qu'en s'agitant pendant que je voulois lui faire prendre quelques eaux cordiales, elle me laissa entrevoir une gorge d'une si rare beauté, qu'il ne falloit pas moins

qu'un amour auſſi conſtant que le mien pour Margeon, pour ne pas ſuccomber à la tentation d'aſpirer à la poſſeſſion d'une ſi charmante perſonne.

XLIX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

GRAND prophète! me dis-je alors en moi-même, ſoutiens un vrai muſulman dans le plus rude combat auquel il ſe ſoit jamais trouvé, & fais, s'il eſt poſſible, qu'il en ſorte victorieux. A peine eus-je achevé cette prière mentale, que ſoit que le prophète m'eût regardé en pitié, ou que l'évanouiſſement d'Aboulaïna dût prendre fin, elle revint à elle, & rentrant dans des ſentimens plus modérés : je vous demande excuſe de ce qui vient de ſe paſſer, ſeigneur, me dit-elle; je ſens combien cela dégrade mon ſexe, je connois toute l'étendue de votre probité, je vous en tiendrai compte aux dépens de ma vie même, & loin de trahir vos intérêts auprès de ma maîtreſſe, je vais lui faire un récit fidelle de toutes vos vertus: vivez heureux avec elle, elle eſt digne de

toutes vos affections, malgré ses bisarreries affectées; pour moi, je ne mérite que votre pitié; adieu, seigneur, souvenez-vous quelquefois d'une fille infortunée dont vous causez involontairement tous les malheurs.

A peine Aboulaïna eut-elle achevé, que reprenant son voile, elle se leva & sortit, malgré les efforts que je fis pour la retenir encore quelque temps, dans l'appréhension où j'étois qu'elle n'eût pas la force de retourner chez elle, quoiqu'il n'y eût que trois maisons entre la mienne & celle de Margeon.

Je ne crois pas qu'après ma belle veuve, l'on pût rien voir de plus parfait que cette Mingrélienne, encore falloit-il avoir l'esprit & le cœur aussi préoccupés que je les avois, pour ne pas donner la préférence à la dernière; & si je n'avois pas fait attention à elle, pendant que nous avions demeuré dans la même maison, c'est que dans toute mon année d'esclavage, n'ayant été introduit que sept ou huit fois, au plus, dans l'intérieur de l'appartement de ma maîtresse, tous mes regards avoient toujours été fixés sur cette adorable personne, & que les autres objets m'étoient absolument indifférens.

Je fus plus de quinze jours sans entendre parler de ma veuve ni d'Aboulaïna, & je

commençois à être inquiet d'un si long silence; lorsque je reçus une lettre qui m'ordonnoit de me rendre chez Margeon, sans perdre un seul moment. J'y courus promptement, & je fus consterné, en arrivant, de la voir livrée à l'affliction la plus marquée; elle étoit au chevet du lit de la belle esclave que j'apperçus dans un état déplorable: ses beaux yeux, d'où j'avois vu sortir les feux les plus vifs, étoient presqu'éteints, & l'on ne voyoit sur son visage aucuns de ces traits qui m'avoient frappé dans la visite qu'elle m'avoit rendue: venez voir votre ouvrage, me dit tristement Margeon, & regardez la cruelle situation où vous avez réduit cette fille infortunée; je l'aime avec la dernière tendresse, je ne veux pas la perdre, s'il est possible, & vous êtes seul capable de lui rendre la vie; je n'ignore rien de ce qui s'est passé entr'elle & vous, & si j'ai lieu de me louer de votre fidélité & de votre obéissance, votre dureté pour l'aimable Aboulaïna en ôte tout le mérite. Mais comme il peut être encore temps de réparer tout le mal que vous lui avez fait, je veux que dans ce moment même vous lui juriez non-seulement que vous en êtes au désespoir, mais encore que vous êtes prêt à la prendre pour votre épouse.

Je reſtai ſi étourdi de la propoſition de Margeon, pourſuivit Katifé, que j'en devins immobile. Vous croyez peut-être, me dit-elle, que ceci n'eſt que pour vous éprouver, non, je vous le répète, je veux abſolument que vous exécutiez ce que je vous ordonne: ce ſont les combats que cette fille a ſoutenus depuis votre dernière entrevue, qui la réduiſent dans un état auſſi cruel, & comme il n'y a que le don de votre main qui puiſſe y apporter du remède, c'eſt un ſacrifice que je veux bien lui faire: je l'aime au point de conſentir à partager votre cœur avec elle, dites-lui donc que vous l'aimez, & dites-le lui d'une manière à l'en bien perſuader; je vous diſpenſe du commandement que je vous ai fait de garder pendant cette année un ſilence inviolable, & je vous déclare que je veux être obéie ſur le champ, ſous peine d'encourir ma diſgrace.

La manière dont je parus recevoir ſes ordres, fit connoître à Margeon que je ne me ſentois pas bien diſpoſé à lui obéir: elle pouvoit lire dans mes yeux l'extrême pitié que j'avois du malheureux ſort de ſon eſclave; mais elle n'y voyoit pas que je fuſſe prêt à l'épouſer, & encore moins que je vouluſſe l'aſſurer de bouche d'avoir la moindre

difpofition à faire là-deffus fes volontés ; & quelque chofe qu'elle pût faire, elle ne put jamais tirer de moi une feule parole. Mon obftination la révolta, elle entra alors dans une fi violente colère, que j'en fus effrayé : perfide, me dit-elle, eft-ce ainfi que tu fais paroître de la docilité pour mes commandemens ? par un excès d'obéiffance mal placée, tu veux donc laiffer périr une fille auffi aimable ? Va, miférable, fors de ma préfence, ne te montre jamais devant mes yeux, je révoque tout ce que je t'ai jamais promis : au lieu de cette tendreffe dont je t'avois flatté, fois déformais sûr de toute ma haine.

L. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE ne pus foutenir fans frayeur les regards de Margeon, & j'étois, en ce moment, dans la plus violente agitation que l'on puiffe imaginer : cependant, prenant mon parti, je me jetai à fes pieds, & je lui fis comprendre que quelque menace qu'elle pût employer, je ne romprois pas le filence ; mais que j'étois

j'étois prêt à lui obéir en toute autre chose, si elle me l'ordonnoit absolument. Et bien, dit-elle d'un ton radouci, je veux bien te pardonner ton obstination sur ce premier article, puisque tu n'apportes plus de résistance à mes intentions sur le second; que l'on aille chercher l'iman. Ses ordres furent exécutés sur le champ: l'iman arriva peu de temps après, elle lui expliqua de quoi il s'agissoit, je parus consentir à ses volontés, & nous fûmes, Aboulaïna & moi, mariés dans l'instant même.

L'extrême tristesse qui régnoit sur mon visage paroissoit d'une nature assez équivoque, & si Margeon pouvoit croire qu'elle procédoit de la violence que je venois de me faire pour lui obéir, Aboulaïna, de son côté, avoit lieu de s'imaginer qu'elle provenoit de ce que je la voyois dans un état si digne de compassion: après s'être épuisée en remercîmens envers sa maîtresse, dont elle baignoit les mains de ses larmes; je vous fais bon gré, seigneur, me dit-elle, de votre extrême complaisance pour une infortunée qui n'a plus que quelques jours à vivre; mais je sens bien que vos bontés me deviennent inutiles; connoissant combien ma maîtresse vous aime, je ne voulois pas l'instruire

de ma paſſion pour vous, je l'ai combattue autant qu'il m'a été poſſible, j'en ſuis la victime, je me ſuis expliquée trop tard avec elle, je n'ai pas lieu d'eſpérer que je profite entièrement de la ſoumiſſion que vous venez de marquer pour ſes volontés: mais, ſeigneur, j'emporterai dans le tombeau le nom de votre épouſe, cela me ſuffit; daignez achever votre ouvrage, ne me quittez point, je vous en conjure, & permettez du moins que j'aye la conſolation de mourir entre les bras de mon époux, & de me flatter qu'il regrettera la perte de la trop tendre Aboulaïna.

Tâchez plutôt d'y retrouver la vie, s'écria Margeon, en fondant en larmes; c'eſt une obligation que je veux avoir, s'il eſt poſſible, à Katifé, & loin de voir d'un œil de jalouſie toutes les careſſes qui vous ſont dues ſi légitimement, je vous jure à l'un & à l'autre, par notre grand prophète, que rien ne me fera plus de plaiſir, perſuadée que Katifé ne m'en aimera pas moins. Alors Margeon étant ſortie de la chambre où nous étions, je reſtai ſeul auprès de ma nouvelle épouſe: ſeigneur, me dit elle tendrement, donnez-moi du moins la conſolation de me dire que votre cœur n'a pas ſenti

de répugnance à prendre les engagemens qui nous unissent, & que si vous n'aviez jamais vu ma chère maîtresse, vous n'auriez pas été insensible à tout l'amour que je ressens pour vous.

Je crus, en cette occasion, ne devoir pas désespérer cette aimable personne, je pris sa main, je la portai sur mon cœur, & la lui ayant arrosée de mes larmes, je lui fis comprendre que puisque Margeon autorisoit notre union, elle pouvoit s'assurer de partager avec elle toutes mes affections, & je scellai ces promesses par un baiser qui pensa la faire mourir de joie: mais que devins-je! lorsque je m'apperçus que cette joie fut suivie d'un évanouissement si considérable, que je crus qu'elle venoit d'expirer. Je courus à l'appartement de Margeon, je lui rendis compte par signes de ce qui venoit de se passer entre son esclave & moi; nous rentrâmes promptement dans sa chambre, & nous la fîmes revenir à force de remèdes; mais, malgré tous nos soins, elle retomboit dans de pareilles syncopes de momens en momens. Il y a apparence que la révolution qui venoit de se faire dans le cœur de cette infortunée Mingrélienne, avoit causé une violente altération dans son tempérament, puisque,

malgré tous nos ſoins, nos attentions, & les médicamens confortatifs que nous lui fîmes prendre, elle tomba dans une langueur qui la priva de la vie le cinquième jour de notre mariage. Je ne l'abandonnai pas un ſeul moment pendant tout ce temps, elle expira, comme elle l'avoit ſouhaité, entre mes bras, & je ſentis redoubler infiniment ma douleur de ne pouvoir du moins lui exprimer par mes paroles combien j'étois ſenſible à ſa perte. Margeon, témoin de tout ce qui s'étoit paſſé entre Aboulaïna & moi dans ces derniers momens, ne put s'empêcher d'approuver la conduite que j'avois tenue en cette occaſion. Je vous ſais un gré infini, me dit-elle, de la manière dont vous vous êtes comporté dans une occurrence auſſi délicate, continuez, ne vous rebutez pas; mais comme votre préſence n'eſt plus néceſſaire en ces lieux, & que votre douleur ne feroit qu'augmenter à la vue des triſtes cérémonies auxquelles nous allons nous employer, il eſt à propos que vous retourniez chez vous.

J'obéis aux ordres de Margeon d'autant plus volontiers, que le ſpectacle d'Aboulaïna morte, & morte par rapport à moi, m'avoit touché à un point que j'avois toutes les peines du monde à ne pas faire éclater ma

douleur. Je me retirai donc chez moi, & je m'y livrai à la plus profonde tristesse, bien persuadé que je ne pouvois trop regretter une personne d'un si rare mérite, & qui perdoit la vie par un excès d'amour pour moi. Je donnois sans cesse des larmes à sa mémoire; & quoique le temps efface les plus grandes douleurs, il y avoit plus de deux mois que j'avois perdu Aboulaïna, & que je la pleurois encore, lorsqu'un soir que, renfermé dans ma chambre, je lisois l'alcoran, un esclave noir y entra brusquement, & me perça le cœur par la nouvelle la plus cruelle & la moins attendue : seigneur, me dit-il, Margeon expire en ce moment, elle veut vous parler avant que de rendre les derniers soupirs ; suivez-moi, il n'y a pas un moment à perdre.

LI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

Je jetai un cri perçant, au discours de l'esclave ; je devins ensuite plus pâle que la mort, & j'allois lui demander la cause d'une maladie si subite, & en témoigner mon affliction

par les discours les plus touchans, lorsque me rappelant mes engagemens, & faisant attention que quelque mal que fût ma belle veuve, il pouvoit y avoir encore quelque lieu d'espérer sa guérison, je retins mes plaintes; mais le cri que j'avois fait ayant fait venir dans mon appartement ma mère & mes esclaves, en vain me demanda-t-on la cause de cet événement. Je fis signe que l'on cessât de m'interroger, & sans perdre un instant, je courus chez Margeon. Quel fut mon désespoir en voyant cette adorable personne sur un lit, dans un état où elle paroissoit n'avoir plus que quelques momens à vivre. Pâle, défigurée, elle avoit la tête enveloppée de plusieurs linges ensanglantés: Katifé, me dit-elle d'une voix mourante, je vais cesser de vivre, & ce qui augmente mon affliction, je mourrai sans avoir récompensé votre amour; notre souverain prophète me punit sans doute de la dureté avec laquelle je vous ai traité, & d'avoir voulu renverser l'ordre qu'il a établi dans notre religion, en sortant de la dépendance où notre sexe doit être à l'égard du vôtre: une des colonnes de la galerie qui entoure la plateforme de cette maison vient de me tomber sur la tête; les premiers soins

de mes esclaves ont été de m'apporter un prompt soulagement; les miens, sitôt que j'ai eu de la connoissance de mon état, ont été de vous envoyer chercher pour vous dire un éternel adieu; vous étiez digne, mon cher Katifé, d'un sort plus heureux, excusez mes caprices & recevez mes derniers soupirs dans ces embrassemens.

Il n'est pas possible de bien comprendre l'état affreux dans lequel je me trouvai à un discours si touchant, prononcé d'une voix des plus foibles & entrecoupée de sanglots; je regardai fixement Margeon, j'arrosai mille fois ses belles mains de mes larmes, & ma douleur fut si violente, qu'y succombant, je perdis entièrement connoissance entre ses bras; je ne puis dire combien dura mon évanouissement, qui selon les apparences fut très-long; mais je sais seulement, que quand j'eus repris mes sens, je me trouvai dans un autre appartement, sur un lit de satin noir, entouré de tous les esclaves de ma maîtresse; leur morne tristesse & les larmes que je leur vis répandre, m'annoncèrent sa perte; je les regardois avec des yeux égarés, & je semblois leur en demander des nouvelles, lorsque l'un d'eux prit la parole: elle ne vit plus, seigneur, me dit-il, nous

venons de perdre la meilleure maîtreſſe qu'il y eut dans tout Aden, elle en a bien donné des preuves dans la maladie d'Aboulaïna : voilà un teſtament qu'elle a fait en votre faveur, vous êtes à préſent notre maître, & vous pouvez diſpoſer de tout ce qui eſt dans cette maiſon.

Je fis peu d'attention aux dernières paroles de l'eſclave ; je ne ſongeai qu'à la cruelle perte que je venois de faire, je tirai un poignard que j'avois à mon côté, & j'allois me l'enfoncer dans le cœur, lorſque les eſclaves, qui étoient fort attentifs à toutes mes actions, me ſaiſirent le bras, me déſarmèrent, & m'empêchèrent d'exécuter mes intentions. Vivez, ſeigneur, me dirent-ils, Margeon vous l'ordonne par cet écrit ; elle n'a point douté de votre ſenſibilité pour elle, mais elle vous défend d'attenter à votre vie ; & nous avons reçu d'elle des ordres précis de ne pas vous quitter que nous ne vous voyions dans la diſpoſition de ſuivre ſes dernières volontés. Je ne répondis rien à ces diſcours, & ſuffoqué par mes larmes, je me livrai au déſeſpoir le plus cruel ; je ne puis dire combien de temps je fus dans cette ſituation, & ſi je retombai dans l'évanouiſſement ; je ſais ſeulement qu'après avoir pris

une taſſe de ſorbet que l'on me préſenta dans l'accès d'une toux violente que me cauſoit une extrême ſécherefſe de goſier, je tombai dans un engourdiſſement qui dégénéra peu à peu dans une eſpèce de ſommeil léthargique. J'ignore encore la durée de ce ſommeil, mais quel fut mon étonnement, à mon réveil, de me trouver dans une chambre magnifique, dont l'arrangement étoit d'un goût nouveau & ſingulier! Des oiſeaux extrêmement rares qui rempliſſoient des volières dorées, y annonçoient le lever de l'aurore par mille chants mélodieux; mais ce qui redoubla ma ſurpriſe, ce fut de me voir couché ſur un lit ſuperbe, & d'appercevoir à mes côtés l'incomparable Margeon plus brillante qu'une pleine lune & que tous les aſtres du firmament. Je regardai cet événement comme un ſonge des plus flatteurs: ma belle veuve n'avoit plus la tête entourée de ces linges ſanglans qui lui couvroient le viſage, ſes cheveux noirs tout bouclés & relevés par des poinçons de diamans, flottoient ſur ſes joues plus vermeilles que des roſes, & je fus ſi ému à la vue de tant de beautés, que j'allois, peut-être, demander tout haut à notre grand prophète de ne voir jamais la fin d'un rêve dans lequel je trou-

vois tant de délices, lorſqu'heureuſement Margeon parut ſe réveiller : mon cher ſeigneur, me dit-elle, remerciez l'envoyé de Dieu, il veut aujourd'hui couronner vos peines & récompenſer votre fidélité; vous avez paſſé ſans vous en appercevoir du ſommeil à une mort tranquille, qui vous met au rang des heureux Muſulmans. Vous voici dans le lieu de délices que ce ſaint prophète promet aux fidelles croyans, & par une grâce toute ſpéciale pour vous, j'ai été choiſie pour vous ſervir de houri; mais après vous avoir traité ſur terre avec tant de ſévérité, & vous avoir pendant ſi long-temps ſoumis à tous mes caprices, dois-je me flatter que vous m'accepterez pour votre compagne éternelle dans ce ſaint lieu ? Ah mon cher Katifé, raſſurez une tendre amante contre ſes juſtes frayeurs, & n'uſez pas avec elle de toute la rigueur qu'elle vous a fait éprouver dans Aden.



LII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

Si j'avois eu lieu d'être ſurpris de tout ce qui m'étoit arrivé juſqu'alors avec Margeon, je le fus encore plus en ce moment, de la ſituation où je me trouvois. Cependant j'eus aſſez de préſence d'eſprit pour raiſonner ainſi en moi-même. Qu'eſt-ce que je riſque de garder le ſilence en cette occaſion ? Mon temps n'eſt pas encore fini, ſi ce qui ſe paſſe ici n'eſt qu'une illuſion & une ſuite des artifices que l'on a employés pour m'engager à parler, le moment qui le découvrira me rendra devant Margeon coupable de déſobéiſſance. Si c'eſt une réalité, & que je ſois véritablement dans le paradis de notre prophète, ma houri doit être ſoumiſe à toutes mes volontés, & que je parle ou non, pourvu que je réponde à ſes empreſſemens, elle ne s'en embarraſſera pas.

Pendant que je faiſois en moi-même ce petit raiſonnement, je vis cette belle perſonne très-émue ; ah ! ſeigneur, me dit-elle, vous héſitez à me répondre : ſans doute vous

ne m'aimez plus, ou vous voulez me faire payer avec ufure les mépris que je paroiffois avoir pour vous. Que les apparences étoient trompeufes ! je vous aimois avec la dernière tendreffe, & au moment que je vous déclare que je vous adore, feriez-vous affez cruel pour me traiter avec indifférence ? Ah ! mon cher Katifé, je ne pourrois la foutenir un feul inftant, & fi, dans ma condition préfente, l'on pouvoit mourir ou rentrer dans le néant, je demanderois cette grâce à notre fouverain prophète, plutôt que de vous voir armer de rigueur contre moi ; répondez-moi donc, mon cher époux, pourquoi vous obftiner à un filence qui me défefpère, pourquoi me faire languir, dans l'attente d'un bonheur que vous avez paru fouhaiter autrefois avec tant d'empreffement ?

Les vives follicitations de Margeon firent impreffion fur mon cœur ; voyons, me dis-je, jufqu'où je pourrai pouffer cette fcène ; je fais le véritable moyen de découvrir fi l'on me trompe, feignons de nous difpofer à traiter ma belle veuve de la même manière que les heureux Mufulmans en agiffent (à ce que l'on nous affure) avec les houris : certain de mon fort, je romprai alors le filence.

Je n'eus pas plutôt conçu ce projet, que Margeon, qui avoit d'abord reçu ſans réſiſtance de légères careſſes de ma part, liſant ſans doute dans mes yeux les intentions que j'avois, d'éprouver s'il y avoit de la réalité dans ce qui ſe paſſoit en ce moment, ſauta en bas du lit, en riant de toutes ſes forces, & ayant frappé des mains, quatre de ſes eſclaves qui attendoient ſes ordres à la porte, entrèrent dans le lieu où nous étions : venez à mon ſecours, leur dit-elle, il n'a tenu qu'à moi d'être la dupe de cette dernière aventure.

Comme je reconnus en ce moment les eſclaves, il ne me fut pas difficile de comprendre l'artifice de la ſcène qui venoit de ſe paſſer, & je fus le premier à rire du péril que je venois d'éviter en m'abſtenant de parler. Vous avez ſagement agi dans cette occaſion, me dit alors Margeon, vous auriez fait naufrage preſqu'au port; au reſte, je ne comprends pas comment vous n'avez pas ſuccombé à cette dernière épreuve; & puiſque dans les différentes ſituations où je vous ai mis, vous êtes toujours ſorti victorieux des combats que je vous ai livrés, je commence à déſeſpérer de réuſſir dans mes projets : adieu, mon cher Katifé, aimez-moi

toujours avec autant de tendresse, & ne vous rebutez pas pour le peu de temps qui vous reste; j'y perdrois à présent plus que vous, puisque je suis parfaitement convaincue de votre amour, & que vous, vous ignorez à quel point je vous aime: en achevant ces paroles si flatteuses, elle m'embrassa avec toutes les marques d'une véritable passion, & vous pouvez juger, illustres génies, que je reçus ses caresses d'aussi bon cœur qu'elle paroissoit les faire.

Je retournai chez moi, transporté de joie de ce qui venoit de se passer, & de ce que je n'avois plus que quatre mois à languir, dans l'attente de posséder tranquillement ma chère veuve. Il est inutile que je vous rapporte encore de quelle manière j'évitai de tomber dans différens piéges que l'on me tendit: qu'il vous suffise de savoir que je commençois à croire que je passerois plus en repos le peu de temps qui me restoit à souffrir, lorsque le roi de Zibith (1) ayant

(1) *Zibith*, capitale d'un royaume du même nom. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse sur la rivière de Zibith; elle est grande & marchande; on tient que la reine de Saba qui fut visiter Salomon, étoit souveraine de ce pays, dont parle *Strabon* sous le nom de *Sabæa.* Ces peuples nommés Sabéens, qui

fait mal-à-propos quelques hostilités sur nos terres, le sultan d'Aden résolut d'en tirer une prompte vengeance: pour cet effet, ayant fait rassembler toutes ses troupes dans une grande plaine située aux portes de sa capitale, il fallut m'y rendre avec les principaux officiers; mon embarras n'étoit pas de recevoir les ordres de mes supérieurs, s'ils n'avoient regardé que ma seule personne; mais lorsqu'ils concernoient les subalternes, ou les soldats, il n'étoit pas facile de les faire exécuter par signes, le sultan y suppléa heureusement: m'ayant reconnu dans la revue qu'il fit de ses troupes, & informé que je n'avois pas encore l'usage de la parole, il eut la bonté de me dire que me connoissant pour un brave homme, il me dispensoit de servir dans mon poste ordinaire, & qu'il vouloit que je combattisse à ses côtés. Je reçus avec transport une grâce aussi particulière; je me jetai à ses pieds, & ce bon prince fut si touché de mon action, qu'il

ont pris naissance de *Saba*, fils de *Chur*, sont riches en encens, mirrhe, canelle, baume & autres plantes aromatiques; ils vivent la plupart dans l'oisiveté, à cause de la grande abondance de fruits qui croissent sur leurs terres, sans y être semés. Ce royaume n'est pas éloigné de celui d'Aden.

me releva avec toute la bonté imaginable.

Nous partîmes le lendemain, & au bout de huit jours, nous étant trouvés en présence de notre ennemi, il se donna un combat des plus sanglans. Comme le sultan mon maître m'avoit ordonné de ne point m'écarter de sa personne, je ne le perdis pas un seul moment de vue pendant l'action; j'eus même deux fois le bonheur de lui sauver la vie, & son cheval ayant été tué sous lui, je le remontois sur le mien, & je le parois des attaques de ses ennemis, lorsque je reçus deux coups d'épée, dont l'un m'ayant percé la cuisse, & l'autre, après avoir passé à travers le bras gauche, pénétroit dans la poitrine, je tombai à la renverse, entre les pieds des chevaux. Le sultan qui s'en apperçut, & qui se défendoit comme un lion, donna ses ordres pour que l'on me secourût promptement : on m'enleva, & pendant que je fus porté dans une tente voisine où l'on examina mes plaies qui se trouvèrent assez dangereuses, ce brave monarque anima tellement les siens par son exemple, qu'il remporta une victoire d'autant plus complette, que le sultan de Zibith y laissa la vie.

Le premier soin du roi, après la bataille, fut de s'informer en quel état je me trou-

vois, & ayant appris que j'étois affez mal, il accourut à ma tente : quelles obligations ne t'ai-je pas, mon cher ami, me dit-il en m'embraffant; & comment puis-je m'en acquitter envers toi ? Songe feulement à te guérir, & fois perfuadé qu'il n'eft rien que je ne faffe pour te donner les marques les plus fenfibles & les plus effentielles de ma reconnoiffance.

Je reçus le fultan avec tout le refpect dont j'étois capable en l'état où je me trouvois ; & comme mes bleffures étoient trop confidérables pour que je puffe être tranfporté à Aden, il me fit conduire fur un brancard à la ville la plus prochaine, & m'y ayant laiffé deux de fes médecins & quatre chirurgiens, avec ordre de n'oublier rien pour me rendre la fanté, il partit pour retourner à Aden. Comme j'étois logé chez le gouverneur, non-feulement je ne manquai de rien, mais encore on eut tant d'attention pour moi, & je fus traité avec un fi grand foin, que huit jours après je fus hors de danger, & au bout de deux mois en état de reprendre la route d'Aden.

J'ai lieu de croire que mes bleffures n'étoient pas indifférentes à Margeon, puifqu'elle m'envoya, au lieu où je reftai, un

esclave chargé de la lettre la plus vive & la plus passionnée, & qu'elle y joignit une bourse de cinq cent pièces d'or. Je reçus la lettre avec les transports les plus marqués; mais je ne voulus pas accepter la bourse, que je remis entre les mains de l'esclave.

LIII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

CET homme resta quelque temps auprès de moi, & quand il fut bien sûr qu'il n'y avoit plus rien à craindre de mes blessures, il me pria de le charger d'une lettre pour sa maîtresse: mes premiers ordres avoient été si précis, que je ne jugeai pas à propos d'écrire, quoique ma belle veuve m'en donnât la permission; je fis comprendre par signes à cet esclave que je ne pouvois le satisfaire, mais que j'espérois bientôt être en état d'aller l'assurer moi-même de toute la reconnoissance que méritoient ses bontés pour moi.

L'esclave partit, & quinze jours ou environ après son départ, je me mis en route dans un brancard porté par des hommes, que les gouverneurs des villes & principaux

habitans des bourgs & villages avoient ordre de me fournir ; enfin j'arrivai à Aden, & ſuivant les intentions du ſultan, je fus conduit directement à ſon palais. On ne peut exprimer les careſſes que je reçus de ce monarque : j'ai de grandes vûes ſur toi, mon cher ami, me dit-il un jour en m'embraſſant, & je n'y vois qu'un ſeul obſtacle, c'eſt le ſilence obſtiné que tu parois vouloir garder mal-à-propos ; j'ai trois ſœurs d'une beauté raviſſante, je veux te donner le choix d'une d'elles, & te faire mon premier viſir ; celui qui rempliſſoit ce poſte a été tué dans notre dernier combat, & le ſeul Zalvon pouvoit aſpirer à remplir cette place, ſi je ne te la deſtinois pas. Il eſt habile, il a vieilli dans les emplois, mais j'entends dire qu'il ſe laiſſe prévenir aiſément, qu'il ne revient jamais de ſes préjugés, & qu'abuſant de ſon autorité, il maltraite mes ſujets : ainſi quelqu'habileté dont il ſoit pourvu, ce n'eſt point là l'homme que je veux mettre à la tête de mon royaume ; au contraire, je t'ordonne, en cas que tu veuilles accepter ce que je te propoſe, de veiller exactement ſur ſa conduite ; mais tu ſens bien que dans l'état où il paroît que tu veux bien être, je ne puis te confier l'adminiſtration de mes états : dé-

clare-moi donc par quelques ſignes, ou autrement, ſi ta maladie eſt volontaire, ou ſi elle ne l'eſt pas; en ce cas, c'eſt-à-dire, ſi les remèdes y peuvent quelque choſe, il n'eſt rien que je n'emploie pour te rendre l'uſage de la langue, & j'obligerai mes médecins à épuiſer toute leur ſcience ſur toi.

Il n'eſt pas poſſible de bien repréſenter & mon étonnement & mon embarras à la propoſition du ſultan; tout foible que j'étois encore, je me proſternai à ſes pieds, & je tâchai de lui faire entendre que ſi j'avois été aſſez heureux pour lui rendre quelque ſervice, j'en étois trop payé par les honneurs dont il m'avoit comblé, & que je n'étois pas digne de ceux qu'il me préſentoit.

Cette nouvelle tranſpira apparemment dans Aden, elle parvint juſqu'aux oreilles de Margeon, & cette belle perſonne paroiſſant appréhender que las d'un terme ſi long, dans des épreuves pénibles qu'elle avoit elle-même caractériſées de purs caprices, je ne ſuccombaſſe à la tentation de devenir beau-frère de mon maître, elle m'écrivit la lettre du monde la plus tendre & la plus touchante.

Je vais donc vous perdre, ſeigneur, me dit-elle, *& je ſens que je vous perds par ma*

faute. Infortunée Margeon ! que vas-tu devenir ? pourras-tu ſurvivre à un tel malheur ? Ah ! s'il eſt encore temps, pardonnez-moi toutes mes biſarreries, & rompez des engagemens dont je vous diſpenſe : parlez au ſultan, mon cher Katifé, montrez-lui cette lettre, racontez-lui toutes vos aventures, elles lui paroîtront ſi extraordinaires, que je ſuis sûre (ſi vous m'aimez encore) qu'il ne voudra pas forcer votre inclination ; mais pourriez-vous, en faveur d'une amante inſenſée, réſiſter aux offres brillantes qu'il vous fait ? Je ne puis le croire : ah ! vous allez devenir infidelle, mais je mourrai sûrement avant que d'en être bien perſuadée.

Cette lettre pouſſa ma patience à bout ; je mis la main à la plume, dans l'appréhenſion qu'en cette occaſion mon ſilence ne parût confirmer les craintes de Margeon : j'y juſtifiai ma conduite de manière à lui ôter tout ſoupçon d'infidélité de ma part ; je fermai ma lettre, & j'étois prêt de la lui envoyer, lorſque réfléchiſſant que je n'avois qu'un mois, au plus, à attendre pour recouvrer l'uſage de la parole, je déchirai en mille pièces ce que je venois d'écrire, & ne jugeai pas à propos de riſquer de me repen-

tir d'avoir fait réponſe contre ſes premiers ordres, qui étoient très précis.

Pendant que nous étions ainſi l'un & l'autre dans de cruelles agitations, le ſultan qui ne perdoit pas de vue ſes projets, fit aſſembler tous les médecins d'Aden, & les conſulta ſur ma ſituation préſente; comme ma maladie avoit fait du bruit dans les commencemens, il n'y eut aucun d'eux (à ce que j'ai appris depuis) qui, perſuadé que j'étois muet volontaire, ne déclarât que ma guériſon n'étoit pas de ſa compétence. Maſch-Moun, peut-être plus habile, mieux inſtruit, ou ſoupçonnant les motifs de mon ſilence, prit ainſi la parole à ſon tour: ſeigneur, dit-il au ſultan, Katifé, ſelon toutes les apparences, eſt devenu tout d'un coup muet, par quelque raiſon qu'il ſait ſeul, & que nous ne ſaurions deviner; ſi c'eſt un vœu, il y auroit de l'irréligion à vouloir l'engager à le rompre, à moins que votre iman ne l'en relève, en lui en démontrant l'indiſcrétion. Si c'eſt pour quelque ſujet que nous ne puiſſions pas pénétrer, il eſt inutile d'y employer des remèdes qui ne ſont preſque jamais indifférens, & qui, dans pareille occaſion, peuvent plus nuire que ſervir: je ſerois donc d'avis que l'on tâchât, par adreſſe,

de lui faire rompre le ſilence, & je conſeillerois à votre majeſté de propoſer une récompenſe à quiconque en pourroit venir à bout. Ton conſeil eſt excellent, reprit le ſultan : ſi l'iman que je vais lui envoyer ne peut parvenir à lui faire contrevenir à ſon vœu, en cas qu'il en ait fait quelqu'un, je ferai exécuter ce que tu viens de propoſer.

LIV. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

SUIVANT les ordres du ſultan, l'iman vint me voir une heure après; il perdit ſes peines auprès de moi, & ayant compris, par l'obſtination de mon ſilence, que la religion n'avoit pas de part à la ſituation dans laquelle j'étois, le roi d'Aden à qui il en rendit compte, & qui avoit ſon projet fort à cœur, fit auſſitôt publier ſes intentions par toute la ville, & les crieurs annoncèrent de ſa part, que quiconque pourroit m'engager à parler, de quelque manière que ce pût être, en recevroit pour récompenſe cent mille pièces d'or. Une ſomme auſſi exorbitante, & qui faiſoit bien connoître l'affection que ce monarque avoit

pour moi, mit tous les charlatans en campagne : il y en eut plus de trente qui promirent de me guérir radicalement, quoiqu'il n'y en eût aucun qui ne fût très-persuadé qu'il n'en viendroit pas à bout ; il faut pourtant avouer qu'il s'en trouva un plus habile & de meilleure foi que les autres, & qui se flatta de me faire parler, en me disant seulement un mot à l'oreille. Il est vrai qu'il employa un remède qui auroit dû réussir, si j'avois eu l'humeur intéressée : seigneur, me dit-il, le sultan promet cent mille pièces d'or pour votre guérison, je vois bien qu'elle dépend de vous seul ; partageons cette somme par la moitié, je vous en donne cinquante mille, en voilà ma promesse bien signée, faites-y réflexion, c'est une fortune pour vous & pour moi. Je ne pus m'empêcher de rire de l'imagination de cet homme, & pour le dédommager de la perte d'une somme aussi considérable, je lui fis présent d'un gros diamant que j'avois au doigt, & qui pouvoit bien valoir cent pièces d'or ; il en fut transporté de joie, me fit des remercîmens infinis, & publia ma générosité par tout Aden.

Zalvon, qui de simple visir subalterne croyoit meriter de remplir la place de premier ministre, par rapport à sa capacité & à son

ſon âge, étoit au déſeſpoir que le ſultan eût tant de bonté pour moi: comme il voyoit avec douleur que le grand viſirat m'étoit deſtiné, en cas que je recouvraſſe la parole, il faiſoit ſon poſſible ſous main pour empêcher ma guériſon, & profitant d'une indiſpoſition aſtez conſidérable du ſultan, il fit annoncer, ſous ſon nom, par les crieurs publics, que ce monarque donneroit le double de ce qu'il avoit promis à quiconque opéreroit ma guériſon: mais auſſi que celui qui entreprendroit cette cure, ſans en venir à bout, auroit la tête tranchée.

Malgré cette ſévère annonce, l'eſpoir d'un gain auſſi conſidérable anima cinq ou ſix malheureux qui n'ayant pas mieux réuſſi que les autres, payèrent de leur vie la hardieſſe qu'ils avoient eue de ſe préſenter.

Comme j'ignorois cette dernière proclamation, & la peine que cet indigne miniſtre avoit attachée au défaut de ma guériſon, je vivois tranquille dans l'intérieur de mon appartement, lorſque cette tranquillité fut troublée par un événement, dont le ſeul récit me fait encore trembler.

Il y avoit huit ou dix jours qu'aucun de ces empiriques ne s'étoit préſenté devant moi, lorſque l'on vint me dire qu'un jeune

homme d'une rare beauté, qui se faisoit fort de me délier la langue par la vertu d'un talisman, demandoit à entrer & à me parler en particulier; je fis signe qu'on le fît approcher, mais que devins-je, en reconnoissant dans ce jeune homme l'adorable Margeon! Katifé, me dit-elle, avec une crainte mêlée de respect, je risque mon honneur, & peut-être ma vie pour vous parler; mais après le refus que vous avez fait de répondre à ma lettre, que ne dois-je pas entreprendre pour connoître mon sort, & pour me conserver un cœur tel que le vôtre? ne m'êtes-vous pas infidelle, ainsi que je l'entends publier dans Aden? & acceptez-vous une des sœurs de notre sultan pour votre épouse? Je lui fis entendre que loin d'avoir changé à son égard, je faisois consister tout mon bonheur à l'aimer & à être aimé d'elle, & que je ne recevrois jamais de bienfaits de notre monarque aux dépens des sermens que je lui avois faits de l'aimer éternellement. Ah! si ce que vous voulez me faire comprendre est vrai, mon cher Katifé, me dit-elle, transportée de joie, faites-le moi donc connoître; parlez dès aujourd'hui au sultan, déclarez-lui qu'engagé par des sermens terribles, qui vous lient avec moi d'une

manière indiſſoluble, vous ne pouvez profiter de l'honneur qu'il vous propoſe. Quand il ſera informé que nos engagemens ſont d'une nature à ne pouvoir ſe rompre ſans encourir la colère de notre prophète, il eſt trop juſte pour exiger de vous rien qui puiſſe vous déshonorer. Voilà ma main, mon cher ami, jurez-moi que vous m'aimerez toujours avec la même ardeur que vous m'avez témoignée juſqu'à ce moment; ajoutez à ce ſerment, que quelque choſe qui puiſſe arriver vous ne me répudierez jamais; me voilà prête à vous épouſer auſſitôt que vous m'en aurez aſſurée, comme je l'exige de vous, & que vous aurez fait cette déclaration à notre ſultan, & je vous proteſte à mon tour, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que j'abrège les conditions que je vous avois impoſées, & que quoiqu'il y ait encore dix jours à attendre, je ne profiterai point de l'avantage que je pourrois avoir ſur vous, en vous faiſant rompre le ſilence. Si dans toutes les autres occaſions j'ai fait ce que j'ai pu pour vous faire tomber en faute, il n'en eſt pas de même aujourd'hui; le temps & les circonſtances ne permettent pas que vous différiez un inſtant à m'apprendre de bouche vos véritables ſentimens, & à les

faire connoître à notre monarque ; comptez donc ſur ma ſincérité, ouvrez-moi entièrement votre cœur, & ne me laiſſez pas languir davantage dans l'incertitude où je ſuis. Ah ! Katifé, c'eſt en ce moment que vous devez me prouver que votre amour pour moi eſt à l'épreuve des offres les plus brillantes, & que plutôt que de m'être infidelle, vous vous offrirez à toute la colère du ſultan.

LV. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

COMME j'ignorois, ainſi que je vous l'ai déjà dit, la peine que le viſir Zalvon avoit impoſée à ceux qui venoient pour me ſoulager dans ma prétendue maladie, je fis comprendre à Margeon, après l'avoir aſſurée d'une fidélité parfaite, que ce n'étoit pas la peine de lui déſobéir pour ſi peu de temps, & que les dix jours qui me reſtoient feroient bientôt paſſés ; enſuite, voulant un peu me réjouir à ſes dépens, je lui donnai à entendre, que ſuppoſé qu'il y eût du vrai dans ce qu'elle venoit de me dire, l'intérêt pouvoit bien lui faire jouer le perſonnage qu'elle

faifoit, & que le feul efpoir de gagner ce que le fultan avoit promis pour ma guérifon le lui avoit fait entreprendre; mais que moins intéreffé qu'elle, je ne voulois pas rifquer de perdre fes bonnes grâces pour cent mille pièces d'or de plus ou de moins, & que quelque chofe qui pût arriver, je ne parlerois que quand le terme fatal feroit expiré.

Je n'eus pas plutôt fait connoître à Margeon que j'étois inflexible fur ce qu'elle vouloit exiger de moi, que je vis une extrême pâleur lui couvrir le vifage; ah! perfide, me dit-elle, que tu rends bien peu de juftice à mon amour! c'eft lui feul qui m'a conduite en ces lieux, & fans l'appréhenfion que j'ai eue que tu ne fuccombaffes aux offres du fultan, j'aurois attendu patiemment que l'année eût été révolue; mais je vois bien, ingrat, que l'ambition te dévore, tu vas devenir beau-frère de ton maître; la fultane que tu vas époufer eft fans doute d'une beauté raviffante, & tu oublieras bientôt entre fes bras l'infortunée Margeon, qui t'eft devenue indifférente, & peut-être même odieufe. Je vais donc perdre la vie, barbare! ta réfiftance à mes volontés me livre à une mort certaine; tu n'ignores pas le fort qui m'attend au fortir de ces lieux,

& tu le vois avec joie, puiſque je ne poſſède plus ton cœur; tu te repens apparemment de toutes les peines que tu as ſouffertes par mes ordres; tu m'en fais aujourd'hui un crime dont tu te venges bien lâchement : tu n'ignores pourtant pas combien je t'aime; que dis-je! à quel point je t'adore: ah! ſi je n'avois reſſenti pour toi qu'une paſſion médiocre, je t'aurois épouſé il y a deux ans, tes déſirs auroient été ſatisfaits, & tu aurois peut-être ceſſé de m'aimer ſix mois après; mais comme ton cœur m'a paru d'un prix infini, j'ai voulu te ſoumettre aux épreuves les plus pénibles: je croyois avoir trouvé en toi les ſentimens d'un honnête homme, d'un homme qui paroiſſoit m'aimer avec une tendreſſe & une fidélité au-deſſus de toute expreſſion; je t'allois devenir auſſi ſoumiſe que je t'ai parue fière & inexorable, & dans l'inſtant que je croyois toucher à mon bonheur, non-ſeulement tu ceſſes de m'aimer, tu me mépriſes, ingrat! & tu deviens mon bourreau, en me livrant toi-même à une mort infaillible: il ne te manque que d'en être ſpectateur; viens, cruel, viens me voir expirer, en prononçant encore ton nom, qui malgré ta barbarie me ſera cher au-delà du tombeau; & par cette inhumanité,

rends-toi autant exécrable à la poſtérité que tu y aurois été illuſtre par ta conſtance & par ta fidélité.

Margeon verſoit un torrent de larmes en me tenant des diſcours auſſi touchans, & qui me combloient de joie de croire qu'elle y exprimoit les véritables ſentimens de ſon cœur; mais, comme je l'avois vue jouer des ſcènes qui avoient fort approché de celle-ci, je la regardois comme le dernier artifice qu'elle vouloit employer pour triompher de moi; quoique je fuſſe auſſi ému qu'elle me paroiſſoit l'être, je reſtai ferme dans ma réſolution; malgré les expreſſions les plus ſéduiſantes dont elle ſe ſervit encore, elle ne put me faire rompre le ſilence; & ſortant pénétrée de la plus vive douleur, elle me laiſſa dans une inquiétude inexprimable.

Je commençois à me porter beaucoup mieux, je me promenois ſouvent dans un petit jardin qui joignoit à mon appartement; & à meſure que le terme fatal approchoit, je ſentois ma ſanté augmenter de momens en momens; enfin ce jour ſi déſiré arriva, & je crus, en épargnant au ſultan les ſommes conſidérables qu'il avoit promiſes pour ma guériſon, devoir aller la lui annoncer moi-même.

Ce monarque étoit convalefcent d'une maladie qui l'avoit retenu au lit près d'un mois ; je me préfentai à fa porte, & les gardes qui n'ignoroient pas ma faveur, m'ayant annoncé, je fus introduit auffitôt en fa préfence. Après m'être profterné à fes pieds, feigneur, lui dis-je, comme ce n'eft qu'aujourd'hui que je pouvois recouvrer l'ufage de la parole, je viens vous apprendre moi-même les raifons du filence volontaire que j'ai gardé depuis un an jufqu'à ce jour, & vous rendre les plus humbles grâces des faveurs infignes que votre majefté veut répandre fur un fujet d'un mérite auffi commun; alors, ayant raconté mon hiftoire au fultan, le plus fuccinctement qu'il me fut poffible, non-feulement il m'écouta avec une extrême furprife, mais après avoir eu la bonté d'approuver ma conduite, & d'admirer la patience que j'avois eue dans les deux ans que j'avois bien voulu me foumettre aux volontés de Margeon : Katifé, tu as acheté par des épreuves trop pénibles le cœur de ta belle veuve, pour que je veuille mettre le moindre obftacle à ton bonheur, tu es véritablement digne d'elle, & je conçois, dans la fituation où tu te trouves à préfent, que tu ne pouvois accepter la main d'une de

mes sœurs sans violer tes sermens, sans t'écarter de toutes les loix de la bienséance & de l'honneur; loin que cela te fasse aucun tort dans mon esprit, ta conduite pleine de droiture & de probité augmente mon estime pour toi, & me fait connoître de quoi tu es capable; un autre livré à la seule ambition, se seroit bien gardé d'exécuter ses promesses; rebuté des rigueurs d'une maîtresse capricieuse, il l'auroit abandonnée sans scrupule, & joignant le mépris à l'infidélité, il croiroit, par un procédé aussi indigne, acheter encore à trop bon marché l'honneur d'être mon beau-frère; mais toi, plus sincère, & méprisant les honneurs que l'on acquiert aux dépens de la vertu, tu n'as point été ébloui par les grandeurs que je t'ai offertes, & par des sentimens aussi sages que généreux, tu t'en es montré encore plus digne. Accepte donc la qualité de mon grand Visir, dispose de mes trésors à ton gré, que mes peuples, sous ton ministère, jouissent par ta prudence & par une sage dispensation de mes grâces, d'un bonheur sans égal; cours apprendre cette nouvelle à Margeon, dis-lui que je veux que dans trois jours ton union avec elle soit célébrée par les fêtes les plus galantes; & comme tu pourrois, dans cette occa-

ſion, ménager mes tréſors, je vais moi-même en ordonner l'exécution; la joie que j'ai de te voir content me donnera aſſez de force pour y aſſiſter en perſonne: puis-je reconnoître par trop d'endroits que je te dois la vie & le ſalut de mes états?

Je ne m'étois pas préſenté devant le ſultan, pourſuivit Katifé, ſans appréhender que le refus que je ferois d'épouſer ſa ſœur ne changeât les diſpoſitions dans leſquelles il étoit en ma faveur, & peut-être même ne me coutât la vie; mais, comme je n'avois pas héſité de faire encore ce ſacrifice à Margeon, l'on peut aiſément comprendre quel fut l'excès de ma joie lorſque le ſultan m'eut parlé ainſi; je me jetai à ſes genoux que j'embraſſai avec ardeur: ſeigneur, lui dis-je, vos bontés ſurpaſſent toutes mes eſpérances, ſi j'ai été aſſez heureux pour vous rendre quelques ſervices dans le dernier combat, j'en ai été bien récompenſé par la gloire qu'ils m'ont acquiſe, & par la bienveillance dont votre majeſté m'honore; mais je la ſupplie de ne point me charger du fardeau qu'elle veut m'impoſer, je ne me ſens pas propre à remplir un poſte ſi éminent; comme il eſt toujours l'objet de l'envie de ceux qui croyent avoir aſſez de mérite

pour l'obtenir, ils prennent pour une injuſtice qu'on leur fait, de ne les avoir pas placés dans cette haute dignité, & toute leur haine retombe ordinairement ſur celui qui l'occupe.

Ne t'oppoſe pas davantage à mes volontés, reprit le ſultan; comme je ſais que tes refus ne procèdent que d'une extrême probité, c'eſt cette même probité qui m'eſt connue, qui m'engage à t'ordonner de m'obéir; prends donc les rênes de mon royaume, gouverne-le avec toute la ſageſſe dont tu es capable, & laiſſe-moi goûter un repos tranquille, dont je n'ai point encore joui juſqu'à préſent, parce que j'ai toujours été obligé de veiller moi-même ſur la conduite de mes premiers viſirs.

Comme il n'y avoit rien à répliquer à des ordres auſſi abſolus, je témoignai que j'étois diſpoſé à les exécuter, & après avoir été déclaré premier viſir, je ne fus pas plutôt ſorti de la préſence du ſultan, que ſans perdre de temps, je me tranſportai chez ma belle veuve; mais, ciel! que devins-je, en trouvant tous ſes eſclaves en pleurs! Ah! ſeigneur, me dirent-ils, qu'eſt devenue notre bonne maîtreſſe? il y a dix jours que nous ne l'avons vue; elle eſt ſortie d'ici ſous

des habits d'homme, en nous aſſurant qu'elle alloit vous ramener dans cette maiſon, pour vous en rendre le maître en qualité de ſon époux : quelques-uns de nous l'ont conduite au palais du ſultan, nous y ſommes reſtés juſqu'à la nuit, nous ne l'en avons pas vue ſortir, & ſi nous pouvons ajouter foi aux bruits qui courent dans Aden, elle a perdu la vie, ainſi que quelques autres particuliers qui, flattés par l'eſpoir d'une récompenſe auſſi extraordinaire, avoient promis de parvenir à vous faire rompre le ſilence; c'étoit une alternative que le viſir Zalvon avoit fait publier huit jours avant que Margeon s'exposât à cette cure; elle n'ignoroit pas que la mort devoit être la punition des téméraires qui entreprendroient votre guériſon ſans en venir à bout, comme ils devoient recevoir deux cent mille pièces d'or en vous rendant l'uſage de la langue.

LVI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus frappé de cette nouvelle ſi peu attendue comme d'un coup de foudre, continua

Katifé; & après avoir pendant quelques momens exhalé toute ma fureur, je courus en porter mes juftes plaintes au fultan: ah! feigneur, m'écriai-je, en me jetant de nouveau à fes pieds, j'ai perdu ma chère Margeon au moment que je touchois à celui de la pofféder. Alors lui ayant fait un court récit de ce que je venois d'apprendre des efclaves de cette veuve, ce bon prince fut fi touché de l'indigne conduite de Zalvon, qu'il ordonna fur le champ qu'on allât l'arrêter, & qu'on l'amenât en fa préfence: feigneur, lui dis-je, permettez que j'aille moi-même exécuter vos ordres. Et bien, reprit le fultan, cours-y, mon cher Katifé, & ne te préfente devant moi qu'avec la tête de ce fcélérat, dont la cruauté réjaillit entièrement fur moi; loin d'avoir donné des ordres auffi fanguinaires, je les abhorre; je t'ordonne de le faire connoître dans Aden, & de t'informer des noms de ceux qu'il a fait mourir injuftement, afin de dédommager leur malheureufe famille aux dépens de cet infâme miniftre.

Je ne me fis pas répéter l'ordre du fultan, je pris cinquante de fes gardes, je courus chez le vifir, je fis entourer fa maifon, & j'y entrai, fans perdre un feul moment;

mais quelle fut ma douleur ! lorſque j'appris de ſes eſclaves qu'il y avoit huit ou dix jours qu'il étoit ſorti d'Aden pendant la nuit, avec deux femmes, dont l'une verſoit des larmes en abondance. Par le portrait que l'un d'eux me fit de celle qui témoignoit une triſteſſe ſi amère, je crus reconnoître ma belle veuve, & je fus confirmé dans cette opinion par un eunuque noir, qui me dit lui avoir entendu prononcer pluſieurs fois mon nom; il ajouta que ſon maître l'avoit obligé d'ôter la vie à cinq de ceux qui n'avoient pas réuſſi à me guérir, & qu'il étoit prêt de couper la tête à un ſixième, qui étoit d'une rare beauté, lorſque ce malheureux lui avoit découvert qu'il étoit une femme; que dans cet inſtant il avoit cru voir dans les yeux de Zalvon une extrême paſſion pour elle, qu'il l'avoit tenue enfermée dans une chambre du palais extérieur du ſultan, qu'il l'en avoit fait ſortir bien avant dans la nuit, qu'après l'avoir fait conduire dans celui où nous étions, il en étoit parti avec elle, une vieille & quatre eſclaves, dans l'intention, à ce qu'il en pouvoit juger, de paſſer la mer & de ſe retirer dans le royaume de Zocotora (1).

(1) L'isle de *Zocotora* eſt éloignée environ de

Quelque joie que je reſſentiſſe en ce moment, de pouvoir croire que Margeon n'étoit du moins pas morte, je ne pouvois m'empêcher de frémir, lorſque je penſois qu'elle étoit entre les mains de Zalvon. Après que les premiers mouvemens de ma fureur furent un peu modérés, je raiſonnai en moi-même pour ſavoir quel parti j'avois à prendre; ah! ſans doute, me dis-je, Margeon, pour éviter la mort qu'on lui deſtinoit, aura été forcée d'inſtruire le viſir de toutes nos aventures; & ce ſcélérat, ne doutant pas que dans peu je ne le fiſſe punir du ſang qu'il venoit de répandre par rapport à moi, aura cherché par une prompte fuite à éviter ſon ſupplice; le perfide a voulu me punir de la néceſſité où il eſt de ſortir du royaume, en m'enlevant tout ce que j'aime; ah! malheureux Katifé, pourquoi ne pas te rendre aux larmes & aux prières de Margeon dans la dernière viſite qu'elle t'a faite? ne t'a-t-elle pas annoncé aſſez clairement, en te quittant, tous les malheurs qui t'arrivent aujourd'hui? As-tu voulu la croire? & dans une pareille occaſion, pouvois-tu la ſoup-

---

quarante lieues du cap de *Gardafuy*, qui eſt à l'extrémité de la côte d'*Ayan*, vis-à-vis de l'Arabie heureuſe.

çonner avec raiſon de quelqu'artifice ? C'eſt toi ſeul qui lui plonges un poignard dans le ſein, en l'expoſant aux derniers outrages du plus indigne & du plus inhumain de tous les hommes; car je la connois aſſez pour être perſuadé qu'elle ſe procurera la mort, plutôt que de ſe prêter à ſes infâmes déſirs, ou qu'elle ne ſurvivra pas un moment à ſon déshonneur. Juſte ciel! de quel côté que je me tourne, je ne vois qu'horreur! & ſi quelque choſe peut me déterminer à ne pas ceſſer de vivre, c'eſt l'incertitude du ſort de cette belle perſonne, & le déſir de la venger, en arrachant du moins la vie au traître Zalvon.

Ces conſidérations qui retinrent mon bras, m'obligèrent de retourner au palais; j'y rendis compte au ſultan de la fuite du viſir & de l'enlèvement de Margeon, & mon récit fut ſi touchant, qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes; il envoya ſur le champ chercher le viſir de la mer, & lui ayant donné ordre de s'informer ſur quel vaiſſeau Zalvon pouvoit avoir pris la fuite, il apprit une heure après, que celui qu'il avoit monté (ainſi que me l'avoit dit l'eunuque noir) étoit parti il y avoit plus de huit jours pour l'isle de Zocotora! Mon

cher Katifé, me dit le ſultan, prends dans le port autant de vaiſſeaux que tu voudras, pourſuis ton ennemi, n'épargne rien pour l'avoir en ta poſſeſſion & pour retrouver ta maîtreſſe, & reviens au plutôt me rendre par ta préſence toute la tranquillité que ton abſence va m'ôter.

Quelque foible que je fuſſe encore, je ne voulus point commettre le ſoin de ma vengeance à un autre qu'à moi-même, je montai le lendemain le meilleur voilier de quatre vaiſſeaux, que Meſri, viſir de la mer avoit choiſi; & chargé d'une lettre de recommandation du ſultan d'Aden pour le roi de Zocotora, nous partîmes enſemble, avec les trois autres vaiſſeaux, dans la réſolution de faire tous nos efforts pour rejoindre le raviſſeur de Margeon.

Il y avoit douze jours que nous voguions avec le vent le plus favorable du monde, lorſqu'il changea tout d'un coup; quelque manœuvre que nous puſſions faire, il nous fit traverſer toute la mer de l'Inde, & nous repouſſa vers le royaume de Calicut (1).

(1) *Calecut* ou *Calicut*, ſituée ſur la côte de Malabar, eſt une grande ville qui a un bon port, & qui fait un grand commerce; elle eſt capitale du royaume qui porte ſon nom, auquel on donne vingt-ſept lieues

J'étois au déſeſpoir de ce contre - temps, chaque moment de retard redoubloit ma frayeur, & je faiſois à tous les inſtans des vœux au ciel pour que nous puſſions reprendre notre route ; il exauça enfin mes prières, mais ce fut pour me réduire bientôt dans l'état le plus déplorable que l'on puiſſe imaginer. Nous fûmes aſſaillis d'une ſeconde tempête, plus violente que la première, & le vent ayant malgré nos efforts ſéparé nos quatre vaiſſeaux, celui que je montois fut jeté ſur la côte d'Ayan, où, après avoir beaucoup ſouffert, nous fûmes pour ſurcroît de malheur attaqués par trois bâtimens corſaires. Vous pouvez juger que la partie étant entièrement inégale, & les gens de mon vaiſſeau tout-à-fait hors d'état de combattre, nous fûmes contraints de nous ſoumettre à nos vainqueurs, qui prirent auſſitôt la route de Brava (1).

---

de côtes, & cinquante de profondeur dans les terres. On aſſure que le ſultan de Calicut peut mettre cent mille hommes ſur pied, & qu'il prétend que tous les rois de Malabar ſont ſes tributaires.

(1) *Brava*, capitale d'un royaume, ſituée ſur la côte d'Ayan, dont les peuples ne vivent encore aujourd'hui que de leurs brigandages.

LVII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

Je ne puis, mesdames, vous bien exprimer quel fut mon désespoir; je fus tenté en ce moment de me précipiter dans la mer, pour finir tout d'un coup mes malheurs; mais soutenu encore par quelques lueurs d'espérance que je pouvois être rejoint par nos trois vaisseaux avant d'arriver à Brava, & qu'ils nous délivreroient peut-être de l'esclavage où nous venions de tomber, je différai de me donner la mort, dans la résolution de ne pas survivre long-temps à la perte de ma liberté. Lorsque j'avois vu que nous allions devenir esclaves de ces corsaires, j'avois eu la précaution de recommander à tout l'équipage de ne point leur faire connoître ma qualité ni celle du visir de la mer; ils me tinrent exactement parole, & j'eus du moins la consolation, si je changeois de résolution, de voir que ma dignité ne seroit pas un obstacle à ma rançon. Nos vaisseaux n'ayant pas paru, nous fûmes conduits à Brava, & dans le partage que l'on fit de nos

perſonnes, j'échus avec le viſir au gouverneur de cette ville, à qui l'on donnoit la dixième partie de toutes les priſes que l'on faiſoit ſur mer : jugez de ma douleur, quand je me vis au pouvoir d'un homme de ce rang : je m'y abandonnois ſans réſerve, & j'avois pris pour ce coup une forte réſolution de m'ôter la vie, lorſque Meſry, s'appercevant à mon air ſombre que je méditois quelque choſe de funeſte, me repréſenta vivement le tort que j'avois de me laiſſer abattre ainſi : ſeigneur, me dit-il, loin de vous livrer, comme vous faites, au plus noir chagrin, vous devez dans cette occaſion rappeler tout votre courage & votre fermeté, & vous conſerver du moins pour l'illuſtre Margeon qui peut encore avoir beſoin de votre ſecours ; je puis vous aſſurer que nous ne reſterons pas long-temps dans la triſte ſituation où nous ſommes ; comme il arrive dans ce port des vaiſſeaux de toutes les nations, je trouverai occaſion, avant qu'il ſoit peu, de faire ſavoir notre captivité au ſultan d'Aden ; il vous aime trop pour ne pas employer tous les moyens poſſibles pour nous procurer la liberté, & je ne déſeſpère pas enſuite que nous ne puiſſions retrouver votre belle veuve. Ces diſcours flateurs cal-

mèrent un peu la violence de mes maux, & résolu de m'abandonner aux decrets de la providence, j'attendis qu'elle exécutât ce qu'elle avoit décidé sur mon compte.

Il y avoit environ trois semaines que j'étois chez mon nouveau maître, dont j'entendois tous ses esclaves se louer, lorsqu'il me fit appeler dans l'intérieur de son palais: Mani, me dit-il, (c'étoit le nom que j'avois autrefois porté chez ma belle veuve, & que je m'étois donné) mon fils se marie dans quinze jours, je veux célébrer ses nôces par une fête que j'ai promise aux femmes de mon sérail, & à celle qui lui est destinée pour épouse, aurois-tu du goût pour ces sortes de divertissemens? Seigneur, répondis-je au gouverneur qui s'appeloit Almamon, j'ai toute ma vie aimé les spectacles: il ne passoit pas de troupe de comédiens dans Aden, que je ne les suivisse très-exactement. S'il ne s'agit que d'orner une salle, & d'y placer un théâtre, vos ordres seront bientôt exécutés. Voilà justement ce que je souhaitois, me dit Almamon, je veux que tu disposes l'appartement où nous sommes, de manière qu'il puisse servir aux plaisirs que je me propose: celle que je destine pour être ma bru demeure dans ce palais, où elle a été élevée

dès l'âge de quatre ans. J'ai vu avec plaiſir naître entr'elle & mon fils cette tendre ſympathie qui fait tout le bonheur des mariages, & je ſuis d'autant plus content de cette union, que je connois ſa famille, & que je ſais qu'elle appartient à d'honnêtes gens, qui ſe ſont toujours diſtingués par des emplois qu'ils ont remplis dans leur pays avec beaucoup d'honneur & de probité; elle & mon fils aiment paſſionnément ces ſortes de divertiſſemens, & quand, depuis trois ou quatre ans, il s'eſt trouvé dans Brava des comédiens, je n'ai pas manqué de les faire venir chez moi, & de procurer cet amuſement à ma famille; elle y a pris tant de plaiſir, que ſouvent même ceux de mes eſclaves qui ſe ſont trouvés avoir quelques talens dans ce genre, ont cherché à les faire valoir en leur préſence, & c'eſt un pareil ſpectacle que je lui deſtine dans quelque temps d'ici. J'ai encore, mon cher Mani, une autre confidence à te faire, continua le gouverneur: j'ai fait emplette, il y a huit ou dix jours, d'une eſclave appelée Zobeyas, je l'aime extraordinairement, ſans pouvoir bien pénétrer ce qui ſe paſſe dans mon cœur à ſon égard; lorſque je veux lui déclarer ce que je ſens pour elle, le reſpect cède à la tendreſſe,

& m'empêche de lui faire connoître mes ſentimens; d'ailleurs je la vois plongée dans une ſi grande triſteſſe, que les moyens que j'ai employés depuis ce temps pour la diſſiper ont été inutiles; elle garde ſur ſa naiſſance & ſur ſa condition un ſecret d'autant plus impénétrable, que tous ceux de ſa compagnie qui étoient ſur ſon vaiſſeau, lorſqu'il fut jeté ſur ces côtes, ayant péri dans les flots, ou ayant été tués en ſe défendant contre les armateurs de Brava, il ne m'a pas été poſſible de découvrir quels ſont ſes parens; je voudrois donc trouver le ſecret d'écarter l'humeur ſombre qui l'environne, & je compte que tu me ſerviras dans cette occaſion; je te fournirai bientôt celle de la voir & de lui parler; tâche d'apprendre d'elle le ſujet de ſon affliction, fais-lui bien entendre que j'y ſuis très-ſenſible, & que je n'oublierai rien pour faire finir ſes peines. Seigneur, dis-je alors à Almamon, je me ſens trop honoré de la commiſſion que je reçois pour ne m'en pas acquitter avec toute l'ardeur poſſible, & je vais, dès ce moment, travailler à vous ſatisfaire. Je donnai alors tous mes ſoins pour orner la ſalle, j'y fis travailler pendant deux jours avec toute l'attention poſſible, & mes ſoins ne furent

pas inutiles, puiſque la manière dont je la diſpoſai fut très-agréée de mon nouveau maître. Il m'en faiſoit des complimens, lorſque ſon fils, celle qu'il devoit épouſer, l'eſclave qu'Almamon honoroit de ſes attentions & toute leur ſuite étant entrés dans le lieu où nous étions, ils s'écrièrent tous ſur le goût qui règnoit dans la diſpoſition de ce théâtre. A l'égard de mon maître qui ne penſoit qu'à cette jeune perſonne qui étoit l'objet de toutes ſes attentions, il courut à elle, & par les empreſſemens les plus vifs, il lui marquoit la ſatisfaction qu'il reſſentoit de la voir ſi belle, lorſque jetant la vue ſur cette eſclave, je reconnus dans elle l'incomparable Margeon. Si je fus aſſez maître de moi-même, pourſuivit Katifé, pour m'empêcher de faire paroître la joie que j'eus en ce moment de retrouver ma charmante veuve, & en même-temps la douleur dont j'étois accablé de la voir au pouvoir d'un maître qui venoit de me faire connoître ſes ſentimens pour elle, il n'en fut pas de même de mon adorable maîtreſſe, elle s'avança précipitamment vers moi, les bras ouverts, & en m'embraſſant avec une extrême tendreſſe; elle pouſſa un cri de joie qui auroit fait connoître tout l'intérêt qu'elle prenoit à
ma

ma perſonne, ſi, pour prévenir les inquiétudes du gouverneur, elle ne lui eût adreſſé ainſi la parole.

LVIII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

PARDONNEZ, ſeigneur, des premiers mouvemens dont Zobeyas n'a pas été la maîtreſſe, dit alors la ſpirituelle Margeon, je ne ſuis plus ſurpriſe du goût merveilleux qui règne dans ces lieux, puiſque vous avez en votre pouvoir un homme qui non-ſeulement a un génie très-particulier pour ces ſortes de décorations, mais excelle encore dans les repréſentations les plus pathétiques. Sans être comédien, il en a tous les talens : comme il étoit frère de mon défunt mari, qui avoit auſſi beaucoup de penchant pour ces ſortes de plaiſirs, nous nous amuſions quelquefois dans notre particulier à jouer entre nous les ſcènes les plus tendres de nos poëtes orientaux, & ſouvent même nous en compoſions en proſe à l'impromptu, qu'ils n'auroient pas eu honte d'avouer pour être de leur invention : ne ſoyez donc pas étonné, ſeigneur

ſi la vue de cet homme a rempli mon cœur d'une joie immodérée, & ſi j'en ai donné des marques un peu trop vives; la pudeur n'eſt point bleſſée par les careſſes que je viens de lui faire dans une rencontre auſſi peu attendue; & ſi feu mon époux n'y trouvoit pas à redire, je me flatte que vous ne déſapprouverez pas les témoignages que je viens de lui donner de l'amitié la plus parfaite.

Quelque ſurpriſe que j'euſſe pu faire paroître à la vue de Margeon, pourſuivit Katifé, l'extrême attention qu'Almamon prêta à ſes diſcours me donna le temps de me remettre, & quoique très-embarraſſé à ſoutenir le perſonnage qu'elle me donnoit, je pris le parti de me prêter à ſes idées. Belle Zobeyas, lui dis-je, le malheureux Mani ne reſſent plus le poids de ſes chaînes, puiſqu'il les partage avec vous & qu'il les tient d'un ſi bon maître; je ne lui cacherai point qu'inſtruit de votre enlèvement, je parcourois ces mers pour vous rendre, s'il étoit poſſible, à votre patrie, lorſque la tempête m'a jeté ſur les côtes de Brava, & m'y a fait perdre ma liberté; mais, ma chère ſœur, que nous ſommes heureux l'un & l'autre d'être tombés au pouvoir du généreux Almamon! il vous aime, Zobeyas, vous avez dû vous

en appercevoir par ſes manières tendres, & inſinuantes, & ſi le reſpect, qu'un maître n'a pas ordinairement pour une eſclave, n'avoit mis un frein à ſes déſirs, vous auriez été plutôt informée des ſentimens qu'il a pour vous; mais s'il a bien voulu juſqu'à préſent ſe contraindre, & ne pas vous les expliquer intelligiblement, il ſe flatte que du moins vous lui en tiendrez quelque compte..... Margeon, qui s'étoit juſqu'alors bien apperçue de l'inclination qu'Almamon avoit pour elle, m'interrompit en cet endroit, & ſe rappelant le nom que je m'étois donné en commençant à lui parler: ſeigneur, dit-elle au gouverneur, il n'étoit pas néceſſaire que Mani fût auprès de moi l'interprète de votre cœur, une douce ſympathie dont je n'ai pu me défendre m'a fait concevoir pour vous, au premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, toute l'amitié dont je ſuis capable, elle a rendu par-là ma captivité plus ſupportable, & ſans ces ſentimens qui ſont entrés dans mon ame, pour ainſi dire, malgré moi, je n'aurois pas eu la force de ſoutenir mes chaînes, quelque légères que vos bontés me les aient rendues; ne m'en demandez pas davantage, ſeigneur, & contentez-vous d'un aveu que je vous fais ſans rou-

gir, puiſqu'il n'intéreſſe point mon honneur.

Almamon qui avoit d'abord été dans une extrême inquiétude à la reconnoiſſance qui s'étoit faite entre Zobeyas & moi, fut touché de ce que cette belle perſonne venoit de lui dire. Madame, reprit-il, malgré toute la tendreſſe que je reſſens pour vous, je ne puis me rendre compte à moi-même de la ſituation de mon cœur. Si j'ai été ému à la vue de Zobeyas, je n'ai point ſenti en ce moment ces tranſports ſi tumultueux qui caractériſent une paſſion dont les ſuites ſont preſque toujours à craindre, quand elle s'empare de nos ſens avec tant de violence. J'ai reſſenti au contraire dans mon ame un calme que je n'ai jamais trouvé en pareille occaſion, & il ſemble que la nature ait pris plaiſir à graver dans mon cœur des ſentimens de reſpect qui ont, pour ainſi dire, étouffé tous les déſirs que votre raviſſante beauté eſt capable d'y produire : j'en ignore la raiſon, mais telle qu'elle puiſſe être, je vous avoue que je ne ſaurois m'en plaindre, & que je ſuis charmé de voir que la préſence de Mani vous faſſe faire trêve pour quelques momens à votre douleur; pour toi, mon ami, me dit alors Almamon, pourquoi, dans la conjoncture préſente me cacher

tes talens, ignores-tu que ce monde n'eſt qu'un grand théâtre ſur lequel chacun joue ſon rôle plus ou moins bien, & que les caractères que l'on repréſente ſur nos ſcènes, ne ſont ſouvent que de foibles copies de leurs véritables originaux; la médiſance, la fourberie, le menſonge, la flatterie & l'avarice ne fourniſſent-elles pas tous les jours de nouvelles matières à la critique? Elle eſt inépuiſable, mon cher Mani, & chacun de nous, dans ſa propre famille, trouve, pour peu qu'il y faſſe attention, un fond de comique toujours nouveau. Les hommes, ſans en excepter preſqu'aucun, ſont tous plus ou moins ridicules, moi-même qui te parles, je le ſuis peut-être plus qu'un autre, & je ris dans autrui des défauts que je ne reconnois pas dans moi-même. L'amour-propre nous aveugle tous; comment eſt-il poſſible, par exemple, que ce cadi, dont la ſcience égale la probité, & qui a toutes les excellentes qualités que l'on peut ſouhaiter dans un homme de ſa robe, ne s'apperçoive pas qu'il les ternit toutes par un air de hauteur & de fierté inſupportable? ne feroit-il pas mieux de ſe rapprocher un peu des autres hommes, & par une affabilité qui le rendroit adorable, (au lieu qu'on le haït peut-

être avec raiſon) : ne devroit-il pas chercher à ſe concilier les cœurs de tous ceux qui ont affaire à lui ? Ils ne l'abordent qu'en tremblant, & en gagnant même leurs procès, ils ſortent mécontens du tribunal de leur juge.

Si ce vieux muſulman, dans un âge des plus décrépits, nous apprête à rire en faiſant encore le galant, & eſt aſſez fou pour s'imaginer qu'il poſsède ſincèrement le cœur des malheureuſes eſclaves de ſon ſérail ; n'eſt-ce pas en même-temps le comble de la plus indigne baſſeſſe, de voir ces mêmes femmes qui gémiſſent ſecrettement d'être ſoumiſes aux emportemens de ce ridicule vieillard, ſe diſputer, malgré cela, ſes bonnes grâces avec empreſſement, & montrer les unes contre les autres tous les mouvemens de la jalouſie la plus marquée, pendant qu'au fond de l'ame, elles déteſtent celui qui en eſt l'objet ?

Qui pourroit retenir ſes ris, en voyant ce jeune empirique porté mollement dans un palanquin doré par vingt-quatre eſclaves, qui ſe relayent d'heure en heure, parcourir toute la ville, y faire montre d'une vanité des plus ridicules, & s'imaginer par ce faſte qu'il étale, faire croire au public que per-

ſonne n'eſt plus capable que lui du poſte qu'il occupe auprès du grand ſeigneur ? Couvert des plus riches étoffes de l'orient, il ſe croiroit déshonoré, s'il avoit ſalué dans cet équipage un homme de pied & mal vêtu, lui qui avant cette faveur qui lui fait porter la tête juſqu'aux nues, & regarder la terre avec mépris, étoit trop heureux que les mêmes gens à qui il refuſe aujourd'hui le ſalut, lui fîſſent gagner, par un ſalaire des plus médiocres, de quoi vivre très-modeſtement; & cet homme, qui change à préſent trois ou quatre fois d'habits à toutes les ſaiſons, a-t-il bonne grâce d'oublier que ſa robe d'hiver étoit autrefois la même que celle qu'il portoit l'été, à la doublure près, qu'il faiſoit ôter & remettre, ſuivant ſes beſoins ?

Conviens donc avec moi, mon ami, du ridicule de preſque tous les hommes, que cette matière eſt intariſſable, & que nos paſſions nous maîtriſent tellement, que nous aveuglant pour l'ordinaire, elles nous rendent, avec raiſon, l'objet de la raillerie des autres : déploye donc, dans cette occaſion, tout ton ſavoir. La fécondité de ton génie & ton heureux naturel viennent d'être ſi vantés par Zobeyas, qu'il ne te ſera pas

bien difficile de nous en donner, en ce moment même, un petit échantillon.

Je baiſſai la tête, pourſuivit Katifé, pour faire connoître au gouverneur que j'étois diſpoſé à lui obéir, & j'attendis que Zobeyas me fît connoître ſes intentions; comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle comprit auſſitôt mon embarras, & profitant des diſpoſitions favorables dans leſquelles étoit Almamon à notre égard, & de la crédulité qu'il paroiſſoit avoir ſur notre compte: ſeigneur, lui dit-elle, nos afflictions communes, & l'état dans lequel nous ſommes, ne nous permettent pas, du moins à moi, de vous donner du comique en ce moment, ni même de vous répéter aucun de ces rôles que mon mari, Mani & moi, nous jouyons autrefois avec quelques grâces: mes malheurs me les ont fait oublier, mais pour peu que vous me laiſſiez à moi-même, pendant que vos eſclaves vont faire une eſpèce de répétition de ce qu'ils doivent repréſenter, je me rappellerai quelqu'intrigue intéreſſante, que nous ferons bientôt en état de vous jouer à l'impromptu.

❁

LIX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

Si le gouverneur de Brava approuva ce que lui propofoit Margeon, j'en fus auffi très-content, parce que ce délai me donnoit le temps de me compofer de manière que je ne puffe donner aucun ombrage à Almamon; je fus donc fpectateur, ainfi que ma belle veuve, d'une petite paftorale que les efclaves de notre maître répétèrent; elle étoit entremêlée de danfes & de chants, & tous les acteurs s'acquittèrent paffablement de leurs rôles. Quand ce divertiffement fut fini, Almamon ayant fommé Margeon de fa parole: je vais vous obéir, feigneur, lui dit-elle, enfuite m'adreffant la parole: remettez-vous dans la mémoire, mon cher ami (pardonnez, feigneur, dit-elle au gouverneur, ces termes de tendreffe, j'ai toujours appelé ainfi mon beau-frère du vivant de mon mari) rappelez-vous, dis-je, cette intrigue fi tendre que nous avons jouée plufieurs fois; la voici: Mirza, jeune veuve, eft vivement follicitée par un officier des troupes

du roi de Java, de l'époufer; elle trouve dans Hindbad (c'eſt le nom de ſon amant) tout le mérite poſſible; mais comme elle n'a eu que du déſagrément & de l'ennui dans ſon premier mariage, & qu'elle eſt bien perſuadée qu'il y a peu d'hommes qui ayent pour leurs femmes toutes les complaiſances & l'attachement qu'ils leur promettent, elle lui propoſe de ſe ſoumettre à deux épreuves des plus ſingulières: alors Margeon ayant, ſous les noms de Mirza & de Hindbad, raconté ſuccinctement à la compagnie toutes nos aventures, juſqu'à la dernière viſite qu'elle me rendit traveſtie en homme dans le palais du ſultan, le péril de la vie qu'elle y courut par mon obſtination à garder le ſilence, la néceſſité où elle ſe trouva alors de déclarer ſon ſexe au viſir, l'amour qu'il conçut pour elle, ſon enlèvement, & de quelle manière cet indigne miniſtre avoit été percé de mille coups, lorſque le vaiſſeau ſur lequel elle étoit fut attaqué par des corſaires; Mirza, continua-t elle, par des aventures qui ne ſont rien à la choſe, retrouve deux ans après Hindbad dans l'isle de Ceylan; elle ne peut d'abord s'empêcher de témoigner la joie qu'elle a de le revoir; mais enſuite, faiſant

réflexion qu'il eſt cauſe de tous ſes malheurs, elle lui fait les reproches les plus ſanglans, à-peu-près dans ces termes. Alors Margeon jouant ſon rôle d'autant plus naturellement, que croyant avoir véritablement lieu de ſe plaindre de moi, il étoit fondé ſur la vérité, elle m'accabla ſous le nom de Mirza, de reproches ſi touchans, au ſujet de l'obſtination avec laquelle j'avois gardé le ſilence, & me fit ſentir avec tant de force l'état déplorable dans lequel elle avoit été réduite depuis ce jour, qu'elle arracha des larmes de toute l'aſſemblée; pour moi, à qui ces reproches étoient perſonnels, j'en fus ſi ému, que je ne ſais comment la manière vive & naturelle avec laquelle je me juſtifiai auprès d'elle, ſous le nom d'Hindbad, ne fit pas ouvrir les yeux en ce moment au gouverneur; pour me diſculper de la faute qu'elle m'imputoit, je fis en peu de mots une peinture ſi reſſemblante de tout ce que j'avois ſouffert de ſes caprices, ſans m'être jamais rebuté, & je lui fis ſi bien comprendre qu'ignorant la noire malignité du viſir, je n'avois pas dû me rendre à ſes prières, que je la réduiſis à convenir que tout le tort étoit de ſon côté, & que je n'avois pas pu agir autrement, ſans riſquer de perdre ſa

tendresse, & la récompense de tous mes travaux : je l'instruisis ensuite de ce que j'avois fait depuis son départ ; des moyens que j'avois pris pour tâcher de l'enlever à l'indigne visir, du bonheur que j'avois eu, en faisant naufrage, d'aborder à l'isle de Ceylan, où il s'en falloit peu que je n'expirasse de joie de la retrouver en vie, hors de la puissance de l'infâme visir, & en état de la reconduire bientôt à Java, où je me flattois qu'elle voudroit bien couronner ma constance.

Que l'amour, mesdames, est éloquent dans ces sortes d'occasions, poursuivit Katifé ! & que je m'acquittai bien de mon rôle, en peignant à mon tour, sous le nom d'Hindbad, avec les couleurs les plus brillantes & les plus naturelles, tout ce que j'avois souffert pour Mirza pendant mes deux années d'épreuve, les combats étonnans dont j'étois sorti victorieux, la violente douleur que je ressentis en apprenant son enlèvement, la fureur dont je fus animé contre son ravisseur ! je fis si bien naître par degrés tous ces mouvemens dans les cœurs de nos spectateurs, que m'accordant toute leur pitié, ils versèrent abondamment des larmes au récit de mes malheurs, qu'ils regardoient comme imaginaires, & accablant d'exécra-

tion la mémoire du perfide visir, ils applaudirent tout haut à la conclusion de cette scène qui, en couronnant la patience & la fidélité du tendre Hindbad, après tant de traverses dans ses amours, lui faisoit trouver par un heureux mariage, dans les embrassemens de sa maîtresse, la fin de toutes ses peines.

Quelqu'applaudissement qu'Almamon eût donné à la scène que nous venions de représenter, & quoiqu'il eût témoigné beaucoup de satisfaction dans la réconciliation d'Hindbad & de Mirza, il y a cependant apparence que la vivacité & le naturel avec lequel nous représentâmes les aventures de ces deux amans lui causa de l'inquiétude: c'est ce que justifia bientôt la conduite qu'il tint à notre égard.

Il avoit paru trop content de notre manière de jouer la comédie, pour ne pas souhaiter que nous entrassions pour quelque chose dans la fête qu'il vouloit donner pour le mariage de son fils; & m'ayant chargé du canevas des scènes que nous devions représenter, je crus, en le composant, devoir y en faire entrer quelqu'une où je pusse faire savoir à ma belle veuve l'espérance que j'avois de la tirer d'esclavage. Mesri m'en

avoit déjà fait l'ouverture; il avoit trouvé dans Brava un riche négociant d'Aden, qui par rapport au commerce qu'il faisoit avec les habitans de cette ville, avoit un vaisseau à lui dans le port: il lui avoit fait confidence de notre état, & cet homme, séduit par l'espoir d'une très-grosse récompense, avoit résolu de tout risquer pour nous mettre en liberté: il étoit nécessaire que j'en instruisisse Margeon, afin qu'elle prît là-dessus de justes mesures; & comme il n'y avoit aucune espérance que le gouverneur voulût consentir à notre rançon, je crus devoir, par quelqu'invention singulière, lui apprendre de quelle manière elle devoit se conduire pour se sauver du sérail d'Almamon.

La nuit qui étoit destinée pour la fête de la nôce de notre jeune maître me paroissoit trop favorable pour que je n'en profitasse pas. Dans la distribution des scènes que je devois jouer avec Margeon, j'en composai une dans laquelle, déguisée sous un habit d'homme, elle devoit recevoir une lettre qui produisoit le dénouement de la pièce; mais comme je n'avois pu lui parler qu'en présence du gouverneur, je n'avois eu garde, dans le canevas, de lui expliquer nos projets, je me réservois tout pour le jour de

notre départ, & cela me paroissoit d'autant plus facile, que dans un embarras pareil à celui que la fête & la comédie devoient produire, je me flattois que nous pourrions facilement nous échapper, sans que l'on prît garde à nos actions; je ne pensai donc plus qu'à exécuter ce que j'avois prémédité avec Mesri & notre négociant d'Aden.

Le jour de cette cérémonie étant enfin arrivé, la fête fut complette; les esclaves représentèrent leur pastorale à merveille; les intermèdes composés de chants & de danses furent très-bien exécutés; la comédie que nous jouâmes, Margeon & moi, plût beaucoup au gouverneur & à ses femmes; en un mot tout alla à ravir, jusqu'à la scène du dénouement: mais quand, sous prétexte de rendre la lettre qui paroïssoit être du sujet, j'eus remis à ma belle veuve le billet qui l'avertissoit de ce qu'elle devoit faire pour me joindre après le divertissement & pour prendre la fuite ensemble, Almamon soupçonnant notre conduite, se leva brusquement, se saisit de ce billet, & ayant dans le moment découvert toute notre intrigue, il entra dans une si violente colère, que mettant le sabre à la main, il fondit sur moi dans l'intention de m'abattre la tête.

Comme dans mon rôle j'étois armé, je me mis en défenſe, non pour attaquer Almamon, que j'aurois tué ſi je l'avois voulu, mais ſeulement pour parer les coups qu'il me portoit. Il s'apperçut des ménagemens que j'avois pour lui dans une occaſion ſi délicate, & ceſſant de me pourſuivre, il mit ſon ſabre dans le fourreau, & ordonna à tous ſes eſclaves de me ſaiſir, avec menace de me faire périr dans les ſupplices les plus cruels ſi je ne rendois pas les armes.

LX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

COMME il n'étoit pas poſſible que je ne ſuccombaſſe, & que je ne fuſſe accablé par le nombre, je jetai mon ſabre aux pieds d'Almamon : tu es le maître de ma vie, lui dis-je, tu ne le ſerois plus, ſi j'avois voulu attaquer la tienne; je t'ai reſpecté & comme mon maître, & parce que je ſuis bien perſuadé que quand tes premiers mouvemens de colère ſeront paſſés, tu me rendras la juſtice qui m'eſt due, & que quelqu'inclination que tu puiſſe reſſentir pour Zobeyas,

tu ne voudras pas troubler deux cœurs unis depuis long-temps par des liens indiſſolubles. La mort ſeule eſt capable de nous ſéparer ; impoſe-nous telle rançon qu'il te plaira, je te la ferai payer avant qu'il ſoit peu ; mais apprends que ſi, agiſſant contre toutes les loix de l'humanité & de l'honneur, tu uſes du pouvoir deſpotique que tu as ſur nos perſonnes, le ſultan d'Aden, dont je ſuis le premier Viſir, & qui eſt déjà inſtruit de notre ſituation, viendra bientôt en perſonne venger ma mort, & après avoir mis tout à feu & à ſang dans cette ville, il te fera toi-même expirer dans les ſupplices les plus affreux.

Almamon qui étoit encore aveuglé de fureur, s'imaginant que ce que je venois de lui dire n'étoit que la ſuite de la fourberie qu'il croyoit découvrir dans la lettre dont il s'étoit emparé, m'accabla des noms les plus odieux : Vil eſclave, me dit-il, tu joins encore la menace à l'effronterie. Ah ! je t'apprendrai à te jouer à ton maître, & à abuſer des bontés qu'il a eues pour toi juſqu'à ce jour ; tes inſolens diſcours ne m'effrayent pas ; je connois le ſultan d'Aden mieux que toi ; je l'honore ; mais quelque puiſſant qu'il ſoit, je ne le crains pas, parce qu'il eſt juſte ;

tremble donc à l'appareil des tourmens que je deſtine à ta trahiſon & à ton impoſture ; il ordonna enſuite que l'on m'ôtât de ſa préſence, & que l'on m'enfermât ſous bonne garde juſqu'au lendemain.

L'on alloit exécuter ſes volontés, lorſque Margeon ſe jetant à ſes pieds : Seigneur, lui dit-elle, en verſant un torrent de larmes, Mani ne vous en impoſe pas ; vous avez paru ſenſible au récit de nos malheurs, lorſque ſous des noms ſuppoſés nous vous les avons repréſentés ; ne les rendez pas réels par un excès de dureté que vous condamneriez, ſi vous étiez dans une ſituation plus tranquille ; & après avoir ſouhaité vous-même que Katifé ſous le nom d'Hindbad, fût tranquille poſſeſſeur de ſa maîtreſſe, voudriez-vous que la malheureuſe Margeon fut encore aujourd'hui la cauſe innocente de ſa mort ?

Qu'ont de commun Margeon & Katifé avec ce qui ſe paſſe en ces lieux, dit alors le gouverneur avec vivacité : Seigneur, reprit ma belle veuve, je ne m'appelle pas Zobeyas ; née d'un père infortuné, qui tenoit un rang aſſez conſidérable à la cour d'Aden, j'eus le malheur de le perdre par les perſécutions d'un perfide viſir ; pour éviter les cruels effets de la jalouſie de ce ſcélérat, il

fut obligé de fuir fa patrie, il y a environ quinze ans, avec un fils qui pouvoit en avoir douze; depuis ce temps fatal, une de mes fœurs & moi, laiffées chez une parente de notre père, nous y avons été en butte aux affauts de la fortune la plus inconftante: Ah! tous les événemens que nous vous avons racontés fous des noms empruntés ne feroient point arrivés à l'infortunée Margeon, fi elle n'avoit pas été privée de la préfence du malheureux Abouriam fon père... Du malheureux Abouriam? .... Jufte ciel! Qu'allois-je faire, s'écria le gouverneur? Ah! voilà donc la fource de la tendreffe que je reffentois pour Zobeyas: Venez, ma chère fille, venez reconnoître dans votre maître, ce père infortuné que la rage du vifir Zalvon a forcé de fortir d'Aden. Non-feulement j'approuve votre union avec le fidelle Katifé, qui mérite fi bien votre tendreffe, & que je prie d'oublier les mauvais traitemens qu'il vient d'effuyer; mais je le conjure encore de confirmer le mariage de mon fils avec la jeune Khaled fa fœur; c'eft cette aimable fille qui fut enlevée d'Aden il y a dix ou douze ans, & que j'achetai avec fa nourrice: Comme j'appris qu'elle étoit fa famille, & que je la connoiffois,

je la destinai, dès ce moment, à être unie avec mon fils, & le ciel a fait connoître qu'il approuvoit mon choix, en inspirant à ce couple charmant les sentimens les plus vifs & les plus tendres l'un pour l'autre.

Il est impossible, grands génies, de pouvoir bien exprimer quel fut en ce moment l'excès du plaisir de Margeon, & combien fut grande la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse reconnoissance; il faut en un instant avoir passé aussi subitement du plus violent désespoir à la joie la plus parfaite, pour le pouvoir concevoir. Pénétré des bontés du ciel, je me jetai aux genoux du gouverneur, que j'embrassai avec la dernière tendresse: Ah! Seigneur, lui dis-je, quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre! vous m'accordez mon adorable Margeon; c'est le souverain bonheur auquel je pouvois aspirer. Vous la méritez bien par votre constance sans exemple, reprit Abouriam, en me relevant, je ne veux pas différer votre bonheur d'un seul moment, & l'iman que l'on va chercher de ma part va couronner votre amour.

L'ordre du gouverneur fut exécuté sur le champ, l'iman vint faire les cérémonies nécessaires; & le reste de la soirée fut em-

ployé, comme vous pouvez le croire, dans la joie & dans les plaisirs. Si je n'ai pas fait venir à Brava Margeon & sa cadette, nous dit Abouriam, ne croyez pas, mes enfans, que ma tendresse pour elles en ait été moins vive; je les avois laissées entre les bras d'une sœur qui m'aimoit tendrement, qui n'avoit point eu d'enfans de deux maris dont elle étoit veuve, & par son moyen j'ai toujours entretenu des correspondances sûres à Aden, sans perdre l'espoir du retour dans mon pays; le seul Zalvon y est un obstacle invincible; favori du premier visir, & aspirant lui-même à cette dignité, j'ai tout lieu de craindre les effets de sa haine: elle lui a fait chercher toutes les occasions de me perdre; elle m'a contraint à m'exiler, & ce n'est que par sa mort que je puis me flatter de l'espérance de revoir un jour ma patrie! Seigneur, s'écria Margeon en cet endroit, le visir Zalvon étoit votre persécuteur, vous nous l'avez déjà dit; mais la situation où j'étois en ce moment ne me permettoit pas de vous interrompre: Eh bien, seigneur, c'est cet infâme Zalvon qui m'a enlevée d'Aden, c'est lui qui vouloit me conduire à l'isle de Zocotora, & qui m'avoit menacée d'employer les moyens les plus

indignes pour me faire consentir à sa brutale passion ; mais le juste ciel qui protège toujours l'innocence ne l'a pas permis ; la tempête nous a jetés sur ces côtes ; vos habitans ont attaqué notre vaisseau, & ils s'en sont rendus maîtres, après avoir percé de mille coups ce scélérat de visir ; tous les efforts que le désespoir & la rage peuvent produire, il les a fait paroître dans ce dernier combat ; & prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis, il avoit déjà le bras levé pour me sacrifier moi-même à sa barbare fureur, lorsqu'un de vos braves soldats a fait voler sa tête à mes pieds. Zalvon ne vit plus, seigneur ; Katifé est favori de notre sultan ; il a été assez heureux, ainsi que je vous l'ai déjà raconté, pour lui sauver trois fois la vie dans une même journée, & ce généreux monarque épuisant envers lui toute sa reconnoissance, l'a nommé son premier visir. Sûre de la continuation de la faveur de mon époux, revenez à Aden, le sultan rendra justice à votre innocence, il vous fera rentrer dans vos biens, que j'ai toujours ouï-dire avoir été confisqués. Je voyois couler les larmes des yeux d'Abouriam au récit de Margeon. Zalvon ne vit plus, s'écria-t-il, tout transporté de joie, le ciel l'a puni de

ſes crimes ! Ah ! ma chère fille, voilà donc tous mes malheurs finis ; j'ai toujours ſoupiré du déſir de revoir ma patrie & mes enfans ; cette occaſion eſt trop favorable pour que je n'en profite pas ; oui, je retournerai à Aden. Seigneur, repris-je alors ; venez-y partager avec moi la faveur de notre monarque ; auſſi-bien ai-je beſoin de vos ſages conſeils & de votre expérience, pour bien m'acquitter de l'emploi dont il m'a chargé, & pour mériter avec juſtice l'amour des peuples dont la conduite m'eſt confiée.

Avant cette converſation ſi intéreſſante, & qui n'avoit été interrompue que par l'arrivée de l'iman & la cérémonie qu'il avoit faite à notre ſujet, tous les ſpectateurs avoient, pour ainſi dire, été immobiles, dans la crainte que la ſcène ne fût véritablement enſanglantée ; mais la frayeur ayant bientôt fait place à une joie univerſelle, ce ne furent plus qu'embraſſemens de toutes parts ; Khaled étoit auſſi tranſportée du plaiſir de retrouver en moi un frère qu'elle ſavoit être dans un poſte éminent, que Margeon témoignoit de ſatisfaction de me revoir, & de ſavoir qu'elle tenoit le jour du gouverneur de Brava ; l'une & l'autre me combloient de careſſes,

& je puis dire que de ma vie je n'ai goûté de plaiſirs ſi purs & ſi parfaits.

L'heure de nous retirer étant enfin venue, nous nous rendîmes dans des appartemens que l'on nous avoit préparés, & ce fut là, qu'en la compagnie de nos épouſes, nous paſsâmes les plus délicieux momens que l'on puiſſe jamais trouver, ſurtout après les traverſes que j'avois eſſuyées dans mes amours.

Abouriam, après avoir donné huit ou dix jours aux fêtes qui ſuivirent notre mariage, nous ayant fait appeler dans ſon cabinet, nous témoigna l'envie extrême qu'il avoit de retourner à Aden. Mes chers enfans, nous dit-il, quelqu'impatience que j'aye de revoir ma patrie, je ne puis entreprendre ce retour ſans péril, ſi le ſultan qui règne en ces lieux venoit à le ſavoir, & je ne crois pas pouvoir l'en inſtruire ſans riſquer ma perte. Voici ce que j'ai réſolu pour parvenir à mes deſſeins; il faut que Meſri aille trouver le négociant ſur le vaiſſeau duquel vous vouliez vous embarquer, & qui n'eſt pas encore parti; qu'il lui remette tout l'argent dont il aura beſoin pour racheter d'eſclavage ceux qui étoient avec vous lorſque vous perdîtes la liberté; je fournirai toutes les ſommes néceſſaires pour cela; & après avoir fait porter ſecrettement

fecrettement toutes mes richeffes fur un bâtiment que je ferai bien armer, nous nous mettrons enfemble en état de reprendre la route d'Aden.

LXI. SOIRÉE.

Conclufion des aventures de Katifé & de Margeon.

NOUS vîmes avec une extrême joie la réfolution d'Abouriam; il ne perdit pas de temps à exécuter ce qu'il avoit projeté; & lorfque tout fut prêt, comme il avoit plus de quarante efclaves de différens pays, il les fit venir en fa préfence une heure avant fon départ : mes amis, leur dit-il, content de vos fervices, je veux vous en donner des marques effentielles, je pars pour Aden, où des affaires de conféquence m'appellent, fans être sûr de mon retour en ces lieux. J'offre de vous y conduire, en cas que vous vouliez m'y fuivre, (car je vous déclare que dès ce moment vous êtes tous libres) : là je vous fournirai les moyens de retourner chacun dans votre patrie. Les efclaves d'Abouriam fe jetèrent aux pieds d'un fi

bon maître ; & pas un ſeul n'ayant voulu reſter à Brava, nous fîmes tranſporter ſur le champ toutes ſes richeſſes ſur le vaiſſeau qu'il avoit fait équiper, ſous prétexte d'envoyer en courſe, & ſur lequel Meſri avoit fait paſſer au commencement de la nuit tous nos compatriotes bien armés, & nous partîmes dans l'inſtant, ſuivis du vaiſſeau de ce négociant d'Aden.

Comme nous avions le temps le plus favorable que l'on pût choiſir, notre voyage fut auſſi heureux que nous pouvions le ſouhaiter, juſqu'auprès de l'isle de Zocotora ; mais en cet endroit, le vent ayant tout d'un coup changé, nous fûmes rejetés en mer avec une extrême violence ; & ce même vent ayant continué pendant plus de quinze jours, nous nous écartâmes tout-à-fait de notre route, & nous eſſuyâmes pluſieurs tempêtes qui, ſans être bien dangereuſes, m'inquiétèrent extrêmement, parce que ma chère Margeon, qui croyoit avoir quelques ſignes de groſſeſſe, en étoit fort incommodée. Pour ſurcroît de malheur, pendant une nuit fort obſcure, qu'il faiſoit un aſſez gros temps, ayant quelques ordres à donner, dans le moment que je paſſois de la poupe vers la proue du vaiſſeau, je fus couvert

d'une lame d'eau, qui me frappa avec tant de violence, que quelqu'effort que je fiſſe pour me retenir, je fus renverſé dans la mer; aux cris que firent alors quelques matelots, je m'imagine que l'on jeta promptement dans la mer pluſieurs bouts de corde qui tenoient aux manœuvres (ainſi qu'il eſt d'uſage en pareil cas) & que, comme l'obſcurité qui régnoit pendant la tempête empêchoit que l'on pût diſtinguer les objets, l'on coula le long du vaiſſeau pluſieurs groſſes planches, pour que je puſſe trouver du ſecours par ce moyen; j'ai tout lieu de le penſer ainſi, puiſqu'étant revenu ſur l'eau, je ſentis à mes côtés quelque choſe qui flottoit; je m'y attachai fortement, & après avoir vogué ſur cette planche pendant ſept ou huit heures, je fus porté ſur une rade inconnue, ſans autre mal que celui d'être extrêmement fatigué, & de reſſentir la plus vive douleur de la cruelle ſituation où je ne doutois pas que fût mon épouſe, en apprenant que j'étois tombé dans la mer. Après avoir pris terre, & être monté ſur une élévation d'où je pouvois découvrir extrêmement loin, j'eus la conſolation de voir la mer fort tranquille, d'être perſuadé qu'il n'étoit arrivé aucun accident au vaiſ-

ſeau qui renfermoit ma chère épouſe, & de connoître que le vent qui étoit changé depuis quelques heures, devoit lui avoir fait prendre la route d'Aden ; j'avois ſeulement ſur moi une trentaine de pièces d'or, & quelques diamans dont Abouriam m'avoit fait preſent ; avec ce ſecours j'avançai le long de la côte, & après avoir marché pendant ſept ou huit heures, j'arrivai à Dabul, extrêmement fatigué. Mon premier ſoin fut de m'informer s'il n'y avoit pas quelque bâtiment qui ſe diſposât à faire voile pour la mer rouge, & ayant appris que je n'en trouverois qu'à Cambaye, je ſuis venu dans cette ville, où j'avois pris la réſolution d'attendre le départ du premier vaiſſeau qui devoit ſe mettre en mer pour aller à Aden, lorſque ſans ſavoir comment, je me ſuis trouvé tranſporté dans ces lieux enchantés. De grâce, illuſtres génies, à préſent que vous êtes informés par moi-même des moindres particularités de mes aventures, daignez ſoulager la vive affliction d'une épouſe qui reſſent ſûrement une mortelle douleur de ma perte, qu'elle regarde peut-être comme certaine ; & puiſque votre puiſſance n'a pas de bornes, quand il s'agit de faire du bien, rendez-lui un époux accablé d'af-

fliction par une féparation qui lui eft plus cruelle que la mort même.

Les fultanes n'avoient pu entendre l'hiftoire de Katifé & de Margeon fans y prendre tout l'intérêt qu'ils méritoient; elles lui en marquoient fincèrement leur fenfibilité, lorfque Cothrob leur adreffant la parole: ce n'eft pas affez, leur dit-il, de confoler par des difcours ces illuftres malheureux, il faut encore par des effets qu'ils connoiffent toute l'étendue de notre pouvoir: alors fe tournant du côté de Katifé: feigneur, continua-t-il, quelque touchée que Margeon foit de votre féparation, elle eft toujours foutenue par l'efpérance que vous n'êtes pas péri dans les flots: nous avons pris foin de l'en inftruire en fonge, & elle eft fi bien perfuadée de cette vérité, qu'après avoir parcouru nombre de ports pour vous chercher, elle touche au moment de vous rejoindre. Ah! fage vieillard, s'écria Katifé, tranfporté de joie, vous me rendez la vie. Eft-il bien poffible que je revoye mon adorable Margeon? un bonheur fi furprenant eft au-deffus de mes efpérances: pardonnez-moi ce doute, généreux génies, je ne dois point en avoir fur l'étendue de votre puiffance; la manière extraordinaire dont je me trouve

dans ce lieu de délices, doit me faire connoître que rien ne vous eſt impoſſible; mais Margeon ſoupire, éloignée de moi, & je languis abſent de cette charmante épouſe que j'adore.

Vos empreſſemens ſont juſtes, dit alors Cothrob, il faut les ſatisfaire. Et bien, ſeigneur, vous allez voir dans le moment cette épouſe qui fait l'unique objet de vos attentions, & dont vous méritez la tendreſſe avec tant de juſtice; elle vient, par mon pouvoir, d'être tranſportée dans ces lieux avec Abouriam, Khaled & ſon époux; alors les portes du ſallon ayant été ouvertes par les ordres de l'iman, on y vit entrer la charmante Margeon qui, ſans faire aucune attention aux perſonnes qui y étoient, ni aux magnificences de ce lieu, courut ſe jeter entre les bras de Katifé. Chère lumière de ma vie, lui dit-elle, je vous retrouve donc, après vous avoir cru englouti dans les flots. Ah! que mon cœur a été cruellement déchiré depuis notre triſte ſéparation, & que vous m'avez coûté de larmes! Non, ſans mon pére & votre aimable ſœur, je n'aurois pas ſurvécu un ſeul moment à ce dernier malheur que je croyois ſans reſſource. Grand prophète! vous ſeul pouviez leur fournir

des raiſons capables de ſuſpendre mon déſeſpoir, & vous m'avez bien fait connoître par votre protection toute ſingulière les effets de votre bonté. Oui, mon cher époux, c'eſt ſans doute cet ami de Dieu qui a calmé la violence de mes maux; c'eſt lui qui nous a conduits dans ces lieux enchantés par des voies qui nous ſont tout-à-fait inconnues. Quelles grâces n'ai-je pas à lui rendre pour tant de bienfaits, puiſque c'eſt par ſes ordres que je me ſuis rendue avec Abouriam & ſes enfans dans le Caravanſérail de Cambaye! Nous y ſommes arrivés ce matin, le concierge nous y a reçus avec toute la politeſſe imaginable.

Sur le portrait que nous lui avons fait de votre perſonne, il nous a aſſurés que vous étiez venu loger chez lui il y a environ vingt jours, que vous n'y avez paſſé qu'une nuit fort inquiète; & que quoique vous lui euſſiez fait connoître que vous étiez diſpoſé à attendre le départ d'un vaiſſeau qui devoit dans quelques ſemaines faire voile pour la mer Rouge, il y avoit apparence que vous aviez changé de ſentiment, puiſque vous étiez dès le lendemain matin parti du Caravanſérail, ſans lui dire vos intentions, & ſans même avoir pris congé de lui. Affligée au dernier

point de votre départ, je lui témoignois la douleur que je ressentois, lorsqu'un jeune homme qui étoit dans la chambre, & qui nous a paru être un marchand jouaillier, a pris part à la conversation : madame, m'a-t-il dit, voulez-vous être instruite sur le champ du lieu où se trouve la personne dont vous êtes en peine, je vous trouverai dans Cambaye une vieille femme qui vous en dira des nouvelles sûres, & même qui pourra faire quelque chose de plus encore pour vous.

Transportée de joie à des promesses si agréables, je l'ai prié instamment de nous aller chercher la vieille ; il y a été, l'a amenée avec lui, & après qu'elle a eu consulté un livre qui n'étoit rempli que de figures hyéroglifiques : tu retrouveras ton époux, avant que l'aurore paroisse, & tu lui rendras, par ta présence, toute la joie dont son cœur est privé. Si je ne te dis pas la vérité, puisse notre grand prophète me priver pour jamais de l'usage de la parole. Quelque peu d'apparence que je visse dans les promesses de cette femme, elles étoient trop flatteuses pour que je n'en fusse pas extrêmement touchée.

La joie qui brilloit dans mes yeux se

répandoit dans toutes mes actions. Nous avons retenu cette vieille à souper avec nous, le vin l'a mise de belle humeur, elle nous a amusés fort agréablement par des histoires plaisantes qui ont fort égayé notre repas, mais je ne puis dire de quelle manière il s'est terminé, puisque sans nous souvenir comment il a fini, nous avons été transportés dans ces lieux charmans, où j'ai trouvé l'accomplissement de ce que m'avoit promis cette adorable femme.

Charmante Margeon, s'écria Katifé, quelles grâces n'avons-nous pas à rendre à l'envoyé de Dieu, pour toutes les bontés qu'il a pour nous! Sachez que vous avez, ainsi que moi, été en un moment apportée dans le palais des Peris; que ces génies bienfaisans, soumis aux ordres de notre souverain prophète, n'ont fait sans doute qu'exécuter ses volontés sur nos personnes, & que nous ne saurions trop vivement leur en marquer notre extrême reconnoissance : nous ne demandons autre chose de ceux que nous obligeons, reprit Cothrob; c'est aux cœurs seuls des mortels que nous en voulons, nous connoissons la bonté des vôtres, nous en sommes très-satisfaits. Comme nous n'ignorons pas avec quelle impatience le sultan d'Aden

attend Abouriam, & que ce fage vifir doit répondre à fon empreffement, nous vous mettrons bientôt en état de le fatisfaire; mais après tant de fatigues, vous devez avoir befoin de repos, & l'on va vous conduire dans des appartemens où vous trouverez de quoi paffer la nuit tranquillement.

Abouriam, fon fils & Khaled étoient fi furpris de tout ce qui s'étoit paffé depuis leur entrée au Caravanférail, qu'ils en étoient comme immobiles. Après avoir tous remercié les prétendus génies, ils pafsèrent dans le lieu qu'on leur avoit deftiné, & y trouvèrent des rafraîchiffemens d'un goût fi délicieux, qu'ils ne purent refufer d'en boire avant que de fe livrer au fommeil : comme, par les ordres de Cothrob, l'on y avoit mêlé de la décoction de Bueng, ils ne furent pas plutôt profondément endormis, que le prince Schirim, profitant de leur affoupiffement, les fit enlever par les efclaves deftinés à ces fortes d'opérations, & les fit porter dans une chaloupe qu'ils allèrent par fon ordre attacher au vaiffeau d'Abouriam, & revinrent enfuite au palais. Il eft facile de juger de la furprife où ces cinq perfonnes fe trouvèrent le lendemain à leur réveil. Bien perfuadés de la réalité de tout ce qui

leur étoit arrivé, ils entrèrent dans leur vaiſſeau, & après avoir renvoyé la chaloupe à bord, ils profitèrent du vent qui leur étoit favorable pour retourner à Aden.

Les ſultanes de Guzarate avoient été touchées du dénouement de cette hiſtoire; & ſans faire autrement attention à tout ce qui avoit été dit & exécuté par Cothrob, elles crurent que, comme ce grand homme pouvoit avoir été informé par le concierge du Caravanſérail, de l'arrivée de Margeon, il s'étoit imaginé que cette aimable perſonne, uniquement occupée de la perte de ſon époux, avoit bien pu faire des rêves conformes à ce qu'il lui avoit dit de flatteur à ce ſujet, d'autant plus que Katifé étant tombé dans la mer, dans un endroit qui n'étoit pas extrêmement éloigné de Dabul, il étoit probable qu'il avoit pu gagner terre ſur ces côtes, ou à quelque port prochain.

A l'égard du ſultan Oguz, il avoit paru très-content du récit de ces aventures, & avoit témoigné plus d'une fois à Cothrob ſon étonnement de ce que Katifé avoit pu réſiſter aux artifices que Margeon avoit employés pour éprouver ſon amour: je vous avoue, mon cher ami, lui dit-il, que je ne me ſerois jamais ſenti capable de ſoute-

nir de pareilles épreuves, quelque violente tendreſſe que j'euſſe eue dans le cœur pour une femme : ſeigneur, reprit l'iman, il n'entre pas ordinairement en amour tant de délicateſſe dans celui des ſultans. Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, ils n'ont pas plutôt formé des déſirs qu'ils ſont ſatisfaits, & je ne ſuis pas ſurpris que vous penſiez ainſi; mais quelle doit être aujourd'hui la ſatisfaction de ces incomparables amans ! ils ſont sûrs que leur tendreſſe eſt bien réciproque, & c'eſt véritablement dans une vie privée & non ſur le trône, que l'on goûte ordinairement ces plaiſirs dans toute leur pureté.

Oguz convint que la grandeur d'un monarque lui étoit ſouvent incommode en amour ; & après avoir fait pluſieurs réflexions très-ſolides ſur le bonheur de ces heureux amans, comme il parut avoir beſoin de ſe livrer au ſommeil, Cothrob ſe retira & le laiſſa en liberté.

Le lendemain, l'heure pour ſe trouver au ſallon étant arrivée, il y avoit déjà quelque temps que les ſultanes s'y étoient rendues avec toutes les perſonnes qu'elles avoient fait enlever du Caravanſérail, & elles demandoient à voix baſſe à Schirim s'il ne leur

avoit pas fait conduire au palais quelque nouvel étranger, lorſque ce prince, ſans leur répondre, ayant fait le ſignal dont il avoit coutume de ſe ſervir pour faire relever les portières, on vit ſur le ſopha & ſur des carreaux placés dans l'enfoncement de l'eſtrade, une femme d'environ ſoixante ans, quatre filles fort jolies, dont la plus âgée ne paroiſſoit pas en avoir dix-huit, & deux jeunes garçons fort bien faits qui pouvoient en avoir au plus chacun vingt-cinq.

LXII. SOIRÉE.

Hiſtoire de Megnoun & de Leïleh.

Il fut très-facile aux ſultanes de connoître par les habillemens de ces ſortes de perſonnes, que c'étoient des danſeuſes & des danſeurs, & elles s'attendirent à recevoir du plaiſir de ces nouveaux venus; il augmenta bientôt par la ſurpriſe où ils parurent à leur réveil: jamais on n'a rien vu de plus ſingulier que toutes les attitudes différentes dans leſquelles chacun des acteurs & actrices ſe trouva, & cela forma un tableau ſi plaiſant, que les ſultanes & les autres ſpectateurs ne

purent s'empêcher d'en rire de bon cœur. Ensuite Schirim prenant la parole : cessez de vous étonner, leur dit-il, & reprenez toute la gaieté dont des gens tels que vous sont doués ordinairement ; imaginez - vous que dans une nuit vous avez tous été transportés dans la province du Schadukiam (1), que vous êtes dans le palais de Ghevher-Abad, & que destinés pour quelque temps aux plaisirs des Peris & Perizes qui l'habitent, votre

---

(1) *Schadukiam*, est le nom d'une province fabuleuse du pays de Ginnistan, que les romans orientaux disent être peuplée de dives & de peris ; nous pourrions l'appeler le royaume des fées, aussi - bien que l'empire des génies, ou encore mieux, en suivant sa propre signification, le pays de Cocagne, parce que ce mot qui est persien, est composé de deux autres qui signifient le plaisir & le désir. La ville capitale de ce pays imaginaire porte le nom de *Ghevher-Abad*, la ville des Joyaux, où *Mehelan* & *Mahan*, qui étoient de l'espèce des peris ou bons génies, régnoient du temps de *Caherman*. Ces deux rois peris ou fées, qui étoient molestés par les dives ou démons qui leur faisoient une cruelle guerre, ayant appris que ce héros étoit à la cour de *Schelan*, roi d'une autre province du Ginnistan, implorèrent son secours contre de si fâcheux voisins, & *Caherman*, à leur prière, exécuta dans cette occasion les grands exploits qui sont décrits amplement dans le *Caherman Nameh*, roman qui se trouve dans la bibliothèque du grand duc,

bonheur dépendra de la manière dont vous vous acquitterez des devoirs de votre profeſſion. Ces gens raſſurés par des promeſſes auſſi flatteuſes, reprirent bientôt leurs eſprits, l'on vit la tranquillité & la joie reparoître ſur leur viſage, & la vieille qui étoit la maîtreſſe de cette troupe, leur ayant adreſſé la parole: mes enfans, leur dit-elle, louons le prophète qui a permis que nous fuſſions conduits dans ces lieux enchantés, & faiſons nos efforts pour bien remplir l'idée que ces illuſtres génies ont de nos perſonnes. Veulent-ils que par vos danſes & par vos chants vous leur exprimiez quelqu'aventure tragique? ou bien le comique les toucheroit-il davantage? Oh! que ce ſoit du comique, s'écria Goul Saba, nous demandons quelque choſe qui nous réjouiſſe: cela étant, dit la vieille à ſa troupe, il faut que vous donniez à ces perizes la repréſentation des amours de Megnoun (1) & de Leïleh: quoique ce ſujet paroiſſe grave, mes acteurs ſavent tellement tourner cette hiſtoire en plaiſanterie, que je ne doute point que l'exécution ne leur faſſe plaiſir. Megnoun, ainſi que l'on ſait, aima

---

(1) *Voyez* la bibliothèque orientale, aux *fol.* 313, & 513.

passionnément Leïleh, & comme par discrétion il n'osoit pas tenter la chasteté d'une personne si vertueuse, son amour devint si violent, qu'il lui fit perdre le repos, & qu'il quitta sa profession, pour ne penser uniquement qu'à sa maîtresse : en peu de temps ces belles réflexions le rendirent si maigre & si exténué, qu'il avoit plutôt l'air d'un squelette que d'un homme vivant. Leïleh qui le rencontroit partout, lui demandoit quelquefois la cause de ses ennuis, ce sot amoureux n'osa jamais le lui apprendre, & cette conduite l'ayant réduit à l'extrémité, il écrivit, dans une lettre fort touchante, l'origine & le progrès de ses amours, déclara que Leïleh, qui en étoit l'unique objet, étoit aussi la cause de l'état déplorable dans lequel il étoit réduit, qu'il n'avoit jamais osé l'en instruire, & ordonna qu'on ne lui rendît cette lettre qu'après sa mort : ses intentions furent exécutées, & cette belle fille, apprenant le triste sort de son amant, fut si touchée de sa perte, qu'accablée de douleur, elle ne lui survécut pas long-temps. Les auteurs Arabes, Turcs & Persans ont écrit différemment de si étranges amours ; Megnoun est regardé par eux comme la plus belle & la plus chaste personne de son sexe.

Pour nous, qui ſommes bien perſuadés que de tels amoureux ſont des êtres imaginaires, nous n'avons pas traité ce ſujet au ſérieux ; & comme nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il y ait des amans ſi ſots, & des filles ſi réſervées, nous n'avons pas conſervé dans notre pièce les caractères tels que les romans nous les dépeignent.

Leïleh s'apperçoit d'abord de l'amour de Megnoun, mais en fille d'eſprit, & qui ne veut pas faire les avances, elle feint de ne le pas voir ; cependant ſon amant eſt ſi timide, que dans les converſations qu'elle a avec lui, voyant qu'elle employe inutilement toute ſon adreſſe pour lui faire avouer ſa paſſion, elle a recours à ſa ſuivante qui aime l'eſclave de Megnoun. Cet eſclave eſt un garçon dégourdi, il connoît toute l'impertinence de ſon maître, ſe divertit beaucoup à ſes dépens ; il lui donne des leçons de tendreſſe que Megnoun, entraîné par ſa timidité naturelle, n'oſe exécuter, ou exécute fort mal, ſitôt qu'il revoit Leïleh. Enfin la ſuivante de cette chaſte fille & l'eſclave ſont obligés de repréſenter les perſonnages de ceux à qui ils appartiennent, & les obligent à les imiter : ils jouent cette ſcène en leur préſence avec tant de vivacité, & par degrés

ils la pouſſent ſi loin, que Megnoun, enhardi, fait tout ce qu'il voit faire à ſon eſclave, & que Leïleh lui laiſſe prendre toutes les libertés que ſa ſuivante permet à ſon amant. Cette ſcène eſt un peu vive, je vous en avertis, & mes acteurs l'exécutent de manière qu'elle peut émouvoir les plus inſenſibles; cependant ce n'eſt qu'avec l'agrément des ſpectateurs qu'ils la repréſentent ainſi : ſuivant le goût de ceux qui nous employent, on la rend plus ou moins intelligible; ainſi belles perizes, vous n'avez qu'à nous faire entendre de quelle manière vous ſouhaitez qu'elle ſoit exécutée. Avec toute la modeſtie poſſible, reprit Gehernaz, nous ne voulons rien voir qui puiſſe le moins du monde choquer la bienſéance. Que vos acteurs choiſiſſent un autre ſujet, ou qu'ils s'obſervent exactement, s'ils veulent nous plaire ; ils vous obéiront, reprit la vieille, & vous n'avez qu'à leur ordonner de s'y diſpoſer.

Sitôt que les ſultanes eurent témoigné qu'elles ſouhaitoient que ſa pièce commençât, les danſeurs & les danſeuſes entrèrent ſur la ſcène; ils y exprimèrent avec tant de grâces & de naïveté toute l'hiſtoire de Megnoun, & celui ſur-tout qui faiſoit le rôle de l'eſclave, joua ſon perſonnage avec un

comique si parfait, que toute l'assemblée en fut charmée ; l'on admira même la délicatesse avec laquelle il rendit les scènes sur lesquelles on lui avoit recommandé d'être modeste, & la danseuse qui les jouoit avec lui ne fut pas moins applaudie, pour la manière simple & naturelle avec laquelle elle les exécuta, sans blesser le moins du monde les bienséances de son sexe. Si tous les spectateurs furent extrêmement contens, Goul-Saba le fut encore plus que les autres ; mais quelque plaisir qu'elle eût eu à cette représentation, il fut moins vif que celui qu'elle ressentit à la vue de l'acteur qui jouoit le rôle de Megnoun ; c'étoit un gros garçon de bonne mine ; il avoit des cheveux noirs tout bouclés, les plus beaux yeux que l'on pût voir, & une physionomie qu'on ne pouvoit définir, parce que, suivant les différentes passions qu'il vouloit représenter, elle étoit variée à un point qu'il en étoit méconnoissable ; malgré cela, hors de dessus la scène, l'on peut dire que c'étoit un fort bel homme : aussi Goul-Saba en fut-elle si frappée, que dès ce moment elle lui auroit fait connoître toute sa tendresse, si elle n'avoit pas craint les reproches des autres sultanes. Cependant ne pouvant se contrain-

dre à un certain point : Megnoun, lui dit-elle, car je ne vous connois pas ſous un autre nom, je ſuis ſi ſatisfaite de votre jeu, que je veux vous donner des marques de mon amitié : recevez ce rubis, & portez-le pour l'amour de moi. Alors tirant de ſon doigt une bague de prix, elle la préſenta à cet acteur qui la reçut avec une extrême joie, & avec le plus profond reſpect.

Les ſultanes ſurpriſes du préſent que Goul-Saba venoit de faire, & de l'air gracieux dont elle l'avoit accompagné, ne doutèrent point qu'elle n'eût conçu une violente paſſion pour ce jeune homme, & dans la crainte qu'elle ne prît avec lui quelqu'engagement, elles ne jugèrent pas de meilleur moyen pour l'en détourner, que d'obliger cet acteur à leur raconter les aventures de ſa vie. Pour cet effet, Gehernaz prenant la parole : Megnoun, lui dit-elle, vous devez vous eſtimer bien glorieux de recevoir des marques auſſi brillantes de la protection de cette belle perize ; mais apprenez que ce préſent ne vous eſt fait qu'à condition que vous nous ferez un récit des plus ſincères de votre vie. Prenez garde de vous écarter le moins du monde de la vérité la plus exacte. Vous devez croire, ſi cela vous arrivoit, que découvrant

dans le moment l'imposture, vous encourriez notre indignation. Illustre perize, répondit alors le jeune homme, il suffit que vous me l'ordonniez, pour que je ne vous cache rien de mes aventures, telles qu'elles puissent être. Ainsi vous me voyez prêt à vous satisfaire ; alors voyant qu'on lui prêtoit silence, il commença en ces termes :

Histoire de Massoud, fils de Soffar.

MON père étoit un chaudronnier Arabe ; établi à Schiraz, & il n'étoit connu dans cette ville que par le surnom de Soffar (1), qu'on lui donnoit par excellence, parce qu'il travailloit dans sa profession avec une extrême propreté, & que les ouvrages qui sortoient de ses mains étoient parfaits dans leur genre. Il demeuroit dans le voisinage d'un philosophe qui, quoique jeune, étoit très-habile, & qui l'employoit souvent à faire des alembics, ou d'autres vaisseaux propres à travailler à la chimie. Comme mon père étoit obligé d'aller souvent chez ce philosophe, il eut occasion d'y faire connoissance

---

(1) Soffar signifie en arabe le chaudronnier.

avec une esclave appelée Nour, âgée d'environ trente ans, & cette fille étant devenue amoureuse, eut tant de complaisance pour lui, que son maître s'apperçut bientôt du commerce qu'elle avoit avec Soffar.

LXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar.

Le philosophe n'eut pas plutôt connu la foiblesse que Nour avoit eue pour Soffar, qu'il en entra dans une violente colère, & s'étant saisi d'un bâton, il se jeta sur ce pauvre chaudronnier, & l'auroit assommé de coups, s'il ne se fût dérobé aux premiers mouvemens de sa fureur. A l'égard de Nour, elle n'eut recours qu'à ses larmes, & s'étant jetée aux pieds du philosophe, elle le toucha de manière qu'elle obtint la grâce de mon père & la sienne; Nour, lui dit-il, levez-vous, & voyez ce que vous perdez aujourd'hui; je vous avois assez distinguée de mes autres esclaves pour vous faire comprendre que je vous aimois; je croyois trouver en vous une personne raisonnable. Avec la liberté que j'allois vous

donner, je vous aurois offert une place dans mon lit, & je vous estimois assez pour vous juger digne d'être ma femme; je me suis heureusement trompé; la conduite que vous avez tenue avec un vil chaudronnier me fait connoître la bassesse de vos sentimens, & combien j'aurois été malheureux en m'associant avec une personne de votre caractère. Je loue le ciel de ce qu'il ne l'a pas permis. Faites avertir le cadi & l'iman: en leur présence, je vais vous délivrer de l'esclavage, & vous lier avec Soffar qui a été assez hardi pour deshonorer ma maison. Il trouvera peut-être dans ce mariage la punition de son insolence.

Les ordres du philosophe furent exécutés sur le champ; Nour fut affranchie chez le cadi, elle épousa ensuite Soffar, & l'émotion qu'elle avoit ressentie dans cette journée fut si violente, qu'à peine fut-elle arrivée dans la maison de son mari, qu'elle y accoucha de moi, à sept mois. Mon père en fut si transporté de joie, qu'il me nomma Massoud (1), prétendant que j'étois né pour être heureux; cela seroit peut-être arrivé, si avant ma naissance le philosophe n'avoit

(1) Fortuné.

pas tenu à ma mère le difcours que je viens de vous rapporter; elle reffentit tant de chagrin d'avoir manqué par fa faute un établiffement auffi folide & auffi brillant, que concevant dès ce moment une extrême averfion pour mon père, j'en reffentis bientôt le contre-coup; elle me regarda comme le feul obftacle à fa fortune, puifque fi je n'avois pas été le fruit indifcret de fes amours, elle auroit pu cacher fon commerce avec Soffar, & devenir l'époufe du philofophe qui étoit fort bel homme, riche & très-eftimé dans Schiraz.

Mon père, qui s'étoit cru au comble du bonheur en époufant Nour, fentit bientôt qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes; il n'éprouva que des mépris de fa femme, & il ne fe paffoit pas de jour qu'elle ne lui reprochât, que fes follicitations & la foibleffe qu'elle avoit eue pour lui lui avoient fait manquer fa fortune; enfin elle en ufa fi mal avec lui, qu'il en tomba malade de chagrin, & mourut fans que ma mère fût touchée des reproches qu'il lui fit dans ces derniers momens, ni qu'elle témoignât le moindre regret de fa perte.

Le philofophe, inftruit par mon père de la caufe de fa maladie, fut très-fâché d'y avoir

avoir contribué, par la déclaration qu'il avoit faite à Nour; la conduite qu'elle avoit tenue avec ſon mari ne lui inſpira pas beaucoup d'eſtime pour elle, & voyant qu'elle me négligeoit tout-à-fait, & même qu'elle n'avoit pas voulu me nourrir, il eut la bonté de prendre ſoin de moi.

Ma mère, qui n'avoit écouté que ſes idées ridicules de grandeur, fut bien ſurpriſe, quelques mois après la mort de Soffar, de voir que ſa boutique ſe décréditoit tous les jours; les ouvriers qu'elle ne ſavoit pas gouverner, l'abandonnèrent bientôt : enfin il ne ſe paſſa pas ſix mois, qu'étant tombée dans la misère, elle eut recours à ſon ancien maître, aux pieds duquel elle alla ſe jeter : ſeigneur, lui dit-elle, en fondant en larmes, permettez que je rentre dans l'eſclavage dont je ne méritois pas de ſortir; livrée à des malheurs que je reconnois m'être attirés par ma ſeule faute, ne m'abandonnez pas à mon déſeſpoir, & ſouffrez que j'embraſſe vos genoux, je ne les quitterai point que je n'aie obtenu de vous cette grâce. Levez-vous, Nour, lui dit le philoſophe, rentrez chez moi, puiſque vous le ſouhaitez, non pas comme eſclave, mais avec tous les droits que vous avez acquis lorſque je vous ai donné la

liberté, & reprenez les mêmes fonctions que vous aviez dans ma maison; j'oublie toutes vos fautes, que le passé vous rende sage.

Ma mère versant des larmes en abondance, baisa la main d'un si bon maître, & pénétrée de sa générosité, elle redoubla ses soins pour l'économie de sa maison; mais malgré la satisfaction qu'elle y devoit avoir, elle se livra à une mélancolie si noire, qu'elle ne survécut à mon père que de huit mois.

A peine avois-je deux ans lorsque je perdis ma mère, & je puis dire que je ne fis pas une grande perte, puisque je n'avois jamais trouvé en elle que les sentimens d'une marâtre; le philosophe m'ayant continué ses bontés, je fus élevé jusqu'à six ans chez la femme qui m'avoit nourri, & qui commença à m'apprendre à lire & à écrire; & mon maître m'ayant mis, au sortir de-là, chez un Molla, (1) pour achever de m'instruire, il me retira ensuite chez lui, où je lui rendis tous les services proportionnés à mon âge.

J'avois à peine douze ans lorsque mon

(1) Le *Molla* est une espèce de docteur de la loi Musulmane.

maître me fit entrer un jour dans ſon cabinet. Maſſoud, me dit-il, quoique tu ſois encore bien jeune, comme je te connois pour être ſage, je vais te faire une confidence que je n'ai encore faite à perſonne : mon père qui étoit un fameux médecin, partit de Schiraz il y a environ dix-huit ans, pour aller en Egypte ; quoique je lui repréſentaſſe qu'il avoit plus de quatre-vingts ans, je ne pus obtenir de lui qu'il n'entreprît pas un voyage auſſi long & auſſi pénible ; depuis ce temps, je n'ai eu de lui aucune nouvelle ; & comme il n'avoit que moi d'enfant, il me remit à ſon départ trois phioles pleines de liqueurs, qu'il m'aſſura être d'un prix ineſtimable, puiſqu'elles avoient la vertu de reſſuſciter un mort ; il me dit que pour cet effet, en verſant de la première phiole ſur les lèvres d'un homme, peu après que l'ame ſeroit ſéparée de ſon corps, elle y retourneroit ; qu'en y répandant de la ſeconde, il ſe redreſſeroit ; & qu'en lui faiſant avaler quelques goutes de la troiſième, il reprendroit tout-à-fait la vie, & feroit toutes ſes fonctions comme auparavant : il ajouta qu'il n'avoit voulu ſe ſervir de ce ſecret que très-rarement, dans la crainte de commettre un trop grand

péché, en entreprenant ſur ce qui étoit réſervé à Dieu ſeul; & que par la même raiſon, il m'exhortoit à n'en uſer qu'avec beaucoup de retenue, devant plutôt admirer l'excellence de ce remède que de m'en ſervir; & m'aſſurant qu'à ſon retour, il m'enſeigneroit un ſecret auſſi rare.

LXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Maſſoud, fils de Soffar.

AUSSI ſcrupuleux que mon père, pourſuivit le philoſophe, je n'ai point encore fait l'épreuve de ces trois bouteilles que tu vois bien numérotées; mais ſi, par quelque événement que je ne puis prévoir, je venois à mourir ſubitement, n'oublie point de les prendre dans cette armoire, dont tu trouveras la clef dans ma poche; & avant que mon corps ſoit refroidi, ne manque pas de me les verſer l'une après l'autre dans la bouche, en te réglant ſur les numéros marqués par les étiquettes; & ſi ce remède opère, ainſi que mon père me l'a aſſuré, ſois sûr d'une récompenſe proportionnée au ſervice que tu m'auras rendu. J'écoutois le

diſcours de mon maître avec toute l'attention poſſible, continua Maſſoud, & j'eus beſoin de mettre en pratique les inſtructions qu'il m'avoit données avant que l'année fût révolue.

Un jour qu'il m'avoit chargé de pluſieurs commiſſions dans Schiraz, & qu'après les avoir exécutées, je revenois au logis, je trouvai dix ou douze perſonnes aſſemblées à la porte de notre maiſon; j'en demandai la raiſon, l'on me dit que mon maître s'étoit trouvé extrêmement mal chez un de ſes amis, qu'on venoit de le reporter chez lui, & qu'on croyoit qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Emu d'une pareille nouvelle, je me rendis promptement auprès de lui : je le trouvai ſans connoiſſance, & le chirurgien qui venoit de lui appliquer les ventouſes, nous ayant aſſuré qu'il étoit mort, la maiſon fut en un moment remplie de cris & de triſteſſe. Comme je ne ſongeois qu'à exécuter les ordres du défunt, je me ſaiſis promptement de la clef de l'armoire; & pendant que ſes eſclaves étoient occupés à tout ce qu'il falloit préparer pour les obſèques de leur maître, je m'enfermai avec lui, je pris les trois bouteilles, & je n'eus pas plutôt mis dans ſa bouche quel-

ques goutes de la liqueur qui étoit dans la première, que je sentis son pouls se ranimer, & que je vis la pâleur de la mort faire place sur son visage aux couleurs les plus vives; encouragé par un si bon succès, je versai de la seconde liqueur avec beaucoup de confiance; mais quelque prévenu que je fusse, ce ne fut pas sans une extrême émotion que je vis cet homme se relever sur son séant : Comme j'étois dans une espèce d'extase à la vue d'une opération si merveilleuse, & qui ne demandoit apparemment pas d'intervalle, je ne me pressois pas de lui donner de la troisième bouteille, lorsqu'impatient de retourner dans ce monde, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une demi-heure qu'il en fût sorti, il s'écria d'une voix si aigre, & avec des yeux tellement remplis de colère, *verse*, *verse*, que j'en fus épouvanté; & que croyant que c'étoit le diable qui animoit ce corps, je laissai tomber par terre la boîte où étoient les trois phioles, qui se cassèrent en mille pièces, & je vis à l'instant ce pauvre homme qui m'avoit paru plus qu'à demi ressuscité, contraint de se recoucher de nouveau, sans espérance de se relever avant le jour du jugement dernier. La frayeur me saisit alors à un tel

point, que je tombai à la renverſe, dans un état preſque pareil à celui du philoſophe. On vint quelque temps après heurter à la porte; comme elle ſe trouva fermée, on l'enfonça; & après que l'on m'eut ſecouru, l'on rendit les derniers devoirs à notre maître.

J'étois ſans aucun bien, continua Maſſoud, je ne ſavois où donner de la tête, & je me voyois dans la dernière misère, lorſqu'il paſſa à Schiraz une troupe de danſeuſes; elles avoient à leur tête une vieille qui, dans ſon temps, avoit été la première actrice de l'orient; elle me trouva ſur la brune, au coin d'une rue, aſſis ſur une pierre, & dans une ſituation qui lui fit connoître l'état déplorable dans lequel j'étois; elle eut pitié de moi, & informée du ſujet de ma douleur, & de la misère où j'allois me trouver, elle me propoſa de prendre parti avec elle; la ſituation où j'étois ne me permettoit pas d'en refuſer aucun; je l'acceptai ſans héſiter, & dès ce moment, cette bonne femme m'emmena dans une maiſon des fauxbourgs de Schiraz, qu'elle avoit louée pour elle & pour ſa troupe. Comme j'avois à peine atteint treize ans, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que je puſſe à cet âge jouer des rôles d'hommes, elle ne m'eut pas plutôt introduit

dans sa chambre, que me choisissant dans sa garderobe ambulante un habit & une coëffure de femme, elle me les fit mettre, & m'ayant trouvé charmant sous ce déguisement, elle me fit entendre qu'elle me destinoit à représenter les amoureuses, & qu'elle vouloit que je cachasse mon sexe, même à toute sa troupe : ensuite m'ayant fait répéter quelque petite scène, & m'ayant trouvé des talens naturels pour sa profession, elle employa tous les siens pour me rendre parfait dans ce genre; en effet, je n'eus pas profité pendant trois mois de ses instructions, que sous le nom de Rouschen (1) qu'elle m'avoit donné, elle me crut capable de remplir les premiers rôles, & je répondis si bien à son attente, que tous les seigneurs de Schiraz & des villes par où nous passâmes ensuite, ne manquoient pas de nous faire venir chez eux; & par la réputation que nous avions d'être une troupe fort complette, notre gouvernante gagna beaucoup d'argent.

Comme vous savez, illustres Périzes, que les danseuses sont destinées aux plaisirs du public de plus d'une manière, les vœux des

(1) *Rouschen* signifie lumière en Persien.

jeunes gens qui me prenoient pour une fille, s'adressoient souvent à moi ; mais la directrice de la troupe qui ne vouloit pas (je ne sais par quelle fantaisie) que je fusse reconnu pour ce que j'étois, ne manquoit jamais, quand nous allions en ville, de me faire mettre en caleçon (1) noir ; elle arrê-

(1) L'art de la danse est non-seulement déshonnête, mais même infâme en orient, surtout à l'égard des femmes, parce que les danseuses sont constamment femmes publiques ; ce sont ordinairement des hommes qui touchent les instrumens. Les plus nouvelles actrices ouvrent la scène qui commence par la description de l'amour, dont elles dépeignent, en chantant, les appas & les enchantemens ; elles représentent ensuite toutes les passions qu'il fait naître ; c'est là d'ordinaire le premier acte ; on voit au second la troupe séparée en deux chœurs, représenter, l'un les poursuites d'un amant passionné, l'autre les rebuts d'une fière maîtresse. Le troisième contient l'accord des amans, & c'est là-dessus que les actrices se surpassent, & qu'elles épuisent la voix & les gestes ; & quoique souvent les yeux & les oreilles, en qui il est quelque pudeur, soient obligés de se détourner, ne pouvant soutenir ni l'effronterie, ni la lasciveté de ces derniers actes, cela ne blesse point, pour l'ordinaire, la vertu orientale. Lorsque ces femmes publiques sont dans l'état de la souillure légale, elles portent un caleçon de taffetas noir, afin qu'on ne les touche pas, & alors même on les fait manger à part. *Voyages de Chardin, Tome II, fol. 247 ; & Tome IV, fol. 194.*

toit par-là les désirs de tous ceux qui pouvoient jeter les yeux sur moi; mais en voulant, sans une raison essentielle, cacher ainsi mon sexe, elle fut cause que je fus bientôt séparé de sa troupe par une aventure singulière. La veuve du gouverneur de Tauris (1) où nous étions pour lors, appelée Raoudhah (2), âgée au plus de vingt-huit ans, venoit de marier sa fille, qui en avoit à peine douze, à un jeune seigneur de cette ville; les nôces s'étoient faites avec beaucoup de magnificence, & vous pouvez croire qu'on n'avoit eu garde de manquer à nous y appeler, pour orner la fête; nous procurâmes tout le plaisir possible à l'assemblée; il n'y eut presqu'aucun jeune seigneur qui ne me regardât avec quelque dessein sur ma personne. La veuve du gouverneur s'en apperçut, & ayant fait appeler notre directrice, elle lui demanda depuis quand j'étois dans sa troupe : depuis environ deux ans, madame, lui dit-elle, & cette

(1) Tauris, autrefois capitale de la Perse; on la prend pour l'ancienne Ecbatane, capitale de la Médie, quoique les voyageurs assurent qu'on n'y voit aucun vestige des palais qui étoient dans cette ville.

(2) *Raoudhah* signifie en persien prairie semée de fleurs.

jeune fille n'y eſt entrée qu'à condition que toutes les fois que nous irions en ville, elle porteroit toujours le caleçon noir ; elle ne ſe ſent pas d'inclination à remplir toutes les fonctions des danſeuſes ordinaires, & je lui ai accordé qu'elle pourroit vivre à ſa fantaiſie, ſans la gêner en aucune manière.

La veuve fut touchée des ſentimens de vertu qu'on l'aſſura que j'avois ; elle fit de grandes leçons de morale à notre maîtreſſe, & cette femme ayant paru touchée de ſes remontrances, elle lui fit promettre qu'elle abandonneroit le genre de vie qu'elle menoit, & pour être sûre qu'elle lui tiendroit parole, elle lui offrit trois mille pièces d'or, ſi elle vouloit m'engager à quitter cette profeſſion & à reſter auprès d'elle. Notre directrice ſe trouva aſſez embarraſſée à cette propoſition, dont l'événement pouvoit être de conſéquence pour elle; cependant, comme elle n'avoit pas envie de faire un long ſéjour à Tauris, & qu'elle prit ſur-le-champ la réſolution d'en partir le lendemain, elle n'héſita pas à me remettre entre les mains de Raoudhah.

Je fus d'un étonnement extrême, quand cette vieille m'ayant fait appeler, elle me déclara que j'appartenois à cette belle veuve,

non pas à titre d'esclave, mais comme une fille pour laquelle elle avoit pris du goût, dont elle admiroit la vertu, & qu'elle vouloit avoir auprès d'elle pour lui tenir compagnie : j'eus beau faire signe à la directrice que je ne savois comment me tirer de l'embarras dans lequel elle me jetoit; elle reçut en ma présence les trois mille pièces d'or, & en m'embrassant pour me dire adieu: joue bien ton rôle, mon enfant, me dit-elle, & profite de l'occasion favorable de faire une fortune des plus brillantes; ensuite la vieille me quitta sans attendre ma réponse, & me laissa avec Raoudhah.

LXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar.

JE ne fus jamais plus surpris, poursuivit Massoud, que quand je vis que la directrice de la troupe avoit ainsi disposé de moi; je ne savois quelle contenance faire, & si je ne pus m'empêcher de verser des larmes en abondance en ce moment, ce fut moins par rapport à ce que la vieille me quittoit ainsi, que par la crainte où je

me trouvai que le dénouement de cette aventure ne me fût funeste. Raoudhah essuya mes pleurs avec toute la bonté imaginable : ma chère fille, me dit-elle, en me baisant tendrement, je suis touchée de votre bon cœur, vos sentimens me charment ; mais comme vous n'auriez pu résister long-temps aux sollicitations des jeunes libertins, j'ai cru faire une action très-méritoire en vous arrachant à une profession si dangereuse, que vous ne faisiez que par nécessité, & dans laquelle, tôt ou tard, votre vertu auroit succombé ; cessez donc de vous affliger du départ de la vieille, & comptez que vous avez en moi une personne qui vous aimera comme pourroit faire une mère véritable, & dans laquelle vous trouverez toute la protection que vous méritez.

Je devois être un peu rassuré par les caresses de cette aimable dame ; cependant, mon inquiétude me donna un certain air de timidité & de pudeur, dont elle fut d'autant plus enchantée, que quoique dans un âge où les passions sont encore très vives, elle avoit renoncé aux plaisirs, & faisoit profession d'une vertu des plus austères ; elle m'accabla de caresses, me fit manger avec elle, & quand la nuit fut venue, elle

ordonna qu'on me plaçât un lit dans sa chambre à côté du sien ; je dormis très-peu cette nuit, non pas parce que j'étois à côté d'une femme très-aimable ; (car ma simplicité étoit si grande, que quoique j'eusse souvent exprimé dans nos pièces les passions les plus vives, je n'en avois encore ressenti aucune qui eût du rapport à l'amour) mais parce que je craignois toujours que Raoudhah venant à me connoître pour ce que j'étois, n'entrât dans une violente colère contre moi, & ne me fît punir d'une faute où je n'avois point de part. Enfin, le matin étant venu, Rouschen, me dit-elle, ma chère fille, vous êtes depuis deux ans dans la compagnie de gens qui ne sont pas scrupuleux observateurs de notre loi : je suis persuadée même que la vie ambulante qu'ils mènent, leur fait souvent omettre un des principaux points de notre religion, qui est la pureté du corps ; elle ne s'acquiert que par l'ablution légale, c'est un devoir dont je souhaite que vous vous acquittiez exactement, & pour cet effet, j'ai ordonné que l'on nous préparât le bain.

Vous pouvez juger de la situation où je me trouvai à ce discours, j'en pensai mourir de frayeur, & la veuve m'ayant demandé

ce que j'avois pour paroître si émue, je me jetai à ses pieds, plus pâle que la mort : madame, lui dis-je d'une voix tremblante, permettez que je ne me relève point de devant vous, que je n'aie obtenu le pardon de ma témérité : je ne suis point ce que je parois à vos yeux, & sous les habits d'une fille, vous voyez un infortuné jeune homme, à qui la gouvernante des danseuses, par caprice, & pour son seul intérêt, a fait jouer depuis deux ans un personnage aussi indécent à son sexe, elle ne m'a point donné le temps de m'opposer aux conventions qu'elle a faites avec vous, puisque je n'en ai été instruit qu'au moment qu'elle m'a remis entre vos mains : voilà, madame, la source de mes larmes, & vous avez pu connoître, par mes craintes & par mes inquiétudes, que je n'ai nulle part à la tromperie qu'elle vous a faite.

On ne peut être plus étonné que le fut en ce moment la belle Raoudhah : elle fut quelque temps sans parler; ensuite prenant tout d'un coup son parti en femme d'esprit, & que sa réputation mettoit au-dessus de tout : Quoi, Rouschen, me dit-elle, il est bien vrai que vous n'êtes pas une fille? Ah! sans doute mon cœur pressentoit un événe-

ment auſſi extraordinaire, & je ne comprenois pas en effet, comment j'avois pu reſſentir une paſſion auſſi violente pour une perſonne de mon ſexe. Je vois bien à préſent que la nature ne ſe trompe point chez nous, c'étoit le beau Rouſchen que j'adorois ſans le ſavoir ; je ne perds point au change, & je rends grâce au ſouverain prophête de la bonté qu'il a de me procurer un amant plus beau que l'amour même, & de permettre que ce ſoit par une voie auſſi ſingulière, puiſque toute la ville de Tauris me verroit entre ſes bras ſans oſer ſoupçonner ma vertu.

LXVI. SOIRÉE.

Suite & concluſion de l'Hiſtoire de Maſſoud, fils de Soſſar.

MON cher enfant, me dit alors la veuve en m'embraſſant avec les tranſports les plus vifs, que mon ſort ſeroit heureux ſi vous répondiez avec l'affection que je demande de vous, à toute la tendreſſe que je reſſens pour votre aimable perſonne! Ah! je mourrois de douleur, ſi vous n'étiez pas

ſenſible à tout l'amour que j'ai pour l'adorable Rouſchen.

Que vous dirai-je, pourſuivit Maſſoud? les careſſes les plus touchantes d'une des plus belles femmes du monde m'émurent à un point, que je ſentis dans le moment un feu violent qui me couroit dans les veines. Comme ce qui ſe paſſoit en moi m'étoit nouveau, & que juſqu'alors je n'avois rien reconnu de pareil dans ma perſonne, j'étois dans un embarras extrême dont les bontés de la veuve me tirèrent, & je lui devins ſi cher en ſi peu de momens, qu'elle me jura cent fois qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulut me ſacrifier, & qu'elle expireroit de déſeſpoir, ſi j'étois capable de ceſſer de répondre à ſa tendreſſe avec la même vivacité que je venois de lui témoigner.

Enhardi par les bontés de ma belle veuve: adorable Raoudhah, lui dis-je en l'embraſſant, ne craignez pas que l'amour que vous m'avez donné diminue, je n'ai beſoin que de vos préceptes, pour qu'il augmente tous les jours, & je vous jure par le ſeigneur (1) des enfans d'Adam, que vous trouverez en moi un diſciple dont la docilité s'effor-

(1) Mahomet.

cera de mettre à profit des leçons qu'il recevra d'une auſſi charmante maîtreſſe.

Raoudhah ſe mit à rire de tout ſon cœur de la naïveté de ma réponſe; elle me conduiſit au bain que notre religion nous recommande avec tant d'exactitude, & comme ſes eſclaves étoient bien éloignées de croire que je fuſſe un garçon, elles ne furent point ſcandaliſées de voir que j'avois accompagné ſeul notre maîtreſſe en cet endroit, ni des bontés exceſſives qu'elle parut dans la ſuite avoir pour moi.

Il y avoit plus de quatre mois que je menois la vie du monde la plus délicieuſe, lorſqu'un jour je trouvai Raoudhah extrêmement triſte & rêveuſe. Qu'avez-vous donc, ma belle maîtreſſe, lui demandai-je avec empreſſement? Ah! Rouſchen, me dit-elle en m'embraſſant & en verſant quelques larmes, que je vais payer cher la tendreſſe que je vous ai marquée! Depuis que vous êtes avec moi, j'ai des preuves certaines que je ſuis enceinte.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, repris-je précipitamment? cela veut dire, me dit la belle veuve, que depuis quatre mois & plus, je porte dans mes entrailles un petit ſerpent qui va découvrir aux yeux de toute la

ville de Tauris la foibleſſe que j'ai eue pour vous. Ah! divine Raoudhah, m'écriai-je, & quel eſt le déteſtable magicien qui vous a jeté un pareil ſort? Ah! ſi je le connoiſſois!.... Dans quelqu'affliction que fût ma veuve, elle trouva ma réponſe ſi ſingulière, & la colère que je témoignois contre ce magicien lui parut ſi plaiſante, qu'elle en penſa mourir de rire; elle m'expliqua plus clairement le ſujet de ſes alarmes, & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle me fit comprendre que j'étois l'auteur de tous les maux qu'elle ſouffroit; elle avoit une fort belle maiſon à huit lieues de Tauris, elle réſolut d'y aller cacher ſa groſſeſſe, n'y mena avec elle que deux perſonnes, dont l'une étoit ſa nourrice, & l'autre, la fille de cette femme, & nous nous retirâmes dans ce château, n'ayant avec nous, outre ces femmes, que quelques domeſtiques indiſpenſables pour le dehors.

Raoudhah, extrêmement incommodée dans les derniers mois, étoit d'une très-mauvaiſe humeur, elle ne recevoit pas mes careſſes comme elle avoit coutume de le faire, cela m'inquiétoit, je n'oſois pas lui en demander la raiſon; la fille de ſa nourrice étoit fort jolie, je me trouvois quelquefois avec elle,

pendant que Raoudhah repofoit ; je lui appris ce que je fouffrois par rapport à ma belle maîtreffe ; elle eut la bonté d'entrer dans mes peines, & de s'offrir à les foulager, fi elle s'en croyoit digne. Je n'y entendois pas de fineffe, je profitai de fa bonne volonté, & je trouvai dans cette fille des agrémens que je n'avois pas rencontrés dans ma veuve. Comme je ne croyois pas faire de mal en cette occafion, & que je ne m'imaginois pas que cela dût la fâcher, je ne pris pas toutes les précautions néceffaires pour cacher ce commerce, & Raoudhah m'ayant furpris un foir avec cette jeune fille, à ne pouvoir douter de notre bonne intelligence, elle entra dans une fureur fi exceffive, que fans balancer, elle lui porta un coup de poignard, dont elle lui perça le cœur.

Jamais il n'y eut de furprife ni de frayeur égale à la mienne, lorfque je vis cette malheureufe fille expirer à mes yeux, & Raoudhah vouloir fe jeter fur moi pour me traiter de la même manière. Comme l'état dans lequel elle étoit l'empêchoit d'agir avec autant de vivacité qu'elle paroiffoit le fouhaiter, j'évitai fes coups par une prompte fuite, & me jetant dans une garde-

robe dont je fermai la porte ſur moi, je me préparai à défendre ma vie, ſi elle étoit aſſez injuſte pour l'attaquer. Il y avoit heureuſement dans le lieu où je m'étois refugié quelques habits de campagne du défunt gouverneur, dont m'étant promptement revêtu, je laiſſai les miens en leur place, & ſautant par la fenêtre qui donnoit dans le jardin, je trouvai le moyen de ſortir de ce château, que j'entendis retentir de cris de toutes parts. Je me ſauvai promptement, & m'étant arrêté dans le plus prochain village, où je paſſai la nuit, j'y appris le lendemain le détail de toute mon hiſtoire, & je fus de plus informé que Raoudhah enragée de ce que j'avois échappé à ſa vengeance, s'étoit frappée du même poignard, & qu'en expirant entre les bras de ſa nourrice, elle avoit cauſé la mort de ſon enfant. Je me gardai bien de laiſſer voir ſur mon viſage la part que je prenois à une aventure auſſi tragique, & m'éloignant avec précipitation de ces lieux, je pris la route d'Hiſpahan, où je retrouvai heureuſement la troupe dans laquelle j'étois lorſque nous arrivâmes à Tauris. Notre vieille directrice m'y reçut avec beaucoup de joie, mais n'ayant plus voulu y paroître ſous le perſonnage d'une fille, j'y

pris les rôles d'amoureux caractérisé, dont je m'acquittai avec beaucoup de succès : comme je sentois alors ce que je jouois, je l'exprimois de manière à satisfaire nos auditeurs. J'eus le bonheur d'être applaudi par tous les seigneurs, & de devenir l'idole d'une bonne partie des dames, dont les maris étoient assez bons pour nous attirer chez eux. Le noviciat que j'avois fait chez Raoudhah m'avoit donné de l'expérience, je n'étois plus aussi sot que quand j'entrai à son service, & profitant de mes talens, & de la foiblesse des belles personnes qui me voulurent du bien, je puis dire qu'il y a peu d'hommes de mon âge qui ait eu autant de bonnes fortunes, & qui se soit moins piqué de fidélité que moi, puisque, depuis plus de dix ans que j'exerce cette profession dans différentes troupes, il y a peu de semaines que je n'aie changé de maîtresse.

Voilà, belles perizes, le récit sincère de mes aventures, tel que vous l'avez exigé de moi, sans cela vous devez croire que je ne vous aurois pas parlé aussi naturellement que je l'ai fait ; mais si vous êtes curieuses d'entendre des histoires qui tiennent encore plus du merveilleux, celui qui, dans la pièce que nous avons représentée, faisoit le rôle de

mon efclave, & qui, par un comique des plus naïfs & des plus gracieux, a mérité avec juftice vos applaudiffemens, vous en fera volontiers le récit, quelqu'incroyables qu'elles paroiffent; il affure fur la foi de fon père, qu'il n'y a pas un mot d'imaginé, & que le tout eft conforme à la plus exacte vérité. Vos aventures nous ont fait plaifir, dit alors Gehernaz, par leur fingularité, & par la manière avec laquelle vous les avez racontées, & nous écouterons très-favorablement celles de votre camarade. Le jeune homme ayant regardé ces paroles comme un ordre de la perize, commença en ces termes.

Hiftoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JE fuis fils d'un homme qui avoit fervi dans les troupes du fultan de Candahar avec affez de diftinction : il s'appeloit Abderaïm, & il racontoit des chofes fi fingulières qui lui étoient arrivées, que la plupart de ceux qui l'écoutoient, n'y ajoutant aucune foi, lui avoient donné le nom de Kedhad (1). Comme j'étois prefque toujours préfent à ces récits, voici ce que je lui ai ouï dire, entr'autres,

(1) C'eft-à-dire, le menteur.

de l'évènement qui avoit donné lieu à ma naiſſance.

Dans la priſe d'une ville de Perſe, par les troupes du ſultan de Candahar, on abandonna tout au pillage : on peut juger des excès de cruauté qui s'y commirent : comme les généraux de notre armée étoient irrités de la défenſe obſtinée de cette ville, on en paſſa preſque tous les habitans au fil de l'épée ; il n'y eut que les femmes & les filles à qui il fut défendu de faire aucune violence. On les réſerva pour les faire eſclaves, & afin que le ſoldat eût part à ce butin, on en fit une eſpèce de loterie, dont on diſtribua les billets dans chaque compagnie ; les numéros de ces billets qui ne montoient qu'à quatre mille, répondoient à quatre mille ſacs, dans chacun deſquels on enferma une femme ou une fille qui devoit appartenir au ſoldat à qui écheoiroit le numéro du ſac. Mon père fut aſſez heureux pour avoir un billet ; il alla prendre ſon ſac, le chargea ſur ſes épaules, & ſuivant la défenſe qui étoit faite de ne l'ouvrir qu'à une lieue de la ville, il en ſortit avec trois de ſes camarades qui avoient eu le même bonheur que lui, & ſe rendit en leur compagnie juſqu'au lieu marqué pour l'ouverture du ſac.

LXVII.

LXVII. SOIRÉE.

Histoire de la Sultane Goul-Saba.

L'HEURE de se retirer étant arrivée, & les sultanes ayant fait reconduire les danseuses & les acteurs dans un appartement séparé de celui des princes, avec ordre de leur laisser croire qu'ils étoient dans le palais des peris, Goul-Saba fut sur le point de déranger leurs projets, par la passion violente qu'elle avoit conçue pour Massoud, & qui n'avoit fait qu'augmenter par le récit de ses aventures. Elle ne vit pas plutôt les princes & princesses sortir du sallon, que ne pouvant dissimuler plus long-temps ses sentimens : le temps approche, dit-elle aux sultanes, qu'Oguz nous a permis de disposer de nos personnes, & je vous déclare que je veux user de mes droits & du pouvoir qu'il nous a donné; j'aime Massoud, je ne m'en défends pas, je vous avouerai même que je n'ai point voulu travailler à combattre tout l'amour que je ressens pour lui. O ciel! reprit Gehernaz avec précipitation, pensez-bien, sultane, à la honte que doit vous procurer une pareille

alliance ! Quoi ! des bras du monarque de Guzarate, notre ſouverain ſeigneur & notre époux, vous pourriez vous réſoudre à paſſer dans ceux du fils d'un vil chaudronnier, que ſa condition préſente met encore au-deſſous de ſa naiſſance, & qui par le récit d'une vie remplie de déſordre & de libertinage, auroit dû vous dégoûter de ſa perſonne ? Ah ! Goul-Saba, rentrez en vous-même, ne vous deshonorez pas par une union auſſi diſproportionnée, juſtifiez au contraire par une conduite ſage & modérée le choix qu'Oguz avoit fait de vous, & la préférence dont il vous a honorée depuis plus de quinze ans. Nos cœurs peuvent, il eſt vrai, ſe laiſſer ſurprendre au premier abord, mais la raiſon venant à notre ſecours, il eſt beau de s'oppoſer à cette ſurpriſe des ſens, & de ſortir victorieuſe d'un combat dont le vaincu doit être couvert de honte. Ces remontrances ſont inutiles, repliqua vivement Goul-Saba, je ſens bien qu'elles ont quelque lueur de bon ſens, mais je ne me paye pas de ces chimères, il vous eſt bien aiſé de parler comme vous faites, les autres ſultanes & vous; vous avez eu toute la jeuneſſe du ſultan, il vous aimoit, vous l'adoriez, & vous avez joui avec lui, pendant plus de vingt ans,

de la vie la plus délicieuse ; mais moi, je n'ai trouvé dans ce monarque qu'une vieillesse anticipée & languissante, & puisqu'il n'est plus, je vous avouerai que je n'ai jamais eu pour lui que de l'indifférence, & même de l'aversion. Oh ciel! s'écria Gehernaz, & que signifioient donc toutes ces démonstrations de tendresse, ces inquiétudes, ces agitations, & même ces larmes que vous versâtes en abondance, au moment que l'ange de la mort avoit tiré son sabre pour trancher le fil des jours d'Oguz? Pures grimaces, reprit Goul-Saba, je jouois parfaitement la comédie, voilà tout le mystère; & si dans ces derniers momens vous m'avez vue très-affligée, mes pleurs marquoient la crainte où j'étois que vous ne vous vengeassiez sur mon fils & sur ma personne, de ces bontés fatigantes que le sultan avoit eues pour moi, à votre préjudice ; le peu de commerce que nous avions eu ensemble ne m'avoit pas permis de vous bien connoître, je ne vous avois pas assez étudiées; depuis la mort de ce bon prince, toutes mes appréhensions ont cessé, la douceur de votre conduite me rassure & la bonté de vos cœurs me surprend ; je vous loue infiniment d'en agir ainsi, je voudrois même pouvoir vous imi-

ter; mais la différence de l'âge me fait penser autrement. Ma jeunesse & la destinée m'entraînent, & la liberté pleine & entière que je vais goûter avec mon cher Massoud me donne par avance des idées de plaisir qui ravissent tous mes sens.

Quoique cette déclaration si précise de Goul-Saba se fût faite dans le particulier, elle s'étoit passée en présence des sultanes, de Bathal digne fils d'une mère si sensée, & de Cothrob; ce dernier n'avoit pas cru devoir rien ajouter aux sages remontrances de Gehernaz, il s'étoit contenté de dire à Goul-Saba, qu'avant que le terme prescrit par Oguz fût arrivé, elle feroit peut-être de solides réflexions sur l'engagement qu'elle vouloit prendre; que cependant jusqu'à ce jour elle étoit priée de ne point découvrir sa qualité à Massoud; elle le promit, & ayant ensuite passé pour quelques momens dans son appartement, Bathal la suivit, & ne fut pas plutôt entré, que se jetant à son col: belle sultane, lui dit-il, la fermeté que vous venez de faire paroître dans votre résolution, me fait d'autant plus de plaisir, qu'elle m'autorise dans la passion que j'ai conçue pour Ildiz (1) la plus jeune de ces danseuses, &

(1) Etoile.

je vous crois trop raiſonnable (ſi vous épouſez Maſſoud) pour me refuſer cette charmante perſonne pour ma femme.

Goul-Saba fut très-étonnée de la propoſition que lui fit ſon fils en ce moment. Y penſez-vous bien, Bathal, lui dit-elle ? Ildiz ſeroit votre femme ! Et pourquoi non ? reprit-il ; Maſſoud, qui eſt de la même condition, ſera bien votre mari. Ce n'eſt pas de même, ajouta-t-elle ; je n'épouſe Maſſoud que pour mettre ma conſcience en repos ; mais vous, vous n'avez pas beſoin d'épouſer Ildiz, pour jouir avec elle de tous les plaiſirs que vous vous promettez ; cette petite fille qui ſera trop honorée que vous daigniez jeter un regard favorable ſur elle, n'eſt propre que pour être une princeſſe de théâtre, & non pas pour épouſer un prince qui, ſuivant le teſtament d'Oguz qui paroîtra dans quelques jours, va peut-être devenir ſultan de Guzarate, ou doit s'attendre du moins à avoir une part très-conſidérable dans ſes états.

Voulez-vous, belle ſultane, que je vous parle à cœur ouvert, reprit Bathal ? Toutes ces grandeurs m'embarraſſent, leur poids m'effraye ; je me ſens peu propre à tout cela, je me ſuis toujours ennuyé dans le

férail, & je vous avouerai même que je n'ai jamais eu pour Oguz cette tendreffe que je remarque que la princeffe Acfou témoigne à la fultane Gehernaz fa mère, & que je reffens pour vous. Je n'ai point été fenfible à fa perte, & je l'ai regardée au contraire comme la fin de notre efclavage, car enfin, belle Goul-Saba, je ne puis plus vous cacher mon inclination, le goût que j'ai pour la mufique, & la paffion violente que je reffens pour Ildiz, m'ont fait prendre la réfolution d'embraffer une profeffion auffi amufante que la fienne; permettez donc de grâce que je fuive cette adorable danfeufe, puifqu'elle feule peut faire tout le bonheur de ma vie.

Goul-Saba fut fi émue & fi furprife du difcours de fon fils, qu'elle en refta toute interdite pendant quelques momens; enfuite reprenant la parole: oh nature, nature! s'écria-t-elle, que tu es forte, & que je conçois aifément combien il eft difficile de te vaincre! eh bien, Bathal, pour juftifier vos fentimens, apprenez votre naiffance & la mienne.

Il n'eft plus temps, continua la fultane, de vous cacher des myftères que je n'ai pas cru jufqu'à préfent devoir vous révéler; je ne fuis ni Circaffienne, ni princeffe,

comme j'ai voulu le faire croire à Oguz : le marchand Juif qui me vendit à lui m'avoit achetée, à l'âge de ſept ans, de ma mère qui étoit une danſeuſe de la troupe d'Agra (1), & qui auroit été bien embarraſſée de déclarer quel étoit mon père ; ce fut elle qui, étant interrogée ſur la naiſſance d'un de ſes enfans par une femme de ſa troupe, fut l'auteur de cette réponſe que l'on a depuis donnée à bien d'autres ; qu'il lui ſeroit auſſi difficile de dire à qui cet enfant appartient, que de décider, après s'être aſſiſe ſur un fagot d'épines, laquelle de ces épines l'auroit piquée. Comme cette femme étoit dans l'habitude de diſpoſer ainſi de ceux à qui elle donnoit le jour, le Juif m'ayant trouvée à ſon gré, elle me remit entre ſes mains, moyenant trente pièces d'or, & il fut d'autant plus content de ſon acquiſition, qu'il trouva dans ma perſonne toutes les diſpoſitions qu'il pouvoit ſouhaiter dans une eſclave ſur laquelle il comptoit un jour faire un gros profit ; auſſi n'oublia-t-il rien pour mon éducation ; &

(1) *Agra*, ville capitale du royaume d'Agra, ſituée ſur la rivière de Geminy ; elle étoit, il n'y a pas long-temps, capitale de tout l'empire du Mogol. *Géog. de Noblot, Tom. V, fol.* 262.

comme il fut informé que le ſultan de Guzarate faiſoit chercher les plus belles filles de l'orient, pour en faire préſent aux princes ſes fils, il crut que je pouvois aſpirer à cet honneur.

Il n'avoit pas paſſé à Cambaye de troupes de danſeuſes, qu'il ne m'eût fait donner quelques leçons de danſe ou de chant par les plus habiles dans cette profeſſion ; & lorſqu'Oguz fit ſavoir ſes intentions aux marchands d'eſclaves, j'avois alors un maître de muſique dont j'étois d'autant plus contente, qu'il avoit trouvé le chemin de mon cœur ; nous avions chez le Juif une vieille & ſévère gouvernante qui ne nous quittoit pas un ſeul moment, ſa préſence nous gênoit extrêmement ; Cafour (c'étoit le nom du muſicien, lui ayant préſenté de la conſerve de roſe ſoporative, comme elle étoit très-friande, elle n'en eut pas plutôt mangé, que cette confiture faiſant l'opération à laquelle nous nous attendions, elle tomba dans un profond aſſoupiſſement qui dura plus d'une heure ; c'étoit à-peu-près le temps que nous donnions à notre leçon ; vous pouvez juger, mon fils, que nos deux cœurs étant d'accord, nous n'employâmes pas des momens ſi déſirés à chanter ; nous fûmes

mieux profiter du sommeil de la vieille ; & suivant le calcul que j'en ai fait, vous devez votre naissance à cette leçon de musique.

Quand nous nous apperçûmes que la vieille alloit se réveiller, nous nous remîmes à chanter, & cette femme ne s'étant pas apperçue de notre bonne intelligence, nous nous proposions de recommencer souvent la même opération, lorsque le Juif m'annonça qu'il falloit passer en revue devant le sultan : je fus frappée comme d'un coup de foudre à cette nouvelle ; cependant, n'osant résister à ses volontés, il fallut le suivre au sérail. Je fus malheureusement du nombre des douze esclaves que ce monarque choisit ; & si je ressentis une extrême joie de ce qu'aucun des princes n'avoit daigné m'honorer de ses regards ; elle ne fut pas de longue durée, en voyant que ce monarque nous acheta toutes, & que dès le même jour il me fit entendre par son visir, qu'il me destinoit à l'honneur de sa couche : j'étois dans un désespoir affreux, & je fus vingt fois prête à faire connoître au sultan mon inclination pour Cafour ; mais craignant sa fureur & les mauvais traitemens du Juif, s'il me renvoyoit chez lui, je lui déclarai que je ne consentirois jamais à ses volontés

qu'en qualité de son épouse : je croyois que ce feroit un obstacle invincible à son amour ; il leva ces difficultés sur-le-champ ; l'iman appréhendant toute sa colère, s'il ne décidoit pas en sa faveur, trahit sa religion, en déclarant que malgré les quatre sultanes qu'il avoit épousées, je pouvois encore être sa femme légitime, & il nous maria sur-le-champ : jugez, mon fils, de l'embarras où je me trouvai, dans la situation où la dernière leçon de Cafour m'avoit mise ; je n'eus plus recours qu'à l'artifice pour paroître à ses yeux toute autre que je n'étois ; pendant plus de huit jours j'irritai ses désirs par une résistance qu'il attribua à une extrême pudeur & à une sagesse peu commune ; & enfin je jouai si bien mon rôle, que le sultan en fut la dupe, qu'il se crut le plus heureux de tous les hommes, & qu'accouchant de vous au bout de neuf mois, juste, à compter du jour de l'assoupissement de la vieille gouvernante, ce bon monarque se crut votre pere avec toute la bonne foi imaginable, & vous prodigua, jusqu'à sa mort, les caresses les plus tendres ; il n'est pas étonnant, mon cher Bathal, que moi, devant le jour à une danseuse, telle qu'étoit ma mère, & vous à un musicien de l'espèce de Cafour,

nous ayions tous deux des inclinations si conformes à notre naissance, c'est-à-dire, que j'aime Massoud, & que vous adoriez Ildiz; ainsi, quoique vous renonciez à votre fortune, je ne puis absolument désapprouver votre passion, & je vous promets de l'autoriser en tout ce qui dépendra de moi.

Si Bathal fut étonné en apprenant qu'il n'étoit pas fils d'Oguz, ce monarque qui, du corridor qui régnoit le long des appartemens des sultanes, avoit écouté toute la conversation de Goul-Saba, fut si surpris de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il en pensa mourir de douleur & de rage; heureusement que Cothrob qui prévoyoit cette découverte, étoit à côté du sultan; il le tira du corridor, & l'emmenant dans sa chambre, il lui laissa exhaler tout son ressentiment: Quoi! s'écrioit Oguz, il est possible que j'aie été à ce point la dupe de cette indigne créature? Non, la chose ne me paroîtroit pas possible, si je ne l'avois entendue de mes propres oreilles. Ah! perfide Goul-Saba, continua-t-il, vous ne porterez pas loin une telle insulte, & je saurai venger mon honneur outragé, d'une manière si terrible, que vous servirez d'exemple à la postérité. Seigneur, reprit alors Cothrob, le prophète ne

veut pas que vous puniffiez de mort la fultane; après tout, elle n'eft pas fi coupable: étoit-il en fon pouvoir d'éviter ce qui s'eft paffé ? Elle ignoroit l'honneur auquel elle étoit deftinée, & ayant eu la foibleffe de fuccomber aux pourfuites de Cafour, pouvoit-elle cacher l'accident qui lui étoit arrivé avec plus d'adreffe; elle étoit donc dans la néceffité abfolue de vous tromper, & cela vous fait voir, feigneur, que le bonheur des hommes n'eft que dans l'opinion : vous avez été heureux pendant près de quinze ans avec Goul-Saba, parce que vous croyiez l'être; vos inquiétudes vous ont fait foupçonner enfuite que fes careffes n'étoient pas fincères, vous avez fouhaité d'en être éclairci; le prophète a exaucé vos vœux, plutôt pour la juftification des autres fultanes, & pour vous faire voir la bonté de leur cœur, que pour votre propre fatisfaction; car il auroit peut-être mieux valu pour vous que vous fuffiez toujours refté dans l'ignorance : mais, puifque c'eft une affaire faite, il faut prendre votre parti comme vous l'aviez ci-devant projeté, & regarder la conduite de cette lâche fultane avec tout le mépris dont elle eft digne. Vous avez raifon, mon cher ami, dit le

ſultan; mais comme il ſe fait tard, & que j'ai beſoin de repos, je vais tâcher de me remettre entiérement l'eſprit, que j'ai encore échauffé de la converſation que je viens d'entendre; car quoique la conduite que Goul-Saba a tenue depuis que je ſuis renfermé dans cet appartement, & ſon indifférence pour ma mort, ayent dû me préparer à tout événement, je ne pouvois du moins m'attendre à ce que je viens de découvrir au ſujet de la naiſſance de Bathal; cependant, en ſuivant vos ſages conſeils & mes premières réſolutions, je ſens que je reprendrai bientôt tout l'uſage de ma raiſon, & je me regarde même dès à préſent comme un homme abſolument déſintéreſſé dans cette aventure.

L'iman ayant laiſſé le monarque de Guzarate dans ces bons ſentimens, il y paſſa la nuit avec beaucoup de tranquillité; & les ſultanes s'étant rendues le lendemain dans le ſallon, elles n'eurent pas plutôt fait connoître à Mouïad qu'elles attendoient la ſuite des aventures d'Abderaïm, qu'il les continua dans ces termes.

❃

LXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

J'EN étois resté, ce me semble, au moment que mon père & ses camarades étoient arrivés à une lieue de la ville que l'on venoit de mettre au pillage. Là, à l'entrée d'un petit bois, les trois soldats, plus pressés qu'Abderaïm, dénouèrent leurs sacs; chacun d'eux y trouva une jeune fille d'une rare beauté. Abderaïm qui comptoit avoir le même sort, délia aussi le sien; mais il ne l'eut pas plutôt ouvert, que les autres pensèrent étouffer à force de rire, à la vue d'une vieille qui paroissoit âgée de plus de cent ans, & qui avoit plus l'air d'un démon que d'une femme. Jamais surprise ne fut égale à celle de mon père, il pensa expirer de rage, & les railleries sanglantes de ses camarades qui le quittèrent pour ne pas troubler, lui disoient-ils, un si joli tête à tête, lui inspirèrent une telle fureur, que mettant le sabre à la main, il alloit couper la vieille en mille morceaux, lorsque rentrant tout

d'un coup en lui-même, il remit ſon ſabre dans le fourreau; ce n'eſt pas ta faute, lui dit-il, ſi je n'ai pas eu un meilleur lot, je te le pardonne, excuſe mon premier mouvement, & jouis de la liberté que je te rends; je ne ſuis pas né pour être heureux. Tu l'es plus que tu ne le crois, Abderaïm, lui dit la vieille, & pour t'en convaincre, donne-moi la main, je vais te faire reſſentir les effets de mon pouvoir.

Mon père tendit la main à la vieille, & cette femme n'eut pas plutôt frappé la terre avec ſon pied, qu'elle s'ouvrit, & qu'après l'avoir entraîné avec une extrême rapidité, ils ſe trouvèrent l'un & l'autre dans un palais ſuperbe dont les appartemens étoient d'une magnificence ſurprenante, qui avoit des jardins à perte de vue, & au lieu d'une vieille, il apperçut une femme parfaitement belle, & d'un air très-majeſtueux. Tu es ſurpris de ce que tu vois, lui dit-elle, tu ceſſeras de l'être, en apprenant que je ſuis la fameuſe Mergian-Banou (1), ſi vantée

---

(1) *Mergian-Banou*, eſt le nom d'une fée ou enchantereſſe, de laquelle il eſt ſouvent fait mention dans les romans orientaux; elle étoit de la race des peris, c'eſt-à-dire, des géans ou démons de la belle

dans tous vos romans pour être de cette belle eſpèce de génies qui ne s'attachent qu'à faire du bien aux hommes. Comme j'avois mis ſous ma protection trois belles perſonnes qui demeuroient dans la ville que vous venez de ſaccager, & que je voulois les préſerver de l'inſolence du ſoldat, je me ſuis tranſportée dans leur maiſon, je les ai ſecourues à propos, & voulant me réjouir, je me ſuis laiſſée arrêter & enfermer dans un ſac, ſous la figure d'une vieille, pour voir ſi celui à qui je tomberois en partage, ſeroit doué de quelqu'humanité : tu as été aſſez heureux pour avoir les ſentimens d'un honnête homme : je veux t'en récompenſer ; mais il faut d'abord te faire voir toutes les beautés de ce palais qui a autrefois appartenu à Rocaïl ben Adam (1). Ce grand homme qui poſſédoit les ſciences

---

eſpèce. C'eſt du nom de cette fée que nos anciens romans ont formé celui de *Morgànte la déconnue*.

Biblioth. orient. fol. 578.

(1) *Rocaïl ben Adam*, c'eſt-à-dire, *Rocaïl*, fils d'*Adam* : voilà un fils de notre premier père, que l'écriture ſainte ne reconnoît pas : ſelon la tradition fabuléuſe des Orientaux, il étoit le frère puiné de *Seth*, & poſſédoit les ſciences les plus cachées. Voyez toute ſon hiſtoire dans la *Biblioth. orient. fol.* 716.

les plus relevées, étoit doué d'un esprit si vif & si pénétrant, qu'il paroissoit plutôt tenir de l'ange que de l'homme.

Surkhrage, qui étoit alors un puissant génie, commandoit en ce temps-là absolument dans toute l'étendue du mont Caf (1) qui entoure toute la terre, connoissant le mérite de Rocaïl ben Adam, il l'envoya prier de venir l'aider à gouverner ses états, ayant besoin d'un aussi habile homme que lui pour tenir en bride ses sujets. Cet illustre philosophe déféra aux prières de Surkhrage, le vint trouver, vécut avec lui pendant plusieurs siècles, & connoissant ensuite, ou par des révélations divines, ou par les principes des sciences secrettes qu'il possédoit, que le

---

(1) *Caf*, montagne que les Mahométans ignorans dans la géographie, croyent entourer tout le globe de la terre & de l'eau, & borner de tous côtés son hémisphère ; ainsi pour comprendre toute l'étendue de la terre & de l'eau, ils disent depuis Caf jusqu'à Caf, c'est-à-dire, d'une de ses extrémités à l'autre ; mais depuis que les Arabes ont étudié la géographie, ils ont reconnu que cette montagne fabuleuse n'étoit autre chose que le mont Caucase, ou Imaüs à l'orient, & le mont Atlas à l'occident, lesquels, à cause de leur étendue & de leur hauteur, ont donné lieu à ces fables.

Biblioth. orient. fol. 230.

temps de ſa mort approchoit, il témoigna à Surkhrage que ſur le point de paſſer dans l'autre vie, il vouloit lui laiſſer quelque monument extraordinaire dont la mémoire ſe conſervât, & qui pût le faire vivre dans la poſtérité: en effet, il fit bâtir ce palais, d'une ſtructure ſi ſuperbe, qu'il n'y a rien dans tout l'univers qui en approche, & il le conſtruiſit avec tant d'artifice, que l'on y voit un grand nombre de ſtatues de différens métaux, faites par un art taliſmanique, leſquelles, par des reſſorts ſecrets, opèrent ce que tout homme vivant pourroit faire pour le ſervice d'autrui. Vous les connoîtrez, dit la fée, à leurs yeux ſeuls qui ſont fixes & ſans aucun mouvement.

Rocaïl ben Adam mourut enſuite, & Surkhrage en conçut une ſi violente douleur, qu'il réſolut de quitter ſes états; il les remit à l'aſſemblée générale des peris qui les conférent à mon pouvoir, & depuis pluſieurs milliers d'années je les gouverne paiſiblement, en ſuivant exactement les conſeils de ce grand homme que je garde dans mon cabinet, écrits en lettres d'or, comme un tréſor des plus précieux.

Alors Mergian Banou ayant conduit mon père dans un ſuperbe ſallon, il fut ſurpris

d'y trouver les trois belles perſonnes qu'il venoit de voir il y avoit quelques momens dans les ſacs de ſes camarades, & d'apprendre qu'au moment qu'ils ſe diſpoſoient à les traiter en eſclaves, la fée avoit ſubſtitué à leur place trois guenons qui s'élançant ſur les arbres les plus prochains, avoient laiſſé ces ſoldats dans une ſi grande ſurpriſe qu'ils n'en étoient pas encore revenus. Voilà, lui dit la fée, la récompenſe du ſervice que ces trois belles filles m'ont rendu. Suivant l'uſage de féerie, nous ſommes obligés un jour de la ſemaine de prendre la figure de quelqu'animal, & pendant ce temps ſeulement nous ſommes ſujettes à toutes les infirmités humaines, & même à la mort. J'étois, il y a environ trois mois, tranſformée en grenouille; un payſan m'ayant trouvée ſur le bord de la rivière, où les flots très-agités m'avoient pouſſée, alloit me tuer, lorſque ces trois ſœurs, touchées de compaſſion, le prièrent de ne me faire aucun mal: pour obtenir cette grâce, il exigea qu'elles lui donnaſſent chacune un baiſer & une pièce d'argent; quelque répugnance qu'elles euſſent à ſe laiſſer approcher par ce ruſtaut, elles n'héſitèrent pas à lui accorder ce qu'il leur demandoit pour me ſauver la

vie, & m'ayant tirée de ses mains, elles me rejetèrent dans l'eau. Depuis ce temps, je les ai comblées de biens, & je prétends leur former à chacune un établissement qui pourroit faire envie aux plus belles personnes de l'orient.

LXIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

MON père, après avoir été conduit ensuite par Mergian Banou par tout le palais, dont il eut lieu d'admirer les raretés, revint dans le sallon. On y servit un repas d'une délicatesse achevée, & ce furent ces statues animées qui firent tout le service avec un si grand ordre, que les domestiques les plus exacts n'auroient pu s'en acquitter mieux; il y passa la nuit dans un appartement délicieux, & le lendemain la fée l'étant venu trouver: Abderaïm, lui dit-elle, pour te récompenser de la manière dont tu en as usé hier avec moi, je vais te faire un don; mais tu n'en jouiras que pendant une année, à commencer de ce jour; c'est de pouvoir

prendre, quand il te plaira, la figure des trois premiers animaux que tu rencontreras en ſortant de ce palais, & ſous la forme deſquels, ainſi que ſous la tienne, tu ſeras invulnérable. Pendant tout ce temps tu ne manqueras de rien, & en prononçant ſeulement mon nom, tu me trouveras toujours prête à te rendre ſervice dans ce qui ſera raiſonnable. Il n'y a dans l'univers qu'une ſeule dive contre laquelle mon pouvoir ſoit inutile; c'eſt Scheïtan-Couli (1); cette ginne qui ne s'attache qu'à faire du mal, ne ſaura pas plutôt que je te protège, qu'elle cherchera toutes les occaſions de te nuire; elle ne pourra rien ſur toi pendant cette année, pourvu que tous les matins en t'éveillant tu prononces ces ſaintes paroles, qui écartent de nous les démons & les font frémir juſqu'au fond des enfers, *en* (2) *la Illave Mouhemed-ul reſſoul oullah.*

Il me reſte à préſent à te demander ſi tu n'as rien reſſenti pour quelqu'une de ces trois belles filles que tu as vues hier dans ce palais; mon père ſe trouva fort embarraſſé à cette queſtion; cependant la fée lui ayant

(1) Eſclave du diable.

(2) Il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Mahomet ſon prophète.

témoigné qu'elle fouhaitoit qu'il lui parlât franchement : puiffante Mergian-Banou, lui dit-il, on ne difpofe pas de fon cœur comme l'on veut ; ces charmantes perfonnes font parfaites dans leur efpèce ; mais puifque vous m'ordonnez de vous expliquer naturellement mes fentimens, je vous avouerai qu'elles n'ont fait aucune impreffion fur moi. J'en fuis fâchée, reprit la fée, fi tu avois fait choix d'une d'elles, tu en aurois été plus heureux & plus tranquille ; mais je ne prétends point te gêner ; choifis en quel endroit du monde tu fouhaites que je te tranfporte. Illuftre Mergian-Banou, répliqua mon père, puifqu'avec votre protection & les dons que vous m'avez faits, il n'eft prefque point de fortune à laquelle je ne puiffe afpirer, obligez-moi de me faire conduire dans les états du fultan de Carizme (1) ;

---

(1) Quoiqu'il foit parlé dans les contes arabes & perfans du royaume de Carizme, je ne le trouve dans aucun géographe, ni fur aucune carte ; voici feulement ce que *Nobiet*, *Tom. V*, *fol.* 15, dit en parlant d'Usbec. *Les Tartares de ce pays font beaucoup plus civilifés que les autres, ils ont divers princes dont les terres font féparées, mais qui dépendent prefque tous des fultans de Bochara, de Balecb & de Carefcbme, princes du pays.*

j'entends, dit alors la fée, tu as ouï dire que la princeffe Zarat-Alriadh (1) fa fille eft un miracle de beauté; eh bien, je vais t'y conduire, mais prends bien garde aux trois premiers animaux que tu rencontreras, & profite, pendant l'année que tu as devant toi, des dons que je t'ai faits, & de ma protection; paffé ce temps, n'efpère de moi aucun fecours, tel eft l'arrêt des deftinées. Alors la fée embraffant mon père, elle traverfa la terre avec une extrême vîteffe, en fortit avec lui dans un bois qui étoit environ à trois lieues de la ville de Carizme, & difparut auffitôt.

L'endroit par où la terre s'étoit entr'ouverte, étoit juftement fous le repaire d'un lion terrible; effrayé par le bruit qui fe fit en ce moment au-deffous de lui, il fe mit en fuite. Bon, s'écria mon père, je prendrai donc cette forme quand je le voudrai. Alors, fortant du bois & continuant fon chemin vers la ville de Carizme, il apperçut un gros rat au bord de fon trou, & quelques momens après, une petite mouche dorée vint fe placer fur fa main; voici fans doute, dit-il, les deux autres animaux dont

(1) *Zarat-Alriadh* fignifie fleur des jardins.

m'a parlé Mergian-Banou ; alors, pour en faire l'épreuve, s'étant successivement transformé en lion, en rat & en mouche, il reprit ensuite sa véritable figure, sous laquelle il s'avança vers la ville de Carizme. Il fut surpris de la voir bloquée de toutes parts par une armée de quarante mille hommes, commandée par le sultan des Tartares Noguais, & s'étant informé à quelques soldats du sujet de division qui régnoit entre ces deux monarques, il apprit qu'Hebat-Alladh (1), sultan de Carizme, avoit refusé sa fille à celui des Tartares, parce qu'outre le surnom de Nemer (2), que la férocité de ce prince lui avoit fait donner par ses propres sujets, il avoit près de soixante-quinze ans, & étoit par-dessus cela si difforme, qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir. On y ajouta que Nemer, outré de ce refus, en étoit dans une si violente colère, qu'il avoit juré de détruire ce royaume, d'en emmener esclaves tous les sujets de l'un & de l'autre sexe, & de couper lui-même la tête au sultan de Carizme & à la princesse.

Abderaïm, informé de l'injustice du pro-

(1) Don de Dieu.
(2) *Tigre.*

cédé du Tartare, & touché des malheurs de Zarat-Alriadh, de la beauté de laquelle on lui avoit fait un détail très-avantageux, résolut de la secourir dans un aussi pressant besoin; mais auparavant, il voulut juger par lui-même du mérite de cette princesse. Pour cet effet, il prit la figure d'une mouche, & passant sans difficulté par-dessus le camp des ennemis, il alla droit au palais du sultan, dans l'intérieur duquel s'étant introduit, il parvint jusqu'à la chambre dans laquelle reposoit Zarat-Alriadh.

Jamais, à ce que j'ai ouï dire à mon père, il n'avoit rien vu de si beau, la nature s'étoit épuisée en formant une princesse aussi parfaite; il étoit encore très-matin, il eut le loisir d'admirer à son aise les grâces dont la princesse étoit pourvue; & comme tout dans le palais étoit dans un plein repos, Abderaïm crut ne rien hasarder à reprendre sa figure ordinaire, il demanda seulement à Mergian-Banou, d'être vêtu d'une manière convenable; & se trouvant dans le moment couvert d'habillemens magnifiques, il mit un genouil en terre, à côté de la princesse, & lui ayant pris la main qu'elle avoit hors du lit, il la baisa avec des transports si extraordinaires qu'elle se

réveilla. On peut juger de la frayeur de Zarat-Alriadh, de se voir, pour ainsi dire, entre les bras d'un homme, & d'un homme qui lui étoit absolument inconnu; mon père vouloit lui expliquer le sujet de sa visite, mais elle fit de si grands cris, que ses femmes & ses eunuques étant accourus à son secours, il jugea à propos de se remettre promptement sous la figure d'une mouche, & se plaça sur le chevet du lit de cette princesse.

LXX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

ZARAT-ALRIADH eut beau assurer qu'elle avoit vu un homme dans sa chambre, on n'en crut rien; l'on regarda ses discours comme l'effet d'un rêve, & le sultan son père étant venu la voir, lui fit entendre qu'il n'y avoit pas de prudence à assurer positivement des choses aussi moralement impossibles, & que si elle continuoit de parler sur ce ton, on la regarderoit comme une personne dont l'esprit seroit dérangé.

La princesse qui étoit bien sûre de ce qu'elle avoit vu, étoit au désespoir de ce que l'on n'ajoutoit aucune foi à ses discours; elle ne savoit que penser d'un événement aussi singulier, & fut toute la matinée dans une extrême agitation; s'étant ensuite de dépit renfermée seule dans son cabinet, elle se mit à pleurer : que je suis malheureuse! s'écria-t-elle, je n'ai pas assez de chagrin de l'état déplorable où nous sommes réduits, il faut encore que l'on me traite de visionnaire : ah! qui que tu sois, que j'ai vu ce matin, homme ou génie, je te pardonne la hardiesse que tu as prise d'entrer dans ma chambre, pourvu que dans le moment même tu paroisses à mes yeux sous la même forme, je te verrai sans frayeur, & je jure sur la tête de mon père, que je te garderai un secret inviolable, si tu veux l'exiger de moi.

Zarat-Alriadh n'eut pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Abderaïm parut à ses yeux, tel qu'elle l'avoit vu le matin, & s'appercevant qu'elle étoit très-émue : rassurez-vous, madame, lui dit-il! je sais trop le profond respect que je vous dois, pour abuser jamais de mon pouvoir; instruit de la manière indigne dont le sultan Nemer en

agit avec vous, je ſuis accouru à votre ſecours, je me flatte de pouvoir aiſément détruire tous ſes projets; mais belle princeſſe, approuverez-vous les miens? Favoriſé par la plus puiſſante des perizes, appelée Mergian-Banou, j'ai oſé porter mes vœux juſqu'à la princeſſe de Carizme; me ſera-t-il permis d'eſpérer quelques regards favorables de la plus belle perſonne de l'univers.

La princeſſe, pendant ce diſcours, avoit regardé Abderaïm avec une extrême attention; il étoit beau, jeune, bien fait, il lui paroiſſoit doué d'un pouvoir extraordinaire; en faiſant comparaiſon entre lui & le vieux ſultan des Tartares, dont on l'avoit aſſurée que la figure étoit affreuſe, elle donna bientôt la préférence au premier, & prenant la parole avec timidité : qui que vous ſoyez, lui dit-elle, j'approuve tout ce que vous ferez pour nous délivrer de l'oppreſſion de Nemer, & je vous en ai une extrême obligation; mais enfin qu'exigez-vous de moi pour un ſervice auſſi eſſentiel? La liberté, madame, reprit Abderaïm, de vous dire à tout moment que je vous adore, & l'eſpérance de pouvoir un jour toucher votre cœur : ſeigneur, lui dit Zarat-Alriadh avec beaucoup de pudeur, aimez, eſpérez, mais

vous ne devez pas ignorer que je dépends d'Hebat - Alladh, obtenez - moi de lui, & ſoyez sûr que s'il m'ordonne de recevoir vos vœux, vous ne me verrez pas montrer la moindre répugnance pour cette union. Mon père s'étant en ce moment jeté aux pieds de la princeſſe, qu'il embraſſoit avec les marques de la reconnoiſſance la plus vive, alloit lui témoigner combien il étoit ſenſible à ſes bontés, lorſqu'il entendit du bruit dans la chambre prochaine; il jugea à propos de diſparoître dans le moment, & à peine étoit-il redevenu mouche, que le ſultan de Carizme s'étant fait ouvrir la porte du cabinet, y entra, portant ſur ſon viſage les ſignes du plus violent chagrin. Ah! ma fille, s'écria-t-il dès la porte, je viens d'apprendre que le Tartare a des intelligences dans Carizme, & je tremble encore d'effroi, en vous diſant que l'on devoit la nuit prochaine nous livrer vous & moi entre ſes mains; heureuſement j'ai découvert l'entrepriſe, les traîtres viennent d'être punis du dernier ſupplice, j'ai fait redoubler la garde partout, & j'ai confié celle des portes de la ville à des gens de la fidélité deſquels je ſuis sûr; mais ce qui m'inquiète le plus, c'eſt que Nemer vient de m'envoyer un

défi; il a un éléphant d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que l'on n'en a jamais vu de pareil pour la force & pour le courage; il a fait un ſi grand ravage dans le dernier combat, que perſonne de nous n'ignore combien il eſt à craindre : le Tartare me fait propoſer de le faire combattre contre un homme, ou contre quelqu'autre animal que ce puiſſe être, aux conditions, s'il eſt vainqueur, qu'il ſe retirera dans ſon pays avec toutes ſes troupes; mais que ſi ſon éléphant eſt vainqueur, nous nous rendrons, vous & moi à ſa merci. J'ai aſſemblé à ce ſujet mon conſeil, je n'y ai trouvé que des viſages remplis d'effroi : j'ai fait publier ce défi dans tout Carizme, aucun de nos braves n'a oſé ſe préſenter, & Nemer me fait entendre que ſi je ne lui rends réponſe avant la nuit, il donnera demain un aſſaut général, & fera tout paſſer au fil de l'épée.

La princeſſe, alarmée de cette nouvelle, répandit d'abord beaucoup de larmes; mais enſuite ſe raſſurant ſur les promeſſes d'Abderaïm : ſeigneur, dit-elle à Hebat-Alladh, il faut eſpérer que le prophète nous regardera en pitié, & pour implorer ſon aſſiſtance, je vous conſeillerois de faire redoubler les prières dans toutes les moſquées, peut-être

au moment que nous nous y attendrons le moins, nous enverra-t-il du ſecours contre notre ennemi.

Le ſultan approuva fort le conſeil de ſa fille; il ne fut pas plutôt retiré, pour donner ſes ordres à ce ſujet, que mon père parut devant Zarat-Alriadh. J'ai entendu votre converſation avec le ſultan, lui dit-il, & je puis, belle princeſſe, vous aſſurer ſur la tête de notre ſaint prophète, que je ſerai demain vainqueur de l'éléphant de Nemer. Après en avoir conféré avec Mergian-Banou, je cours me préſenter à Hebat-Alladh, & je vais lui demander votre main pour le prix de cette victoire, puiſque vous voulez bien me le permettre. Je vous la donne d'avance, lui répondit-elle; mais ſongez, ſeigneur, que je m'intéreſſe à vos jours, tâchez de conſerver une vie qui m'eſt chère.

Abderaïm baiſa mille fois la main de Zarat-Alriadh, & après avoir imploré le ſecours de la fée ſa protectrice, il alla, ſuivant ſes conſeils, trouver le ſultan de Carizme: ſeigneur, lui dit-il, inſtruit de l'embarras où vous êtes, je viens vous offrir mes ſervices, je vous promets la mort de l'éléphant du prince tartare: je ferai plus, comme je connois la perfidie de ce ſultan,

& que je ſais qu'il n'a point envie de vous tenir les paroles qu'il vous a fait donner, en cas que l'on puiſſe remporter la victoire ſur cet animal, je veux mettre demain ſa tête à vos pieds, & faire paſſer toutes ſes troupes ſous le ſabre de vos ſoldats ; mais ſouffrez que je mette un prix à cette victoire, & que la main de la princeſſe en ſoit la récompenſe : animé par cet eſpoir, il n'eſt rien, ſeigneur, que je ne ſois en état d'exécuter.

Brave inconnu, reprit le ſultan, qui que vous puiſſiez être, vous ne pouvez venir à bout d'une choſe auſſi difficile, ſans un pouvoir tout-à-fait ſurnaturel : ſi vous me tenez parole, je vous jure par ce qu'il y a de plus ſaint dans notre religion, de vous donner la princeſſe pour épouſe, ſi elle veut y conſentir. Cela me ſuffit, ſeigneur, reprit Abderaïm : faites ſavoir au ſultan qu'il peut envoyer demain ſon éléphant au lieu qu'il vous marque pour le combat, je lui oppoſerai un lion qui ne le craint point, & après la victoire qu'il remportera ſur ce monſtrueux animal, vous me verrez à la tête de vos ſoldats, fondre ſur les perfides Tartares. Que leur nombre ne vous effraye pas, j'ai le ſecret de rendre leurs arcs

inutiles, & quand les flèches de vos soldats les auront percés de toutes parts, nous en ferons un tel carnage, qu'à peine en échappera-t-il un seul pour en porter la nouvelle dans leur pays.

LXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

QUOIQUE les promesses d'Abderaïm parussent peu vraisemblables, cependant l'assurance avec laquelle il les fit, remit le sultan de Carizme dans son assiette ordinaire ; il envoya dire à Nemer qu'il acceptoit ses conditions, & qu'à la tête de dix mille hommes, qui sortiroient le lendemain de la ville, il conduiroit un lion sur l'esplanade qui faisoit face à la principale porte, pour y combattre son éléphant. Si cette réponse étonna le sultan des Tartares, elle causa une grande joie dans Carizme, & chacun attendit le jour avec une extrême impatience. Pendant ce temps Hebat-Alladh, pour encourager mon père, crut qu'il devoit lui faire voir la princesse : il le conduisit à son apparte-

ment, & le lui préſentant : ma fille, lui dit-il, voici un jeune guerrier en qui je mets toute mon eſpérance. Quelque difficile que ſoit la réuſſite de ce qu'il me promet, j'ai une extrême confiance en ſes diſcours, & s'il vient à bout de détruire notre ennemi, comme il s'en flatte, je crois que vous ne refuſerez pas de l'accepter pour époux.

Zarat-Alriadh feignant d'être extrêmement ſurpriſe à la vue d'Abderaïm : ſeigneur, dit-elle au ſultan, je reçois vos ordres avec toute la ſoumiſſion que je vous dois, j'augure d'autant mieux des promeſſes de celui que vous me préſentez, que c'eſt lui-même que j'ai vu ce matin dans ma chambre, & dont la préſence m'a ſi fort effrayée : que ce ſoit un rêve ou une réalité, il y a apparence qu'il eſt doué d'un pouvoir ſurnaturel, & qu'il eſt très-capable d'exécuter les choſes qui paroiſſent les plus impoſſibles. Le ſultan ſe mit à rire de l'idée de ſa fille : eh ! mon enfant, lui dit-il, laiſſe-là les imaginations nocturnes, & recommande ſeulement ton époux futur aux bontés de l'envoyé de Dieu. Seigneur, reprit Abderaïm, la princeſſe pourroit n'avoir pas tort, je n'oſerois vous aſſurer que ce ſoit moi qu'elle ait vu ce matin dans ſon appartement ; mais je ſuis

bien certain que ce qu'elle vous a dit à ce ſujet n'eſt point une illuſion. Je n'y comprends rien, répliqua le ſultan, qui crut que mon père vouloit flatter l'imagination de ſa fille : ſongeons ſeulement à nous débarraſſer d'un ennemi dont je n'ai que trop ſouffert d'outrages. C'eſt mon affaire, dit alors Abderaïm, & je puis vous aſſurer que demain, à l'heure qu'il eſt, vous verrez un grand changement dans vos états. Que le prophète puiſſe ſeconder vos projets, ajouta le ſultan, mais il eſt temps de nous retirer, & de laiſſer la princeſſe en liberté. Alors ayant emmené mon père avec lui, après lui avoir fait ſervir une magnifique collation, il le fit conduire dans un appartement de ſon palais pour y paſſer la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour; Hebat-Alladh étant ſorti de Carizme avec dix mille hommes, il trouva déjà ſur l'eſplanade l'éléphant que les Tartares irritoient au combat, & cet animal commençoit à s'impatienter de ne point voir ſon ennemi, lorſque l'on apperçut ſortir de la ville un lion monſtrueux qui ſe battoit les flancs de ſa queue, qui par des rugiſſemens terribles, fit connoître aux Tartares l'envie qu'il avoit de

combattre un adverſaire auſſi digne de ſon courage.

Avant que de vous faire le récit de ce combat, pourſuivit Mouïad, il eſt bon que je vous rappelle, illuſtres perizes, ce que vous ſavez ſans doute, c'eſt que tous les animaux de la même eſpèce ont entr'eux des ſignaux ou des articulations de voix par leſquels ils s'entendent. Mon père, informé de cela par Mergian-Banou, ne s'étoit pas plutôt trouvé ſeul dans ſon appartement, la veille du combat, qu'ouvrant les fenêtres de ſa chambre & ſe faiſant mouche, il en étoit ſorti, étoit deſcendu dans la grande place de la ville, avoit pris la figure d'un rat, & par un cri, qui parmi ces petits animaux étoit un ſigne d'appel, il avoit aſſemblé en moins d'une demi-heure tout ce qu'il y avoit de rats dans la ville. Alors leur ayant, dans ſon langage, expliqué de quoi il s'agiſſoit, il s'étoit mis à leur tête, étoit ſorti avec eux par-deſſous les portes, au nombre de plus de huit mille, & avoit été droit au camp des Tartares, & y ayant diſtribué ſes troupes dans les différens quartiers de cette armée, chacun d'eux s'étoit appliqué, ſuivant les ordres de leur chef, à ron-

ger (1) la corde des arcs de tous les Tartares qui étoient ensevelis dans le sommeil, & ils avoient exécuté leur commission de manière que cette corde ne tenoit presque plus qu'à un filet.

Cette opération faite dans un extrême silence, mon père avoit ramené les rats dans la ville, & après avoir repris sa figure & reposé quelques heures, il avoit de grand matin pris la forme d'un lion, & s'étoit trouvé dans la grande place de Carizme, accompagné de deux esclaves noirs que Mergian-Banou lui avoit envoyés, & sous la conduite desquels il s'étoit rendu sur l'esplanade.

L'éléphant & le lion s'étant regardés quelque temps avec des yeux étincelans de fureur, ils commencèrent un combat si terrible qu'on n'en a jamais vu de pareil; si l'éléphant étoit d'une force prodigieuse, le lion qui étoit invulnérable, & doué d'une extrême agilité, l'attaquoit avec tant d'adresse, que cet animal pesant avoit toutes les pei-

(1) Cette aventure n'est pas sans exemple, puisque dans la petite Phrigie les rats du pays y étoient adorés par ses habitans pour avoir rongé les cordes des arcs de leurs ennemis. *Géographie univ. de M. Noblet, T. V, fol.* 110.

nes du monde à ſe défendre de ſes griffes & de ſes dents. En vain il employoit contre le lion ſa trompe dont il le frappoit avec beaucoup de force : en vain cherchoit-il à le découdre avec ſes dents, le lion évitoit par ſa légereté les attaques de ſon ennemi ; enfin après plus d'une heure de combat, ce dernier lui ſaiſit ſa trompe, la lui coupa avec ſes dents, & lui ayant crevé les yeux avec ſes griffes, l'éléphant aveuglé & perdant ſon ſang, fut bientôt renverſé par le lion qui le ſaiſit à la gorge, avec autant de facilité qu'il auroit fait un chevreuil.

Les murailles de Carizme qui étoient bordées de ſpectateurs, retentirent alors de cris de joie, & les dix mille hommes à la tête deſquels étoit Hebat-Alladh, ayant répondu à ces cris, les Tartares en furent ſi outrés, que ſuivant les ordres de Nemer, ils s'avancèrent à grands pas pour les punir de cette inſolence; mais Abderaïm qui avoit déjà repris ſa véritable figure, s'étant joint au ſultan de Carizme, prévint les Tartares qui voulant ſe ſervir de leurs arcs furent dans une ſurpriſe extrême de voir qu'ils n'en pouvoient faire aucun uſage: effrayés d'un événement auſſi extraordinaire, & percés de toutes parts par les flèches des Carizmiens

qui, après avoir vidé tous leurs carquois, fondirent ſur eux le ſabre à la main, ils perdirent bientôt courage, & en moins de quatre heures, il ne reſta pas un ſeul Tartare en vie.

Mon père qui cherchoit avec empreſſement le cruel Nemer, n'eut pas de peine à le trouver, & après un combat opiniâtre, lui ayant tranché la tête, il alla la porter aux pieds du ſultan de Carizme. A cette vue, & après une victoire auſſi complette, dont tout l'honneur étoit dû à Abderaïm, l'on peut juger de la joie d'Hebat-Alladh & de la princeſſe; on le regardoit avec raiſon comme le ſouverain libérateur des états du ſultan, & ce monarque, voulant lui tenir ſa parole, lui fit épouſer dans le même jour Zarat-Alriadh.

On ne peut exprimer l'extrême ſatisfaction de mon père & de ſon épouſe : pendant trois mois de ſuite ce ne furent que fêtes, après leſquelles le ſultan, voulant faire reconnoître Abderaïm pour ſon ſucceſſeur, il réſolut de le conduire dans toutes les villes de ſes états, & de lui faire prêter le ſerment de fidélité. Il exécuta ſes intentions & étant arrivé dans une ville dont j'ai oublié le nom, mais qui étoit ſituée ſur le bord de la mer,

le gouverneur, après les avoir reçus avec une extrême magnificence pendant plusieurs jours, les invita à aller voir la pêche des perles qui se faisoit à trois lieues de-là, & se proposa de leur y donner une fête superbe: l'on accepta ses offres; le sultan, Abderaïm & son épouse, car elle avoit voulu le suivre dans ce voyage, étant montés sur un vaisseau des plus lestes, se rendirent à l'endroit de la pêche qui devoit durer trois jours; l'on servit le premier & le second des repas d'une délicatesse exquise, & la nuit du deux au troisième jour, les trois vaisseaux s'étant trouvés illuminés par les ordres du gouverneur, on poussa le festin bien avant dans la nuit, & Abderaïm ayant fait une espèce de débauche avec d'excellent vin de Schiraz, il dormit le lendemain un peu plus tard qu'il n'avoit fait les autres jours. On l'attendoit pour recommencer la pêche, & apporter à ses pieds les perles, à mesure qu'on les tiroit de leurs coquilles, lorsque s'éveillant en sursaut, & s'appercevant de l'inaction où l'on étoit par rapport à lui, il s'habilla promptement, descendit du vaisseau dans la barque, sans songer à prononcer, comme il avoit fait tous les jours, cet acte de foi contenu dans les paroles que Mer-

gian-Banou lui avoit tant recommandé de ne point omettre. Alors un pêcheur lui ayant présenté une huître qui contenoit une perle d'une extrême beauté, comme mon père tendoit la main pour la recevoir, il la sentit saisir par une femme d'une figure horrible, qui l'entraîna dans le fond de la mer,

LXXII. SOIRÉE.

Suite de l'histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

Jamais il n'y eut de surprise & de douleur égale à celle de Zarat-Alriadh & du sultan : ils ordonnèrent à tous les pêcheurs de plonger promptement, pour voir s'ils ne pourroient pas retirer mon père des mains de cette Mégère ; leurs peines furent inutiles, & Zarat-Alriadh & Hebat-Alladh, livrés au plus cruel désespoir, furent obligés de retourner à la ville d'où ils étoient partis trois jours auparavant, sans espérance de revoir jamais l'infortuné Abderaïm.

La princesse de Carizme, abîmée dans sa douleur, s'étoit retirée dans sa chambre qui avoit vue sur la mer; elle y répandoit des

larmes sincères sur la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, lorsque s'appuyant par hasard contre un panneau de la boiserie, il s'ouvrit, & lui laissa voir un cabinet rempli de tableaux, qui représentoient toute l'histoire d'Abderaïm, jusqu'au moment qu'à la pêche des perles il avoit été enlevé par Scheitan - Couli; car c'étoit cette mauvaise dive qui l'avoit emporté dans sa noire & sombre demeure.

Elle fut dans un étonnement extrême en examinant ces tableaux, & ayant jeté la vue sur un livre qu'elle trouva ouvert sur une table : elle y lut ces mots : *princesse, si tu veux retrouver ton époux, avale trois gouttes de la liqueur qui est sur cette table, tu prendras aussitôt la forme d'une aigle ; sous cette figure transporte - toi en Egypte sur le Gebel-Teir* (1). *C'est dans huit jours que tous les*

---

(1) Dans la relation d'un voyage fait en Egypte par le Pere Vansleb en 1672 & 1673, voici ce qu'on y lit au *fol.* 402. *Le* 19 *du courant* (*Avril* 1673) *je m'embarquai pour Benesvef, avec un bon vent qui nous fit faire en peu de temps bien du chemin*; *nous nous trouvâmes à neuf heures du matin sous* Gebel-Teir, ou la montagne des Oiseaux, *appelée ainsi, à cause qu'un certain jour de l'année tous les oiseaux s'y assemblent en un endroit où il y a un talisman qui les attire*

oiseaux des environs s'y assemblent par le moyen d'un talisman qui les attire, & qui les y fait rester jusqu'au soir, alors ils s'envolent tous, à l'exception d'un seul qui y demeure le bec enfoncé dans le roc, jusqu'au même jour de l'année suivante qu'il tombe, & qu'un autre prend sa place. Rends-toi la maîtresse du roc, c'est-à-dire, prends la place de l'oiseau qui y est pris par le bec, & quand tous les autres seront partis, prononce intérieurement ces mots divins que ton époux a malheureusement oublié de dire le jour que tu l'as perdu. Ces saintes paroles sont : en la illallava Mouhemed ul resoul ulla. *Tu seras alors instruite de ce qu'il faudra que tu fasses pour tirer Abderaïm des mains de la méchante Gine.*

Zarat-Alriadh après avoir lu plus d'une fois cette longue instruction, & répété ces divines paroles, n'hésita pas un moment à avaler de l'eau de la bouteille qui étoit à côté du livre : dans le moment même elle se sentit couverte de plumes, & s'élançant

---

par un charme de tous côtés, & les y fait rester pendant un jour, & après être restés là jusqu'au soir, ils s'en vont tous, à la réserve d'un seul qui y demeure le bec fiché dans le roc jusqu'au même jour de l'année suivante, qu'il tombe & qu'un autre s'y fiche à sa place.

dans l'air, elle prit ſon vol du côté de l'égypte, où elle arriva après ſept jours d'une extrême fatigue, ſur la montagne qui lui avoit été indiquée; là, s'étant approchée de l'oiſeau qui étoit attaché par le bec, elle combattit avec tant de vivacité tous ceux qui vouloient lui diſputer cette place, qu'elle s'en rendit la maîtreſſe, & que le ſoir étant ſurvenu, & tous les oiſeaux ayant quitté la montagne, elle ſe trouva priſe par le bec. Alors prononçant les myſtérieuſes paroles qu'elle avoit lues dans le livre du cabinet, le roc s'ouvrit, elle reprit ſa forme naturelle, & deſcendit par un eſcalier tout brillant de rubis & d'eſcarboucles, dans un ſallon d'une extrême richeſſe : il n'étoit éclairé que par une lampe d'or ſuſpendue au plancher, au-deſſus d'un tombeau de cryſtal de roche, & au pied du tombeau étoit un petit arbre auquel pendoient trois ceriſes d'or. Quelle fut ſon affliction quand elle apperçut ſous ce cryſtal ſon cher Abderaïm nud de la ceinture en haut, & dont le corps paroiſſoit déchiré de coups de fouets! elle penſa expirer mille fois à la vue d'un objet ſi touchant & ſi déplorable; elle vouloit caſſer le tombeau en mille pièces; mais mon père lui fit entendre d'une voix foible,

que tous ſes efforts feroient inutiles, & que ce n'étoit pas le moyen de le tirer d'un état ſi miſérable. Chère lumière de ma vie, lui dit-il, ſaiſiſſez-vous des trois cериſes d'or que vous voyez attachées à cet arbre, mettez-les dans votre bouche : remontez promptement l'eſcalier, reprenez votre forme d'oiſeau, retournez au cabinet où vous avez fait cette métamorphoſe ; tournez le feuillet du livre que vous y avez lu, & exécutez ce que Mergian-Banou y a écrit pour ma délivrance ; j'attendrai ce moment avec la réſignation que je dois aux volontés de notre ſaint prophète.

La princeſſe s'empara ſans différer des trois ceriſes, qu'elle mit dans ſa bouche ; elle remonta l'eſcalier ſans perdre de temps, & ayant repris la forme d'aigle, elle regagna le cabinet dont elle étoit partie, & où elle ne put arriver bien fatiguée, qu'après le ſeptième jour ; elle n'y fut pas plutôt entrée, que reprenant ſa première figure, elle tira de ſa bouche les ceriſes d'or, qu'elle mit ſur la table, & tournant le feuillet du livre, voici ce qu'elle y lut : *Tu ne peux obtenir la délivrance de ton époux que d'aujourdhui en neuf mois ; pendant ce temps, reſte dans ce château, tu y accoucheras d'un garçon,*

que tu nommeras Mouïad, & au jour indiqué, monte avec ton fils dans une barque, & fais toi conduire à l'endroit même où tu perdis Abderaïm. Là, le prophète t'inſpirera ce qu'il faut que tu faſſes pour la délivrance de ton époux; n'oublie pas ſurtout de porter avec toi les trois cериſes d'or.

Conformément à ce que Zarat-Alriadh venoit de lire, elle ſerra très-précieuſement les cerifes d'or, & rentrant dans ſa chambre, elle deſcendit à l'appartement du ſultan, qui paſſa de la plus vive douleur à la joie la plus exceſſive, en revoyant la princeſſe, qu'il croyoit s'être précipitée dans la mer; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & lui ayant montré les trois cerifes d'or, elle le ſurprit tellement par ce récit, qu'il eut toutes les peines du monde à y ajouter foi. Il courut à la chambre de la boiſerie; mais, ainſi que la princeſſe, il ne put jamais retrouver la porte du cabinet; cependant, perſuadé qu'elle ne lui en impoſoit pas, il prit le parti quelques jours après de la laiſſer dans le château, & de retourner à Carizme, dans la crainte que les Tartares ne vinſſent de nouveau lui faire quelqu'inſulte.

Zarat-Alriadh reſta donc dans ce châ-

teau, inceſſamment occupée de ſon cher Abderaïm, & ſentant croître de jour en jour le fardeau qu'elle portoit dans ſes entrailles; enfin, elle étoit prête à en être délivrée, lorſqu'elle retrouva la porte du cabinet myſtérieux; elle y entra avec une extrême joie, & courut au livre qu'elle trouva ouvert, elle y lut ceci : *Tu accoucheras d'un fils; mais apprends que la durée de ſa vie dépend de toi; ſi tu ſouhaites qu'il vive, il faut renoncer à toutes les grandeurs qui t'appartiennent; c'eſt l'arrêt du deſtin qui te ſéparera encore dans quelques années de ton époux, pour un temps très-conſidérable.*

Il eſt impoſſible de bien s'imaginer dans quelle ſituation ſe trouva la princeſſe à cette lecture; elle ſe livra pendant le reſte du jour & toute la nuit à la plus amère douleur, & le lendemain m'ayant mis au monde, elle eut tant de compaſſion de moi, que me prenant dans ſes bras, mon cher Mouïad, me dit-elle, je te ſacrifie ſans regret toutes les dignités auxquelles j'ai droit d'aſpirer; ta vie m'eſt plus précieuſe que de vains titres que je mépriſe; je les quitte pour toi ſans héſiter : Faſſe le ciel que tu ſois heureux, & que notre ſaint prophète te regarde d'un œil favorable.

Je vécus donc par l'abdication que ma mère fit de ses grandeurs, & quand le jour qu'elle attendoit avec tant d'impatience, pour la délivrance de mon père, fut arrivé, elle me prit entre ses bras, me porta elle-même dans la barque; & munie de ses trois cerises d'or, elle se fit conduire à l'endroit où Abderaïm avoit été englouti il y avoit neuf mois.

LXXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés au lieu marqué, que je me mis à pleurer amèrement: ma mère, qui jusqu'à ce moment ne m'avoit pas encore vu verser une seule larme, en fut très-étonnée, mais elle le fut encore plus, lorsque l'horrible Gine qui avoit enlevé mon père mit la tête hors de l'eau: Pourquoi cet enfant crie-t-il ainsi, dit-elle d'une voix terrible? C'est, lui répondit la princesse, qu'il te redemande son père. Et bien, répliqua Scheitan-Couli, que me donneras-tu, je te le ferai voir jusqu'aux épaules? Je te ferai présent de cette cerise d'or,

d'or, lui dit ma mère, en la lui montrant, & ensuite la jetant sur la parole de la Gine, mon père parut hors de l'eau, ainsi qu'elle l'avoit promis ; ma mère en fut si transportée de joie, qu'elle proposa à la mauvaise fée de lui en donner encore une, pourvu qu'elle lui fit voir son époux jusqu'aux genoux. Je ferai plus, lui dit-elle, tu le verras entièrement hors de l'eau, si tu veux me jeter la troisième. Je te le jure, lui répliqua ma mère, par le trône de l'envoyé de Dieu ; alors Scheitan-Couli ayant élevé mon père au-dessus des flots de la mer, il n'eut pas plutôt prononcé les mystérieuses paroles que je vous ai dites, & souhaité de devenir mouche, que disparoissant aussitôt, il prit son vol vers notre barque, dans laquelle il ne fut pas plutôt entré, que reprenant la figure d'Abderaïm, il embrassa tendrement ma mère, & me mouilla le visage de ses larmes.

La mauvaise fée, qui croyoit que le don de métamorphose, accordé à mon père, étoit fini dès la veille, fut dans une surprise extrême, lorsqu'après avoir ramassé la troisième cerise d'or, elle s'apperçut qu'Abderaïm n'étoit plus en son pouvoir ; elle en devint forcenée de rage, & pour se ven-

ger de nous, elle excita une tempête si furieuse, que notre barque s'élevant à tous momens jusqu'au ciel, paroissoit l'instant d'ensuite vouloir se précipiter au fond des abîmes.

Tant que dura ce terrible ouragan, mon père tint ma mère entre ses bras; il implora vainement le secours de Mergian-Banou; l'année venoit d'expirer, la fée fut sourde à ses prières; & après avoir été pendant tout le jour le jouet des flots, nous fûmes enfin jetés sur un écueil, où notre barque échoua. Heureusement qu'il y avoit dedans des provisions dont mon père & ma mère avoient un extrême besoin; pour moi, j'étois mourant, n'ayant pu prendre la mamelle tant que la tempête avoit duré. Le lendemain le temps ayant paru plus serein, Abderaïm jugea à propos de nous remettre en mer; & pendant que nos matelots travailloient à nous tirer de dessus l'écueil, Zarat-Alriadh lui raconta de quelle manière elle m'avoit conservé la vie, & lui annonça leur séparation future; mon père fut extrêmement touché de ce récit, & de l'état déplorable dans lequel nous étions: enfin, en ménageant nos vivres avec beaucoup d'économie, nous voguâmes au gré du vent

pendant neuf jours, au bout desquels il devint si violent, qu'il nous emporta, sans que nous eussions aucune espérance d'échapper à la fureur des flots; nous fûmes trois jours dans cet état, sans aucuns vivres, la nature défaillant en nous; nos matelots furent contraints par foiblesse d'abandonner la conduite de la barque, & tombant tous dans une espèce d'assoupissement qui ressembloit fort au sommeil de la mort, nous ne pouvons dire ce que nous devînmes, ni quelles mers nous traversâmes; mais après avoir été environ huit jours, suivant toutes les apparences, dans cette situation, notre barque s'arrêta à un port, dont les habitans nous reçurent avec beaucoup de bonté. L'état dans lequel nous étions ayant excité leur pitié, ils eurent un soin extrême de nous, & nous ayant transportés dans différentes maisons, ils n'épargnèrent rien pour nous rétablir de la fatigue inouïe que nous avions supportée.

La ville où nous étions étoit située dans une petite isle de la mer de Tartarie, fort au-dessus du royaume d'Anian (1); & comme

(1) Le détroit d'Anian est entre l'isle de Californie, vers l'Amérique & la terre de Jeso, Jedzo ou Jesso. *Baudran.*

elle fourniſſoit peu de marchandiſes, il n'y abordoit preſque point de vaiſſeaux ; en effet, nous fûmes près de deux ans & demi ſans en voir aucun ; cependant, au bout de ce temps, il y en vint un, dont le capitaine, après avoir bien vendu ſa cargaiſon, ſe diſpoſa à partir pour la ville de Bargu, qui eſt ſituée dans l'océan ſeptentrional, vers l'endroit où la rivière de Tartarie ſe décharge dans la mer. Comme nous aurions pu de-là gagner par terre le royaume de Carizme, Abderaïm alla trouver le capitaine de ce vaiſſeau, & lui ayant fait préſent d'un diamant de prix, du nombre de ceux que ma mère avoit ſur elle, lorſqu'elle étoit entrée dans la barque, il l'engagea à nous recevoir dans ſon bord.

Ce capitaine étoit un aſſez bel homme ; mais il étoit d'une violence extrême dans ſes paſſions. Pendant le cours de notre voyage, comme il devint, ſuivant les apparences, amoureux de ma mère, & qu'il jugea bien par l'union étroite qui régnoit entr'elle & Abderaïm, que tant qu'ils feroient enſemble, la préſence de mon père feroit un obſtacle invincible à ſes déſirs, il réſolut de ſe défaire de lui, & il eut bientôt lieu d'exécuter ſes mauvaiſes intentions. Nous avions été obli-

gés de relâcher à une petite isle, pour faire quelques provisions. Il y trouva un autre vaisseau qui étoit prêt à faire voile; il alla trouver le capitaine, & lui ayant proposé de lui vendre un de ses esclaves & un enfant, il nous donna à lui pour quarante pièces d'or, à condition qu'il nous enlèveroit la veille de son départ : cela fut exécuté au moment que mon père se promenoit avec moi sur le bord de la mer; & l'esquif dans lequel on nous jeta n'eut pas plutôt joint le vaisseau, que tout étant prêt pour partir, nous étions déjà bien loin du port avant que l'on eût pu s'appercevoir de notre départ; Abderaïm en témoigna sa surprise au capitaine; mais cet homme, sans lui répondre, alla donner les ordres nécessaires pour la manœuvre; l'on peut juger de l'extrême douleur de mon père; il ressentit en ce moment tout son malheur : séparé d'une princesse qu'il aimoit tendrement, & soupçonnant avec justice notre capitaine de perfidie, il se livra au désespoir le plus affreux; & si quelque chose, à ce qu'il m'a dit depuis, fut capable de l'empêcher de survivre à la perte de sa liberté, ce furent les caresses innocentes que je lui fis dans ce moment; il résolut donc de se roidir contre sa mauvaise fortune, &

n'ayant revu que le lendemain le capitaine du vaiſſeau ſur lequel nous étions : Je vois bien lui dit-il, que je ſuis ton eſclave, & que le ſcélérat qui m'a remis entre tes mains, par une lâcheté incomparable, a bien compté que tu ne me rendrois pas la liberté ; je te crois cependant trop honnête homme pour avoir part aux infâmes deſſeins de ce traître qui, ſans doute, n'a contribué à nous remettre entre tes mains, que pour m'enlever ma femme ; mais le ciel toujours juſte, n'approuvera pas ſans doute ſes projets, & je ſuis ſi sûr de la vertu de mon épouſe, que je ne crains point de dire qu'elle préférera toujours la mort à la moindre action par laquelle ſa pudeur pourroit être offenſée.

LXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

LE capitaine fut ſurpris du diſcours de mon père : il eſt vrai, lui dit-il, que toi & cet enfant vous êtes mes eſclaves ; mais je n'ai point été inſtruit des mauvaiſes intentions de celui qui vous a fait perdre votre liberté ; &

pour te le faire voir, comme tu ne m'as coûté avec cet enfant que quarante pièces d'or, tu n'as qu'à me les rendre, ou me jurer que tu me les feras toucher dans quelqu'un des ports où nous aborderons, & je te déclare que vous êtes libres l'un & l'autre dès ce moment.

Quelqu'affliction que mon père ressentît, il fut touché d'un procédé aussi généreux, & ayant tiré de sa poche un diamant qui pouvoit valoir cent pièces d'or, il le présenta au capitaine, & le pria de l'accepter pour notre liberté; cet homme, charmé de la libéralité de mon père, déclara en présence de tout l'équipage que nous n'étions plus dans l'esclavage; ayant abordé le surlendemain un port dont le nom m'est échappé, il nous mit à terre, suivant les intentions de mon père.

Comme nous avions eu le vent très-favorable, nous avions fait plus de deux cent lieues pendant les quatre ou cinq jours que nous avions été en mer, ainsi nous trouvant trop éloignés de l'endroit où nous avions laissé Zarat-Alriadh pour espérer qu'elle y fût encore, mon père ne crut pas pouvoir trouver de moyens plus prompts pour l'arracher des mains du perfide capitaine, que

celui de croiser la mer; pour cet effet, ayant par le moyen de ses diamans acheté un vaisseau très-bon voilier, & fait choix pour le gouverner d'un capitaine brave & intelligent, nous courûmes tous les ports de l'océan septentrional, sans avoir pu en apprendre aucune nouvelle.

Abderaïm enfin n'ayant plus aucune espérance de retrouver son épouse, & se ressouvenant qu'elle lui avoit annoncé qu'ils devoient un jour être séparés l'un de l'autre pendant un très-long temps, il résolut de se conformer avec toute la résignation imaginable à la volonté du ciel. Pour cet effet, ne jugeant pas à propos de retourner à Carizme, & de s'aller présenter au sultan son beau-père sans la princesse Zarat-Alriadh; & appréhendant qu'il ne traitât de fable tout ce qui lui seroit arrivé, il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Après avoir passé du détroit d'Anian dans l'océan oriental, avoir parcouru la mer de la Chine, être parvenu dans l'Océan indien, avoir traversé le détroit de la Sonde, & être entré dans la mer d'Arabie, nous arrivâmes après deux ans dans le port de Soret, d'où nous retournâmes par terre à Candahar.

Abderaïm, à ce qu'il m'a dit depuis, car

vous jugez bien que je n'ai point du tout d'idée de ce que je vous ai raconté jufqu'à préfent, & que ce n'eft que pour le lui avoir fouvent entendu répéter que je m'en fuis fi bien reffouvenu. Abderaïm, dis-je, de retour à Candahar, y acheta un petit bien, & fe donna tous les foins poffibles pour mon éducation.

Comme toutes les efpérances de mon père, malgré fa fituation préfente, n'étoient pas entièrement évanouies, il fe plaifoit à fe rappeler fouvent l'heureux temps auquel il avoit joui d'une fortune fi brillante; il avoit des voifins avec lefquels il s'entretenoit fouvent de fes aventures; & quoiqu'il les racontât toujours de la même manière, fans jamais fe contredire, ils les trouvoient fi incroyables, qu'ils lui donnoient fouvent en riant, comme je vous l'ai déjà dit, le furnom de (1) Kedhab, dont Abderaïm ne fe fâchoit pas, convenant lui-même que fi un autre lui faifoit de pareils récits, il auroit toutes les peines du monde à y ajouter foi.

Je reftai à Candahar, pourfuivit Mouïad,

(1) *Kedhab* fignifie un menteur, un homme qui outre fes récits.

jufqu'à l'âge de quatorze ans, fort attaché à mes devoirs; mais alors deux de mes camarades que l'on tenoit de fort court, ainfi que moi, laffés de cette gêne, me propofèrent de quitter la maifon de mon père, & de faire un voyage avec eux en Perfe. Nous avions tous trois appris la mufique, & nous fiant fur ce talent, avec l'argent dont nous pûmes nous emparer, nous n'appréhendâmes pas de nous trouver jamais dans l'indigence; nous partîmes donc pour Hifpahan, & nous y arrivâmes fans aucun obftacle : nous nous y réjouimes beaucoup, & comme cette grande ville fournit des plaifirs de toutes les efpèces, nous eûmes bientôt dépenfé tout notre argent; ce fut alors que nous commençâmes à faire des réflexions : nous ne favions où donner de la tête; mais enfin, réfolus de profiter du mérite que nous avions dans le chant, nous nous joignîmes à une troupe de danfeufes, dont les charmes furent un nouvel empêchement à notre retour à Candahar; je me conformai donc aux fentimens de mes camarades, & les éloges que nous reçûmes dans notre profeffion nous flattèrent tellement, qu'elle commença à nous plaire.

Cependant je me reprochois fouvent

d'avoir ainſi quitté mon père : outre que je faiſois alors des réflexions très ſenſées ſur la douleur qu'il devoit avoir reſſentie à mon départ, j'avois encore quelquefois regret au parti que nous avions pris : s'il eſt vrai, me diſois-je, que je ſois petit-fils du ſultan de Carizme, quelle honte pour moi d'avoir embraſſé ce genre de vie !

Pendant que je raiſonnois ainſi en moi-même, il arriva à Hiſpahan une autre troupe de danſeuſes qui, après y avoir fait quelque ſéjour, ſe diſpoſoit à paſſer dans le Mogoliſtan, & qui devoit pour y entrer prendre la route de Candahar. Agité ſans ceſſe des remords d'avoir quitté avec auſſi peu de raiſon Abderaïm, j'abandonnai mes camarades qui ne voulurent pas me ſuivre, & me mettant dans cette troupe, qui étoit de beaucoup ſupérieure à celle que je quittois, je repris le chemin de cette ville, & après avoir paſſé par toutes celles qui ſe trouvèrent ſur notre route, & dans leſquelles nous gâgnâmes beaucoup d'argent, nous arrivâmes enfin à cinq lieues de Candahar, d'où j'étois parti il y avoit près de deux ans, & là je pris congé de notre directrice, à qui je dis que je la réjoindrois dans peu, quoique ce ne fût pas mon intention. J'allai donc

ſeul dans cette ville : j'y trouvai bien la maiſon d'Abderaïm ; mais ſes voiſins qui ne me reconnurent pas, me dirent qu'il y avoit plus de dix-huit mois qu'il en étoit parti pour aller chercher un fils unique qu'il avoit perdu.

LXXV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JE fus ſaiſi d'une extrême douleur, en apprenant que mon père n'étoit pas à Candahar ; je fis alors mille réflexions plus triſtes les unes que les autres, ſur les peines qu'il auroit à ſouffrir dans ſes voyages. Cependant n'y pouvant apporter aucun remède, je réſolus d'aller retrouver notre directrice, eſpérant dans nos courſes de retrouver Abderaïm. Mais avant que de partir de Candahar, j'allai à la porte de derrière de notre maiſon : elle s'ouvrit avec un ſecret qui n'étoit connu que de mon père & de moi ; je l'ouvris, j'y vis tous les meubles à-peu-près tels qu'ils étoient lorſque j'en étois parti, & j'y trouvai ſur la table de la chambre de

mon père un papier plié dans lequel il y avoit écrit : *l'ingrat Mouïad sera cause de ma mort.* Je ne pus lire ces mots sans répandre beaucoup de larmes, & après avoir laissé sur la même table une lettre par laquelle je demandois pardon à Abderaïm de mon absence, dans les termes les plus soumis, je lui marquois que la nécessité m'obligeoit de parcourir la Tartarie, le Turquestan & les Indes, & que je faisois des vœux au ciel pour le rencontrer dans quelqu'un de ces pays. Je refermai ensuite la porte ; je me rendis au caravanférail où notre troupe devoit loger : j'y fus reçu avec une joie extrême, & après avoir gagné beaucoup d'argent dans cette ville, ainsi que dans toutes celles où nous avons passé depuis six ans, en m'informant toujours si l'on ne connoissoit pas Abderaïm, nous arrivâmes enfin, il y a quelques jours, très-tard à Cambaye ; nous y fûmes reçus dans le caravanférail avec bonté par le concierge : il nous distribua des chambres, & comme j'étois fort fatigué, à peine fus-je dans la mienne, que je m'endormis profondément ; mais je n'ai jamais passé de nuit qui m'ait fait tant de peine. Toute l'histoire de la vie de mon père me repassa dans l'esprit ; je le vis en

rêve, tenant par la main une belle dame ſans voile : je courus, fondant en larmes, me jeter à ſes pieds; il me releva, m'embraſſa, & me préſentant à cette dame: Zarat-Alriadh, lui dit il les larmes aux yeux, voilà notre fils que je cherche depuis ſi long-temps; je voulus me jeter au col de ma mère, avec les tranſports qu'inſpire la nature dans de pareils momens, lorſque me repouſſant avec indignation : ce ne peut pas être là Mouïad, lui dit-elle; le petit-fils du ſultan de Carizme doit avoir trop de cœur pour être de la profeſſion que ce jeune homme a embraſſée, ce n'eſt point là mon fils. Quelque confus que je fuſſe de ce reproche que je méritois avec tant de juſtice : ah! madame, m'écriai-je, quelqu'indigne que je me ſois rendu de me dire votre fils, je ſuis pourtant ce Mouïad qui vous fut autrefois ſi cher; & puiſqu'Abderaïm m'aſſure que je vous dois le jour, permettez que par cet embraſſement je vous témoigne la joie que j'ai de vous retrouver après une ſéparation auſſi longue.

Je m'approchois de la princeſſe pour l'embraſſer, lorſqu'elle me donna un ſoufflet ſi furieux, que j'en tombai à la renverſe. Je fis alors un cri ſi perçant, pourſuivit Mouïad,

qu'il réveilla Maſſoud qui couchoit dans ma chambre : il vint à mon lit & me demanda ce que j'avois ; j'étois ſi ému que je ne pouvois parler ; il crut que je me trouvois mal, & ayant été promptement allumer la lampe de notre chambre à celle qui étoit dans la galerie du caravanſérail, il vint me retrouver : je lui contai mon rêve, dont il ne fit d'abord que rire ; mais me voyant la joue extrêmement rouge & enflée, il en reſta ſurpris ; enſuite faiſant réflexion ſur cet événement : il faut, dit-il, que ſur la fin de ton ſonge, tu te ſois cogné la tête contre la muraille ; voilà le ſoufflet que tu t'imagines avoir reçu.

Je ne ſavois que penſer de tout ce qui venoit de ſe paſſer ; pendant que nous raiſonnions, Maſſoud & moi, ſur une aventure auſſi ſingulière, le jour parut ; je me levai, nous fûmes enſemble nous promener dans la ville de Cambaye, & nous nous y fîmes annoncer ; mais ſoit que perſonne ne fût encore curieux de nous voir, ou que l'on crût notre troupe auſſi mauvaiſe que celle qui, quelques mois auparavant, étoit partie de cette ville, nous ne fûmes appelés dans aucune maiſon ; nous en témoignâmes notre chagrin au concierge. Il ne faut

pas que cela vous faſſe peine, nous dit-il; votre mérite n'eſt pas encore connu dans Cambaye; en attendant, vous pouvez reſter dans ce lieu tant qu'il vous plaira, & ſans qu'il vous en coûte rien, & pour vous remettre de bonne humeur, je veux ce ſoir donner un grand ſoupé à toute la troupe. Nous ſoupâmes effectivement ce ſoir-là chez le concierge, & il nous régala très-bien; mais depuis ce temps nous n'avons pas entendu parler de lui, & il y a toute apparence que pendant la nuit qui ſuivit ce repas, nous fûmes tranſportés dans ces lieux enchantés.

Les aventures de votre père ſont ſingulières, dit Cothrob à ce jeune homme; le temps vous fera bientôt connoître ſi en les racontant Abderaïm diſoit vrai, & ſi le ſoufflet que vous croyez avoir reçu dans le caravanſérail eſt réel, ou s'il n'eſt que l'effet d'un ſonge. Nous ſommes bien perſuadées, reprirent les ſultanes, que Mouïad eſt dans la bonne foi; mais il y a beaucoup d'apparence qu'Abderaïm, pour ſe donner un air de diſtinction parmi ſes voiſins de Candahar, a imaginé toute cette hiſtoire..... Vous pourriez vous tromper, reprit l'iman, & moi je crois que tout le récit

de Mouïad contient une exacte vérité. Au reste, il est bien aisé de vous en éclaircir, vous n'avez qu'à ordonner aux génies qui vous obéissent, de transporter en ces lieux Abderaïm & la princesse de Carizme, je suis sûr que vous serez servies dans le moment même; ah! seigneur, dit Mouïad, en se jetant aux pieds de Cothrob, engagez ces illustres perizes à m'accorder cette grâce, quelqu'indigne que je sois par ma conduite de l'obtenir. Reconnoître ses fautes, s'en repentir sincèrement, c'est le devoir d'un honnête homme, reprit l'iman, & notre prophète qui connoît le fond de votre cœur, vous accorde cette grâce, autant pour votre satisfaction que pour sa gloire; alors au signal qu'il fit, les portières ayant été relevées, Abderaïm & Zarat-Alriadh parurent dans le sallon: il est impossible de bien représenter l'étonnement de tous les spectateurs, & l'extrême joie que ressentit Mouïad à la vue de son père: seigneur, lui dit-il, en se prosternant à ses genoux, vous voyez à vos pieds un fils qui n'ose lever les yeux sur votre auguste visage ni sur celui de la princesse de Carizme, sa conduite le rend indigne de vos bontés; mais l'extrême regret qu'il a de vous avoir offensé peut mériter

ſa grâce, il vous la demande avec toute la ſoumiſſion d'un fils qui mourra de douleur en ce moment, ſi vous ſuivez contre lui les mouvemens de votre juſte colère.

Abderaïm & Zarat-Alriadh étoient ſi ſurpris de ſe voir dans un lieu qui leur étoit tout-à-fait inconnu, d'y retrouver leur fils, & de le voir dans une poſture auſſi humiliée, qu'après que les premiers momens d'étonnement furent paſſés, ils ne purent s'empêcher de verſer un torrent de larmes en embraſſant Mouïad. Par quel pouvoir ſurnaturel, lui dirent-ils, nous trouvons-nous dans ces lieux enchantés ? Comment eſt-il poſſible que nous y ayions été conduits ? & à qui avons-nous cette obligation ? c'eſt au prophète de Dieu à qui vous devez en marquer votre reconnoiſſance, dit alors Cothrob, & Abderaïm qui a fait de plus grands voyages en moins de temps, ne doit point être ſurpris d'avoir été tranſporté en ſi peu de momens du ſérail du ſultan de Tangut (1),

(1) Le royaume de Tangut eſt borné par les montagnes d'Altay qui ſont l'ancien Imaüs, leſquelles le ſéparent au nord, des Tartares monguls, & au levant, de la Chine ; le lac de Chiamay & la rivière d'Hoamk le ſéparent vers le midi de l'Inde, de-là le Gange ; & le royaume de Kaſgar le confine vers le couchant. *Noblot*, *Tom. V*, *fol.* 17.

dans ce palais. Il eſt vrai, ſeigneur, reprit Abderaïm, qu'après les aventures merveilleuſes & conſolantes qui me ſont arrivées, je ne dois plus m'étonner de rien; cependant je vous avoue que je ne puis m'empêcher d'être extrêmement ſenſible à celle-ci, puiſqu'elle me rend un fils dont la princeſſe & moi nous pleurions la perte dans l'inſtant que nous le retrouvons.

Seigneur, reprit Gehernaz, ce fils ſi cher venoit de nous raconter votre hiſtoire, juſqu'au moment qu'entraîné par les vives ſollicitations de deux jeunes gens de ſon âge, il vous quitta; & ſi ce récit nous a fait à tous beaucoup de plaiſir, je ſuis perſuadée que les aventures qui vous ſont arrivées méritent également toute notre curioſité; je n'oſerois pourtant vous prier de nous en faire part en ce moment, ce ſeroit vous priver trop-tôt du plaiſir que la princeſſe & vous reſſentez en retrouvant Mouïad; il faut vous laiſſer en liberté, & l'on va vous conduire dans un appartement où vous trouverez toutes les choſes dont vous pouvez avoir beſoin, & nous nous flattons que demain, à peu près à pareille heure, vous ne nous refuſerez pas le récit de ces aventures

merveilleuſes & conſolantes que vous nous avez annoncées.

Abderaïm ayant témoigné aux ſultanes qu'il ſeroit toujours très-diſpoſé à leur donner toutes les marques de ſon reſpect & de ſa ſoumiſſion, les aſſura qu'il ne manqueroit pas le lendemain d'être prêt à leur raconter ſon hiſtoire; il paſſa enſuite avec ſon épouſe & ſon fils dans le lieu qu'on lui avoit deſtiné. Ce fut là où Mouïad, après avoir réitéré ſes pardons, reçut mille tendres embraſſemens de la princeſſe de Carizme, & qu'il lui apprit, ainſi qu'à Abderaïm, qu'ils étoient dans le Ginniſtan, cela étoit d'autant moins difficile à croire, que leur tranſport merveilleux dans ce palais, & leurs propres aventures, les autoriſoient à être fort crédules ſur de pareils événemens; perſuadés donc qu'ils étoient dans le palais des Perizes, & que ce qui venoit de leur arriver n'avoit été fait que par leur moyen, ils ne parurent pas plutôt devant elles le lendemain, que ſe proſternant à leurs pieds, ils leur firent tous les remercîmens imaginables des obligations qu'ils leur avoient; & Abderaïm croyant s'appercevoir qu'elles attendoient avec quelque ſorte d'impatience qu'il leur racontât ſes aventures, il commença en ces termes.

LXXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

L'ABSENCE de Mouïad me cauſa un déplaiſir ſi ſenſible, que j'en penſai mourir mille fois de douleur. J'attendis une quinzaine de jours pour voir s'il ne reviendroit pas, & ce temps expiré, n'ayant point eu de ſes nouvelles, je réſolus de l'aller chercher; je fermai ma maiſon, je laiſſai ſur la table de ma chambre un papier ſur lequel en peu de mots, je lui expliquois la ſituation cruelle où ſa fuite me mettoit (en cas qu'il revînt à la maiſon pendant mon abſence) & je me mis en chemin pour aller le chercher; je n'avois garde de le trouver en commençant le Turqueſtan, le Mogoliſtan & par les Indes auxquelles il tournoit le dos, puiſqu'il m'a appris hier qu'il avoit porté d'abord ſes pas du côté de la Perſe. Après plus d'un an de fatigue, un jour que j'arrivai aſſez tard à un gros bourg, tout proche d'Agra, la nuit me ſurprit auprès d'une pagode qui me parut fort joliment bâtie; comme j'étois

affez embarraffé à favoir ce que je deviendrois, je réfolus de me coucher fur les degrès de ce temple, & ayant voulu m'y arranger, je fus furpris, en m'appuyant contre la porte, de voir qu'elle n'étoit pas fermée; j'y entrai fans héfiter, & après l'avoir examiné à la lueur de trois lampes qui étoient devant la ftatue de Ram (1), pour qui ces idolâtres ont la plus grande vénération. Comme j'avois extrêmement befoin de repos, je crus que je ne pouvois le goûter plus tranquillement que dans ce lieu. Je réfolus donc d'y paffer la nuit, & pour cet effet, ayant été fermer la porte que j'avois trouvée ouverte, je ne vis point de place qui me convînt mieux pour dormir, que derrière la ftatue gigantefque de ce faux dieu, & je commençois à y goûter un doux fommeil, lorfque du bruit que j'entendis affez près de moi me rendit attentif. Je vis le marchepied qui conduifoit à une efpèce d'autel qui étoit aux pieds de la ftatue, fe lever; j'apperçus alors deux bramins (2) fortir de deffous ce

---

(1) *Voyez* toute l'hiftoire de Ram dans le Chapitre V du troifième livre du voyage des Indes de Tavernier, Tom. IV, *fol.* 114.

(2) *Les Bramins* font les prêtres des gentils ou des idolâtres des Indes.

marchepied, & l'un d'eux adreſſant la parole à l'autre : frère, lui dit-il, j'attends ici ce ſoir un friand morceau, c'eſt une fi le de quatorze ans au plus, mais plus belle que tout ce que la nature a jamais produit; elle s'appelle Asfer, & doit le jour à un gros négociant de ce bourg. J'en ſuis devenu ſi éperdument amoureux, que je n'ai pas trouvé de moyen plus prompt pour contenter ma paſſion, que de faire ſavoir à ſon père qu'elle avoit eu le bonheur de plaire à notre grand dieu Ram, qu'il ſouhaitoit qu'elle fût conduite ce ſoir dans ce temple, pour être ſa femme, & que s'il étoit content d'elle, il vouloit qu'elle lui fût amenée pendant huit jours de ſuite. Le bon homme de père, qui s'appelle Nahou, s'eſt trouvé fort honoré du choix de Ram, & je compte que dans une demi heure, au plus tard, il amènera ici lui-même la charmante Asfer; c'eſt pourquoi je vais prendre ſans différer les habillemens qui nous ſervent en pareille occaſion.

Oh! ma foi, répondit l'autre Bramin, tu as raiſon de dire qu'Asfer eſt une fille parfaite : il y a long-temps que j'en ſuis amoureux auſſi, & je t'aurois prévenu, ſi je ne l'avois pas crue trop jeune; elle eſt à toi, puiſque c'eſt ton rang, mais du moins,

quand tu ne t'en foucieras plus, je te prie de me la céder. Très-volontiers, reprit le premier Bramin, quand j'aurai fait ma huitaine, j'en demanderai encore une autre; & ce fera pour toi; aide-moi feulement à m'habiller en dieu, dont je vais faire le perfonnage, & fois perfuadé que je m'en acquitterai bien.

Après que cet infâme fut revêtu d'habits pareils à ceux dont la ftatue étoit ornée, il alla doucement ouvrir la porte de la pagode, qu'il laiffa pouffée tout contre, il rentra enfuite avec fon camarade dans la trappe, & attendit, à ce que je m'imagine, avec impatience, l'arrivée de cette malheureufe victime de l'aveugle crédulité des Gentils.

Asfer arriva enfin, conduite par fon père, il pouffa la porte, & étant entré dans la pagode : ma chère fille, lui dit-il, louez notre dieu Ram de vouloir bien fe communiquer à vous, c'eft un honneur qu'il répand fur ma famille, qui va redoubler nos refpects pour lui, & qui nous attirera ceux de tout le bourg. Après cette petite exhortation, Nahou fortit du temple, retira la porte qui fe ferma fur lui, & laiffa fa fille en proie aux défirs du digne miniftre d'un tel dieu.

Asfer, pénétrée de l'acte de religion qu'elle alloit faire, se prosterna alors, suivant ses instructions, le visage contre terre; & pendant que cette innocente créature adressoit de ferventes prières à Ram : ô ciel! me dis-je en moi-même, comment souffrez-vous que des scélérats abusent ainsi un peuple crédule, & deshonorent leurs femmes & leurs filles? Grand Mahomet! puissant envoyé de dieu! vous qui ne devez regarder ces infamies qu'avec une horreur extrême, que ne faites-vous lancer la foudre sur ces impies? Ah! puissai-je, aux dépens de ma vie, contribuer à détruire une secte aussi abominable.

LXXVII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

A PEINE eus-je achevé cette espèce de prière, que je me sentis animé d'un saint transport, & que je fus sans-doute inspiré de l'esprit de notre divin prophète; j'attendis que le fourbe de Bramin fut sorti de son souterrein, qu'il eût relevé de terre l'inno-

cente Asfer, qu'il lui eût fait connoître sa passion; & lorsque cette simple créature, éblouie par la figure brillante de l'imposteur, se disposoit avec respect à recevoir ses caresses, je sortis de l'endroit où j'étois caché, & mettant le sabre à la main, j'abattis le bramin sans vie à mes pieds.

Asfer, en ce moment, fut si étonnée, qu'elle se laissa tomber sur un petit lit sur lequel elle devoit passer la nuit avec ce fourbe, mais la prenant par la main: belle Asfer, lui dis-je, ne crains rien, tu vois en moi l'ami de dieu & son envoyé, en un mot, je suis Mahomet, qui las des abominations de ces impies, ai résolu de détruire leur temple, leur idole & leur religion; je lui montrai alors le passage pour aller au souterrein, je lui fis connoître l'imposture de ces misérables, & que Ram, au lieu d'être un dieu puissant, comme on le leur faisoit accroire, n'étoit qu'une vaine idole, faite par la main des hommes, & que leur aveuglement portoit ensuite à adorer. Je t'ai sauvé l'honneur, lui dis-je, je vais te reconduire à ton père; dis-lui de ma part, qu'avant que le jour paroisse, il assemble tous ceux de sa secte, qu'il vienne avec eux dans le temple, voir le dieu auquel il

te facrifioit; ordonne-lui de ma part de maffacrer ces infâmes miniftres de Ram fans aucune pitié, & affure-le que fi tous les Gentils de ce bourg ne reconnoiffent pas dans ce jour un feul dieu, & Mahomet pour fon envoyé, je ferai pleuvoir fur eux le feu du ciel qui les réduira tous en cendre.

J'étois en ce moment animé d'un fi faint zèle, pourfuivit Abderaïm, qu'il y a apparence que je parus à Asfer être quelque chofe de plus qu'un homme ordinaire. Perfuadée de ce que je lui difois, elle fit entre mes mains abjuration de fon idolâtrie, & fortant avec elle du temple, fans en refermer la porte, je la conduifis chez elle, à travers les éclairs & le tonnerre, que cette fille fimple prenoit pour l'effet de mes menaces, & que le prophète, qui fans-doute m'avoit infpiré ce langage, avoit en ce moment obtenu du ciel, pour confirmer ce que je venois d'avancer en faveur de notre religion.

Quand nous fûmes à la porte d'Asfer, dont heureufement la maifon faifoit le coin d'une rue, j'y heurtai de toutes mes forces, & quand je crus m'appercevoir qu'on fe mettoit en mouvement pour venir ouvrir, je profitai de l'obfcurité qui régnoit dans les

intervalles qu'il n'éclairoit pas, & je me coulai dans la rue prochaine, de ſorte que cette belle fille ne me trouvant plus à côté d'elle lorſqu'on vint lui ouvrir la porte, ne douta point que je n'euſſe diſparu au moment qu'elle n'avoit plus beſoin de mon ſecours.

Il y a apparence qu'Asfer s'acquitta parfaitement des ordres que je lui avois donnés, & qu'elle n'eut pas de peine à convaincre ſon père de l'impoſture des bramins; car ayant ſur l'heure aſſemblé tous les Gentils qui demeuroient dans ce bourg, & s'étant tranſportés dans le temple, ils ne furent pas plutôt convaincus par la mort du faux dieu, qu'ils reconnurent parfaitement, de la débauche de leurs prêtres, & de l'abus que ces ſcélérats faiſoient de leur ridicule religion, qu'y renonçant tous d'un conſentement unanime, ils envoyèrent en diligence chercher le cadi d'Agra, dont leur bourg n'étoit éloigné que d'une demi-lieue, le firent inſtruire de l'aventure d'Asfer, & le prièrent de ſe tranſporter, ſans différer, dans leur temple. Cela fut exécuté ſi promptement & avec tant de ſecret, que tous les bramins étoient encore dans un profond ſommeil, lorſque le cadi & ſes archers, en entrant dans leur cloître par le ſouterrein, les arrê-

tèrent. Ils furent conduits à Agra chargés de chaînes, & le lendemain ayant avoué dans les tourmens leur imposture & leur débauche, ils furent brûlés vifs dans la place publique; leur temple & leur demeure furent détruits jusqu'aux fondemens; leur idole fut brisée en mille morceaux, & tous les Gentils du bourg, ainsi que ceux d'Agra, sans en excepter un seul, firent profession de la religion de notre prophète, & ce jour fut marqué comme un des plus illustres & des plus vénérables, par rapport à un événement aussi surprenant.

Je n'avois garde, comme l'on peut croire, de faire connoître la part que j'avois dans cette aventure; satisfait de la ruse dont je m'étois servi pour étendre la religion de notre saint prophète, je m'en applaudissois en secret, & il y a trois jours que j'étois à Agra dans le caravenférail de cette ville, lorsqu'une nuit que j'y reposois profondément, je crus voir en rêve l'envoyé de dieu. Abderaïm, me dit-il, je suis content de toi, tu as exécuté de point en point mes intentions; le temple des Gentils est détruit, leur religion est abolie, celle de dieu est exaltée, & tout cela s'est fait par ton moyen; je prétends te récompenser d'une si

grande action, mais comme je ne puis m'opposer à ce qui est écrit sur l'*Hommal Ketal* (1), & que tu ne peux rejoindre de long-temps d'ici ta femme & ton fils, je veux, pendant ce temps charmer tes ennuis, & pour cet effet, je vais moi-même te conduire dans un lieu de délices, où, par anticipation, tu verras les plaisirs réservés aux vrais croyans.

LXXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

Le prophète alors m'ayant enlevé par le toupet des cheveux que nous portons sur la tête, il me transporta en moins d'un clin d'œil devant un dôme fabriqué de perles blanches, dont la porte étoit d'émeraudes, & la serrure d'or. Cet édifice étoit d'une grandeur si extraordinaire, que l'envoyé de dieu m'assura, que quand même tous les hommes & tous les anges seroient réunis ensemble au-dessus de ce dôme, ils ne paroî-

(1) La Table de lumière.

troient à nos yeux que comme quelques petits oiſeaux ſur la branche d'un grand arbre : alors m'ayant poſé à terre, prononce avec moi, me dit-il, ces paroles myſtérieuſes *Biſmilla* (1), *Irraham*, *Irrahim*.

Je n'eus pas plutôt obéi au prophète, avec un profond reſpect, pourſuivit Abderaïm, que la porte s'ouvrit ; j'entrai alors ſous un pavillon dont la beauté & le brillant des pierres précieuſes m'éblouirent à un point, que je demeurai pendant un temps très-conſidérable dans une eſpèce d'extaſe.

Quand je fus un peu revenu à moi, je ne vis plus le prophète, mais j'apperçus à mes côtés un ange qui me parla ainſi. Oh ! homme heureux, puiſque tu es ami de l'envoyé de dieu, j'ai ordre de te faire voir toutes les raretés de ce lieu ; regarde ſous ce riche pavillon, la ſource de ces quatre fleuves dont le premier eſt d'eau claire, le ſecond de lait, le troiſième de vin, & le dernier de miel. Sache que quiconque prononcera d'un cœur pur les ſaintes paroles qui t'ont ouvert la porte du dôme, boira de la douce & agréable liqueur de ces quatre fleuves, qui produira ſur lui des mer-

(1) Au nom de Dieu clément & miſéricordieux.

veilles ſi extraordinaires, qu'elles paroiſſent incroyables à ceux qui ne profeſſent pas la loi dictée par Gabriel au prophète de Dieu, mais puiſque tu as contribué à la faire connoître aux Gentils que tu as tirés de l'erreur & du précipice où ils étoient plongés, je vais te faire voir une partie de ces merveilles : avance dans ce jardin délicieux, examine ce grand arbre qui ſe nomme *Touba*, ſa racine eſt de perles, ſes branches d'émeraudes & ſes feuilles de ſoie fine; il pouſſe juſqu'à ſoixante & dix mille branches dont chaque bout touche l'arcade qui ſoutient le trône du grand Dieu que nous adorons, de ſorte qu'il ne ſe trouve aucune fenêtre, pavillon ou dôme dans le paradis, qui ne reçoive ſon ombrage de quelque branche de cet arbre, & tous ceux qui habitent ſous ces bâtimens magnifiques & précieux, en peuvent facilement cueillir le fruit, & en prendre à leur goût autant qu'ils en ſouhaitent.

Vois-tu, pourſuivit l'ange, cet autre arbre à l'extrémité des branches duquel pendent une infinité de veſtes brochées d'or, & au-deſſous des chevaux aîlés portant ſur leur dos des ſelles d'or ornées de perles & de rubis. Les grands, les petits prophètes, &

les bien-aimés de dieu, se servent de cette magnifique monture pour voler dans le paradis, le parcourir & en admirer les richesses surprenantes, & lorsque ceux qui se trouvent présens à ce spectacle si surprenant disent à dieu : seigneur, par quel privilège ces esclaves ont-ils obtenu de toi cette riche & avantageuse monture ? C'est, leur répond le grand dieu, *parce qu'étant vivans, ils faisoient l'oraison & veilloient pendant que vous dormiez ; c'est parce qu'ils alloient combattre contre les infidelles pendant que vous restiez inactifs & tranquilles dans vos maisons ; c'est parce qu'ils jeûnoient pendant que vous faisiez bonne chère, & que vous étiez mollement assis sur vos sofas, buvant le café avec vos amis ; c'est parce qu'ils distribuoient des aumônes considérables aux pauvres & aux savans, pendant que vous les rebutiez, & que vous vous montriez réservés à leur égard.*

Comme tu as fidellement exécuté ces points essentiels de la religion du prophète, continua cet ange, & que tu as étendu sa loi sur les Gentils, il t'est permis de te servir d'une de ces montures. Alors deux chevaux aîlés s'étant détachés de l'arbre, vinrent se poser à nos pieds ; nous montâmes dessus, & nous parcourûmes tout ce saint lieu avec

une vîteſſe incompréhenſible, ſans que tous les objets raviſſans qui ſe préſentoient à mes yeux en fuſſent vus moins diſtinctement.

Il eſt impoſſible, illuſtres perizes, pourſuivit Abderaïm, de vous raconter en détail toutes les merveilles (1) que je vis dans ce bienheureux ſéjour; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une de ces belles filles à ſourcils noirs, qui ſortit de ſon pavillon au moment que nous paſſions devant elle. Elle portoit ſes mains ſur ſon front pour ſe faire quelqu'ombre au milieu de la clarté dont elle étoit environnée, & pour pouvoir nous regarder plus fixement.

Elle ne m'eût pas plutôt apperçu avec mon conducteur, qu'elle ſe prit à rire; & montrant ſes dents, il en ſortit une lueur ſi extraordinaire, qu'elle répandit une lumière ſurprenante dans tout le paradis.

L'ange ſurpris à l'aſpect de cette beauté

---

(1) Une relation du paradis de Mahomet, auſſi exacte, auſſi ridicule & auſſi remplie d'extravagances, ſe trouve écrite & imprimée dans la religion ou théologie des Turcs par *Echial Mufti*, *Partie II*, *depuis le folio* 88 *juſqu'au* 108. Il eſt difficile de concevoir comment des gens ſenſés peuvent ajouter foi à de pareilles puérilités, dont le détail eſt encore infiniment plus circonſtancié dans ce livre.

qui brilloit avec tant d'éclat, pancha la tête contre terre, pour lui faire plus d'honneur; mais cette fille lui ayant dit : *Oh! depositaire des secrets du grand Dieu, lève la tête & me regarde.* L'ange obéit, se releva, l'envisagea fixement, & lui répondit : *Je suis de ceux qui crient sans cesse : le grand Dieu est purificateur. Je te connois bien,* reprit cette fille, *mais toi pourrois-tu bien déviner qui je suis?* L'ange ayant témoigné par son silence qu'il ignoroit son essence : *Je suis,* continua-t-elle, *une de ces belles filles que Dieu a créées exprès pour remplir les désirs de ceux qui seront portés d'inclination à habiter avec moi dans ce saint lieu.*

LXXIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

L'ANGE, mon conducteur, poursuivit Abderaïm, me fit voir la source des deux fontaines purificatoires, qui éteignent la jalousie, la haine, la trahison, & les autres défauts auxquels les hommes sont si sujets, & dont ils doivent boire avant d'entrer

dans le paradis; il me conduisit à la citerne de notre prophète, dans laquelle tout fidèle croyant, s'étant plongé & lavé la tête, en sortira avec une face plus resplendissante & plus brillante que la lune dans son quatorzième jour. J'examinai ensuite avec attention les sept murailles qui entourent ce lieu si vénérable, & dont chacune est si brillante, qu'elle porte sa clarté à plus de cinq cent journées de chemin.

Pendant que je parcourois ainsi tant de beautés, avec une vîtesse inconcevable, je voyois souvent autour de moi les bienheureux habitans de ce saint lieu; ils me paroissoient frais, jeunes, les yeux étincelans comme des étoiles, & portant de belles moustaches vertes, pour les distinguer d'avec les femmes; je les vis à table manger des mêts & des ragoûts les plus exquis, qui n'avoient pas passé par le feu; mais ce qui me surprit, c'est qu'après qu'ils paroissoient rassasiés, je vis des oiseaux descendre de l'air, dont plusieurs volant sur la tête de ces élus, leur disoient : *Je suis un oiseau dont les os sont semblables à ceux d'un chameau, qui ai bu de l'eau pure des fontaines de Salsebil & Kiafour, qui ensuite me suis repu des herbes odoriférantes qui croissent dans*

le paradis. Alors les bienheureux ne paroiſſoient pas plutôt ſouhaiter de goûter de ces oiſeaux, qu'ils tomboient (1) tous rôtis & accommodés ſur la table, ſelon le goût de ceux qui les mangeoient ; & enſuite par le plus grand des prodiges, ils reſſuſcitoient dans le moment, & s'envoloient.

L'ange voyant ma ſurpriſe : ne t'étonne pas, me dit-il, de ce que tu vois ; cet oiſeau que l'on a beau manger, & dont la chair ne diminue point, eſt l'image ſenſible de l'alcoran, dont chacun peut tirer profit, qu'on a beau lire ſans qu'on en perde le goût, & ſans que la force des paroles en ſoit énervée. Alors nous étant retrouvés ſous le même dôme d'où nous étions partis, nous quittâmes nos chevaux qui retournèrent à leurs poſtes ; l'ange diſparut, & je retrouvai le prophète, aux pieds duquel m'étant proſterné pour le remercier d'une grâce qu'il accordoit à peu de mortels ; je vais te reporter ſur la terre, me dit-il, tu y trouveras un de mes favoris, qui t'y donnera tous les ſecours dont tu auras beſoin ; mais combien crois-tu avoir été de temps

---

(1) Voilà ce qui s'appelle un véritable pays de cocagne. *Voyez* Echial Mufti, Part. II, *fol.* 108.

dans ce séjour de délices? Oh! saint envoyé de Dieu, répondis-je, ai-je passé plus de sept minutes dans ce lieu vénérable? Tu y as été sept ans & plus, me dit-il; voilà comme les heures s'écoulent dans la demeure éternelle de ceux qui seront dociles à mes commandemens.

Instruis mes fidèles serviteurs d'un si grand événement; malheur à ceux qui n'ajouteront pas foi à tes discours; alors me prenant par mon toupet de cheveux, le prophète me transporta sur les pas d'une mosquée, où il me laissa endormi; j'aurois pris tout ce que je viens de vous dire pour un rêve, si me souvenant parfaitement que j'étois couché dans le Karavenférail d'Agra, je ne m'étois pas retrouvé à mon réveil sur les pas d'une mosquée, que j'appris être celle de Tangut; & que nous étions plus avancés de sept ans dans le siècle, depuis que je m'étois endormi.

Mon premier soin fut d'entrer dans la mosquée, pour y remercier le prophète des grâces qu'il venoit de répandre sur ma personne; & après la prière, ayant reçu de l'iman la permission de parler au peuple, je lui rapportai avec une éloquence que le prophète m'avoit sans doute communiquée,

le voyage que je venois de faire dans fon paradis. Quoique je leur racontaffe des chofes affez difficiles à croire, aucun ne parut incrédule à ce récit; au contraire, je fus regardé de tous les auditeurs avec une extrême vénération, & le fultan de Tangut ayant été informé de ce que je venois de rapporter au peuple, envoya chez l'iman qui m'avoit emmené dans fa maifon, me prier de me rendre à fon palais.

Je trouvai à fa porte un cheval magnifique, dont la felle étoit couverte d'étoffe d'or, & la bride brodée en perles, & couverte d'émeraudes; je montai deffus, & quatre imans, dont celui qui m'avoit reçu étoit du nombre, m'ayant efcorté, je fus accompagné dans cette route de tout le peuple qui me combloit de bénédictions. Arrivé au palais, j'y fus reçu avec beaucoup de refpect par les officiers du fultan, auprès duquel étant parvenu, je voulus me profterner à fes pieds; il m'en empêcha, & m'embraffant avec beaucoup de bonté, il me fit connoître que je lui ferois plaifir de lui raconter l'hiftoire de ma vie: je le fis fans me faire prier, & m'étendant beaucoup fur les merveilles que j'avois vues dans le paradis de notre faint prophète, je le

touchai tellement par ce récit, que je vis ſes larmes couler en abondance. Oh! ſaint homme, & ami de l'ami de Dieu, me dit-il, que tu es heureux d'avoir vu de ton vivant des choſes auſſi merveilleuſes! Quelqu'incroyables qu'elles paroiſſent, je ſuis bien perſuadé qu'elles ſont véritables; & je te conjure de vouloir bien édifier par un récit auſſi ſaint, une de mes ſultanes, qui ne me paroît pas bien convaincue de la vérité de notre religion: je puis, ſans crainte, expoſer à ſes regards un mortel qui a vu les beautés incomparables des houris.

Eh! ſeigneur, repris-je, cette vue, quoiqu'au-deſſus de toute expreſſion, ne m'a point fait oublier la princeſſe de Carizme; & plus le moment auquel je dois la retrouver approche, plus j'ai d'impatience de rejoindre une épouſe que j'adore: je riſquerai donc encore moins de te faire voir la ſultane dont je t'ai parlé, me dit-il, puiſque le cœur rempli d'une paſſion violente, ſa beauté telle qu'elle puiſſe être ne fera aucune impreſſion ſur tes ſens; je puis cependant t'aſſurer quelle eſt preſque comparable à ces belles filles aux ſourcils noirs, que tu as vues dans ton voyage myſtérieux.

Et bien, ſeigneur, dis-je alors, puiſque

vous le souhaitez, je verrai donc cette sultane; mais je vous jure par la pierre (1) blanche qu'Adam apporta du paradis, & qui tomba en héritage à Ibrahim, Ismaël & ses descendans, que sa beauté, quelque touchante qu'elle puisse être, n'altérera pas dans mon cœur l'amour violent que je ressens pour Zarat-Alriadh. Et moi, me dit alors le sultan, j'ai tant de vénération pour un homme tel qu'est Abderaïm, que quelque chère que me soit la sultane, s'il se trouvoit touché de ses attraits, je lui promets sur ma tête, que je la lui céderai dans le moment même.

A ces mots, le sultan m'ayant pris par la main, & m'ayant conduit dans l'intérieur de son palais, nous entrâmes dans un sallon superbe, où le premier objet qui frappa ma vue, fut la princesse de Carizme, dont j'étois séparé depuis si long-temps. Je fus en ce moment si ému à cette vue inespérée, & si affligé en même-temps de penser que cette princesse étoit l'épouse du sultan,

(1) C'est la pierre noire que l'on voit à la Mecque, & laquelle de blanche qu'elle étoit, à ce que disent les sectateurs de Mahomet, devint noire par l'attouchement d'une femme qui étoit dans l'état de la souillure légale.

que pénétré de la douleur la plus vive, je me laiſſai aller ſans connoiſſance ſur un ſopha qui ſe trouva proche de moi.

LXXX. SOIRÉE.

Fin de l'Hiſtoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

CE ne fut qu'après plus d'une demi-heure que je revins à moi; je me trouvai alors avec ſurpriſe entre les bras de Zarat-Alriadh, & comme j'avois les yeux noyés de larmes, & qu'une pâleur mortelle paroiſſoit ſur mon viſage, le ſultan de Tangut, qui vit bien que ſes diſcours m'avoient réduit en cet état, m'embraſſa tendrement : raſſurez-vous, me dit-il, mon cher Abderaïm, la princeſſe de Carizme n'eſt pas du nombre de mes femmes; la ſultane à qui elle doit le jour étoit ma ſœur, & ce n'eſt point ſans myſtère qu'elle ſe trouve aujourd'hui dans mon ſérail.

A une nouvelle ſi peu attendue, je paſſai de la mort à la vie, & le ſultan m'ayant laiſſé ſeul avec elle, je lui racontai les aventures qui m'étoient arrivées depuis le mo-

ment de notre cruelle ſéparation ; elle en fut très-étonnée, & l'ayant à mon tour priée de me faire le récit de ce qu'elle étoit devenue depuis ce triſte moment, voici de quelle manière elle me parla.

Hiſtoire de la Princeſſe Zarat-Alriadh, racontée par Abderaïm.

VOUS pouvez croire, mon cher Abderaïm, me dit la princeſſe, quelle douleur je reſſentis quand je ne vous vis point revenir avec Mouïad le ſoir que vous fûtes vendus l'un & l'autre par le perfide capitaine : il feignit de vous faire chercher avec beaucoup de ſoin, & n'ayant point de vos nouvelles, il me dit qu'il falloit que vous vous fuſſiez écartés du bord de la mer, & que vous euſſiez été dévorés par les tigres qui étoient aſſez communs dans ces quartiers. Comme cela ne me paroiſſoit que trop vraiſemblable, mon déſeſpoir redoubla à un point, que je réſolus de me laiſſer mourir.

Je fus trois jours ſans boire ni manger, quelque prière que me fît ce ſcélérat ; & comme il ſouhaitoit que je rentraſſe dans le vaiſſeau, il uſa d'une ruſe qui lui réuſſit :

Madame, me dit-il, votre époux ni votre fils ne ſont pas morts, je viens d'apprendre d'un habitant de cette isle, que le dernier vaiſſeau qui eſt parti de ce port les a enlevés; le capitaine qui y commande eſt ſujet à faire de pareils tours; je ſais qu'il ne ſe pique pas d'une exacte probité; mon vaiſſeau eſt meilleur voilier que le ſien, il eſt prêt à partir, je me flatte de le joindre avant qu'il ſoit entré dans aucun port, & de les lui enlever, & je verſerai juſqu'à la dernière goute de mon ſang, plutôt que de ſouffrir qu'il m'ait fait impunément un affront auſſi ſanglant.

Séduite par des diſcours où il y avoit une apparence de bonne foi, & par l'eſpérance de vous retrouver, je pris quelque nourriture; j'entrai dans ſon vaiſſeau, & nous quittâmes auſſitôt le port; mais à peine fumes-nous en pleine mer, que le capitaine entrant dans ſa chambre qu'il m'avoit cédée; ce que je vous ai dit de l'enlèvement de votre époux & de votre fils eſt purement imaginé, me dit-il; ils ont été réellement la proie des tigres; mais, madame, je n'ai pas cru devoir vous abandonner à votre douleur; j'en ai été d'autant plus touché, que je vous aime avec toute la paſſion

imaginable, & il ne tiendra qu'à vous de réparer la perte que vous avez faite, en m'acceptant pour époux.

Je fus si surprise du compliment & de la proposition du capitaine, que j'en restai immobile; ensuite faisant réflexion sur sa conduite : Ah ! scélérat, m'écriai-je, je vois bien que tu as disposé de la vie ou de la liberté de mon époux & de mon fils; tu les as regardés comme des obstacles invincibles à tes infâmes désirs; mais ne crois pas en être plus avancé auprès de moi, & sache que je préférerai toujours la mort la plus cruelle à l'horreur d'être soumise à tes volontés.

Ce capitaine qui étoit un homme extrêmement violent, ne put s'entendre traiter ainsi sans frémir de rage. Je te donne une heure pour faire tes réflexions sur l'avantage que je t'offre, me dit-il avec des yeux étincelans de fureur; passé ce temps, crains les effets de ma juste colère & de mon ressentiment. Mon amour irrité n'aura plus pour toi aucune considération.

Le capitaine me quitta ensuite, & me laissa dans la plus cruelle situation où je pusse me trouver; j'employai presque tout le temps que ce perfide m'avoit donné à

verser un torrent de larmes, & le moment auquel il devoit revenir étoit prêt d'expirer, lorsqu'après avoir invoqué de tout mon cœur le saint prophète, je me sentis tout d'un coup fortifiée contre les entreprises du capitaine, & mon courage augmentant de moment en moment, je cherchai dans ses coffres, qu'il avoit laissé ouverts, pour voir s'il n'y auroit pas quelque poignard. J'y trouvai un sabre, dont m'étant saisie, j'attendis ce misérable avec un ferme dessein de lui ôter la vie, & je me mis derrière la porte de cette chambre qu'il avoit barricadée par dehors. Il ne manqua pas à sa parole, & à peine l'heure qu'il m'avoit donnée fut-elle passée, que se présentant dans la chambre, je lui abbatis la tête d'un coup de sabre; alors la prenant par le toupet, je sortis sur le tillac, & m'adressant aux officiers subalternes : Voilà, leur dis-je, la tête de votre infâme capitaine; c'est ainsi que je fais traiter un scélérat qui, après avoir fait assassiner ou vendre comme esclaves mon époux & mon fils, vouloit encore attenter à l'honneur de la princesse de Carizme.

✻

LXXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Zorat-Alriadh, racontée par Abderaïm.

Apparemment que le capitaine n'étoit pas fort aimé dans le vaiſſeau, car je ne vis perſonne fâché de l'action que je venois de faire; au contraire, celui qui naturellement devoit lui ſuccéder ayant pris la parole : Madame, me dit-il, il n'y a perſonne ſur ce bord qui ne ſoit très-diſpoſé à vous rendre tous les reſpects qui ſont dûs à votre ſexe & à votre rang; ſi les intentions du capitaine nous avoient été connues, vous devez être bien perſuadée, quelqu'autorité qu'il eût dans ce vaiſſeau, & quoique la meilleure partie de la cargaiſon lui appartînt, qu'il n'auroit pas été le maître de votre deſtinée, & pour vous faire connoître les diſpoſitions où nous ſommes à votre égard, trouvez bon que nous ne recevions pas d'autres ordres que de vous.

Avant que je puſſe répondre à un compliment auſſi poli, & auquel je ne m'attendois pas, tout l'équipage marqua par de grands cris de joie, qu'il approuvoit

propofition de cet officier, & chacun étant venu me rendre alors fes hommages, je ne crus pas devoir refufer l'honneur que l'on me faifoit; vous pouvez juger, mon cher Abderaïm, continua la princeffe, & de ma joie, & de l'embarras où j'étois; j'affemblai fur le champ le confeil, & les ayant priés de fe choifir parmi eux une perfonne qui fût en état de gouverner le vaiffeau, j'appris avec beaucoup de plaifir, qu'ils avoient élu celui qui m'avoit porté la parole comme le plus capable.

Le nouveau capitaine ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'ayant fur le champ fait couper en quatre quartiers le cadavre de celui auquel il venoit de fuccéder, il le fit jeter à la mer, & m'ayant enfuite demandé de quel côté je fouhaitois qu'ils fiffent route, je lui fis entendre que je ne ferois pas fâchée que nous puffions reprendre celle du port le plus prochain de Carizme. On exécuta mes volontés, nous voguâmes pendant environ deux mois, avec un temps des plus favorable; mais ayant été obligés de relâcher à un port connu de nos matelots, pour y prendre quelques provifions, il nous y arriva une fcène affez plaifante.

Le

Le capitaine de notre vaiſſeau ayant réſolu d'acheter quelques eſclaves dont on faiſoit commerce en cet endroit, deux habitans du lieu, l'un nommé (1) Okilan, & l'autre Ildirim, tous deux très-mauvais ſujets, avoient conçu l'un contre l'autre une haine mortelle, & elle alla ſi loin, qu'ils réſolurent de s'enlever leurs femmes, & de les vendre au commandant de notre vaiſſeau; ce qu'ils exécutèrent preſqu'en même temps. Okilan ayant forcé de nuit la maiſon (2) d'Ildirim, s'empara de ſa femme, & l'ayant menacée de la poignarder ſi elle ſe faiſoit connoître pour être de condition libre, il l'amena ſur notre bord, & la préſenta au capitaine, à qui il la fit cent pièces d'or: celui-ci, ſurpris qu'on lui demandât une ſomme auſſi conſidérable, ayant dit à Okilan que cette eſclave étoit d'un prix trop exceſſif, & qu'il venoit d'en faire emplette d'une plus jeune & plus jolie qui lui avoit couté la moitié moins: cela eſt impoſſible, reprit ce ſcélérat, nos habitans connoiſſent trop le prix des belles femmes, pour t'en avoir donné à ſi bon marché une telle que tu me.

(1) *Okilan* ſignifie ſerpent volant.

(2) *Ildirim* le foudre.

la dépeins, & ſi cela eſt véritable, je t'accorde celle-ci pour le même prix. Il eſt aiſé de te convaincre de ce que je viens de te dire, répliqua le capitaine; alors s'étant fait amener l'eſclave en queſtion, & qu'il venoit d'acheter il n'y avoit pas une demi-heure, Okilan fut dans une ſurpriſe & dans une fureur inconcevable de reconnoître ſa femme dans cette eſclave, & d'apprendre que c'étoit Ildirim qui l'avoit vendue : quelqu'occupé qu'il fût de ſa douleur, il ſongea moins à la retirer des mains du capitaine, qu'à le preſſer de prendre la femme de ſon ennemi pour tel prix qu'il en voudroit donner, afin que ces deux femmes ayant été à la diſcrétion du capitaine, ce ne fût pas pour lui ſeul, parmi ſes compatriotes, un ſujet perpétuel de honte & de raillerie.

Pendant que cette ſcène ſi ſingulière ſe paſſoit ſur notre vaiſſeau, Ildirim, comblé de joie de s'être vengé de ſon ennemi par l'endroit le plus ſenſible & le plus délicat, étoit à peine rentré chez lui, qu'apprenant avec la douleur la plus vive, que pendant qu'il étoit allé chez Okilan ſa maiſon avoit été forcée, & ſa femme enlevée, il ne douta point que ſon ennemi capital ne fût l'auteur de cette violence, & courant promptement

à ſa chaloupe, il aborda notre vaiſſeau au moment qu'Ildirim propoſoit au capitaine de lui revendre ſa femme ; ces deux hommes, à la vue l'un de l'autre, furent en ce moment ſaiſis d'une telle rage, que, s'abandonnant à leur fureur, ils ſe ſaiſirent au corps, ſe précipitèrent dans la mer, & ſuivant les apparences, aucun des deux n'ayant voulu quitter ſon ennemi qu'il ne l'eut étouffé ou noyé, ils périrent ſous les flots, puiſque quelque diligence qu'on pût faire pour les ſecourir, il fut impoſſible de les ſauver.

Informée de cette aventure ſi extraordinaire, je fis venir devant moi ces deux femmes, & j'envoyai chercher le commandant du port pour les lui remettre entre les mains, me chargeant de rembourſer au capitaine ce qu'il avoit payé pour elles ; mais elles me parurent ſi mécontentes de leurs maris en particulier, & en général, ſi peu prévenues pour tous les habitans de ce lieu, qu'elles me ſupplièrent de vouloir bien les emmener avec moi.

Comme elles n'avoient pas d'enfans, & que le commandant du port ne s'oppoſa pas à leur départ, je les pris volontiers à mon ſervice, & leur promis d'avoir ſoin de leur

fortune quand nous ſerions de retour à Carizme. Nous mîmes à la voile quelques heures après, & ayant entendu raconter à une de ces femmes, que ſur un rocher ſitué ſur le bord de la mer, à douze lieues de l'endroit d'où nous partions, il y avoit un ſaint Derviche qui vivoit en ſolitaire, & qui avoit de grandes correſpondances avec le ciel, puiſqu'il découvroit les choſes les plus cachées, je réſolus d'aller lui rendre une viſite, pour ſavoir des nouvelles de mon cher Abderaïm. J'y allai en effet, continua la princeſſe, & je le trouvai extrêmement malade, dans une grande grotte ſituée dans le roc, au ſommet de la montagne; & l'ayant abordé : Madame, me dit-il, avant que je lui adreſſaſſe la parole, vous ſavez que vous devez être encore très-long-temps ſéparée de votre époux & de votre fils. Ces momens ne vous paroîtront courts que par la manière dont vous les paſſerez; retournez à votre vaiſſeau, faites préſent à l'équipage de toute la cargaiſon dont ils vous ont rendu la maîtreſſe; diſtribuez tous les diamans qui vous reſtent entre les officiers, & revenez enſuite en ces lieux avec ces deux femmes ſeulement; vous y trouverez tout le ſoulagement poſſible à vos maux.

Je fus tellement étonnée, me dit alors Zarat-Alriadh, de ce que me conſeilloit ce ſaint ſolitaire, que je n'héſitai pas à lui obéir. Je retournai au vaiſſeau, j'exécutai ſes ordres, & malgré les obſtacles que la politeſſe des officiers mit à mon deſſein, j'y demeurai ferme, & je ne voulus point retourner à la grotte du bon Derviche, que je n'euſſe vu le vaiſſeau bien éloigné de l'endroit où il avoit abordé.

Je remontai alors avec beaucoup de peine, & cependant avec une extrême confiance, à la demeure du vieillard; mais jugez de mon étonnement & de ma douleur, de voir qu'il avoit perdu la parole, & qu'il paroiſſoit être à l'agonie; je grimpai ſur le haut du rocher, pour voir ſi je ne pourrois pas faire quelque ſignal au vaiſſeau; il étoit ſi avancé en mer, que je perdis toute eſpérance de jamais le rejoindre, & que je me livrai au plus affreux déſeſpoir.

Ces deux femmes qui m'avoient conſeillé ce voyage, étoient dans un état difficile à exprimer; cependant, voyant qu'il n'y avoit pas de remède à nos maux, je les exhortai à prendre courage; nous retournâmes à la grotte, & nous y arrivâmes au moment que le bon Derviche venoit d'expirer.

LXXXII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de la Princesse de Zarat-Alriadh, racontée par Abderaïm.

COMME nous avions pris notre résolution contre cet événement, auquel nous avions lieu de nous attendre, nous fûmes moins effrayées qu'embarrassées, de ce que nous ferions de ce bon vieillard, & nous raisonnions mes deux femmes & moi sur la manière dont nous lui donnerions la sépulture, lorsqu'accablées de fatigue, nous nous endormîmes profondément. Je ne saurois dire combien dura notre sommeil : mais il y a apparence que nous étions bien avancées dans la nuit, lorsque je crus entendre parler quelqu'un auprès de moi; cela me fit ouvrir les yeux, & j'apperçus en ce moment la grotte éclairée par plus de cent lampes de cristal, qui produisoient une lumière si vive, que j'en fus éblouie; je réveillai doucement mes deux femmes; elles furent aussi surprises que moi d'un spectacle aussi singulier, & notre étonnement augmenta encore, en voyant entrer dans la grotte six

jeunes garçons vêtus de blanc, & d'une beauté inexprimable, qui emportèrent le corps du vieillard vers une fontaine qui étoit à une porte de la grotte : après l'avoir lavé & enveloppé d'un drap, ils le remirent ſur ſon lit.

Pourquoi, dit alors l'un de ces beaux garçons, ne mettons-nous pas en terre ce fidèle croyant ? Nous attendons, reprit un autre, le digne neveu du grand Alroamat, c'eſt lui qui doit nous marquer l'endroit où doit être dépoſé le corps de ce ſaint homme; il ne peut pas tarder, puiſqu'il doit ſe rendre ici vers le milieu de la nuit. En attendant ſon arrivée, prions le tout-puiſſant qu'il déploie ſa miſéricorde ſur cet illuſtre ſolitaire.

Alors ces jeunes garçons prononcèrent pluſieurs chapitres de notre divin alcoran, avec un recueillement dont nous fûmes édifiées. Il n'y avoit pas une demi-heure qu'ils étoient dans ce pieux exercice, lorſque le ſage qu'ils attendoient ayant paru, ils ſe proſternèrent le viſage contre terre à ſon arrivée.

Le neveu d'Alroamat, dont le viſage étoit ſi brillant que nous n'osâmes jamais le regarder en face, ayant fait en peu de paroles l'éloge du ſaint ſolitaire, montra enſuite

du doigt à ſes miniſtres le coin où nous étions, & leur ordonna de lever une grande pierre, ſur laquelle ils trouveroient gravée une ſentence de l'alcoran. Ces jeunes garçons, qui ne nous avoient pas encore apperçues, s'approchèrent de nous, & ſe diſpoſoient à exécuter les ordres du ſage, lorſque nous voyant ſur cette pierre, ils témoignèrent beaucoup de ſurpriſe de nous trouver dans ce lieu. Eſt-ce que trois femmes vous font peur, leur dit alors le neveu du grand Alroamat? Priez-les de ſe ranger, elles ne ſont pas en ces lieux ſans myſtère; nous nous levâmes auſſitôt, & deux de ces beaux garçons ayant levé la pierre, les quatre autres ſe chargèrent du corps, qu'ils portèrent, ſuivis du ſage, & deſcendirent avec eux par un eſcalier qui étoit auſſi éclairé que la grotte. Comme je commençois à me faire à ces merveilles, continua Zarat-Alriadh, je pris mes femmes par la main, & je ſuivis ce convoi; je vis mettre le ſolitaire dans un tombeau de marbre blanc, qui étoit au milieu d'un ſallon ſuperbe; & à peine cette cérémonie fut-elle achevée, que toutes les lumières s'éteignirent; & que je n'entendis plus le moindre bruit.

LXXIII. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire de la princesse Zaras-Alriadh, racontée par Abderaïm.

Ce fut en ce moment que mes femmes pensèrent mourir de frayeur, & je vous avouerai que je ne fus guères moins émue; cependant, mettant toute ma confiance en notre souverain prophète, je le priai de ne me pas abandonner, & je n'eus pas plutôt prononcé trois fois les paroles que la fée Mergian-Banou vous avoit enseignées, que je me trouvai transportée avec mes femmes dans un jardin délicieux, où nous apperçûmes un météore nouveau qui, à la place du soleil, y produisoit une lumière très-vive; il formoit un ovale parfait, d'un bleu obscur qui étoit tout parsemé d'étoiles; celle du milieu, de beaucoup plus grande que les autres, paroissoit dominer, & le tout produisoit une lumière à-peu-près pareille à celle de l'aurore, lorsque le soleil est prêt à paroître, mais beaucoup plus éclatante. Nous étions fort surprises d'un événement aussi extraordinaire, lorsque nous vîmes sortir de

deſſous un berceau d'orangers, une femme d'un air des plus majeſtueux ; elle nous aborda avec beaucoup d'affabilité; & m'embraſſant tendrement : princeſſe de Carizme, me dit-elle, je ſuis Mergian-Banou, qui ai protégé Abderaïm ; je n'ai pu m'oppoſer en ſa faveur & en la vôtre à ce qui a été réglé par le deſtin ; il m'eſt ſeulement permis d'adoucir vos chagrins ; vous reſterez en ces lieux enchantés, juſqu'à ce que vous puiſſiez rejoindre votre époux ; les jours y ſeront ſi courts, que quelque impatience que vous ayiez de revoir tout ce que vous aimez, vous n'aurez pas le temps de vous y ennuyer. En effet, Seigneur, pourſuivit Zarat-Alriadh, j'ai paſſé plus de ſept années dans le palais de la fée, qui ne m'ont pas paru ſept ſemaines; & cette illuſtre Perize a tellement varié mes plaiſirs, ſa converſation eſt ſi charmante & ſi inſtructive, qu'il m'a été impoſſible de ne la pas regretter encore en la quittant. Il y a quatre jours que j'appris d'elle avec étonnement, que le terme auquel je devois vous retrouver alloit expirer ; j'en penſai mourir de joie ; allez, me dit-elle, en m'embraſſant, allez rejoindre un époux qui vous adore, je vais dans l'inſtant vous faire tranſporter dans le ſérail

du ſultan de Tangut votre oncle ; le neveu du célèbre Alroamat que vous avez vu dans la grotte du bon Derviche, de concert avec moi, l'a inſtruit en rêve de votre arrivée, & de celle d'Abderaïm, qui ne ſera pas long-temps ſans être conduit dans les mêmes lieux, d'une manière encore plus extraordinaire. Vous retrouverez bientôt après votre fils, dans une condition, à la vérité fort indigne de lui ; mais quoiqu'elle ſoit très-dangereuſe, ſes mœurs n'y ont point été corrompues.

En effet, illuſtres Perizes, pourſuivit Abderaïm, tout s'eſt paſſé comme la fée l'avoit dit à la princeſſe mon épouſe, & il n'y avoit guères que vingt-quatre heures que j'avois retrouvé ma chère Zarat-Alriadh, quand, nous promenans l'un & l'autre dans les jardins du ſultan de Tangut, nous nous ſommes ſentis enlevés par les génies qui obéiſſent à vos ordres, & nous avons été tranſportés en moins de deux minutes dans ce ſuperbe palais, où nous avons enfin retrouvé notre cher Mouïad.

Seigneur, dit alors Cothrob à Abderaïm, je puis vous aſſurer que nous avons eu tous un extrême plaiſir au récit de vos aventures & de celles de la princeſſe votre épouſe, & que conformément à l'empreſſement que

vous avez l'un & l'autre de revoir le sultan de Carizme, nous donnerons dans peu les ordres nécessaires pour vous y faire reconduire ; mais il est temps de nous retirer, & la journée de demain doit être remplie d'événemens si singuliers, que je crois que vous ne serez pas fâchés d'en être spectateurs ; je vous invite donc, ainsi que tous les princes & princesses qui sont ici présens, de ne pas manquer de vous y rendre. Chacun alors s'étant retiré, & l'iman ayant fait mêler de la décoction de Bueng dans des liqueurs qu'on servit à la troupe des danseuses, & fait mettre dans la poche de chacune d'elles & de leurs directrices, deux cent pièces d'or, on les enleva pendant leur sommeil, & on les reporta tous dans le caravenférail de Cambaye, à l'exception d'Ildiz & de Masloud ; car pour Mouïad, il avoit passé dans l'appartement d'Abderaïm & de la princesse sa mère, dès le jour de leur arrivée dans le palais.



LXXXIV. ET DERNIÈRE SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire d'Oguz & des cinq Sultanes.

ENFIN, le lendemain, qui étoit le jour marqué par le sultan Oguz pour l'ouverture de son testament, étant arrivé, Cothrob se rendit dans le sallon, suivi des sultanes, d'Acsou, de Schirin & de Bathal; il y trouva tous les princes & princesses, Ildiz & Massoud : Ecoutez-moi tous, seigneurs, avec attention, leur dit-il, & que personne ne m'interrompe; il est temps que les illusions cessent, vous n'êtes pas dans le Ginnistan, comme vous avez pu le croire; c'est ici le sérail du sultan de Cambaye, qui a disparu de devant les yeux de ses sultanes & de ses enfans, il y a aujourd'hui quatre mois accomplis; & s'il s'est passé dans ces lieux des aventures merveilleuses, c'est par le pouvoir que me donne l'anneau de Salomon que vous voyez à mon doigt; aucun de vous ne doit ignorer l'autorité qu'il donne à celui qui le posséde, puisque toute la nature lui est soumise, & qu'il commande aux élémens

& aux peuples qui les habitent avec autant de droit qu'en avoit ce ſultan, dont la ſcience & la ſageſſe étoient immenſes. Oguz qui connoiſſoit toute ma capacité, m'a confié le ſouverain pouvoir juſqu'à ce jour; ſuivant ſes intentions, je le vais remettre à celui à qui il appartient légitimement; mais avant cela, il eſt bon que les ſultanes dévoilent en ce moment leurs ſentimens.

Les quatre ſultanes ſe rappelant alors la perte qu'elles avoient faite du ſultan, ne purent s'empêcher de verſer un torrent de larmes.

Illuſtre Cothrob, dit alors Gehernaz, la mémoire de notre cher ſeigneur & époux nous eſt ſi précieuſe, qu'il n'y a aucune de nous qui ne donnât tout ſon ſang pour le rappeler à la lumière du jour; voilà ce que penſent Geanſouz, Neubahar, Schebgeraz & moi; ſi elles ont peut-être paru moins affligées, leur douleur n'en étoit pas moins forte & moins ſincère au fond de leur cœur; jugez donc ſi dans de pareilles diſpoſitions nous avons intention de paſſer dans les bras d'un autre homme? Non, ſeigneur, ne nous faites pas l'injure de nous en croire capables. Nous avons fait notre poſſible pour que Goul-Saba pensât de même que nous

& abandonnât la paffion qu'elle reffent pour un homme tout-à-fait indigne d'elle ; il feroit auffi à fouhaiter que le prince Bathal, fon fils, fût moins entêté de la jeune Ildiz; mais nos remontrances fouvent réitérées n'ont rien opéré fur l'un ni fur l'autre. Goul-Saba eft tellement éprife des charmes de Maffoud, qui fe trouvant très-honoré de fon choix ne demande pas mieux que de lui donner la main, & le jeune prince, autorifé par l'exemple de fa mère, eft devenu fi paffionné pour Ildiz, qu'il n'y a pas moyen de leur faire entendre aucune raifon, ni de les faire rentrer en eux-mêmes.

Voilà, fage iman, quels font nos véritables fentimens; & comme par toutes les merveilles que nous avons vues opérées par votre moyen, nous fommes parfaitement convaincues que vous êtes très-puiffant auprès de notre prophète, nous vous fupplions d'obtenir de lui qu'il nous tire de ce monde; depuis la perte de notre augufte époux, nous y avons trouvé trop d'amertume, pour fouhaiter d'y faire un plus long féjour. Je me garderai bien, fages fultanes, reprit Cothrob, de lui demander une pareille grâce; au contraire, que l'épée de l'ange de la mort puiffe s'enrouiller en votre fa-

veur! .... Que les ſultanes ſont inſenſées! dit Goul-Saba, en interrompant l'iman, de vouloir mourir, parce qu'elles ont perdu leur époux: il y a long-temps que mon fils & moi nous avons pris notre parti là-deſſus, & malgré tout ce qu'elles ont pris la peine de nous repréſenter à ce ſujet, nous ſentons que ſans notre union avec Ildiz & Maſſoud, il n'y a pas pour nous de véritable félicité, & rien n'eſt capable de nous détourner de notre réſolution. Eh bien donc, reprit alors Cothrob, puiſque ſans vouloir réfléchir ſur la baſſeſſe de vos ſentimens, vous perſiſtez l'un & l'autre dans votre aveuglement, ouvrons le teſtament du ſultan, votre époux, & exécutons ſes volontés à meſure qu'elles nous ſeront connues; c'eſt l'ordre ſecret que j'ai reçu de lui, lorſqu'il le dépoſa entre mes mains. Je vous en prie, répliqua vivement Goul-Saba. Comme les quatre mois nous ont paru d'une longueur extrême, nous ſouhaitons ce moment avec une impatience extraordinaire. Je vais la ſatisfaire, dit l'iman; alors, ayant montré aux ſultanes que le cachet du ſultan étoit bien entier, il ouvrit le paquet, & y lut ce qui ſuit:

Notre ſaint prophète (que ſon nom ſoit à jamais glorifié, & que ſa religion s'étende

depuis Caf jusqu'à Caf) m'a révélé, avant de me séparer de vous, mes chères sultanes, une partie de ce qui arrivera dans ce sérail. Le sultan d'Ormuz doit s'y rendre, son amour pour la princesse Acsou ma fille est approuvé par l'envoyé de dieu : qu'ils soient unis ensemble dans le moment, & que ce monarque (1) *rompe le voile dont elle est couverte?*

Approchez, seigneur, dit alors Cothrob au prince Cazan-Can, & recevez de ma main la princesse qu'Oguz vous donne pour épouse; si la pudeur ne lui a pas permis jusqu'à présent de vous faire connoître tout ce qu'elle ressentoit pour un aussi grand monarque, elle peut aujourd'hui, sans rougir, avouer que votre personne lui est extrêmement chère.

Cazan-Can étoit si ému, qu'il croyoit, avec les autres princes, que tout ce qui se passoit en ce moment étoit l'effet d'un rêve plutôt qu'une réalité; mais l'iman qui lisoit au fond de son ame, le tira bientôt de cette erreur. Ce n'est point une illusion, comme vous le pensez, seigneur, lui dit-il; vous allez devenir véritablement l'époux de la

(1) Cette expression est orientale, & veut dire qu'il jouisse de tous les droits que le mariage lui donne sur cette princesse.

princesse de Guzarate, si vous le voulez être. Si je le veux! s'écria Cazan-Can; ah! sage vieillard, vous connoissez assez toute la violence de mon amour, & vous n'ignorez pas que je mourrois de douleur, si l'adorable Acsou y avoit la moindre répugnance; loin d'en avoir, seigneur, reprit-elle modestement, j'ose vous assurer que je n'aurois jamais été heureuse si les ordres du sultan mon père ne s'étoient pas trouvés d'accord avec les sentimens de mon cœur. Le sultan d'Ormuz fut transporté de joie à une déclaration si naïve, il baisa respectueusement la main de la princesse, & l'iman, après les avoir unis, ayant fait connoître qu'il alloit continuer la lecture du testament d'Oguz, il se fit un profond silence. *Mes sultanes (que le Tout-Puissant les regarde avec bonté) peuvent dès ce moment jouir de la liberté que je leur ai donnée de disposer d'elles-mêmes, je romps tous les liens qui les attachoient à moi, qu'elles songent seulement à ne point se déshonorer par un indigne choix; si cependant quelqu'une d'elles oublie qu'elle a été l'épouse du sultan de Guzarate, que l'iman la marie, & qu'elle sorte sur le champ du sérail, pour ne pas faire rougir les autres par sa présence.*

Goul-Saba allant alors prendre Maſſoud par la main : voilà le ſucceſſeur que je donne au ſultan, dit-elle avec une effronterie dont les quatre ſultanes furent indignées ; je fais très-peu de cas de la morale d'Oguz ; comme je vais quitter ces triſtes lieux, je ne feindrai point de dire que je m'y ſuis toujours déplu, & que ſi l'autorité du ſultan ne m'y avoit pas retenue, je n'y ſerois jamais reſtée de ſon vivant, & encore moins après ſa mort.

Les ſultanes étoient prêtes à faire à Goul-Saba les reproches les plus ſanglans, lorſque Cothrob les arrêtant : laiſſez-la ſe contenter, leur dit-il, c'eſt la punir ſuffiſamment, de permettre qu'elle ſe déshonore elle-même ; alors il l'unit à Maſſoud, enſuite il continua de lire ainſi :

Schirin règnera après moi... pour Bathal, attendu qu'il n'eſt pas mon fils, mais bien celui d'un vil muſicien, je n'y prends aucune part.

A la lecture de cet article, les ſultanes furent ſi ſurpriſes qu'elles ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement. Bathal n'eſt pas fils d'Oguz ! s'écrièrent-elles ; eh bien non ! il ne l'eſt pas, reprit Goul-Saba, ſans témoigner aucune pudeur de cet aveu ;

j'avois un amant avant que d'entrer au férail, & j'étois déjà enceinte quand on me préfenta à votre fultan : ainfi, comme je puis feule difpofer de mon fils, & que je confens à fon hymen avec Ildiz, je prie l'iman de vouloir bien les unir fur le champ.

Cothrob ayant exécuté dans le moment les intentions de Goul-Saba, comme nous fommes à préfent tous contens, s'écria-t-elle, nous pouvons donc, mon fils & moi, fortir de cette honorable prifon. Rien ne vous en empêche, répondit l'iman, fi le fultan de Guzarate vous en donne la permiffion ; je crois Schirin trop raifonnable pour s'y oppofer, reprit l'époufe de Maffoud : nous ne nous entendons pas, dit alors Cothrob, & comme nous approchons du dénouëment de cette hiftoire, vous allez voir celui dont votre fort dépend encore ; en ce moment la porte du fallon qui donnoit dans la mofquée s'étant ouverte, l'on en vit fortir le fultan Oguz.

Il eft impoffible de bien repréfenter ce qui fe paffa alors dans le cœur des fultanes : fi celui des quatre anciennes, qui s'évanouirent d'abord à une vue fi peu efpérée, parut enfuite touché d'une extrême joie de revoir ce qu'elles prenoient pour l'ombre de leur

époux, Goul-Saba en fût ſi émue & ſi étonnée, que peu s'en fallut qu'elle ne mourût de frayeur : pour Bathal, il reſta comme une ſtatue de marbre.

Sultanes, dit alors Oguz, je ne ſuis pas encore entré dans l'abîme du néant, j'ai voulu auparavant connoître à fond l'intérieur de vos cœurs; j'y ſuis parvenu par une mort feinte, pendant laquelle aucune de vos actions, ni aucun de vos diſcours ne m'eſt échappé : voilà tout le myſtère, l'iman a conduit le reſte. Ces paroles qui rappelèrent les quatre ſultanes à la vie qu'elles ſouhaitoient de perdre il n'y avoit qu'un moment, redoublèrent l'effroi de Goul-Saba. Confuſe au-delà de toute expreſſion, elle fut quelque temps ſans faire aucun mouvement, enſuite ſe jetant aux pieds du ſultan, elle y demeura proſternée dans un profond ſilence, & attendant avec crainte la punition des inſolens diſcours qu'elle avoit tenus au ſujet d'Oguz. Relevez-vous, indigne Goul-Saba, lui dit alors le ſultan, & ceſſez de craindre pour votre vie; quoique votre lâche conduite, & la manière dont vous vous êtes pluſieurs fois exprimée en parlant de moi, méritent la mort, je ne veux pas ſouiller mes mains en verſant un ſang auſſi abject

que le vôtre ; oubliez ſeulement pour jamais que vous avez eu l'honneur d'entrer dans mon lit, & ſuivez ſans contrainte le lâche penchant qui vous entraine ; fille d'une femme publique, amante autrefois d'un baladin, épouſe aujourd'hui d'un homme de la même profeſſion, allez exercer un métier qui vous convient, pour lequel vous étiez née, & finiſſez vos jours infortunés avec votre digne fils ſur un trône de théâtre, puiſque vous n'avez pas mérité de les finir ſur celui de Guzarate. Vous, ſage Cothrob, dont je connois le pouvoir ſans bornes, obligez-moi d'éloigner pour toujours de mes yeux des objets dont la préſence me choque, m'irrite & me fait rougir, & qu'avec la troupe que vous avez renvoyée au caravanſérail, ils ſoient tranſportés ſi loin que je n'en entende jamais parler.

A peine Oguz eut achevé, qu'au grand étonnement des ſpectateurs, Goul-Saba, Maſſoud, Ildiz & Bathal diſparurent du ſallon où ils étoient, & le ſultan s'étant tourné vers ſes autres femmes : adorables ſultanes, leur dit-il, en verſant des larmes qu'il ne pouvoit retenir, pardonnez les foibleſſes que j'ai eues pour Goul-Saba & pour ſon fils ; qu'elles vous faſſent connoître la miſère de

l'homme, combien il eſt ſujet à ſe tromper, & rendez-moi toute votre tendreſſe, ſi la conduite que j'ai tenue à votre égard a été capable de la diminuer. Nullement, ſeigneur, reprit Gehernaz; je ſuis caution pour les trois ſultanes, qu'elles & moi nous n'avons jamais ceſſé un ſeul moment de vous aimer de l'amour le plus parfait; plût au ciel que le temps qui détruit tout, n'eût pas altéré ſur nos viſages & ſur nos perſonnes cette fraîcheur & cette beauté qui nous attiroient autrefois vos regards & vos ſoins, & que pourvues des grâces les plus brillantes, nous euſſions le bonheur de vous plaire, à quelqu'âge que vous puiſſiez parvenir! Ah! s'écria Oguz, cela n'eſt pas néceſſaire, belle Gehernaz, depuis que mon aveuglement eſt diſſipé, & que j'ai recouvré l'uſage de ma raiſon, vous me paroiſſez toutes auſſi aimables que le premier jour que je vous vis, & je prie notre ſouverain prophète de me punir de la mort la plus miérable, ſi jamais je vous fais la moindre infidélité. Pour vous, ſultan d'Ormuz, vous qui avez ſi viſiblement éprouvé les bontés de l'envoyé de Dieu, je vous donne Acſou avec d'autant plus de plaiſir, que le ſage Cothrob, dont les lumières pénètrent juſqu'au fond des cœurs, m'a

affuré qu'elle feroit parfaitement heureufe avec un monarque auffi puiffant : à l'égard du prince de Vifapour & de fon illuftre époufe, je leur dois quelques excufes de les avoir retenus fi long-temps dans ces lieux, que le pouvoir immenfe de Cothrob leur faifoit paroître enchantés; quand ils fouhaiteront de prendre la route de Vifapour, cet illuftre philofophe, neveu du grand Afroamat, & qui, après avoir régné à la Chine, a quitté ce trône pour le remettre à fes enfans, & pour jouir de lui-même, les fera tranfporter dans leurs états.

Il n'y eut aucun des princes & des princeffes qui ne témoignât au fultan la part qu'il prenoit dans l'événement préfent; il reçut leurs complimens avec toute la politeffe imaginable, enfuite adreffant la parole au prince Schirin, après l'avoir embraffé tendrement : mon fils, lui dit-il, que mon exemple vous rende fage; apprenez qu'il y a un âge où nous fommes prefque toujours les dupes de notre amour-propre, & que nous devons ceffer de vouloir plaire quand le temps nous a rendus d'une figure qui n'eft plus aimable. Mais laiffons-là cette morale, & confacrons le refte de ce jour à la joie & au plaifir que je reffens de voir la princeffe ma

ma fille, épouſe d'un auſſi grand prince.

L'on ſervit enſuite une ſuperbe collation qui dura juſques bien avant dans la nuit, & Cothrob ayant été placé auprès des ſultanes, il leur fit préſenter, ainſi qu'au ſultan, du ſorbet compoſé avec de l'eau (1) d'une fontaine dont lui ſeul avoit la connoiſſance & ſavoit la propriété. A peine en

(1) Dans les fameux voyages de Vincent le Blanc, Marſeillois, Partie III, *fol.* 73, en parlant de la Floride découverte en 1495 par Sebaſtien Cabot, pilote du roi d'Angleterre, voilà ce que dit ce voyageur : *ſeulement je raconterai une merveille de ce pays, atteſtée par le juriſconſulte* Ayllon, *le licencié* Figueroa *& autres Eſpagnols de qualité, d'une fontaine de Jouvence, dont l'eau étant bue, non-ſeulement remet les malades en ſanté, mais même rajeunit les vieilles gens, & répare les forces & la vigueur perdues, comme ils en rapportent pluſieurs exemples.*

La découverte de cette isle, ſelon Noblot, Tome V, *fol.* 517 de ſa Géographie univerſelle, n'eſt point attribuée à Cabot. mais bien à Jean Ponce de Léon, lequel trouva la Floride, ainſi nommée, parce qu'elle étoit toute couverte d'herbes & de fleurs, en cherchant inutilement pendant ſix mois une fontaine qu'on diſoit être dans l'isle *Boſuque*, dont, ſelon le bruit qui courut alors, l'eau rajeuniſſoit ; d'autres croyent que ce fut Ferdinand Soto qui découvrit cette isle.

Il y a apparence que c'eſt de l'eau de cette fontaine que Cothrob fit boire au ſultan de Guzarate & aux quatre ſultanes.

eurent-elles-bu, que se regardant l'une l'autre, & jetant les yeux sur Oguz, elles restèrent immobiles d'étonnement. Une beauté mâle ornoit le visage du sultan, il se sentit tout différent de ce qu'il étoit il n'y avoit que quelques momens; avec toutes les grâces de la jeunesse, il vit renaître en lui la force & la vigueur d'un homme de trente ans au plus, & les sultanes se trouvèrent dans le même degré de beauté & de perfection dont elles jouissoient lorsqu'elles avoient épousé le sultan de Guzarate: leur surprise fut si grande, qu'elles furent quelque temps sans en pouvoir marquer leur reconnoissance à l'iman; mais enfin, revenant de leur étonnement: sage vieillard, lui dirent-elles, ce n'étoit pas assez faire pour nous, de nous rendre le cœur d'Oguz, vous avez voulu mettre le comble à vos bienfaits, en nous redonnant tous les agrémens dont nous avions besoin pour lui plaire, & que le temps avoit effacés en nous; & pour faire que notre satisfaction soit réciproque, vous faites jouir le sultan, notre époux, des mêmes avantages; que de grâces n'avons-nous pas à vous rendre? & comment pourrons-nous jamais nous acquitter envers vous de pareils bienfaits? Belles sultanes,

reprit Cothrob, je croirois n'avoir rien fait, si après avoir dessillé les yeux d'Oguz sur le compte de Goul-Saba & de Bathal, qui sont actuellement avec leur troupe aux portes de Balsora, je n'avois pas rendu au sultan & à vous tous les dons que, dans votre jeunesse, vous aviez reçus des mains de la nature; au lieu de vous faire boire de l'eau de Jouvence, que ne m'a-t-il été permis de vous faire goûter de celle de la fontaine appelée d'Holmat (1), que le grand monar-

---

(1) La fontaine d'Elie & celle d'Holmat, dans les romans orientaux, est la même. Les sectateurs de Mahomet nomment ce prophète Khedher, à cause de la durée immortelle de sa vie, qui le maintient toujours dans un état florissant au milieu d'un paradis ou jardin élevé que l'on pouvoit prendre pour le ciel même, suivant un poëte Turc qui parle ainsi: *gardez-vous de croire que la terre soit votre domicile, votre véritable demeure n'est autre que le ciel; efforcez-vous par votre vertu d'arriver où est Elie; c'est dans ce jardin élevé que votre place est marquée.* Au reste, cette fontaine, si célébrée dans les romans orientaux, est située dans le Modhallam, c'est-à-dire, la mer obscure & ténébreuse: c'est ainsi que les Arabes appellent l'Océan Atlantique, à cause, dit-on, que personne ne sait ce qui est au-delà. Cependant l'auteur des *Kiridat-Al-Agiaïb* assure, que c'est dans cette région ténébreuse qu'il appelle d'Holmat, que se trouve cette fontaine de vie qui procura l'immortalité à

que d'Houlcarnein chercha en vain, & de laquelle Khedher ayant bu à longs traits, il devint immortel; mais Dieu ne veut accorder cette grâce qu'à un très-petit nombre de ses favoris; nous naissons tous pour mourir, & puisque le miroir d'Alexandrie (1) a été rompu, nous ne devons pas nous flatter de l'immortalité que l'on croyoit accor-

---

Khedher, quoique la plupart des Géographes Orientaux placent cette fontaine dans l'Orient.

Bibliothèque orientale, *fol.* 391 & 593.

(1) Le Géographe Persien, au climat troisième, parlant d'Alexandrie, où ce climat commence, dit que dans cette ville qu'Alexandre fit bâtir sur le bord de la mer Méditerranée, ce grand prince fit construire un phare qui passoit pour une des merveilles du monde; que sa hauteur étoit de cent quatre-vingt coudées, au plus haut duquel il fit placer un miroir fait par un art talismanique, & la ville d'Alexandrie devoit toujours conserver sa grandeur & sa puissance tant que cet ouvrage merveilleux subsisteroit. Quelques-uns ont écrit que les vaisseaux qui arrivoient dans ce port, se voyoient de fort loin dans ce miroir. Quoiqu'il en soit, il est fort célèbre chez les Orientaux, & un poëte Turc, décrivant la caducité des choses du monde, dit : *enfin le miroir d'Alexandrie n'a-t-il pas été rompu*? Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne s'est brisé qu'un peu avant que les Arabes se rendissent maîtres de la ville d'Alexandrie, ce qui arriva l'an 19 de l'hégire, c'est-à-dire, de la fuite de Mahomet.

dée à cet ouvrage, auquel la fortune de la ville d'Alexandrie étoit attachée. Faiſons donc de bonnes œuvres pendant que nous jouiſſons d'une vie paſſagère ; elle doit nous conduire à une autre dans laquelle le prophète nous promet des délices, de la vue deſquels Abderaïm a joui pendant un temps ſi conſidérable, & ce qu'il vous en a rapporté, doit nous exciter tous à mériter par notre attachement à ſa loi, d'être admis dans ce ſéjour des bienheureux.

Le ſultan ayant, à ſon tour, témoigné à Cothrob combien il étoit ſenſible à ſes bontés, crut devoir lui parler ainſi : ſi je ne connoiſſois pas le cœur de Schirin, je m'imaginerois que la ſituation où je me trouve en ce moment, lui feroit de la peine ; l'âge où j'étois pouvoit faire croire à tout autre qu'à lui qu'il ne ſeroit pas long-temps à monter ſur le trône du Guzarate ; ma mort même, qu'il avoit lieu de croire certaine, lui avoit déjà donné ſur cet empire un droit que je ne lui ôte qu'à regret ; mais illuſtre Cothrob, ſi, en me rendant tous les avantages de la jeuneſſe, vous avez paru reculer ſes eſpérances, je crois que vous ne déſapprouverez pas que je les rapproche, en l'aſſociant au trône ; je déclare donc que

je veux, dès aujourd'hui, partager avec lui l'empire de Guzarate. Ah! seigneur, s'écria Schirin, en se jetant aux pieds du sultan, ne croyez pas que séduit par l'impatience de régner, je ressente le moindre chagrin de vous voir en l'état où vous êtes à présent. Que le ciel lance sur moi ses foudres, si j'ai jamais eu des pensées aussi criminelles, & pour vous en bien convaincre, permettez qu'en restant votre premier sujet, je vous donne, par mon respect, ma soumission & mon obéissance, des preuves convaincantes du peu d'empressement que j'ai de régner.... Non, mon fils, reprit Oguz, en l'interrompant, je ne vous accorderai pas cette demande; je suis si persuadé de la bonté de votre cœur, que je veux absolument vous associer à l'empire. Levez-vous donc, il ne convient pas qu'un sultan soit dans la posture où vous êtes, & obéissez-moi sans réplique, pour la dernière fois.

Schirin, à ce nouvel ordre, se leva, & après avoir baisé respectueusement la main d'Oguz, ce bon père l'embrassa tendrement, & pria Cothrob de faire savoir à ses sujets la dignité à laquelle il venoit d'élever le prince.

L'iman ayant, dans le moment, donné

ſes ordres au premier viſir, pour qu'ils fuſſent publiés le lendemain, on ne peut concevoir quel plaiſir reſſentit tout le peuple de Cambaye à cette nouvelle; il la témoigna par mille cris de joie, & tous les princes, après avoir été témoins pendant près d'un mois, des fêtes qui furent données à ce ſujet, & avoir pendant tout ce temps marqué au ſultan de Guzarate & à Cothrob, dans toutes les occaſions, combien ils étoient reconnoiſſans de leurs bontés, ayant fait connoître au dernier que leur préſence pouvoit être néceſſaire dans leurs états.

Ce grand homme n'eut pas plutôt ordonné aux génies ſoumis à ſon pouvoir, de ſe charger de leur conduite, qu'ils furent dans le moment tranſportés, Cothbedin & Canzadé à Viſapour; Abderaïm & Zarat-Alriadh à Carizme; Zem-Alzaman & Zendheroud à Kaſgar; & Cazan-Can, Acſou, Karabag, Albaert, Gulendam & Aboul-Aſſam à Ormuz; & chacun d'eux avec leurs épouſes, ainſi qu'Oguz avec les quatre ſultanes, paſsérent, juſqu'à une extrême vieilleſſe, des jours heureux & dignes d'envie.

Fin du vingt-troiſième volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome vingt-troisième.

SUITE DES SULTANES DE GUZARATE.

Fin de la Table du vingt-troisième Volume.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les figures des Tomes XXIII & XXIV du Cabinet de Fées, *in-12. Genève.*

Contes Mogols. *Ce n'est rien, Messieurs, ce n'est rien, &c.* . . Tome XXIII. pag. 29
Idem. *Juste Ciel! c'est Edris lui-même.* . 192
Idem. *Belle Asfer, ne crains rien, tu vois en moi, &c.* 458

Le Prince des aigues marines : *Il étoit prêt à l'égorger, quand, &c.* Tome XXIV. p. 8
Le Prince Muguet : *On a vraiment bien raison de dire, &c.* 248
Mignonnette : *Les cris de Mignonnette ne le purent attendrir.* 488



